



HAL
open science

La relation entraîneur-entraîné en tennis : liens familiaux et construction subjective

Sophie Huguet

► **To cite this version:**

Sophie Huguet. La relation entraîneur-entraîné en tennis : liens familiaux et construction subjective. Education. Université Henri Poincaré - Nancy 1, 2006. Français. NNT : 2006NAN10112 . tel-01754313

HAL Id: tel-01754313

<https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01754313v1>

Submitted on 30 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITE HENRI POINCARÉ, NANCY I
UNIVERSITE DE NANCY II

LADAPS, FACULTE DU SPORT
Ecole doctorale « Langages-Temps-Société »

SCD UHP NANCY 1
Bibliothèque des Sciences
Rue du Jardin Botanique - CS 20140
54601 VILLERS LES NANCY CEDEX

THESE

Présentée et soutenue publiquement par
SOPHIE HUGUET

En vue de l'obtention du

DOCTORAT D'UNIVERSITE

Mention Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives

LA RELATION
ENTRAINEUR-ENTRAINE EN TENNIS
LIENS FAMILIAUX ET CONSTRUCTION SUBJECTIVE

Soutenu le 18 Avril 2006

BIBLIOTHEQUE SCIENCES NANCY 1



D 095 180790 1

JURY

Bernard ANDRIEU, Professeur des Universités, Université Henri Poincaré

Marc LEVEQUE, Professeur des Universités, Université d'Orléans
André TERRISSE, Professeur des Universités, Université de Toulouse

Directrice :

Françoise LABRIDY, Professeur émérite, Université Henri Poincaré

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	- 9 -
INTRODUCTION	- 11 -
PREMIERE PARTIE	- 17 -
<i>EMERGENCE DU QUESTIONNEMENT SUR LA RELATION ENTRAINEUR-ENTRAINE</i>	- 17 -
CHAPITRE 1.....	- 19 -
ANALYSE DU CONTEXTE SOCIO-HISTORIQUE DE LA RELATION ENTRAINEUR-ENTRAINE	- 19 -
I.1. HISTORIQUE DE L'ENTRAINEMENT : LA RELATION EN EVOLUTION.....	- 20 -
<i>I.1.a. Le « trainer », prémisses de l'entraînement sportif en Angleterre</i>	- 20 -
<i>I.1.b. L'entraînement en gymnastique et en éducation physique</i>	- 21 -
<i>I.1.c. La découverte sportive : Une négation de l'entraînement</i>	- 23 -
<i>I.1.d. L'entraînement sportif</i>	- 24 -
I.2. L'EMERGENCE DE L'ENTRAINEMENT EN TENNIS.....	- 27 -
<i>I.2.a. L'entraînement centré sur l'aspect ludique et social</i>	- 27 -
<i>I.2.b. La pratique professionnelle</i>	- 28 -
<i>I.2.c. Le métier d'entraîneur</i>	- 29 -
I.3. LA RELATION ENTRAINEUR-ENTRAINE DANS LE CONTEXTE SPORTIF ACTUEL : L'EQUATION INDISPENSABLE DU SPORT DE HAUT NIVEAU.....	- 30 -
<i>I.3.a. Significations du sport de haut niveau</i>	- 30 -
<i>I.3.b. Modifications des modalités d'entraînement : l'avènement scientifique</i>	- 32 -
<i>I.3.c. La production sociale de la performance</i>	- 33 -
I.4. VERS UNE DEFINITION ENTRAINEUR-ENTRAINE : UN ROLE A DEFINIR	- 34 -
<i>I.4.a. Un essai de définition</i>	- 34 -
<i>1.4. b. Paradoxe de l'entraîneur-éducateur</i>	- 36 -
<i>I.4.c. Le technicien-scientifique</i>	- 37 -
<i>I.4.d. L'instinctif – L'alchimiste</i>	- 37 -
CHAPITRE 2.....	39
PERSPECTIVES PSYCHOLOGIQUES SUR LA RELATION ENTRAINEUR-ENTRAINE	39
II.1. ASPECTS ORGANISATIONNELS DE LA RELATION.....	40
<i>II.1.a. Le leadership : une approche globale du processus d'entraînement</i>	40
<i>II.1.b. Styles d'entraîneur et préférence des athlètes</i>	42
<i>II.1.c. La perception idéale de l'entraîneur</i>	46
<i>II.1.d. La compatibilité du couple entraîneur-entraîné</i>	47

II.1.e. <i>La prise en compte du contexte</i>	50
II.2. L'INFLUENCE DE LA RELATION SUR LA PERFORMANCE	51
II.2.a. <i>Les comportements anxigènes de l'entraîneur</i>	51
II.2.b. <i>Influences sur la motivation et l'estime de soi</i>	54
II.3. ASPECTS DIFFERENTIELS DE LA RELATION ENTRAINEUR-ENTRAINE	54
II.3.a. <i>Différences hommes/femmes dans l'entraînement</i>	55
II.3.b. <i>Entraîneur féminin : raison de leur rareté et influence sur la relation</i>	56
II.4. LA COMPOSANTE AFFECTIVE AU SEIN DE LA RELATION ENTRAINEUR-ENTRAINE	57
II.4.a. <i>Les enjeux de la relation affective</i>	59
II.4.b. <i>Le conflit, une réponse affective</i>	60
II.4.c. <i>La place de l'entraîneur dans la constellation familiale</i>	61
II.4.d. <i>La relation et l'environnement du sportif</i>	62
II.5. CONCLUSION : LES IMPASSES DES APPROCHES PSYCHOLOGIQUES SUR LA RELATION ENTRAINEUR-ENTRAINE	64
CHAPITRE 3	66
PSYCHANALYSE ET RELATION ENTRAINEUR-ENTRAINE	67
III.1. L'INCONSCIENT- LIEU DE SAVOIR INEDIT SUR LE SUJET	68
III.1.a. <i>Le sujet bouleversé</i>	68
III.1.b. <i>Les rapports entre la psychanalyse et le sport</i>	69
III.1.c. <i>Le fonctionnement psychique de l'être humain</i>	71
III.1.d. <i>La psychanalyse, comme expérience de parole</i>	76
III.2. L'EMERGENCE DU SUJET ET LES RELATIONS D'OBJET	80
III.2.a. <i>La notion d'objet</i>	80
III.2.b. <i>La mère, premier objet et support d'identification</i>	81
III.2.c. <i>Le stade du miroir comme l'élément fondateur du sujet</i>	82
III.3. L'ŒDIPÉ, ELEMENT FONDATEUR DU SUJET	85
III.3. a. <i>Le mythe d'Œdipe et la découverte Freudienne</i>	85
III.3. b. <i>La relation à la mère</i>	86
III.3.c. <i>La question du père</i>	88
III.3.d. <i>Les enjeux de l'identification</i>	91
III.4. LE SUJET ET LES RELATIONS AUX AUTRES	94
III.4.a. <i>Déssexualisation des relations</i>	94
III.4.b. <i>Différenciation sexuelle et relations à l'adolescence</i>	95
III.4.c. <i>Le nécessaire dépassement</i>	101
CHAPITRE 4	103
ANALYSE DU TRANSFERT DANS LA RELATION ENTRAINEUR-ENTRAINE	103
IV.1. GENERALITES SUR LE TRANSFERT	104
IV.1.a. <i>Définitions</i>	104

IV.1b. Les ressorts du transfert selon Freud.....	105
IV.1.c. Le transfert selon Lacan.....	106
IV.2. PROCESSUS TRANSFERENTIELS EN JEU DANS LA RELATION.....	108
IV.2.a. Positions imaginaires.....	108
IV.2.b. Enjeux symboliques.....	110
IV.2.c. De l'identification.....	111
IV.2. d. L'énigme de la place du père.....	113
IV.3. L'AMOUR ET LE SAVOIR, COUVERCLE DU TRANSFERT.....	115
IV.3.a. De la demande et du désir.....	116
IV.3.b. L'amour et ses répétitions.....	120
IV.4. LE CONTRE-TRANSFERT OU LA PRISE EN COMPTE DU TRANSFERT DE L'ENTRAINEUR.....	125
IV.4.a. La prise en compte de sa propre histoire.....	126
IV.4.b. La difficulté du métier d'entraîneur.....	128
IV.4.c. Le maniement du transfert par l'entraîneur.....	129
CHAPITRE 5.....	135
PROBLEMATIQUE DE RECHERCHE.....	135
DEUXIEME PARTIE.....	139
LA RELATION A L'ENTRAINEUR : DE LA STRUCTURATION PSYCHIQUE DU SUJET A LA	
RELATION A L'AUTRE.....	139
CHAPITRE 1.....	141
POSITION CLINIQUE DE RECHERCHE ET REFLEXIONS ETHIQUES.....	141
I.1 LA POSITION CLINIQUE DE RECHERCHE.....	142
I.1.a. La dimension du singulier : le sujet « parlant » de la clinique.....	143
I.1b. Le statut du savoir clinique.....	145
I.2. LA SPECIFICITE DE L'ENTRETIEN CLINIQUE DE RECHERCHE.....	146
I.2.a. L'entretien clinique de recherche.....	146
I.3.b. La conduite de l'entretien.....	146
I.3. REFLEXIONS ETHIQUES AUTOUR DU DISPOSITIF DE RECHERCHE.....	147
I.3.a. Réflexions autour de la demande inversée.....	147
I.3.b. Transfert et contre-transfert.....	148
I.3.c. L'éventualité d'une incidence thérapeutique.....	149
I.4 FIN DE RECHERCHE ET TRANSMISSION.....	151
I.4. a. Réflexions sur l'arrêt des recherches.....	151
I.4b. La transmission des entretiens.....	152
I.4.c. Une transmission publique ?.....	153

CHAPITRE 2.....	155
METHODOLOGIE DE RECHERCHE	155
II.1. LES SUJETS.....	156
II.1.a. Choix des sujets.....	156
II.1.b. Prise de contact.....	158
II.1.c. Présentation des sujets	158
II.2. PRESENTATION DE LA RECHERCHE	159
II.2.a. Le dispositif de recherche	159
II.2.b. Déroulement et nombre d'entretiens.....	159
II.2.c. La retranscription des entretiens.....	160
II.4. CONSTRUCTION DES ETUDES DE CAS.....	161
II.4.a. La prise en compte du contexte.....	161
II.4.b. Le premier niveau d'analyse.....	162
II.4.c.L'interprétation psychanalytique.....	163
CHAPITRE 3	165
ETUDES DE CAS	165
BENOÎT.....	167
LAURA.....	175
FANNY.....	183
SIMON	189
YANN.....	195
ALICE.....	203
PIERRE.....	213
ELISE.....	221
DAVID	235
AUDREY.....	243
JULIETTE.....	255
MATHIEU.....	267
CATHERINE	279
JULIEN.....	297
CHAPITRE 4	309
DISCUSSION.....	309
IV.1. DE LA PROBLEMATIQUE DU DESIR ET DU POSITIONNEMENT FACE A L'ENTRAINEUR	309
IV.1.a. Le désir parental.....	310
IV.1.b. Les bases narcissiques du tennis	311
IV.1.c. La non-inscription du rapport à l'entraîneur.....	313

IV.2. DE LA PROBLEMATIQUE DU DESIR ET DE L'ANGOISSE	314
IV.2.a. <i>L'entraîneur, comme reconnaissance du désir</i>	315
IV.2.b. <i>La poursuite des signifiants familiaux</i>	316
IV.2.c. <i>Du transfert et de ses répétitions</i>	316
IV.2.d. <i>L'agalma- La poursuite d'identification au désir du parent</i>	318
IV.3. LA RELATION ENTRAINEUR-ENTRAINE ET DIFFERENCIATION SEXUELLE	320
IV.3.a. <i>Complexe d'Edipe et lien à l'entraîneur</i>	320
IV.3.b. <i>L'entraîneur comme reconnaissance d'identité sexuée</i>	323
IV.3.c. <i>La dimension amoureuse dans la relation entraîneur-entraîné</i>	325
IV.3.d. <i>L'homosexualité dans la relation entraîneur-entraîné</i>	328
IV.4. DESTIN DU DESIR ET RELATION A L'ENTRAINEUR	329
IV.4.a. <i>La remise en cause du désir : le passage au professionnalisme</i>	329
IV.4.b. <i>L'aliénation du désir</i>	330
4.4.b. <i>La trouvaillle : le désir signifiant</i>	333
IV.4.c. <i>L'arrêt de la pratique sportive</i>	335
IV.5. LE RAPPORT AU CORPS	336
IV.5.a. <i>Le réel des blessures</i>	336
4.5.b. <i>Réel du corps et lien au désir du sportif</i>	337
IV.5.c. <i>La blessure, un moyen de dire quelque chose à l'entraîneur</i>	338
IV.6. PERSPECTIVES ET LIMITES	339
IV.6.a. <i>La place du contre-transfert et l'analyse de l'entraîneur</i>	339
IV.6.b. <i>La perspective entraîneur-entraîné dans un autre sport</i>	341
IV.6.c. <i>La transition junior-professionnelle</i>	342
IV.6.d. <i>La remise en cause des préparations mentales et psychologiques</i>	343
CONCLUSION	- 345 -
BIBLIOGRAPHIE	- 349 -

Je crois aussi qu'ici, comme partout, les phrases nous trompent, car le langage nous impose plus de logique qu'il n'en est souvent dans la vie; et que le plus précieux de nous-même est ce qui reste informulé.

André Gide. Les nourritures terrestres.

REMERCIEMENTS

De la même manière qu'André Gide disait que « *chacun doit ainsi un peu de soi-même à quelque autre* », je pense que cette thèse n'aurait pu voir le jour sans ces « quelques autres » dont j'ai croisé la route et qui ont contribué à éclairer mon parcours.

Je voudrais avant tout remercier Françoise Labridy, ma directrice de thèse, d'avoir accepté de suivre mes recherches depuis le D.E.A, de m'avoir fait partager ses connaissances et de m'avoir laissé beaucoup de liberté dans ma recherche.

Je remercie également Marc Lévèque et André Terrisse, mes rapporteurs, ainsi que Bernard Andrieu d'avoir accepté de lire mon travail et d'y apporter leur regard extérieur.

Un des aspects les plus passionnants de ma recherche a certainement été de rencontrer tous ces joueurs et joueuses qui m'ont accordé leur confiance, leur temps, livré leur histoire et avec qui j'ai parfois continué le chemin au-delà des entretiens. Je vous remercie tous d'avoir accepté de participer à ma recherche.

Je salue également tous les entraîneurs qui m'ont accordé du temps pour discuter, partager leurs expériences, raconter leurs aventures entraîneur-entraîné et qui ont contribué à m'insuffler de nouvelles perspectives.

Je voudrais également remercier ma famille, particulièrement :

Mes parents, pour avoir toujours cru en moi.

Mon frère Pascal, pour m'avoir énormément soutenu et aidé pour la correction et la mise en page de cette thèse. Je remercie également Alicia, Raphaël et Eliott pour votre présence à mes côtés.

Cécile & Arthur, Thomas, SIMON, Mairaine, Michel, d'avoir toujours été là pour moi et de m'avoir accompagné tout au long de la thèse.

Plus personnellement, je pense que cette thèse a fini par faire partie de mon quotidien, comme un compagnon qui aurait partagé plusieurs années de ma vie et qui s'en va. C'est pour cette raison que je voudrais remercier tous mes ami(e)s d'avoir accepté ce curieux partenaire, de l'avoir souvent malmené par leurs nombreuses plaisanteries, d'avoir tellement posé cette

question à laquelle je n'ai jamais pu leur répondre avec certitude : « Alors c'est terminé ? », et d'avoir tant attendu et espéré notre séparation !

Je remercie toutes ces personnes de m'avoir littéralement supporté, notamment :

Anthony et Sylvie, mes « vieux » compagnons de route, pour m'avoir énormément apporté depuis si longtemps. Je remercie également Steph, Clarisse, Cécile, d'avoir supporté ma présence à leurs côtés. Je vous remercie tous pour m'avoir encouragé tout au long de la thèse.

Flo, ma complice de la première et de la dernière heure, pour continuer à me suivre dans mes nombreuses fantaisies, et pour avoir été une membre active de mon comité de soutien.

Karim, l'électron libre qui a gravité autour de mes dernières années de thèse, qui m'a autant inspiré que participé à mes sorties de route. Je te remercie pour toute ton aide et tes inventions magouillesques.

Rapha, pour les séances estivales de travail, tes élixirs magiques, tes questions inutiles et surtout ton aide si précieuse pour l'élaboration de la thèse. Un immense merci pour tout ce que tu as fait pour moi dans l'urgence.

Linda, mon assistante motivation et conseil, d'avoir été là dans les bons comme dans les mauvais moments. Je remercie également Peter et Iannis.

Claude, pour les interludes parisiens, tes encouragements, pour une future célébration au soleil.

Dany, pour tes analyses commerciales et tes nombreux encouragements.

Guillaume, pour ton soutien et tes conseils tennistiques.

Je tiens également à remercier énormément les personnes qui m'ont épaulé pendant les derniers instants et participé aux corrections. Je pense particulièrement à Anne, Eric, Lulu, Mélanie, Sophie.

Je remercie tout ceux que je n'ai pas cités et qui ont participé de près ou de loin à cette thèse.

Je remercie les collègues de l'Université de Lille 2 et de l'Université de Luton qui m'ont aidé et apporté leur soutien.

INTRODUCTION

4 Août 1996. Jean Galfione devient champion Olympique de la perche. Une consécration pour cet athlète qui a attendu longtemps ce moment où il franchirait une barre supérieure à celle de ses adversaires. Derrière cet exploit se tenait en retrait Maurice Houvion, son entraîneur, son « père spirituel » qui partage ce moment intense dans la plus grande discrétion.

Cette image fait partie d'une longue série d'émotions instantanées qui signifient l'aboutissement de nombreuses heures passées à s'entraîner, à douter et à y croire aussi. Des images qui marquent un tournant dans une carrière, comme celle de Stéphane Diagana, pleurant de bonheur dans les bras de Fernand Urtebise à la sortie du stade ; ou encore celle de Justine Hénin se pressant de franchir les tribunes pour venir se blottir dans les bras de son entraîneur lors de sa première victoire à Roland Garros.

Ce sont autant d'images qui illustrent la particularité de chaque relation entraîneur-entraîné, qui nous fascine parce qu'elle protège un certain secret autour d'un savoir qu'ils créent en commun et qui n'est pas de l'ordre du transmissible.

De nombreuses recherches en psychologie du sport ont montré l'importance de cette relation dans la réussite du sportif et ont tenté d'apporter leur éclairage en s'orientant notamment sur l'entraîneur, comme élément central d'un système où tous les rouages permettent d'arriver au résultat escompté.

Des approches sur le leadership (Chelladurai & Carron, 1978 ; Smith, Smoll, 1978 ; Chelladurai, 1993 ; Côté et al., 1993) se sont intéressées à modéliser la relation à partir des comportements de l'entraîneur et de ses effets opératoires, y voyant parfois un comportement potentiellement anxiogène sur les athlètes (Serpa, 1995 ; Vealey & al., 1998 ; Smith & Smoll, 1989).

Dans leurs aspects psychologiques, ces recherches ont souligné l'importance des comportements positifs des entraîneurs sur la confiance en soi, la motivation et l'estime de soi du sportif (Bandura, Escarti, Garcia-Ferriol & Cervello, 1993 ; Jill Black et Weiss, 1992 ; Smoll et al., 1978).

D'autres études ont émis l'idée que des caractéristiques psychosociales communes à l'un et à l'autre pouvaient amener à une certaine compatibilité du couple (Carron & Benett, 1977 ; Vanden Auweele et al. 1994). Certaines recherches se sont également centrées sur le savoir de

l'entraîneur et sa transmission (Côté & al, 1995 ; Saury & Durand, 1995) en se proposant ainsi de rationaliser les attitudes propices au succès.

Si ces recherches apportent des explications nécessaires pour comprendre certains aspects en jeu dans la relation entraîneur-entraîné, elles échouent à dégager les véritables mécanismes affectifs dont personne ne peut ignorer l'importance.

Ce domaine affectif a fait l'état de nombreuses recherches cliniques (Lévêque, 1983, 1996, 2005) qui ont permis de comprendre la particularité des relations entraîneurs-entraînés en replaçant la relation au centre même du contexte sportif.

Nombre de ces recherches ont donc souvent abouti à écraser l'immense singularité qui réside dans cette histoire d'hommes et de femmes qui se rencontrent dans un lieu précis : celui du sport, celui du règne de l'incertitude. Là où même l'entraînement le plus calculé n'amène jamais à une garantie du résultat et où l'imprévu vient déjouer toutes les équations scientifiques.

C'est à partir de ce caractère imprévisible de la performance que la psychanalyse marque une différence avec les autres approches psychologiques sur le sport.

Elle vient mettre en lumière le caractère mystérieux de la performance sportive, qui n'est jamais là où on l'attend, car elle dépend du sens intime que vient y donner le sportif.

L'apport de l'approche psychanalytique sur l'acte de performance du sportif, est de s'appuyer sur l'hypothèse de l'inconscient pour y voir un lieu de savoir inédit sur le sujet. Ce savoir se dégage des actes manqués, de ces contre-performances qui jalonnent le parcours du sportif, et dont les répétitions viennent marquer une empreinte singulière de leur être.

On peut se demander ce qui a poussé Marie-Jo Pérec, à fuir les Jeux Olympiques de Sydney, 48 heures avant sa course. Ou encore ce qui permet d'appréhender l'extrême difficulté qu'une immense joueuse comme Amélie Mauresmo éprouve à gagner un match contre une joueuse modeste à Roland Garros. Elle sait qu'elle aurait écrasé sans peine cette même adversaire dans un tournoi de calibre moins élevé.

Sa tentative d'y remédier est symptomatique du milieu sportif : elle s'adresse ainsi à Yannick Noah, reconverti en gourou occasionnel pour permettre de modifier son approche de l'évènement par des « *petites touches, des petits détails* ».

La magie de Noah n'aura pourtant pas suffi et son entraîneur continue à exploiter les réponses rationnelles, en lançant ainsi : « *Il faut croire qu'on est pas assez pointu dans le domaine médical* » lors d'une conférence de presse après des blessures répétées d'Amélie lors de ces grands rendez-vous.

Ces actes manqués, expression de symptômes inconscients peuvent pourtant devenir un outil inestimable pour l'entraîneur.

L'inconscient, structuré comme un langage, selon la définition de Lacan, permet ainsi de comprendre ce qui vient s'exprimer par le corps. C'est le langage comme marque fondamentale de l'être humain, que la psychanalyse va mettre au cœur de la relation d'un sujet à un autre.

L'expérience de parole, comme répertoire de signifiants permet à l'entraîneur de s'adresser au plus particulier de l'être du sportif. On se souvient de l'histoire de Lilian Thuram, lors de la demi-finale de la Coupe du monde en 1998, alors que la France est menée par l'équipe Croate. A la mi-temps, Aimé Jacquet lui déclare qu'il ne marquera jamais de but, après 37 sélections en équipe de France infructueuses. Quelques minutes après, il en marquait deux.

Ces raisons intimes qui poussent un sportif à pratiquer son sport font partie d'un savoir auquel l'entraîneur ne peut accéder directement. Il doit décoder, analyser et prendre en compte cette part inconsciente comme élément intégrant ses préparations techniques, physiques et psychologiques.

Nul doute que la réussite se compose d'un autre élément que l'on ne peut que difficilement appréhender et qui repose sur une dimension affective dans la relation.

Car entraîner, ce n'est pas simplement transmettre des connaissances, c'est aussi entretenir une relation qui dépasse souvent le cadre sportif. Nombreux sont les sportifs qui expriment combien ils/elles « aiment » leur entraîneur, combien leur complicité est nécessaire à leur investissement, et combien cette alchimie si particulière repose sur une admiration voire une idéalisation, souvent réciproque.

L'approche psychanalytique a permis de saisir les enjeux inconscients de cette relation affective en s'appuyant sur le transfert, théorisé par Freud et Lacan, comme élément

fondamental de l'analyse. Car c'est bien dans ces échanges de signifiants mobilisés par le transfert, que viennent se jouer d'autres scénarios que la relation du médecin à son patient.

Des mécanismes communs ont pu être observés : dans l'analyse, le patient demande à son analyste de répondre à son mal-être. C'est en le positionnant dans une place que Lacan a nommé de Sujet-Supposé-Savoir, que va s'opérer le transfert.

De cette demande réelle qui est formulée à l'analyste, c'est en réalité une autre demande dont il s'agit et dont le transfert libère les chaînes signifiantes.

C'est à la question de son être qu'il s'agit de répondre. Le transfert permet ainsi de comprendre que l'analyste n'est qu'un représentant des signifiants du sujet et que c'est en ne répondant pas à cette question qu'il permet au sujet de trouver sa propre réponse.

Le transfert, étant comme l'a formulé Freud inhérent à toutes les relations humaines, le domaine sportif et la relation entraîneur-entraîné, où la place de l'un porte sur cette supposition du savoir, n'échappe pas à cette loi de l'inconscient.

Les travaux de Labridy (1997) ont ainsi permis de comprendre les effets de transfert à l'œuvre dans la relation entraîneur-entraîné, où l'entraîneur n'est pas pris pour lui-même mais bien comme représentant d'un autre : c'est souvent l'image de père, par la place d'autorité conférée à l'entraîneur, qui revient dans les discours des sportifs.

L'entraîneur venant ainsi incarner un père idéal, imaginaire ou symbolique, qui vient faire rupture ou continuité d'avec l'histoire familiale du sportif.

C'est donc ce lien aux premières relations aux autres, comme constitutif des liens ultérieurs que cette étude se propose d'interroger, en tentant de le théoriser à travers l'exemple du tennis.

Il est d'ailleurs intéressant de noter la présence réelle des parents à haut niveau, où un certain nombre de joueurs est entraîné soit par le père (Santoro, Graf, Bruguera, Seles, Williams, Agassi, Bartoli), la mère (Hingis, Capriati, Navratilova) ou le frère (Pierce), qui ne sont qu'une liste exhaustive de présences parentales que l'on peut retrouver parmi les cent meilleurs joueurs mondiaux.

Le tennis ne constitue pas une exception dans la proximité que lie un entraîneur et son joueur, où la dimension individuelle explique en partie l'importance que revêt un entraîneur dans la carrière d'un joueur.

On se rend compte dans la trajectoire des sportifs de haut niveau, que plane l'ombre d'un entraîneur souvent omniprésent là où l'athlète semble avoir été touché très tôt par un destin familial cruel (un décès d'un parent) : Justine Hénin, Gustavo Kuerten ou encore Juan Carlos Ferrero. Par l'intermédiaire d'un manque identifié dans leur univers familial, ils ont érigé l'entraîneur à une place qui dépasse le contexte sportif.

En poursuivant les travaux de Labridy sur le transfert dans la relation entraîneur -entraîné, cette étude tente donc de cerner l'évolution du transfert en fonction des problématiques familiales de chaque joueur en s'attachant particulièrement au Complexe d'Edipe et de castration, comme élément fondateur du sujet.

C'est par l'intermédiaire de ce complexe et en fonction de sa résolution, que chaque sujet établit des relations aux autres qui viennent marquer une poursuite ou une rupture de ces premiers liens signifiants. Freud a repéré des moments de franchissement qui permettent de décrire les ajustements psychiques que tout être humain traverse de sa naissance à l'âge adulte. La dimension transférentielle à l'entraîneur permet d'étudier le rapport à ces premières attaches.

Il s'agit donc d'interroger ces diverses périodes, comme diverses réponses possibles à la demande de l'athlète envers l'entraîneur.

On peut penser que les débuts à une pratique sportive où l'implication de l'entraîneur n'est pas toujours importante ne mobilisent pas les mêmes mécanismes affectifs que lorsque le joueur ou la joueuse s'implique à un plus haut niveau de performance.

Le partage du quotidien provoque ainsi des relations nouvelles et sur lesquelles de nombreuses identifications vont apparaître.

On ne peut ignorer que la rupture fondamentale que va signifier l'adolescence ne provoque de répercussions dans la relation à l'entraîneur : la sexualité devenant réelle, le sportif est poussé à redistribuer ses investissements libidinaux.

Il en va ainsi du questionnement à l'âge adulte, du besoin d'avoir un entraîneur à leurs côtés quand le tennis devient une source d'angoisse.

C'est donc à partir de ces liens qui se structurent dans la famille, de l'histoire qui s'est créée autour des significations de sa pratique sportive, qu'il s'agit d'interroger la relation à l'entraîneur, comme une relation qui évolue au fur et à mesure dans les demandes du sportif et de la capacité de l'entraîneur à y répondre à partir de ses propres coordonnées inconscientes.

Cette étude s'organise en deux parties distinctives, qui permettent d'abord d'identifier l'émergence de questionnements sur la relation, puis dans un deuxième temps les analyses originales que cette recherche a essayé d'apporter aux théories existantes.

La première partie explore d'abord l'évolution du concept d'entraîneur dans une perspective psychologique et sociale, en montrant comment l'évolution des aspects compétitifs et financiers du sport a amené à une redéfinition du rôle de l'entraîneur, toujours en mouvement.

Puis, en s'appuyant sur les travaux qui ont été réalisés dans l'approche psychologique de la relation entraîneur -entraîné, nous tentons d'y dégager les principaux écueils qui justifient le choix d'une approche psychanalytique.

Il s'agira ainsi d'apporter un éclairage théorique sur les concepts psychanalytiques développés principalement par Freud et Lacan, pour aborder la spécificité de cette théorie dans le domaine sportif et les apports à la relation entraîneur -entraîné.

Dans la deuxième partie, nous expliquerons la spécificité du positionnement du chercheur dans une recherche de type clinique, se basant uniquement sur des entretiens, abordant ainsi les aspects pratiques des rencontres aux joueurs et aux joueuses.

Ensuite, ces discours des sportifs (ves) ont abouti à une interprétation, sous forme d'étude de cas qui permettent de dégager les particularités de chaque histoire à l'entraîneur.

Enfin, le dernier chapitre tente de synthétiser les aspects relatés lors des études de cas, en analysant les aspects structurels similaires et en ouvrant le débat sur d'autres questionnements issus de cette étude.

PREMIERE PARTIE

**EMERGENCE DU QUESTIONNEMENT SUR LA RELATION
ENTRAINEUR-ENTRAINE**

Chapitre 1

ANALYSE DU CONTEXTE SOCIO-HISTORIQUE DE LA RELATION ENTRAINEUR-ENTRAINE

Une relation humaine dans le contexte de la pratique sportive

« Dans son souci de revaloriser son statut, l'entraîneur s'est efforcé d'une part, de dépasser les savoirs du médecin en montrant qu'il était plus savant que le physiologiste, et surtout plus au fait des connaissances spécialisées les plus modernes, établies de préférence par des auteurs étrangers, d'autre part, de se présenter comme plus scientifique que les hommes de terrain, qui restent attachés à des procédés empiriques et continuent de s'opposer à la science »

Dans l'ombre d'une performance se profile des heures passées à l'entraînement, lieu de partage de moments de plaisir, de douleur, de sueur, d'abnégation.

Le contexte sportif offre ainsi un cadre particulier à une rencontre entre un entraîneur et ses sportifs. Il ne s'agit pas simplement d'une relation humaine, mais il s'agit d'une rencontre d'êtres humains, où leur passion commune pour une discipline sportive, prend toute la mesure de son intensité dans le contexte de la compétition.

Là où les enjeux de la compétition sportive confèrent à l'un et à l'autre des rôles précis, cadrés et délimités au contexte sportif, l'humain déborde souvent de la relation en elle-même.

Cette problématique est donc à introduire dans la spécificité du contexte sportif ; d'abord dans l'évolution que cette relation a connue à travers l'histoire du sport ; et ensuite à travers la réalité sportive où les enjeux financiers se sont greffés à la relation.

L'émergence d'un sport de compétition a légitimé la nécessité de s'entraîner et d'être accompagné d'un entraîneur averti.

Il est donc important de situer l'entraîneur, son émergence et sa définition actuelle pour cerner son rôle au sein du sport – définition complexe car impossible à unifier - tant l'activité, le niveau et les moyens financiers lui profèrent des définitions disparates.

L'idée d'entraîneur, dans son expression moderne, a dérivé des conceptions d'enseignement des professeurs et maîtres de gymnastiques, où la valeur éducative était couplée à un enseignement rigide.

Etant donné que les informations concernant l'histoire de l'entraîneur et l'évolution de son rôle et de l'influence sur la relation à l'entraîné sont très restreintes, il est utile d'analyser les discours scientifiques, techniques et pédagogiques sur l'entraînement, qui ont contribué à faire évoluer l'impact de la relation entre l'entraîneur et le sportif sur la performance.

I.1. Historique de l'entraînement : La relation en évolution

I.1.a. Le « trainer », prémisse de l'entraînement sportif en Angleterre

L'idée d'entraîneur est issue des premières conceptions de l'entraînement sportif, né dans l'Angleterre victorienne – berceau des pratiques sportives – comme une notion floue désignant à la fois la personne qui prenait soin des animaux ou qui s'occupait des sportifs.

A cette époque, l'entraînement, essentiellement empirique, fondait ses prémisses dans les bases organiques du corps, à travers une « *une comptabilité des activités organiques, même si celle-ci demeure en deçà d'une physiologie savante, puisqu'en la matière, l'expérience prime – les théories suivront*² ».

L'entraîneur était une personne dont le rôle se limitait principalement à doser les efforts des athlètes et à gérer les productions corporelles : « *Entraîner, c'est produire une perfection qui résulte d'une facilitation du dynamisme des fonctions organiques, en procédant par sélection*³ ».

Il faudra attendre des avancées scientifiques, notamment en biologie et en agronomie au 19^{ème} siècle pour fonder les principes d'entraînement sur des bases moins empiriques, dans le but d'atteindre une certaine efficacité corporelle : « *Finallement les entraîneurs, agronomes avant la lettre, ont appliqué à l'être vivant les méthodes qui commencent à bouleverser la biologie ; ils ont inauguré techniquement l'idée de traiter l'organisme comme un terrain d'expérimentations*⁴ ». Si la technique n'avait à priori pas sa place, la pédagogie de l'entraîneur était déjà réfléchie pour permettre à l'élève de bouger l'ensemble de son corps, dans une liberté de mouvement.

2 A. Rauch. Le corps en éducation physique. Histoire et principes d'entraînement. PUF. 1982. p19.

3 A. Rauch. Op. cit. 1982

4 A. Rauch. Op. cit. 1982

I.1.b. L'entraînement en gymnastique et en éducation physique

En France, au 19^{ème} siècle, l'idée d'entraînement n'est pas accolée à la pratique sportive, pratique pas encore émergée dans l'hexagone, mais plutôt attachée aux pratiques gymniques de l'époque. Le mot « entraîneur » n'est pas évoqué comme tel mais on parle plutôt de maître de gymnastique. Il est intéressant de noter que l'empirisme balbutiant des principes d'entraînement, laisse place peu à peu à des conceptions scientifiques et techniques qui vont opérer un tournant dans le rapport du maître à l'élève.

Les enjeux du corps en gymnastique se sont vus modifiés par le contexte social – de la révolution industrielle en marche – vers une conception « machiniste » du corps.

D'abord considéré comme machine simple (inspiré par la physique mécanique du 17^{ème} siècle), le corps est disséqué dans ses mouvements par des conceptions biomécaniques qui valorisent l'utilité des gymnastiques rationalisées.

Un va et vient s'opère entre les recherches en biomécanique qui influencent la gymnastique, qui devient elle-même source d'inspiration pour capturer le mouvement humain en action. L'entraînement se base sur des classifications scientifiques de mouvements, inspirés des mouvements de l'animal, pour établir un répertoire des mouvements à des fins médicales.

Le maître de gymnastique est alors uniquement un contrôleur du processus, soulignant l'exercice bien fait, des mouvements analytiques, en exerçant une autorité magistrale.

Puis le corps, inspiré par les avancées scientifiques du moment, a été reconsidéré plutôt à l'image du moteur (inspiré de la machine thermique du 19^{ème} siècle) dont les rouages fonctionnent à partir de savants dosages d'exercices en recherche d'optimisation d'énergie.

La productivité du corps au travail servira donc d'entame pour influencer les conceptions de l'entraînement en gymnastique. S'entraîner a donc pour but d'offrir au corps le meilleur rendement de la performance humaine.

A la fin du 19^{ème} siècle, le corps, valorisé dans son efficacité, suit l'idée de progrès car il devient attaché à l'effort énergétique et au contrôle des mouvements.

Début 20^{ème} siècle, l'émergence du Taylorisme dans la société, a des répercussions sur l'éducation physique.

Le corps, insufflé par l'esprit du travail millimétré, décomposé, transforme la pédagogie en une recherche de rendement optimal de la machine corporelle.

L'éducation physique et les pratiques gymniques se sont donc appuyées sur ces découvertes scientifiques de nouvelles conceptions du corps, pour introduire la scientificité au sein de l'enseignement sportif.

Demény⁵, à travers son ouvrage « *les bases scientifiques de l'éducation physique* », expose l'intérêt des sciences (biologie, physique, chimie, mécanique) dans la pédagogie. Il se base ainsi sur la technique pour mesurer les performances.

Pour Hébert, l'entraînement sert principalement à « *l'obtention d'un résultat pratique ou bien l'accomplissement d'une performance possible*⁶ ». Par l'objectivité des performances devenues chiffrées, le maître (professeur) devient ainsi un technicien expérimenté, doublé d'une autorité qui peut juger et corriger l'élève.

Tissié, autre personnage influant de l'époque, partisan d'une éducation physique plus rationnelle, s'enrichit de connaissances en neurologie et en psychologie expérimentale pour appréhender la machine humaine en se concentrant sur la composante psychique.

Bien avant l'existence de compétitions sportives et de ses règles codifiées, l'entraînement sert ainsi à une notion « *d'excellence corporelle* » véhiculée par Demény⁷ : « *L'éducation physique a pour objet de perfectionner l'homme et de l'améliorer par la pratique d'exercices méthodiques de jeux et de sports (...). Elle accroît l'énergie physique et morale de l'adulte, maintient cette énergie jusque dans l'âge avancé (...) en résumé, elle augmente la valeur générale de l'homme tant au point de vue individuel qu'au point de vue social* ».

La performance est ainsi obtenue en fonction de l'entraînement, savant dosage d'exercices planifiés dans un temps précis. Selon Hébert⁸, l'entraînement, défini en fonction des compétitions, permet de distinguer une période de « *préparation* », de « *perfectionnement* » et une « *période finale* », qui amènera l'élève au maximum de ses capacités lors de la compétition.

La relation entre le maître et l'élève a alors évolué considérablement, dès lors que la gymnastique a cessé d'être une action de mouvements analytiques et a pris en compte les principes biologiques et organiques du corps.

L'autorité conférée au maître décline lentement, au profit d'une écoute plus attentive des élèves, mettant l'accent sur l'individualité de l'entraînement.

5 G. Demény. *Les bases scientifiques de l'éducation physique*.1902

6 G. Hébert. *Leçon-type d'entraînement complet et utilitaire*, s.d, p17

7 G. Demény. *Op.cit.*1902

8 G. Hébert. *Op cit.* p185

En conséquence, le maître se métamorphose en conseiller, technicien voire théoricien, chef d'orchestre d'exercices dosés en fonction des capacités des élèves et de leurs buts précis.

Le savoir n'est plus à sens unique et devient un objet partagé, entre les connaissances du professeur et les sensations de l'élève.

Toutefois, même si la pédagogie apporte plus de souplesse et procure plus d'écoute du maître vis-à-vis de l'élève, il n'en reste pas moins que la relation n'est pas égalitaire, car l'autorité du maître continue à s'exercer de manière unilatérale.

I.1.c. La découverte sportive : Une négation de l'entraînement

Quand le sport, importé d'Angleterre, apparaît en France au 19^{ème} siècle, sa définition initiale est vague : il s'agit d'une pratique de loisir faite de « *série d'amusements, d'exercices et de simples plaisirs*⁹ », désignant par exemple à la fois la course de chevaux, la pêche, la boxe, le jeu de paume, le cricket, la natation, le tir à l'arc, etc. Ces pratiques ludiques étaient surtout un moyen de mettre à l'épreuve des qualités telles que « *le courage, l'agilité, l'adresse et la souplesse* ».

Pris dans sa première définition, le sport semble plutôt véhiculer un message de dilettantisme et se dissocie totalement de la gymnastique, au caractère sérieux, dû au « *nombre de ses adhérents, par la rigueur du travail physique (proche de la « leçon »), par l'ampleur de son organisation, voire par le caractère rationnel (« scientifique») de ses méthodes*¹⁰ ».

L'élite sociale s'éprend de ces jeux d'origine Anglo-saxonne et fait du sport un synonyme de distinction sociale.

Les sports Anglais, tels que le rugby, le football, le tennis vont permettre en premier lieu à la bourgeoisie, en recherche d'esthétisme et de liberté, de s'octroyer de nouvelles pratiques à plusieurs desseins : « *L'échange sportif y revêt l'aspect, l'allure d'un échange social hautement policé, excluant toute violence physique ou verbale, tout usage anormal du corps, et surtout toute espèce de contact entre les adversaires*¹¹ ».

Les débuts du sport dans la société Française marquent un recul d'intérêt pour les pratiques de renforcement du corps, distillées par l'éducation physique et la gymnastique, au

⁹ Définition du Larousse en 1875 cité par J. Defrance

¹⁰ J. Defrance. Sociologie du sport. La découverte. 1995

¹¹ P. Bourdieu. La distinction : critique sociale du jugement. Editions de Minuit. 1982

profit de pratiques de loisirs, qui prônent l'apologie du plaisir corporel et de la jouissance des mouvements.

L'entraînement, à proprement parler, n'existe pas au sein de ces pratiques sportives balbutiantes qui servent de prétexte aux échanges financiers et culturels.

En parallèle, la gymnastique et la pratique d'exercices physiques regroupent encore de nombreux adeptes autour de l'idée de perfectionnement du corps.

L'entraînement se poursuivra au sein de cette gymnastique, dans un but essentiel d'éducation, car selon Hébert : « *aucun sport ou jeu (voire même la natation) ne mérite le nom de complet et ne peut prétendre à remplacer l'éducation*¹² ».

I.1.d. L'entraînement sportif

Au milieu du 19^{ème} siècle, la définition du sport évolue et souligne plutôt des activités supposant une « *dépense d'énergie musculaire, un engagement compétitif*¹³ ».

Une nouvelle identité du sport s'organise autour d'un dispositif qui s'institutionnalise et se légifère.

Les lendemains de la première guerre mondiale sont un terrain favorable à l'épanouissement d'un sport, promoteur de bien-être, de santé et valorisant également le caractère formateur de l'esprit compétitif.

Par l'intermédiaire de grands lycées Parisiens, le sport entre dans le paysage scolaire.

Le Baron Pierre de Coubertin devient un autre promoteur du sport et décide de redonner aux Jeux Olympiques ses lettres de noblesse, défendant les valeurs morales qui se réalisent à travers le principe d'amateurisme.

Cet amateurisme forcené dissimule en fait une volonté de préserver le sport d'une classe ouvrière moins fortunée, exhortant des valeurs de mérite et de labeur, qui i de part un entraînement spécifique, pourraient accéder à une égalité dans les compétitions sportives, par rapport aux autres catégories sociales.

12 G. Hébert. L'éducation physique raisonnée. p17

13 J. Defrance.Op. cit. 1995

Le sport, sous l'influence de ces facteurs se démocratise d'une manière plus ou moins radicale, avec la création de clubs sportifs en marge des fédérations.

L'institutionnalisation du sport opère une rupture dans la notion d'entraînement, et instaure peu à peu la légitimité d'une position d'entraîneur auprès du sportif.

En s'internationalisant, les pratiques sportives procurent au sportif des éléments de comparaison entre les performances grâce aux normes imposées par la standardisation des épreuves.

Dès lors, le sport s'affirme non plus comme un loisir, mais plutôt à l'instar de la gymnastique, comme un moyen « *de préparer l'athlète pour l'amener à un état de forme*¹⁴ ».

La relation entraîneur-entraîné doit faire face à une nouveauté du rapport pédagogique entre le maître et l'élève du fait de la nature compétitive du sport. Là, où en gymnastique, l'élève reproduisait les gestes du maître, le sport met le sportif seul face à ses performances malgré toutes les préparations effectuées avant la compétition.

Le caractère incertain de la compétition, où le résultat ne peut être prédit à priori, met la relation entraîneur-entraîné face à ses interrogations concernant l'efficacité de la méthode d'entraînement.

A partir de ce moment, les enjeux sportifs se muent en enjeux économiques, promulgués par l'intérêt grandissant de la presse qui érige les sportifs comme les nouvelles gloires du peuple.

Le sport s'éloigne de ses définitions initiales pour évoquer un paradoxe apparent entre ses apparences de spectacle et son ouverture vers une perspective de loisir et de détente. Vigarello évoque d'ailleurs une « *double image apparemment contradictoire : le sport temps de répit et le sport temps d'accélération*¹⁵ ».

Cette avancée du sport modifie totalement le rapport du sportif face à sa pratique et instaure des enjeux différents dans la relation à l'entraîneur.

La pédagogie de l'entraîneur se voit bouleversée par l'aspect compétitif du sport où les performances et records à battre deviennent les objectifs primordiaux.

Cette codification internationale des épreuves a surtout permis de servir de repère à l'entraîneur pour comparer les performances à l'entraînement avec leur possible reconstitution lors des compétitions.

L'entraînement se trouve ainsi légitimé par un calendrier sportif, qui morcelle un temps d'apprentissage, un temps de perfectionnement pour aboutir au temps de compétition.

14 J. DeFrance. Op. cit. 1995

15 G. Vigarello. Du jeu ancien au show sportif. Seuil. 2001

Comme le souligne Vigarello : « *le sport n'a pas créé l'entraînement mais le calendrier permet comme jamais son déploiement et sa légitimité*¹⁶ ».

L'entraînement devient le passage essentiel et obligatoire de l'amélioration des performances.

Georges Baquet, un pionnier en matière d'entraînement, remarque la nécessité de réfléchir autour de l'entraînement : « *Il n'y a pas de système D. Il n'y a pas de miracles. Il n'y a pas de naturel qui puisse dispenser d'entraînement. Mais cette découverte de l'entraînement pour l'éducation du sportif, qu'il nous faut y faire une place à part*¹⁷ ».

Le sport de compétition donne alors à l'entraîneur une place de pouvoir, de décision sur les choix du joueur, d'appréciation de la performance, en recherche perpétuelle du geste parfait de son entraîné.

L'entraînement devient un lieu de lutte centré essentiellement sur la technique, comme le précise Rauch (1982) : « *L'entraînement se trouve ainsi mis à l'ordre du jour de l'ascension technique et arbore une dignité culturelle qui favorise en retour son expansion et sa pénétration dans la mentalité et les mœurs*¹⁸ ».

La situation pédagogique met le sportif aux prises avec des difficultés motrices dues à l'apprentissage de nouvelles techniques en accord avec ses sensations kinesthésiques. L'autorité magistrale de l'entraîneur a laissé place à l'athlète devenant acteur de son propre apprentissage.

L'entraînement sportif, à l'instar de la gymnastique, s'aidera des sciences pour optimiser les résultats.

Des modèles d'entraînement fleurissent sous l'impulsion scientifique qui inspire les athlètes en quête de performance toujours à repousser.

Par exemple, l'entraînement en athlétisme, emprunte le modèle « *économique de l'effort*¹⁹ » où l'entraîneur « *fait donc évoluer les pratiques d'entraînement des athlètes en les insérant dans des systèmes plus larges, de portée universelle, dont la cohérence repose sur des figures symboliques* ».

En 1922, les premières légitimités de l'entraîneur se ressentent dans le milieu sportif, notamment par l'intermédiaire de la Fédération Française d'Athlétisme, qui cherche à former des éducateurs et érige un diplôme sanctionnant les savoirs indispensables à l'entraîneur, considéré non plus seulement comme un technicien, mais surtout comme un pédagogue.

16 G. Vigarello. Op cit. 2001

17 M. Baquet. Education sportive. Initiation et Entraînement. L'harmattan. 1962.p96

18 A. Rauch. Op. cit. 1982

19 G. Bruant. Anthropologie du geste sportif : La construction sociale de la course à pied. PUF.1992

De nouvelles explorations en matière d'entraînement sont effectuées, et les tentatives de rationalisation radicale aboutiront à un refus de certains athlètes de voir traiter leur corps comme une machine. Certains athlètes d'élite voit ainsi dans l'entraînement modélisé et généralisé, un déni de leur singularité : *« la méthode est perçue comme une négation de son individualité et, par là même, de ses habiletés »*²⁰.

Peu à peu les premières ébauches scientifiques voient le jour sur la base des travaux déjà entrepris dans le domaine de la gymnastique et de l'éducation physique et inspirés des domaines scientifiques et médicaux de l'époque.

I.2. L'émergence de l'entraînement en tennis

I.2.a. L'entraînement centré sur l'aspect ludique et social

Le cas du tennis, objet de cette étude, montre que la légitimité de l'entraîneur a connu un parcours similaire aux autres sports.

Au 19^{ème} siècle, la pratique tennistique s'accompagnait d'abord d'une image élitiste, pratique perçue comme l'apanage de l'aristocratie et de la bourgeoisie considéré *« comme une activité permettant d'entretenir et de développer leurs réseaux de relations sociales »*²¹.

La pratique, à ses débuts, était dénuée d'esprit compétitif et reposait essentiellement sur la nature des relations sociales qu'entretenaient les joueurs entre eux. La distinction majeure que l'on pourrait remarquer par rapport aux autres sports anglais (tels que le rugby, le football) est que la pratique féminine était particulièrement développée.

Dans un premier temps, l'apprentissage de techniques n'effleurait pas l'esprit des pratiquants ; tant il dénaturait l'esprit originel du jeu et représentait *« un aspect rébarbatif qui enlèverait quelque chose au charme de ce jeu qui paraît facile d'approche »*²².

L'idée d'entraîneur n'avait donc pas lieu d'être de part ce désintérêt pour la technique et les progrès du jeu.

20 G. Bruant. Op. cit.1992

21 A.M Waser. La diffusion du tennis en France. In T. Terret (Ed). Histoire des sports. L'harmattan. 1996.p101-133

22 A.M Waser. Op. cit. 1996.p101-133.

A partir de 1910, l'Union Sportive Française des Sports Athlétiques (USFSA), qui dirigeait une grande partie des sports en France, perd de sa suprématie et tente de s'intéresser au tennis, déjà développé au plan international.

Avec la codification internationale, le tennis annonce un certain esprit de compétition.

Le tennis n'en demeure pas moins une pratique d'amateurs. Mais l'idée d'une activité « *nécessitant une condition physique et un travail d'entraînement régulier* ²³ » commence à jaillir.

On ne dispose pas de suffisamment d'information sur la présence d'entraînement, ni même sur la diffusion technique, mais on commence à découvrir dans la revue Tennis et dans d'autres revues sportives, des articles techniques et des analyses sur le jeu.

Le but de l'entraînement était alors d'obtenir une certaine cadence enseignée par un mimétisme de geste, mais ne se souciant pas de l'efficacité du joueur.

I.2.b. La pratique professionnelle

La pratique évolue peu à peu vers la professionnalisation des joueurs. Les promoteurs du tennis voient dans le jeu, une extraordinaire manne financière et contribuent à transformer le tennis dans ses enjeux vers le spectacle sportif.

Des circuits internationaux s'organisent où les étrangers se montrent plus performants (en particulier les Anglo-Saxons), et également en avance sur l'apprentissage des techniques.

Ces joueurs, déjà considérés comme des professionnels, s'entraînent quotidiennement et recherchent une amélioration physique et technique.

Les Français, en marge, vont donc s'inspirer des méthodes anglo-saxonnes, qui préconisent alors de s'entraîner au moins cinq heures par jour.

Les Mousquetaires (Borotra, Brugnon, Cochet, Lacoste) s'illustrent sur le plan international, ainsi que Suzanne Lenglen, qui sera initiatrice d'un projet d'école d'entraînement en 1936.

Le professionnalisme n'est alors qu'à ses balbutiements et seul les joueurs gagnant de l'argent pouvaient être considérés comme professionnels et enseigner le tennis, sans diplôme encore reconnu.

23 A.M Waser. Op. cit. 1996.p101-133.

I.2.c. Le métier d'entraîneur

Dès lors, le métier d'entraîneur se lance sur des bases hasardeuses. L'enseignement, qui était jusqu'à présent réservé aux joueurs professionnels, commence à se destiner aux débutants.

Aucun diplôme n'est utile pour enseigner le tennis, qui n'est pas rémunéré. Ceci permet de comprendre les divergences pédagogiques de l'époque : certains se contentent d'enseigner le tennis qu'ils jouent, alors que d'autres cherchent à améliorer leurs connaissances sur la technique et les gestes dans un souci de faire progresser leur élève.

A cette époque, Alfred Estrabeau est un des pionniers en matière d'entraînement. Il officiait en club et entraînera par la suite les illustres Mousquetaires. Il définit alors le rôle d'entraîneur comme une personne qui *« gagnait deux francs de l'heure, logé, nourri, blanchi par son club. Il recordait même les raquettes à la main et aidait le gardien du club à faire les courts en terre battue ²⁴ »*.

Seuls les passionnés de tennis s'intéressaient réellement à la gestuelle et ébauchaient les premières esquisses de la biomécanique tennistique, en s'inspirant des connaissances appliquées à d'autres sports.

Des diplômes viennent officialiser le métier d'entraîneur : celui de professeur de tennis, maître professeur ; et moniteur créé en 1952.

Il faut noter que jusque dans les années soixante, l'entraîneur n'était pas forcément un personnage présent dans les clubs. Seuls ceux qui avaient les moyens de constituer une équipe première avaient un entraîneur à disposition.

Selon Jean Becker²⁵ : *« C'était des clubs phares qui attiraient les bons joueurs venant faire leurs études universitaires. Les entraînements duraient une heure par semaine, mais nous jouions surtout entre nous, sans assistant (.). Les écoles de tennis n'existaient pratiquement pas, sauf à l'initiative de quelques individus »*.

La situation évolue à partir de 1968, avec l'arrivée de Philippe Chatrier à la tête de la fédération. Le tennis se démocratise ainsi par une population plus hétéroclite parmi différentes catégories sociales et aboutit à un entraînement qui devient plus collectif.

Henri Cochet, réfléchit alors à une pédagogie et une formation des enseignements en cours collectif principalement. Il devient le premier Conseiller technique Régional ; et à la même époque, Gilles de Kermadec, devient le premier directeur technique national du tennis Français.

24 D. Masson. Quel tennis pour le 21ème siècle ?. 1995

25 J. Becker cité dans D.Masson. Op.cit.1995

Un échelon bénévole d'enseignant de tennis se crée : celui d'éducateur fédéral, qui permet d'enseigner collectivement à des jeunes pour suppléer aux manques d'entraîneurs professionnels.

Des sections sport-études se mettent en place et le tennis français commence à organiser sa pratique de performance. La loi Mazeaud (1957) transformera ensuite les diplômés en Brevet d'Etat 1^{er}, 2^{ème} et 3^{ème} degrés.

Aujourd'hui, le mot « entraîneur de tennis » a des significations différentes selon les niveaux de performances.

Le tennis, a perdu les partisans de ses débuts et s'est vu modifié dans ses enjeux depuis 1987. Selon Françoise Rollan²⁶ : « *Le tennis est réellement un phénomène de société. Si au début du siècle, pratiquer un sport ou plutôt un jeu sportif, était à la mode dans le groupe restreint de l'aristocratie et de la bourgeoisie d'affaires. Aujourd'hui, pratiquer un sport régulièrement est considéré par l'ensemble de la société comme une nécessité d'acquiescer et ensuite de conserver un bon équilibre de vie* ».

L'entraînement n'est plus seulement destiné à une élite, mais également à toute une palette de pratiquants ; du débutant au plus confirmé, qui implique une redéfinition des rapports entraîneur-joueur(se).

I.3. La relation entraîneur-entraîné dans le contexte sportif actuel : l'équation indispensable du sport de haut niveau

I.3.a. Significations du sport de haut niveau

Alors que le sport offre la possibilité d'éprouver des sensations de plaisir, sensations intimes qui permettent de donner satisfaction à la pratique corporelle, le sport de haut niveau pousse le corps au-delà de ses sensations de plaisir pur pour sans cesse repousser les limites des sensations.

Un des fondements particuliers à la relation entraîneur-entraîné est que le sportif part à la recherche de ces sensations hors du commun, qui donnent un sens à sa pratique.

Le sport de performance actuel introduit donc un paradoxe difficile à gérer dans la relation entraîneur-entraîné : le sport, dans ses vertus premières se veut être l'épanouissement de l'être, alors que la performance de haut niveau introduit la notion de rentabilité qui va parfois à l'encontre de ce bien-être.

La pratique de haut niveau n'est plus seulement une pratique sportive de passion, d'envie, mais une pratique soumise à des résultats.

L'entraînement est donc rationalisé, optimisé en vue d'atteindre le niveau des meilleurs joueurs mondiaux où chaque entraîneur se voit détrôner la place dès que les résultats manquent à l'appel.

La relation entraîneur-entraîné est une relation humaine particulière dans ce contexte sportif : chacun des deux acteurs est mobilisé par une quête individuelle et une quête commune.

Le souci perpétuel de dépasser, de chercher à toujours faire mieux que l'autre justifie l'investissement du sportif.

Ce dépassement fournit au sportif une référence à atteindre et pose les jalons de la dimension entraîneur-entraîné qui poursuit l'objectif de ce dépassement absolu.

Etre un sportif de haut niveau est devenu une profession à part entière. Michel Bouet²⁷ dénonce ainsi « *Une armée de techniciens entoure le sportif ; aux mains des entraîneurs, des sélectionneurs, des médecins, voire des psychologues, il a quelque peine à être autre chose qu'une résultante destinée à produire un résultat* ».

Ce contexte hyper compétitif du sport catalyse les relations humaines autour du sportif et met l'entraîneur dans une position de repère pour l'athlète. Il est celui qui guide, qui connaît le chemin à emprunter pour arriver au sommet et l'indispensable confident capable d'écouter les états d'âme du sportif. Ceci a donc amené l'un et l'autre à se rapprocher affectivement l'un de l'autre, tant les moments passés ensemble sont parfois supérieurs à leur propre investissement dans une vraie relation affective.

27 M. Bouet. Questions de sportologie. L'Harmattan. 1998

I.3.b. Modifications des modalités d'entraînement : l'avènement scientifique

Bien loin des débuts empiriques, l'entraînement à haut niveau a accueilli l'apport des sciences et a abouti à une illusion qu'un contrôle total sur la performance est possible, où la perpétuelle de recherche d'efficacité laisse de plus en plus de côté la créativité du sportif.

Aujourd'hui, le sport prend des dimensions plus larges et la performance est une notion clef de l'univers du sportif d'élite.

L'élite constitue l'aboutissement de la hiérarchie sportive, érigé en modèle à atteindre et reposant sur la recherche d'une maîtrise entière de tous les paramètres : « *On peut dire que le sport de haute performance est un sport qui n'échappe jamais à l'emprise de la quantification, en tant que la mesure exacte de l'efficacité se substitue radicalement à l'univers illusoire d'effets mystifiants* ²⁸ ».

La performance n'est pas la seule quête de l'idéal sportif, mais c'est plutôt le souci d'être toujours plus performant qui renforce la nécessité de l'entraînement.

Cette conception de la performance est donc fortement en corrélation avec la recherche technique, voire la technicité.

A tous les niveaux de pratique, la technique est valorisée au profit d'autres domaines : la dernière nouveauté technique en terme de matériel institue déjà la garantie d'un atout considérable.

La recherche de cette performance pousse la relation entraîneur-entraîné dans un engrenage où « *le sportif n'est plus qu'un élément dans la constellation des entraîneurs, instructeurs, managers et médecins, phénomène doublement renforcé dans les sports d'équipe où le sportif moderne est contraint de se soumettre à une division du travail établie et ne prend guère part à l'accomplissement de ce plan. Sa liberté d'action se trouve réduite en proportion* ²⁹ ».

L'entraîneur et l'athlète se voient soumis à une obligation des résultats. Dès lors que les échecs surviennent, l'entraîneur est souvent le premier élément remis en cause. On observe cela particulièrement dans des disciplines où les enjeux économiques sont très présents, notamment dans le football, où la carrière de l'entraîneur se voit en perpétuelle remise en question après chaque match perdu.

Ainsi, la science est devenue un paradigme absolu pour le sportif et son entraîneur, qui voient dans celle-ci la possibilité d'éradiquer la moindre forme d'empirisme.

28 M. Bouet. Op.cit. 1998

29 N.Elias, E. Dunning. Sport et civilisation : la violence non maîtrisée. Fayard. 1992.p281

La logique de l'entraînement se modifie vers une déformation du corps sportif, empreint de rigueur scientifique et pose la légitimité et les limites de l'usage scientifique au sein de l'entraînement. Pour Vigarello : « *S'entraîner, c'est se donner des moyens qui « naturellement » ne s'imposent pas ; réussir, c'est inventer des instruments, mettre au point des astuces, développer des procédés, les uns et les autres patiemment construits et calculés* ».

La disparition progressive de l'empirisme dans l'entraînement a fait basculer la profession d'entraîneur, domaine qui pouvait s'apparenter à un travail d'artiste, vers la profession de technicien.

Ce constat introduit une brèche sur les méthodes d'entraînement, qui ne se regroupent pourtant pas autour d'un consensus. L'efficacité est souvent relative à un athlète, et le défi que la relation entraîneur-entraîné a à relever concerne cette recette magique qui permettra de le faire devenir un champion.

De plus, les apports de la science demeurent majoritairement tournés vers l'efficacité corporelle, technique du sportif pour négliger l'aspect relationnel en jeu. Peu de formations abordent les enjeux affectifs de la relation entraîneur-entraîné.

Aujourd'hui, l'entraînement intègre l'intensification du sport en poussant le sportif à la compétition dès son plus jeune âge.

L'écueil actuel en matière d'entraînement est le recours au dopage, dérive de la performance à outrance, qui repose sur l'illusion que l'entraînement peut être maîtrisé en totalité.

Le sport est aussi spectacle sportif, universel, toujours en quête du spectaculaire, qui pousse le sportif à des extrémités en matière d'entraînement où l'entraîneur et l'athlète doivent avoir chacun saisis leurs propres limites pour ne pas y répondre sans arrêt.

1.3.c. La production sociale de la performance

Ce n'est donc pas seulement l'aspect « performance » qu'il s'agit d'analyser pour comprendre l'évolution de la relation entraîneur-entraîné, mais également le souci d'être un modèle, un héros idéalisé par la société qui permet de comprendre le sens que certains sportifs donnent à leur investissement sportif.

La puissance médiatique autour des records, des confrontations, manifeste une volonté de quête absolue de l'exploit. L'intérêt du sportif voit sa persévérance dans cette poursuite de l'exploit, qui est par définition le possible irréalisé du sportif : « *Il reste de toute façon qu'une*

performance est toujours la matière possible d'une dialectique de défi et de surendre à l'égard d'autrui, et que la compétition suscite une incitation constante à la performance³⁰ ».

Pour Michel Bouet³¹, l'intérêt du sport réside dans la différence infime entre deux sportifs, où le sport est « *est avant tout un spectacle de l'égalité, une mise en scène d'à peu près égaux brigant un avantage minimal et momentané, chaque jour que fait le sport sur le théâtre de la similitude* ».

La place centrale de la télévision, n'est plus uniquement d'être un relais d'images, mais elle est devenue le support de transactions financières importantes (publicité, sponsoring) qui attribuent au sport et à sa médiatisation une valeur marchande.

La manne financière autour du sportif complique les rapports avec l'entraîneur, car l'échec n'est plus seulement une question d'orgueil mais devient une perte de revenus.

C'est aussi les effets de cette médiatisation qui viennent interférer dans l'univers de la relation entraîneur-entraîné. La presse cherche à s'immiscer au creux des secrets de l'entraînement et des relations en elles-mêmes. Nombre d'athlètes n'hésitent à s'en servir à leurs fins pour régler leur compte en public sous forme de confessions, qui permettent de comprendre que la relation entraîneur-entraîné ne se limite plus à ce qui n'appartient qu'à eux, mais cette nécessité de le partager avec le plus grand nombre modifie parfois les rapports.

I.4. Vers une définition entraîneur-entraîné : Un rôle à définir

1.4.a. Un essai de définition

Finalement, nous pouvons nous interroger sur ce que signifie réellement « être entraîneur », tant cette définition a évolué au fil du temps.

Dans l'évocation de ses multiples définitions, il ressort le paradoxe de l'entraînement qui repose à la fois sur des compétences et en même temps dans le domaine du non enseignable.

« *Entraîner* » comporte l'idée « *d'emmener de force avec soi* », de « *charrier, emporter* », qui place le déséquilibre entre un sujet qui emmène et l'autre qui se laisse « *emporter* ».

30 M. Bouet. Op. cit. 1968, p43

31 M. Bouet. Op.cit. 1998

Dans « *entraîner* », on retrouve également la notion « *d'amener, de conduire, de décider, d'engager* », qui confère une position de persuasion. L'entraîneur est un guide sur lequel le sportif s'appuie quand il est question de ses choix.

Entraîner » relève aussi du domaine de la séduction, de « *charmer, convaincre* » qui est une composante non transmissible par l'expérience et qui nécessite que l'entraîneur soit suffisamment expert pour en faire le meilleur usage.

« *Entraîner* », est aussi « *amener, causer, occasionner, produire, provoquer* », qui suppose une idée, d'incidence, de remise en question où l'un provoque un effet sur l'autre.

« *Entraîner* », c'est faire l'apprentissage de techniques, de tactiques qui permettent au sportif de répéter avant l'entrée en scène.

Enfin « *entraîner* », dans un autre sens est aussi ce qui permet « *d'aguerrir, de former, d'endurcir* », expérience structurant le sportif.

Etre entraîneur suppose donc un rôle particulier vis-à-vis de l'entraîné dont les recherches ont tenté de délimiter l'efficacité.

Bourne³² a défini le rôle principal d'un entraîneur, se résumant comme être tout à la fois, une personne capable d'enseigner, de connaître la physiologie afin d'adapter ses programmes et sa progression. Il doit être également un biomécanicien, capable d'évaluer les problèmes techniques objectivement. Enfin, il doit aussi être psychologue, pour comprendre les besoins du sportif en fonction de son âge, de ses peurs, de ses motivations.

Par rapport à cela, Horwill³³ (1995) pense que le rôle de l'entraîneur est trop focalisé sur les sciences et qu'il ne laisse plus assez place à l'inventivité et au savoir qu'il pourrait tirer de la particularité de l'athlète.

L'ère empirique paraît belle et bien terminée, faisant du rôle de l'entraîneur à 90% emprunt de science alors qu'auparavant les 90% étaient du domaine empirique, de l'art. Peut-être qu'un juste milieu reste à trouver.

32 G. Bourne. The role of the teacher as an athletic coach. *Modern Athlete Coach*, 1993, 31, 1 : 28-30

33 F. Horwill. Is the role of the coach overestimated ? *Modern Athlete and Coach*, 1995, 33, 3: 17-19

1.4. b. Paradoxe de l'entraîneur-éducateur

Dans la pratique sportive de haut niveau, un paradoxe existe pour l'entraîneur. D'un côté, il doit amener le sportif à son meilleur niveau, ce qui impose des contraintes importantes. D'un autre côté, l'entraîneur se doit aussi d'éduquer, de transmettre des valeurs éducatives et de veiller au bien être du sportif. Michel Bouet³⁴, pense que pour que « *le sport soit éducatif, il faut que l'entraîneur reste un éducateur* »

Si l'entraîneur reste uniquement dans un rôle d'éducateur, il risque de passer à côté des performances, car cela veut dire que le bien-être du sportif outrepassera les résultats.

Or, il y a un paradoxe et une définition presque impossible à supporter pour l'entraîneur de haut niveau à être éducateur. Il s'agit de façon de voir le sport d'une manière totalement opposée.

D'un côté l'éducateur se sert du sport, comme prétexte pour véhiculer des valeurs, où la technique, la maîtrise de soi sont plus importants que le reste, tandis que l'entraîneur s'intéresse à la performance et au rendement de ce lle-ci.

Alors que Seurin faisait remarquer que le côté éducatif est souvent ce qui fait la différence chez le bon entraîneur du mauvais, comment concilier l'inconciliable ? : « *Chez le bon entraîneur, c'est la mentalité « éducateur » qui prime et nous constatons effectivement que les entraîneurs qui obtiennent les meilleurs résultats sont précisément ceux qui ont su élever leur mission au niveau d'une véritable éducation* ³⁵ ».

Le rôle éducatif de l'entraîneur est surtout présent chez les jeunes sportifs sur le chemin des apprentissages. Il y a un risque de dérive où l'asservissement du sportif mettrait fin au caractère éducatif de l'entraînement.

Pour Château, « *il est assez vain de cultiver une aptitude qui est déjà développée, si l'on ne vise uniquement la performance, car, par ce procédé, on risque de déséquilibrer l'individu et d'en faire, comme il arrive parfois, un monstre efficace, une machine à records, à la fois admirable et effrayante, une caricature d'athlète* ³⁶ ».

Le rôle éducatif de l'entraîneur englobe les multiples autres facettes de l'entraînement, qui ne sont pas seulement liées à la transmission d'un savoir.

34 M. Bouet. Op.cit.1998,p565

35 P. Seurin. Educateurs et entraîneurs. L'homme sain, Mars 1957

36 J. Château. Les intérêts éducatifs dans l'éducation physique. L'homme sain, Décembre 1959

I.4.c. Le technicien-scientifique

L'entraîneur vu comme un technicien, est celui qui va décortiquer les éléments techniques pour les transmettre au sportif. Maurice Baquet a été à l'initiative de l'importance de la technique dans l'entraînement.

Le technicien, se veut « *praticien* » car au plus près du terrain, qui demeure « *un inventeur de motricité, alors que science et technologie sont devenues progressivement souveraines sur les matériaux, les instruments, les machines* »³⁷.

La rationalisation du corps a modifié les connaissances de l'entraîneur. L'entraîneur ne se base plus uniquement sur ses convictions subjectives mais prend appui sur les sciences expérimentales, dans l'idée de « quantifier » l'acte sportif. L'homme de terrain va disparaître au profit de l'homme de sciences du terrain.

C'est ce qu'émet Demeny, dans l'idée que le praticien entraîneur doit être aidé par le scientifique pour garantir l'effet de l'entraîneur : « *La puissance d'abstraction du penseur est nécessaire pour dégager des petits détails les vérités générales (.) Sans elle, le praticien piétine sur place, il est incapable de sortir de l'ornière créée par les erreurs de ses devanciers (.) La science expérimentale, la connaissance des faits sera toujours d'accord avec la pratique et sera son flambeau* »³⁸.

Il y a donc une idée de transmission de « *trucs et astuces* » d'entraîneurs, plutôt que de décentration sur les activités et la connaissance scientifique de l'acte sportif.

Dans cette idée, Demeny propose comme alternative l'aide d'ingénieur « *biologique* », capable d'apporter les connaissances nécessaires sur le corps humain et son fonctionnement à l'entraîneur, en vue d'amélioration de l'homme, c'est à dire de ses performances.

De cette collaboration, des « *lois* » doivent sortir : « *La valeur de la méthode se mesure à ses résultats (.) Une doctrine d'éducation physique doit être assise sur l'expérimentation et la méthode scientifique (.) Il faut interroger les faits, amasser des documents, les coordonner et en dégager des lois* »³⁹.

I.4.d. L'instinctif – L'alchimiste

Enfin, une des facettes de l'entraîneur est certainement d'être un alchimiste, une personne qui a quelque chose de plus que les connaissances qu'on a pu lui enseigner.

37 M. Baquet. Op.cit. 1962

38 G. Demeny. Les bases scientifiques de l'éducation physique.1902. p23

39 G. Demeny. Op. cit.1902. p23

Ce n'est plus de connaissances scientifiques généralisables dont il s'agit mais bien de la transmission de ses connaissances et de la manière de diriger une relation : « *Dans la mesure où il s'agit de parachèver par l'art ce que la nature a créé, l'entraînement sportif reste une œuvre d'alchimiste* ». « *L'homme de terrain est plus savant que l'homme de science parce qu'il se fait démiurge* ⁴⁰ ».

Parfois, cette position d'alchimiste de la performance érige l'entraîneur en véritable gourou, médium au pouvoir non discuté qui perpétue les recettes magiques d'un sportif à l'autre.

Les entraîneurs se gardent bien de dissimuler les secrets dont ils usent pour appuyer leur choix, préparer leurs entraînements. C'est ainsi que Raymond Domenech, actuel sélectionneur de l'équipe de France de football déboussole tous les partisans d'un entraînement précis et calculé, en avouant user de l'astrologie pour sélectionner les joueurs en fonction de leur « caractère astral ».

40 G. Bruant, Op. cit. 1992

Chapitre 2

PERSPECTIVES PSYCHOLOGIQUES SUR LA RELATION ENTRAINEUR-ENTRAINE

Etat des lieux des recherches en psychologie du sport

Quel objet de recherche peut-être la relation entraîneur-entraîné pour la psychologie ? Comment la psychologie appréhende cette relation, qui est avant tout une histoire d'êtres humains qui se trame sur les terrains d'entraînement ?

Cette relation humaine est particulière car elle opère à l'intérieur d'un cadre – le sport- où les résultats et les logiques financières font de l'aspect humain, un détail et où les performances sont sans cesse à dépasser. Les échecs et les réussites du sportif semblent alors le seul moyen tangible pour vérifier la collaboration.

La compétition sportive offre donc un contexte particulier à cette relation, qui allie par définition des variables singulières imprévisibles – des histoires, des vécus différents et singuliers se rencontrent sans être assurés des effets de leur association, qui repose par ailleurs sur l'incertitude inhérente à la compétition.

La psychologie prend donc une part importante dans l'explication de cette relation mystérieuse, et postule d'entrée que cette relation influence les performances. De nombreux cas illustrent la nécessité de l'entente du sportif et de l'entraîneur pour atteindre les sommets désirés.

La psychologie peut donc tenter de pénétrer l'intimité de cette relation par plusieurs angles.

L'angle principal, influencé par de nombreux travaux anglo-saxons, aborde la relation comme une entité, un modèle d'organisation aux rouages bien huilés, en tentant de modéliser son fonctionnement. Ces recherches essaient de rationaliser les relations, pour permettre d'atteindre un fonctionnement optimal des duos, par des méthodes souvent quantitatives, qui effleurent à peine les véritables arcanes de la relation.

Il est pourtant indiscutable, dans le milieu sportif, que la relation dépasse souvent le simple transfert de techniques, tactiques et de conseils en tout genre de l'entraîneur sur la

compétition, pour pénétrer l'intimité du sportif dans sa vie quotidienne, en dehors des entraînements. De nombreux exemples de champions (Galfione, Diagona, Tauziat, etc.) dévoilent à quel point la relation ne saurait se départir de la nécessaire collusion affective, qui mérite une attention particulière, car elle enseigne un savoir – issu de l'affectivité – résistant aux approches objectives de l'entraînement, inestimable pour le sportif et l'entraîneur.

Pour pouvoir prendre le parti d'aborder la relation entraîneur-entraîné sous un angle psychanalytique, il s'avère nécessaire au préalable de considérer les travaux sur la relation, issus d'approches différentes, pour pouvoir y apporter un œil critique et insérer la différence et l'intérêt de considérer la relation entraîneur-entraîné sous l'angle de ses processus inconscients.

II.1. Aspects organisationnels de la relation

II.1.a. Le leadership : une approche globale du processus d'entraînement

La plupart des recherches sur la relation entraîneur-entraîné, ont pris comme modèle des approches anglo-saxonnes, inspirées des travaux effectués sur les équipes sportives. Ainsi, la relation entraîneur-entraîné serait une dynamique, ayant un mode d'organisation, dont l'entraîneur serait le point central et qui, par son comportement, influencerait les performances du sportif.

Ces travaux mettent en avant la notion de « leadership » pour explorer l'art de persuasion de l'entraîneur, ou comment sa manière d'entraîner permet à une équipe de se motiver pour la compétition.

De ce fait, la relation entraîneur-entraîné est capturée comme une entité, sans en distinguer les individualités à l'intérieur de l'organisation, qui s'autogère par l'intermédiaire de l'entraîneur « leader ».

Le leadership est défini comme « un processus par lequel un individu influence d'autres individus afin d'atteindre des buts définis par le groupe ou par la collectivité au sein duquel le groupe prend place ».

Ces recherches s'appuient sur le Modèle Multidimensionnel de leadership, conçu par Chelladurai⁴¹ et Carron (1978), qui utilisent une échelle LSS (Leadership scale for sport) construite par Chelladurai et Saleh⁴² (1978) pour évaluer les qualités de leadership de l'entraîneur.

A partir de cette échelle LSS, le comportement de l'entraîneur est classé en fonction de son style d'interaction : soit sur - le versant instructionnel de l'entraînement, - les comportements qui valorisent le soutien social ou les feedbacks positifs (encouragements) ; et - le style décisionnel : -autocratique ou démocratique. Le style décisionnel serait un reflet de la personnalité, plutôt perçu comme autoritaire ou non de la part des entraînés.

L'intérêt de cette échelle est donc d'identifier dans quel style de leadership dominant se situe l'entraîneur et la compatibilité ou plutôt l'adéquation de ce style avec les attentes des athlètes.

Ce modèle fonctionne donc uniquement à partir d'une dichotomie de données à la fois à partir du style de l'entraîneur et d'autre part des attentes de l'entraîné(e), mais il n'explique en aucune manière les situations complexes d'entraînement et de compétition, ni n'explore les processus dynamiques en œuvre dans les interactions.

Dans la plupart de ces études, ce qui fait la différence est principalement la personnalité de l'entraîneur qui se dirige plutôt vers un « style » particulier, appréhendé à partir d'indicateurs précis et observables.

Le leadership confère à l'entraîneur, un rôle central qui lui permet de disposer de nombreuses fonctions et responsabilités.

Pris dans un contexte plutôt collectif, l'entraîneur organise les tâches du groupe et possède les vertus décisionnelles dans ce groupe. C'est le régulateur qui possède les compétences techniques, coordonne les activités, récompense ou sanctionne le sportif en fonction des objectifs fixés.

Dans les sports collectifs, ce rôle de leadership est particulièrement central car il s'agit aussi de gérer les schémas techniques et tactiques et de justifier ses choix.

41 P. Chelladurai., A. Carron. Leadership. Ottawa: Sociology of Sport Monograph series, Canadian Association for health, Physical Education and Recreation, 1978

42 P. Chelladurai., S.D. Saleh. Preferred leadership in sport. Canadian Journal of applied Sciences, 1978, 3, p85-92

II.1.b. Styles d'entraîneur et préférence des athlètes

Dès lors que la relation est abordée sous un aspect organisationnel, le style « décisionnel » de l'entraîneur est un élément déterminant dans la relation ; car la façon dont l'entraîneur persuadera – d'une manière autocratique ou démocratique – ses entraîné(e)s, aura des répercussions sur les performances sportives.

Ces deux manières d'aborder les pouvoirs conférés à l'entraîneur s'opposent et permettent de rebondir sur les responsabilités consenties aux entraînés.

D'un côté, le leader défini comme « autocrate » prend le pouvoir que lui confère l'institution – le club, la fédération – et se pose au cœur des décisions, prises dans la plupart des cas d'une manière isolée, sans concertation auprès de ses entraînés.

Ce style décisionnel d'entraîneur serait donc perçu avec un aspect totalitaire de pouvoir, presque dictateur de son équipe sportive.

D'un autre côté, le leader défini comme « démocrate » se positionne en leader flexible, qui aborde un dialogue avec ses entraînés et fonctionne plutôt comme un maillon reliant l'équipe sportive, en perpétuel va-et-vient entre les objectifs de l'équipe et les désirs des entraînés. Il place ainsi les entraînés au cœur du processus d'entraînement en encourageant les initiatives positives pour le groupe.

Beaucoup d'études montrent que le style « démocratique » est souvent préféré des athlètes dans les situations d'entraînement⁴³. Par contre, le style « autocratique » serait plus apprécié selon Piéron⁴⁴ lors des prises de décision décisives, lorsqu'il s'agit de résoudre des problèmes à la fois complexes et cruciaux.

Il semble toutefois que les entraîneurs dans les sports collectifs utilisent beaucoup les prises de décision autocratique, car ils estiment souvent que leurs athlètes ont une préférence pour ce style de comportement, alors qu'ils possèdent souvent une connaissance restreinte de ce que les athlètes attendent réellement d'eux.

43 S. Salminen., J. Liukkonen. Coach-athlete relationship and coaching behavior in training sessions. *International Journal of Sport Psychology*, 1996, 27, 1: 59-67

44 M. Piéron., M. Cloes., F. Dewart. Variabilité intra-individuelle des comportements d'enseignement des activités physiques: les variables de temps. *Revue de l'EPS*, 1985, T25, n°1, p25-29.

La connaissance des préférences des athlètes serait basée uniquement sur la qualité de la relation entretenue avec eux : si la relation est bonne, la perception des préférences des athlètes est souvent correcte selon Vanfraechem-Raway⁴⁵ (1992).

L'autre versant de ce modèle de leadership aborde les styles d'interaction de l'entraîneur. En effet, outre le processus (autocratique ou démocratique), la façon de communiquer avec ses entraîné(e)s est un aspect qui intéresse cette approche organisationnelle de la relation.

Elle permet donc de distinguer les interactions liées : - *aux instructions* (regroupant l'apprentissage des habiletés, des techniques et tactiques, la clarification des relations entre les équipiers pour la coordination des activités collectives) ; - *au support social* (focalisé sur le bien-être des athlètes favorisant une atmosphère collective positive) ; - *Récompense/feedback positif* (comportements qui confortent l'athlète en reconnaissant et en récompensant les bonnes performances).

Les résultats ne s'accordent pas pour déterminer si la préférence absolue des entraînés pour les récompenses/feedback positifs emporte les suffrages (cf. Chelladurai⁴⁶ ; Chelladurai et coll.⁴⁷) car de nombreuses études montrent que la différence se joue plutôt sur le comportement d'instruction de l'entraîneur (Chelladurai et al⁴⁸ (1987) ; Fonseca et al⁴⁹ (1994), Fonseca et Rocha⁵⁰).

Dans la suite des recherches attribuées au leadership, les études se sont approfondies sur les notions de comportement des entraîneurs afin d'évaluer l'efficacité réelle auprès des entraînés.

Côté et coll. ont développé une échelle de comportement des entraîneurs (The coaching behavior scale for sport : CBS-S) qui a pour but d'évaluer de la part des athlètes, l'efficacité des comportements de l'entraîneur.

Cette échelle est fondée sur des recherches qualitatives conduites dans le domaine de l'analyse de l'expertise en entraînement. Elles ont ainsi permis de faire émerger des dimensions qui ne figuraient pas dans les échelles existantes sur le sport (LSS).

45 R. Vanfraechem-Raway. La perception du sportif par l'entraîneur : un élément important dans la relation entraîneur-entraîné. In Godin, P (Ed), La psychologie du sport : recherches et implications sur le terrain. Louvain. 1992.p51-65

46 P. Chelladurai. Discrepancy between preferences and perceptions of leadership behavior and satisfaction of athletes in varying sports. Journal of Sport Psychology, 1984, n°6. P27-41.

47 P. Chelladurai, H. Imamura, Y. Yamaguchi, Y. Oinuma, T. Miyauchi. Sport leadership in a cross-national setting : The case of Japanese and Canadian university athletes. Journal of Sport and exercise psychology, 1988, N°70:374-389

48 P. Chelladurai, D. Malloy, H. Imamura, Y. Yamaguchi. A cross-cultural study of preferred leadership in sports. Canadian Journal of Sport Sciences, 1987, n°72:106-110

49 A.M. Fonseca, F. Ferreira, P.M. Fonseca, R. Lopes. Preferred leadership styles in portuguese competitive soccer: a study with junior wrestling players. 23rd International Congress of Applied Psychology. Madrid. 1994

50 A.M. Fonseca, H. Rocha. Perception par les coaches du style de leadership préféré des athlètes. Revue Sport, 1995, n°151. p40-45

« L'échelle de comportements des entraîneurs » conçoit ainsi six catégories de comportements efficaces identifiés dans les recherches qualitatives : - *l'entraînement et condition physique* ; - *les habiletés techniques* ; - *la préparation mentale* ; - *la fixation des buts* ; - *les stratégies de compétition* et - *le rapport personnel*.

Ce modèle s'intéresse à la réalité des pratiques d'entraînement et permet d'aider les acteurs à prendre conscience de leurs besoins et à déterminer leurs stratégies d'amélioration.

Une autre avancée dans la poursuite de ces études sur le leadership est celle de Smith et Smoll⁵¹ qui ont développé un questionnaire pour évaluer les relations entraîneurs-entraînés et le comportement de l'entraîneur.

Leur échelle (CBSA⁵² : Coaching behavior assessment system), est aussi une échelle qui permet de mesurer le leadership et de décoder les comportements des entraîneurs pendant l'entraînement ou les matchs.

Douze catégories composent cette échelle, divisée en deux classes majeures de comportements, soit : - *Réactifs* (réactions aux actions de l'équipe et/ou des athlètes en rapport avec leur performance ou leurs erreurs) ou - *Spontanés* (comportements déconnectés de l'actualité immédiate des sportifs).

Ces études sur le leadership montrent que la relation du point de vue des athlètes est souvent plus favorablement perçue quand les entraîneurs apportent du soutien (notamment dans les sports d'équipe) et de l'instruction.

Une réponse surprenante est notamment que l'entraîneur est apprécié des entraînés, indépendamment des victoires ou des défaites, sans toutefois expliquer plus profondément les raisons à ce phénomène.

Cet aspect serait une preuve potentielle pour montrer que la relation n'est pas uniquement dépendante des résultats du sportif et est liée par des aspects peut-être plus affectifs, qui permettraient de ne pas remettre en cause la relation à chaque contre-performance.

Cette échelle permet surtout de montrer à quel point la différence est importante entre ce que l'entraîneur suppose de son comportement et ce que les sportifs évaluent (excepté pour les punitions). Les athlètes semblent plus précis pour juger les comportements des entraîneurs que les entraîneurs eux-mêmes.

51 R.E. Smith, F.L. Smoll. Youth Sports as a behavior setting for psychosocial interventions. P347-350. In Van Raalte J.L; Brewer, B.W (eds). Exploring Sport and Exercise Psychology. 2nd edition. 2002. American psychological association: Washington

52 R.E. Smith, F.L. Smoll, E.B. Hunt. A system for the behavioral assessment of athletic coaches. Research quarterly, 1977, 48:401-407

Pour introduire un point de comparaison avec la recherche présente, il est intéressant de noter que l'adolescence est un moment particulier dans la relation entraîneur -entraîné, car on remarque une nette préférence des adolescents pour un style d'entraîneur démocratique, allié à un style d'interaction qui leur permette de développer une relation de confiance et de créer une atmosphère positive dans le groupe.

A cet âge, le sportif est souvent influencé par les parents comme l'a démontré Martin et al⁵³, permettant d'établir une similarité entre ce que les parents désirent d'un entraîneur et ce que les enfants préfèrent comme façon d'entraîner.

Pour les adolescents, il apparaît clairement et sans distinction sexuelle, qu'ils préfèrent un entraîneur qui leur permette de participer dans les prises de décisions (tactiques, entraînement) et qui développe particulièrement une atmosphère de groupe positive et veille à l'équilibre des relations interpersonnelles au sein du groupe.

Serpa⁵⁴ avait également découvert que les basketteurs entre 12-15 ans préféraient plus de soutien social et de comportement démocratique que des basketteurs plus âgés (17 -29 ans).

Ce qui apparaît comme un point critique de ces études est le manque d'attaches théoriques pour soutenir de tels résultats, qui permettrait d'expliquer que les adolescents chercheraient plus de liberté et de démocratie dans le processus d'entraînement, tandis que les jeunes adultes, qui seraient plus à même d'être autonomes, seraient plus à la recherche d'une forme autocratique d'entraînement.

En ce qui concerne les différences sexuelles, peu de travaux établissent nettement, dans ces théories organisationnelles, les rôles ou plutôt les préférences des athlètes masculins -féminins, essayant d'apporter une réponse globale sans véritablement creuser la voie de la différence sexuelle à l'œuvre dans l'entraînement.

Seule une étude de Salminen, Liukkonen et Telama⁵⁵ a établi que les entraîneurs féminins finlandais étaient perçues par les athlètes comme moins démocratiques, mais manifestant davantage d'encouragement social que les hommes. Ces mêmes coaches s'estimaient pour leur part moins prodigues en instructions, en encouragement social et en récompense que leurs homologues masculins.

53 S. Martin, A.W. Jackson., P. Richardson., K.H. Weiller. Coaching preferences of Adolescent youths and their parents. *Journal of Applied Sport psychology*, 1999, 11, p247-262

54 S. Serpa. O treinador como lider. *Panorama actual da investigação. Ludens*, 1990, 12:23-30

55 S. Salminen., J. Liukkonen., R. Telama. The differences in coaches' and athletes' perception of leader behaviour of Finish coaches. *AESEP Congress*, 1990, Loughborough, England

Une des critiques de ce modèle pourrait se porter sur l'aspect décisionnel « totalitaire » de l'entraîneur qui n'apparaît pas si bien défini tant il est impossible de penser qu'un athlète préférerait être entraîné de cette manière en annihilant totalement sa part de décisions dans le processus d'entraînement.

Ces études permettent principalement à l'entraîneur, de prendre conscience, de part les perceptions des entraînés, des dérives éventuelles de leur comportement, penchant vers l'autocratie, et qui pourrait permettre de recadrer l'entraîneur, dans un style plus démocratique.

Ces constats permettent de déterminer les attentes réelles des athlètes en matière d'instruction, de récompenses et reposent essentiellement sur les perceptions des entraînés.

Ces recherches aboutissent sur le fait qu'à un style particulier d'entraîneur, correspondrait un style particulier d'athlète, mais sans toutefois explorer cette piste d'une manière plus individuelle.

II.1.c. La perception idéale de l'entraîneur

Des études sur le « leadership » se sont orientées dans une autre voie, explorant plus précisément la réalité (le comportement perçu par les entraînés) et l'idéal (le comportement idéal perçu par les entraînés) attendu des sportifs concernant le comportement de leur entraîneur.

Ces études postulent donc que la performance et la satisfaction des athlètes dépendent essentiellement du degré de congruence entre le comportement actuel de l'entraîneur, le comportement de l'entraîneur attendu par les athlètes et le comportement requis par la situation.

Bortoli⁵⁶ et coll. ont déterminé la façon dont de jeunes athlètes perçoivent le comportement de leur coach réel, avant et durant la compétition, et le comportement qu'ils aimeraient voir leur entraîneur idéal adopter.

Cette étude permet de déterminer l'écart entre l'entraîneur réel et idéal, en fonction de l'âge, du sexe du jeune sportif ainsi que de la pratique individuelle ou collective.

En général, on observe une insatisfaction relative liée à leur entraîneur réel : les athlètes préférant avoir un meilleur entraîneur que celui qui les supervisait effectivement.

Cependant, les athlètes pratiquant une discipline individuelle ont exprimé une évaluation plus favorable à l'égard de leur entraîneur, notamment en raison d'une relation affective plus

56 L. Bortoli, C. Malignaggi, C. Robazza. Perception du comportement de leur entraîneur réel et idéal par de jeunes athlètes. Revue Sport, 1995, n°151, p52-57

proche alors que les disciplines collectives laissent plus les interactions sociales dans un cadre structuré et déterminé, en occultant parfois l'individualité.

La limite de cette étude, précisant que les sujets âgés de 13-14 ans, pratiquant une discipline collective, jugent leur entraîneur réel en désaccord avec leur entraîneur idéal, est qu'elle se contente d'être descriptive sans toutefois émettre des hypothèses concernant ce type de résultat et de relativiser la valeur de l'idéal.

II.1.d. La compatibilité du couple entraîneur-entraîné

D'autres études ont voulu dépasser cette simple perception du style d'entraîneur et de la préférence des athlètes, pour s'intéresser au lien entre le style d'entraîneur, sa personnalité et la personnalité des entraînés.

Une étude de Vanden Auweele et al.⁵⁷, réalisée auprès de 121 entraîneurs et de 133 athlètes s'est concentrée sur la façon dont les entraîneurs se perçoivent eux-mêmes : l'âge de l'entraîneur (et non pas l'expérience) apparaît comme un élément déterminant. Les entraîneurs se perçoivent souvent comme ayant davantage d'autorité mais favorisant une relation plus mature, indépendante vis-à-vis de leur entraîné sans pour autant être permissifs (la permissivité étant perçue négativement).

A l'inverse, les entraîneurs ayant une estime d'eux-mêmes faible sont conscients du fait qu'ils sont moins à l'aise dans les interactions et donc plus critiques et agressifs envers les athlètes ayant une faiblesse de caractère.

La particularité des athlètes est prise en compte, notamment ce qui influence leur perception de leurs entraîneurs : les athlètes considérés, comme ayant un score élevé de « névrosisme » sont plus critiques et agressifs envers les entraîneurs. Au-delà de la notion de compatibilité même, certaines personnalités d'athlètes pourraient être considérées comme des « athlètes à problèmes » comme l'ont définis Olgivie et Tutko⁵⁸. Au contraire, les athlètes plus extravertis ont tendance à être plus réceptifs à l'entraîneur.

Dans les dimensions importantes de la relation apparaissent d'une part, un entraîneur attentionné ayant comme objectif l'amélioration de la performance de l'athlète, avec des

57 Y. Vanden Auweele, V. Van Mele, P. Wylleman. La relation entraîneur-athlète. Revue Enfance, 1994, N°2/3:187-192

58 B. Olgivie, T. Tutko. Les athlètes à problèmes. Relation entraîneur-entraîné. Editions Vigot. 1981

comportements durs et intransigeants, « serrant la bride » à l'athlète, et d'autre part une attitude coopérative oeuvrant en direction des mêmes objectifs.

Les athlètes motivés sont plus coopératifs et agissent de façon plus fonctionnelle dans des situations délicates quand ils ont un entraîneur attentionné et responsable. Les athlètes anxieux sont soumis, ont peu de confiance en eux dans la relation, notamment avec des entraîneurs jugés sévères.

Ceci aussi peut être lié au niveau de performance puisque les sportifs de haut niveau sont plus coopératifs et réceptifs et perçoivent leur entraîneur comme étant une personne davantage attentionnée que les sportifs de niveau plus faible. Peut-être est-ce en raison du plus grand nombre d'heures passées à l'entraînement ?

La compatibilité dans la relation suppose que des facteurs - que les recherches tentent de cerner d'une manière rationnelle - donnerait la recette de la réussite des duos entraîneurs-entraînés, ou inversement de comprendre les éléments qui les rendent incompatibles.

Dans une approche plus sociale des interactions, l'étude de Carron et Bennett ⁵⁹ (1977) a cherché à regrouper des critères sur lesquels la compatibilité reposerait comme : - *le sentiment d'appartenance* (inclusion), - *le sentiment de contrôle de la relation* et - *l'affection*.

Pour obtenir une comparaison sur la compatibilité, les entraîneurs devaient classer leurs athlètes en deux catégories « faciles » ou « difficiles » (à problèmes) selon leur relation. Cette classification est pourtant une notion assez floue, car un athlète « facile » étant un athlète qui - *écoute et répond positivement aux instructions et aux conseils* ; - *ayant une bonne communication* ; - *compatible avec l'entraîneur et l'équipe*.

Dès lors, la compatibilité est distinguée entre 9 groupes d'entraîneurs ayant à la fois des athlètes « compatibles » et « incompatibles » et 3 groupes d'entraîneurs ayant uniquement des athlètes considérés comme « compatibles ».

Ce qui permettrait à une dyade d'être compatible reposerait principalement sur la dimension affective et le contrôle de la relation.

Les dyades « incompatibles » se caractérisent donc par des athlètes qui sont exclus de leur groupe d'entraînement et dont l'entraîneur ne manifeste que peu de soutien social. L'athlète isolé du groupe, le serait aussi principalement parce que l'entraîneur ne fait pas suffisamment d'effort pour l'intégrer. Cela confirme ce que disait Tutko et Richards ⁶⁰ (1974) : « *Si un entraîneur a un*

59 A.V. Carron, B.B. Bennett. Compatibility in the coach-athlete dyad. Research Quarterly, 1977, Vol 48, n°4. P671-679

60 T.A. Tutko, J.W. Richards. Psychology of coaching. Boston: Allyn and Bacon. 1971. p.74

athlète qui souffre des mêmes problèmes que lui, il y a une forte probabilité pour que le coach soit incapable de s'occuper de lui ou de communiquer avec lui d'une manière efficace ».

Ce qui est évident, c'est que l'entraîneur possède des limites et qu'un athlète qui aurait les mêmes caractéristiques que lui ne serait pas forcément compatible.

Pour Poczwadowski et al⁶¹ (2002), la compatibilité de la relation entraîneur-entraîné se joue sur d'autres critères qui assurent un savant dosage entre : -*les activités* (ce que l'athlète et son entraîneur font concrètement avant, pendant et après l'entraînement ou la compétition : marcher, faire des étirements, vérifier l'équipement etc.) ; - *les interactions* (échanges réciproques) et - *l'attention* (intérêt pour l'athlète et l'entraîneur en dehors du contexte sportif, sur un plan plus personnel).

La compatibilité reposerait plutôt sur la part importante jouée par l'attention et la réciprocité, mettant l'interaction au cœur du processus.

Il y aurait donc une dynamique qui tendrait à une compatibilité des relations dès lors que l'athlète et l'entraîneur ont des interactions en dehors des entraînements et des compétitions d'une manière intentionnelle - sans obligation liée à des résultats - mais plutôt pour des raisons personnelles.

Une relation négative serait alors une relation où l'obligation prend le pas dans les interactions, où seule la poursuite des objectifs demeure le sujet d'interaction de l'athlète et de l'entraîneur.

Ces approches qui tendent à démontrer que certains critères permettraient de dire, voire de prédire si une relation entraîneur-entraîné peut fonctionner, déplacent les enjeux de la relation humaine qui se tisse entre les deux acteurs.

Ils ne montrent pas comment la relation peut évoluer à partir de ses débuts jusqu'à une éventuelle rupture, constatant que la compatibilité est forcément une donnée qui ne peut être figée pour la durée entière de la collaboration. Il n'y a pas de prise en compte de cette évolution à travers le temps.

D'autre part, l'étude de Poczwadowski semble très intéressante car elle prend en compte les relations que peuvent avoir l'athlète et l'entraîneur en dehors de l'entraînement, mais cependant certains entraîneurs mettent volontairement des barrières à une relation plus intime,

61 A. Poczwadowski, J.E. Barott, J.J. Peregoy. The athlete and coach : their relationship and its meaning. Results of an interpretative study. International Journal of Sport psychology, 2002, 33 : 98-115

préférant garder une vie privée à l'extérieur de l'entraînement, ce qui ne permet pas pour autant de conclure que la relation entraîneur -entraîné ne pourrait pas en être fructueuse.

II.1.e. La prise en compte du contexte.

Enfin, parmi ces approches centrées sur le comportement de l'entraîneur, une approche plus cognitive, montre la nécessité de replacer la relation dans son contexte spécifique.

L'étude réalisée par Saury et Durand⁶² explique l'intérêt des stratégies des entraîneurs experts dans des situations d'entraînement et le transfert dans la compétition à partir du modèle de Côté et al⁶³ « Coaching model » qui modélise le processus d'entraînement.

Par rapport à la situation pratique de l'entraînement, l'entraîneur développe des connaissances, à la fois « *générales et spécifiques* » plutôt automatisées et rationalisées en fonction des situations d'entraînements ; et des connaissances qualifiées d' « *énactives* », portant sur l'expérience et les connaissances plus subjectives des sportifs.

Ce modèle tente de rationaliser, dans ses aspects positifs uniquement, les attitudes propices au succès. Le comportement empathique de l'entraîneur, prenant en compte le point de vue de l'athlète, sa personnalité, ses attentes, ses besoins et son mode de fonctionnement fait partie de ce processus.

D'une certaine manière, la situation d'entraînement est négociée : soit il accompagne son athlète dans l'activité, soit il impose les activités.

Ces deux formes de comportements sont utilisées à des fins précises. Accompagner l'athlète peut parfois être en contradiction avec l'objectif de performance de l'entraîneur, mais a pour but de conserver l'investissement dans la tâche, critère plus important que les données techniques même. Par contre, imposer des activités à l'athlète est nécessaire pour pousser les contraintes d'entraînement à la limite de ce que peuvent accepter les athlètes.

L'enjeu de cette approche montre la nécessité de gérer le seuil de tolérance des athlètes pour ne pas briser l'intérêt ou l'investissement des athlètes au prix de voir se dégrader les relations au sein de l'équipe.

62 J. Saury., M. Durand. Etude des connaissances pratiques des entraîneurs experts en voile : de l'analyse des relations entraîneurs-athlètes à une modélisation de la situation d'entraînement. Sport , 1995, n°151:25-39

63 J. Côté., J.H Salmela., P. Trudel., A. Baria., A ; S. Russell. The coaching expert model : A grounded assessment of expert gymnastics coaches knowledge. Journal of Sport and Exercise Psychology, 1995, 17 :1-17

La relation entraîneur-entraîné est un processus collectif qui s'auto organise et s'adapte aux situations et en établissant des relations plus matures avec les athlètes, invités à se prendre en charge dans leur entraînement.

Cette approche, plus variée que la notion de « leadership » permet d'englober dans le processus d'entraînement l'individualité du sport, mais cependant considère toujours la relation comme une dynamique, sans aborder les aspects conflictuels en jeu dans l'entraînement.

II.2. L'influence de la relation sur la performance

Outre la notion de « leadership », qui balaye une majeure partie du champ de la relation entraîneur-entraîné, d'autres études ont essayé d'établir le lien entre le comportement de l'entraîneur et les effets sur la performance, sans que l'on puisse cependant quantifier avec exactitude et qualifier la part accordée au comportement de l'entraîneur induisant des performances positives ou négatives de leurs entraînés.

II.2.a. Les comportements anxio-gènes de l'entraîneur

Depuis quelques années, des études se concentrent sur les facteurs négatifs liés à l'entraînement : l'entraîneur est une source potentielle d'anxiété pour l'athlète et peut amener une détérioration de la relation et des performances. Le comportement dit « *anxiogène* » de l'entraîneur serait un facteur déterminant, notamment dans les minutes précédentes la compétition.

Vanden Auweele et coll.⁶⁴ concernant 77 athlètes de haut niveau et 28 entraîneurs, ont montré que les athlètes étaient sensibles aux comportements de leurs entraîneurs. Si les athlètes perçoivent que l'entraîneur est attentif, attentionné, ils abordent la compétition d'une manière détendue, satisfaite, motivée. Par contre, un manque d'autorité signifie un manque de soutien social pour l'athlète.

Serpa⁶⁵ a travaillé précisément sur les comportements potentiellement anxio-gènes de l'entraîneur, mettant en évidence que l'entraîneur peut véritablement être une source de tension et d'anxiété pour l'athlète et exercer une influence négative sur la performance.

64 Y.Vanden Auweele, V. Van Mele, P. Wylleman. La relation entraîneur-athlète. Revue Enfance, 1994, N°2/3:187-192

65 S. Serpa. Coach's ansiogenic behaviours and social climate in sports. Proceedings IX European Congress on Sport Psychology. Brussels.1995

En s'appuyant sur des conceptions cognitivo-sociales, Serpa postule que la perception par l'athlète du comportement verbal et non verbal de l'entraîneur, influence directement les cognitions, les émotions et le comportement de l'athlète dans le contexte compétitif.

Ce qui suppose que l'athlète est toujours en interprétation, prenant des informations dans le comportement de son entraîneur pour juger de sa propre capacité à aborder telle ou telle compétition.

Ce modèle est intéressant car il permet de distinguer plusieurs situations concrètes où l'athlète est en quête d'information sur son entraîneur et où sa perception peut lui faire défaut : notamment à partir d'une situation où il est confronté à de l'insécurité et de l'instabilité (où il cherche dans le comportement de l'entraîneur comment résoudre le problème).

A partir de sa perception favorable, il aura un comportement adapté et apte à la compétition. Par contre, si sa perception est défavorable, le comportement de l'entraîneur sera source d'anxiété.

D'autre part, Serpa a également évalué les attentes de l'entraîné : l'athlète a des attentes en fonction de son histoire propre et de leur histoire commune. Si le comportement du coach concorde avec les attentes de l'athlète, le comportement sera adapté.

La troisième variable est celle des informations positives ou négatives concernant la compétition par rapport à l'athlète (feedback positif ou négatif du coach). Ces feedbacks sont relatifs aux situations, en fonction des propres références de l'athlète. Si l'athlète perçoit la réprimande comme équitable (dans le cas où il rate une compétition et qu'il est conscient de ses erreurs par exemple), il s'adapte à la situation. Par contre, ce sont les réprimandes jugées inappropriées qui favorisent une tension émotionnelle de l'athlète.

L'ICAT⁶⁶, créé par Serpa permet de cerner les comportements de l'entraîneur et de les faire évaluer par les athlètes. L'ICAT est composé de 27 items correspondant à des comportements potentiellement anxiogènes que l'entraîneur peut manifester dans son interaction avec l'athlète : - *antagonisme* (attitudes ou opinions d'oppositions et/ou de dévalorisation des athlètes) ; - *communication* (établissement du rapport avec l'athlète et la capacité à transmettre les informations) ; - *décision* (résolutions de problèmes à des réponses concrètes en favorisant ou non les initiatives et responsabilités) ; - *tension* (émotions négatives)

Malgré tout, par rapport à de nombreuses études, il y a peu de cas où les entraînés perçoivent leur entraîneur comme étant source d'anxiété. Ce qui fait tout de même la différence

66 S. Serpa, A. Paula-Brito, P. Lacoste. Development of the "coach's anxiogenic behaviours inventory" (CABI). Proceedings IX World Congress of Sport Psychology. Israel. 1997

serait plutôt dans la communication et également, mais à moindre degré, la tension perçue par les athlètes.

Ce qui caractériserait particulièrement un entraîneur anxiogène, serait une qualité d'interaction faible avec ses athlètes, manifestant moins d'instructions, de soutien social et d'encouragement et ayant un style plutôt autocratique.

Mais il faut toutefois relativiser ces résultats en fonction aussi de la personnalité des athlètes ; car ceux ayant un niveau d'anxiété (anxiété état) supérieur perçoivent fréquemment leur entraîneur comme étant plus anxiogènes.

D'autre part, ces athlètes manifestent une tendance plus faible pour des comportements à risque et pour la combativité dans la défense des positions personnelles.

Ces études confirment d'autres travaux, notamment ceux de Bar-Eli et al.⁶⁷ (1993) pour qui, en situation de compétition, une attitude positive ou négative de l'entraîneur influence directement le succès ou l'échec de l'athlète. Dans des situations de crise, l'athlète montre particulièrement un comportement d'échec face à la performance.

La nature anxiogène des comportements de l'entraîneur est aussi un bon indicateur pour prévoir ou annoncer les syndromes d'épuisement (« burn-out ») chez les athlètes. Vealey et coll.⁶⁸ (1998) confirment que les attitudes anxiogènes de l'entraîneur sont liées aux syndromes d'épuisement des sportifs mais pas nécessairement à un indice d'anxiété chez l'athlète.

Smoll et Smith (1989) ont également montré que les résultats influençaient la confiance en soi des athlètes et leur évaluation sur les comportements des entraîneurs. Une anxiété cognitive et somatique précompétitive apparaît liée aux comportements négatifs de leur entraîneur.

L'intérêt de ces études sur les aspects anxiogènes est d'établir des critères précis sur le comportement réel des entraîneurs et de faire le lien avec l'influence sur la réaction des athlètes. Des investigations plus individuelles permettraient d'éclairer davantage les aspects anxiogènes des entraîneurs d'une manière plus concrète. Cependant, il semblerait que peu d'athlètes déclarent réellement être entraînés par un entraîneur ayant un comportement anxiogène, ce qui permet de relativiser la notion d'aspect anxiogène des comportements de l'entraîneur.

67 M. Bar-Eli, G. Tenenbaum, N. Levy-Kolker. A three-dimensional crisis-related analysis of perceived coach's behavior in competition. *Scandinavian Journal of Medicine Science in Sports*, Copenhagen, 1993, 3: 134-41

68 R.S. Vealey, L. Armstrong, W. Comar. Influence of perceived coaching behaviors on burnout and competitive anxiety in female college athletes. *Journal of applied psychology*, 1998, 10, 2:297-318

II.2.b. Influences sur la motivation et l'estime de soi

A l'inverse, certains comportements s'avèrent plus favorables pour la compétition et auraient même des effets sur la motivation et l'estime de soi du sportif.

En s'appuyant sur le modèle d'apprentissage social de Bandura, Escarti, Garcia-Ferriol & Cervello⁶⁹ (1993), ont montré que l'entraîneur exerce à la fois une influence sur la motivation et sur la perception de l'efficacité chez l'athlète.

L'aspect motivationnel lié à la perception de la compétence est confirmé par Jill Black et Weiss⁷⁰ (1992), à partir de l'échelle « *Coaching leadership Scale* » de Smith et al⁷¹ (1979).

Les personnes significatives (notamment l'entraîneur) influencent de manière importante la perception de compétence, l'aspect affectif et la motivation de l'athlète, en fonction des encouragements ou des informations techniques données par les entraîneurs.

Ceci rejoint donc ce que Smoll et al⁷² (1978) avaient déjà démontré, à savoir que l'entraîneur, par ses instructions techniques, ses renforcements positifs et ses encouragements, notamment dans des situations d'erreur, exercent une influence sur l'attitude positive et l'estime de soi des athlètes.

Ces aspects positifs des comportements de l'entraîneur rejoignent toutes les études qui ont pris comme modèle central de leur éclairage de la relation, le leadership.

II.3. Aspects différentiels de la relation entraîneur-entraîné

La plupart des études n'abordent pas les aspects différentiels hommes-femmes dans l'entraînement, car beaucoup ont pris comme référence l'entraîneur masculin, majoritaire dans le milieu sportif.

En effet, à haut niveau de performance, les entraîneurs féminins se font rares et quelques études sociologiques se sont penchées sur ce phénomène. Mais d'un point de vue psychologique,

69 A. Escarti, A. Garcia-Ferriol, E. Cervello. Relationship between the perception of coaches competence with physical self-efficacy and motivation level. Proceeding of the 8th World Congress of Sport Psychology, 1993, Lisboa :211-215

70 S. Jill Black, M. Weiss. The relationship among perceived coaching behaviours, perceptions of ability and motivation in competitive age-swimmers. Journal of sport and exercise psychology, 1992, 14 :309-325

71 R.E. Smith, F.L. Smoll, B. Curtis, B. Coach effectiveness training: a cognitive-behavioral approach to enhancing relationship skills in youth sport coaches. Journal of sport psychology, 1979, 1 :59-75

72 F.L. Smoll, R.E. Smith, B. Curtis, E.Hunt. Toward a mediational model of coach-player relationships. Research Quarterly, 1978, T49, n°4 :528-541

l'entraîneure féminine est un thème peu abordé dans ce qu'elle introduit comme différence dans le processus d'entraînement.

La présence rare d'entraîneures, voire uniquement leur manque de visibilité, est une entrave selon Knoppers⁷³ (1994) pour l'insertion du sport féminin, qui a besoin de modèles féminins d'entraîneures pour permettre une meilleure identification des athlètes féminines.

Cette absence d'entraîneures à haut niveau, renforcerait même les stéréotypies liées au genre, dans l'idée que la carrière d'entraîneur semble trop souvent réservée aux hommes.

II.3.a. Différences hommes/femmes dans l'entraînement

Whitaker et Molstad⁷⁴ ont essayé d'analyser les relations d'entraînement des athlètes féminines suivant le sexe de leurs entraîneurs. Leur approche se base essentiellement sur des stéréotypes véhiculés par les deux sexes.

Pour eux, la différence homme/femme dans l'entraînement, se jouerait dans la différenciation entre la personnalité masculine, perçue comme « *instrumentale* » (idée utilitaire) alors que la personnalité féminine serait perçue comme « *expressive* » (apparences, émotions).

Dans cette idée très généralisatrice des stéréotypes, le sport serait un environnement instrumental, par conséquent plus adapté à l'homme.

Cette étude s'appuie sur un modèle théorique des échanges sociaux, pour qui les interactions sont régies par des manques. Ainsi, les échanges sociaux intéressants sont ceux qui rapportent le plus en ayant le moins de coût du point de vue moral.

Une relation entraîneure-athlète féminine est basée sur une attente importante concernant les rôles, une interaction plus riche, à différents niveaux de communication (impersonnel, relationnel, interactionnel) alors que la communication avec des entraîneurs masculins serait plutôt de l'ordre de l'impersonnel. Les athlètes féminines feraient plus confiance aux femmes dans le domaine de la communication.

Une relation avec un entraîneur masculin serait basée sur plus d'autorité et d'attention demandée de la part de l'entraîneur. Certaines femmes athlètes préféreraient les entraîneures car l'autorité exercée par une femme serait mieux acceptée, dans le cas où les entraîneurs masculins sont jugés comme exerçant une autorité plus importante.

73 A. Knoppers. Gender and the coaching profession. In S. Birrell, Ch. L. Cole. (Eds). Women, Sport and Culture. Champaign: Human Kinetics, 1994 :119-133

74 G. Whitaker, S. M. Molstad. Male coach/female coach : A theoretical analysis of the female sport experience. Journal of sport and social issues. 1985, Vol 9, n°2, n°115

Par contre, les résultats montrent tout de même que beaucoup d'éléments sont favorables à une relation entraîneur masculin-athlète féminine, car elles considèrent que les entraîneurs masculins sont plus expérimentés dans les domaines de la compétition, de la motivation et du succès que les entraîneuses.

Cette supposition expliquerait pourquoi les athlètes féminines soient plus en attente de confiance venant d'un entraîneur.

Dans l'idée de stéréotypes véhiculés par des hommes, la plupart des groupes d'athlètes féminines préfèrent l'autorité venant d'un homme. Etre entraînée par un homme suppose aussi qu'elles aient plus de reconnaissance dans leur effort, qu'elles se sentent plus méritantes par rapport à leur entraînement.

Toutefois, leur analyse n'amène pas à distinguer réellement les préférences des athlètes féminines pour des entraîneurs masculins ou féminins.

La critique majeure repose sur la généralisation massive et le fait que les stéréotypes ne sont peut-être pas en accord avec la réalité sportive. Est-ce que la préférence pour un entraîneur masculin se justifierait uniquement par rapport à l'autorité ?

II.3.b. Entraîneur féminin : raison de leur rareté et influence sur la relation

Pour Pastore⁷⁵, les femmes qui s'engagent dans la fonction d'entraîneuse le font principalement pour demeurer active dans le monde du sport de compétition, pour travailler avec des sportifs de haut niveau et pour être également un modèle pour les athlètes féminines. Cependant, ces raisons ne les différencient pas significativement des entraîneurs masculins.

Une étude de Jenkins Georges⁷⁶ a permis d'établir un paradoxe pour une entraîneuse, qui désire bien souvent se consacrer à l'entraînement des filles. Alors que les athlètes féminines ne sont pas particulièrement désireuses d'être entraînées par une femme, notamment dans les sports collectifs.

Ce constat est soutenu par les athlètes féminines dans le fait que les entraîneuses comprennent peut-être mieux les besoins des athlètes féminines et peuvent avoir un rapport de proximité, mais pour elles, les entraîneurs poussent plus à l'effort et commandent plus facilement

75 D.L. Pastore. "Two-year College coaches of women's teams: gender differences in coaching career selections". Journal of Sport Management, 1992, 6 :179-190

76 J. Jenkins George. Finding solutions to the problem of fewer female coaches. The physical educator, 1989, T46, n°1 :2-8

le respect. Ce serait donc la raison pour laquelle les athlètes féminines préfèrent avoir un entraîneur masculin.

Il y a donc un paradoxe entre les filles qui veulent devenir entraîneuses et qui désirent particulièrement entraîner des filles, mais ne veulent pas être entraînées par des femmes.

Pour Jenkins Georges, la visibilité des athlètes masculins est plus importante aux Etats Unis ; ils sont donc perçus comme des modèles pour les athlètes féminines. Pour elle, l'entraînement est encore perçu comme un métier masculin et les femmes devraient avoir plus d'intérêt concernant la femme dans l'entraînement : elles devraient se frayer leur chemin avec l'aide des dirigeants sportifs.

II.4. La composante affective au sein de la relation entraîneur-entraîné

La composante affective est une approche de la relation entraîneur -entraîné particulièrement présente dans les travaux francophones. Ce constat soulève une interrogation concernant les aspects affectifs oubliés des recherches anglo-saxonnes, parce que l'affectivité y est traduite en d'autres termes.

Une brèche a vu le jour, quand Olgivie et Tutko⁷⁷, dans leur livre « Les athlètes à problèmes, relation entraîneur-entraîné », ont montré l'importance de la personnalité de l'athlète et la nécessité pour l'entraîneur d'adapter sa façon d'entraîner en fonction des problèmes susceptibles d'être rencontrés chez des athlètes « à problèmes » (refus de s'entraîner, blessures à répétition, l'athlète anxieux, la phobie du succès).

L'attention portée à l'affectivité au cœur de la relation entraîneur -entraîné dans les recherches découlerait du contexte de professionnalisation accrue, selon Lévêque, dans lequel les attentes de l'athlète et de l'entraîneur se sont modifiées. En effet, le temps passé à l'entraînement s'allonge et le sportif et son entraîneur développent une intimité particulière, qui a intéressé les explications psychologiques, permettant de dissiper l'intérêt concentré sur les aspects cognitifs de

77 B. Olgivie., T. Tutko. Les athlètes à problèmes. Relation entraîneur-entraîné. Editions Vigot. Collection sport et enseignement.1981

la relation : « *L'attente de l'athlète s'est déplacée et intensifiée dans un autre registre ; elle est devenue de nature affective : besoin de sécurisation dans un univers stressant, recherche d'ancrage et de réassurance* ⁷⁸ ».

Cet aspect affectif est cerné par des approches plus cliniques, reposant sur la singularité de l'athlète et de l'entraîneur, ou parfois sociales, mais dont les méthodes qualitatives (entretiens) amènent à ressortir l'affectivité présente dans la relation.

Cette composante affective se heurte beaucoup au milieu sportif, car l'approche est moins généralisable et pose plus un problème dans la transmission d'expérience.

Lévêque⁷⁹ (1983) évoque cette difficulté, notamment dans le transfert de l'expérience, tant elle est unique et ne trouverait les justes mots pour permettre de développer chez les entraîneurs, un « *savoir-être dans une situation d'intimité affective avec leur disciple* », car l'histoire individuelle et le sens accordé à cette relation par chacun est une expérience singulière.

L'aspect affectif a donc longtemps été négligé des travaux en psychologie car certaines disciplines sportives y ont vu un aspect ingérable pour l'entraîneur et préférant le dénier totalement. Lévêque l'évoque notamment dans la gymnastique, où l'autorité de l'entraîneur est absolue et l'aspect affectif ne rentre pas en compte pour permettre à l'entraîneur de diriger le corps de la gymnaste et de « dénier » ainsi le « corps sexué » préféré au « corps musclé » qui tend à être plus neutre pour l'entraîneur.

Il y a chez certains entraîneurs, d'une manière délibérée, une volonté de laisser de côté l'affectif au profit d'autres aspects dans la relation, comme le montre Crevoisier⁸⁰(1995) : « *Si l'on considère le plus haut de niveau de pratique, les entraîneurs que nous avons consultés, préfèrent ne pas s'investir dans une relation affective trop contraignante, dont ils se sentiraient prisonniers* ».

Mettre de côté l'affectif peut vouloir aussi exprimer la nécessité de prise de distance par rapport à ses sentiments, surtout dans un projet où l'on ne sait pas d'avance si l'on va durer dans la position d'entraîneur et que cette position est souvent remise en cause à chaque résultat négatif (notamment dans les sports collectifs). Être entraîneur, c'est devoir assumer la précarité de la position, dans l'investissement auprès du sportif, où la passion qui l'anime se voit balayée du jour au lendemain par les aléas de la compétition.

78 M. Lévêque. La relation entraîneur-entraîné. Analyse de ses régulations affectives et propositions d'infléchissement. In La relation au sein des APS. 1983

79 M. Lévêque. op.cit. 1983

80 J. Crevoisier. La relation pédagogique entraîneur-entraînés : analyse de sa composante affective. Cahiers Binet Simon, n°644. 1995 :55-63

II.4.a. Les enjeux de la relation affective

La rencontre entre un entraîneur et un athlète instaure une affinité particulière sur les bases de leur passion commune pour leur discipline sportive, et parfois également sur des aspects hors du cadre sportif. L'athlète et l'entraîneur peuvent tisser des liens, qu'ils continuent d'entretenir parfois bien après l'arrêt de la carrière du sportif. L'entraîneur continue souvent d'être une influence déterminante dans les choix du sportif.

S'intéresser à la relation affective pose d'emblée les enjeux du côté de l'unicité de chaque couple entraîneur-entraîné qui ne saurait s'expliquer à partir d'approches globales et généralistes. Lévêque⁸¹ insiste sur la nécessité d'étudier la relation, d'un point de vue plus clinique, permettant de montrer la dynamique particulière en jeu : *« Chaque relation qui lie un entraîneur et un athlète, chaque dyade est singulière, unique, originale dans son économie affective ; aucun modèle général, aucune grille préétablie ne peut rendre compte de cette rencontre et de sa dynamique »*.

Il utilise même le terme « dyade », terme utilisé en psychologie pour évoquer la relation duelle et dyadique de la mère au petit enfant en situation de dépendance primaire, qui traduit *« la complémentarité essentielle, d'un besoin réciproque de l'autre pour définir et exister »*.

Ce qui est intéressant est notamment la prise en compte de moments spécifiques pour distinguer les modes attachés à la relation.

L'affectivité en jeu dans la relation évolue de manière bien distinctive selon les périodes où se trouvent les entraîneurs-entraînés, de leur formation jusqu'à leur possible séparation : *« La formation d'un nouveau tandem entraîneur-entraîné instaure toujours un état initial de dépendance affective de l'athlète envers l'entraîneur : ce dernier remplit la fonction d'idéal du Moi, de modèle à imiter et en même temps d'autorité susceptible de structurer la démarche et de marquer les limites ⁸²»*.

Cette idéalisation initiale tend à se désagréger au fur et à mesure de la relation, en fonction des résultats et surtout de *« la difficulté à atteindre l'objet convoité »*, ce qui provoque une dés-idéalisation : *« L'effet de leurre sur les potentialités de chacun se dissipe, l'illusion de complétude s'efface au profit de l'épreuve de la réalité »*.

Pour Lévêque, le point culminant de la relation affective se trouverait parti culièrement lors de l'adolescence, période charnière pour les sportifs (et sportives), où l'affectivité est teintée

81 M. Lévêque. La dyade entraîneur-entraîné. Affects et émotions partagées. Gym, 1996, n°16 : 3-8

82 M. Lévêque. op.cit. 1996, n°16.p3-8

de sexualité, plus prégnante, qui affecte les relations dans le sens où « *cette connotation sexuelle embarrasse l'entraîneur et déclenche un processus de négation et de censure ; la récupération sur un mode ludique de ces composantes, leur canalisation dans des limites conventionnelles suffiraient à les dédramatiser* ». Là où pendant l'enfance, toute équivoque était absente et même pas imaginé e.

La différence sexuelle a surtout été explorée dans le sens athlète féminine – entraîneur masculin, sans doute à cause du manque d'entraîneurs féminins. Pour Thomas et coll. (1987)⁸³, les athlètes féminines ont des attentes plus d'ordre affective que les garçons.

Cette croyance est très vivace dans le milieu tendant à être une décharge pour certains entraîneurs de garçons qui se débarrassent du côté affectif.

Par rapport à l'affectivité dans la relation, l'intimité se voit accentuée dans les sports individuels, où il s'agit souvent de duos, se concentrant uniquement l'un par rapport à l'autre.

II.4.b. Le conflit, une réponse affective

Un des intérêts de cette approche est de montrer comment fonctionne et pourquoi surviennent les conflits dans une relation.

Le conflit émerge souvent d'une recherche d'émancipation de la part du sportif, au long de son évolution, ce qui suppose que l'entraîneur ne soit pas toujours prêt à accepter les raisons que le sportif donne à cette émancipation. Ce moment de détachement, parfois nécessaire, est souvent délicat à exprimer, le sportif préférant remettre en cause la qualité de l'entraînement alors que cela démontre sa capacité à assumer son choix d'entraîneur : « *L'entraîneur vit comme une ingratitude ce qui témoigne d'un besoin d'affirmation et d'autonomisation, des prises de position passionnelles surgissent et ne se laissent pas toujours élaborer par le dialogue* ».

Lévêque montre l'ambivalence du processus : « *Toute relation entraîneur-entraîné évolue, de sa genèse à sa rupture, entre les deux pôles extrêmes de la passion et du désamour* ». Cette affirmation n'est pas toujours réelle, notamment parce qu'on ne parle pas toujours de « rupture », dans un aspect qui pourrait paraître brutal, mais plutôt de séparation et parfois même de divorce à l'amiable. De nombreux athlètes terminent leur carrière avec le même entraîneur, sans avoir peut-être effectué cette remise en cause, ni même en avoir ressenti le besoin.

83 R. Thomas, G. Missoum, J. Rivolier. La psychologie du sport de haut niveau. Edition PUF. 1987

Ce conflit aboutit parfois à une rupture, posée sur des malentendus, car chacun est convaincu de sa propre raison, et l'entraîneur continue d'exercer son pouvoir sur l'athlète avec « une violence accrue », et où « du conflit enkysté à la rupture consommée s'écorchent des sensibilités blessées et vengeresses »⁸⁴. La rupture vient marquer parfois un arrêt absolu des relations entre l'athlète et l'entraîneur, ne permettant pas de laisser s'exprimer dans l'après-coup des explications et de fournir à l'un et à l'autre des moyens de se remettre en cause.

Le conflit, dans les sports collectifs, est aussi teinté d'affectif au moment où se sélectionne le joueur dans l'équipe et « quand le joueur n'est pas sélectionné, il met généralement en cause la compétence de l'entraîneur ou ses mauvaises dispositions à son égard »⁸⁵.

Pour Thomas et coll. (1987), si les conflits surviennent, c'est surtout parce que l'entraîneur est investi d'une forte autorité.

Ce conflit est souvent interprété affectivement de la part de l'entraîné, qui voit un rejet ou même un désamour de la part de leur entraîneur. Il apparaît donc nécessaire de fournir à la fois aux entraîneurs et aux entraîné(e)s des clés pour comprendre ces conflits.

II.4c. La place de l'entraîneur dans la constellation familiale

Dans le domaine affectif, d'autres recherches montrent l'insertion de l'entraîneur dans l'environnement du sportif et notamment par rapport aux liens qu'entretiennent le sportif et ses parents.

Inschauspé⁸⁶ parle de la relation « triangulaire » du sportif-mère-père où la mère aurait pour rôle de protéger et de rassurer, tandis que le père viendrait poser les limites et l'autorité nécessaire au développement de l'enfant.

Parmi cela, l'entraîneur viendrait prendre sa place, sans se substituer à l'un ou l'autre des parents. Dans le cas où l'un des parents n'assurerait pas son rôle, l'entraîneur pourrait prendre la place de la mère, si son comportement est protecteur envers l'athlète, voire « intrusif » dans la vie de l'athlète, ou du père, quand il exercerait son autorité pour délimiter les interdits du sportif.

Ainsi, elle caricature 4 types d'attitudes que l'on pourrait retrouver dans la relation entraîneur-entraîné : - *Chaleur/autoritarisme* montrant un comportement possessif, surprotecteur de la part de l'entraîneur et qui développe un comportement de soumission chez l'athlète qui

84 M. Lévêque. Op.cit. 1983

85 J. Crevoisier. Op.cit. 1995 :55-63

86 I. Inschauspé. Affectivité et performance: les rapports entraîneur/nageurs. Toute la natation, Octobre-Novembre 1998

n'osera pas avouer ses faiblesses ; - *Autoritarisme/hostilité* où l'entraîneur, par une gestion autoritaire de l'entraîneur, ne laisse aucune décision ni initiative et provoquant ainsi un enfermement de la part de l'athlète (timidité/anxiété) ; - *Hostilité/Encouragement* : où il y a des négligences dans la programmation de l'entraînement, où l'athlète a trop de liberté ; - *Encouragement/chaueur* instaurant un système démocratique et coopératif, respectant les désirs du sportif, dans des règles admises par les deux, qui serait l'axe permettant le plus de créativité et d'action du sportif.

La critique que l'on pourrait formuler à l'égard de ce modèle, intéressant dans sa tentative de montrer le lien entre les relations aux parents et la relation à l'entraîneur, est que ce n'est cependant pas possible de généraliser que la mère ait systématiquement le rôle protecteur, ni que le père soit autoritaire, mais qu'il faudrait s'orienter sur la particularités des relations aux parents répondant à d'autres schémas.

II.4.d. La relation et l'environnement du sportif

Dans cet aspect affectif, quelques recherches, au-delà de mettre l'entraîneur à une place de substitut, se sont intéressées aussi aux relations entraîneur-athlète en prenant en compte les autres acteurs de l'environnement voire même les particularités de la relation quand l'entraîneur est à la fois père/mère/mari ou femme.

Wylleman et De Kop⁸⁷ (1998) se sont particulièrement intéressés à la qualité des relations que peuvent entretenir les athlètes-parents-entraîneurs. Dans cette relation, les parents ont un rôle à tenir envers les enfants et l'entraîneur selon la nature « passive » ou « active » de leur engagement.

En développant un questionnaire « Sport Interpersonal Relationships » (Questionnaire version athlète-entraîneur (SIRQ-AC) ; version athlète-parents (SIRQ-AP) et version parent-entraîneur (SIRQ-APC), auprès de 175 athlètes, ils ont montré une relation globalement satisfaisante des athlètes avec leur parents et des parents envers l'entraîneur, montrant leur confiance et leur soutien dans l'accompagnement de leur enfant.

La différence notable est celle des filles qui manifestent plus de besoin de soutien émotionnel du côté des parents.

87 P. Wylleman, P. De Kop. Importance de la qualité des relations interpersonnelles entre entraîneurs, parents et jeunes athlètes de haut niveau. Sport, n°161-162. 1998 : 102-109

Les jeunes athlètes ont une « certaine » réaction vis-à-vis de la mère, souvent assurant au départ la gestion logistique (transport, achat de matériel sportif, cotisation) ; alors que le père s'investit en allant aux concours, tournois.

Wylleman et De Kop démontrent l'évolution des relations en fonction de l'âge et l'importance de l'engagement paternel dans la performance du sportif. Il y aurait donc plusieurs phases : - une phase d'initiation (5-8 ans) où les parents offrent à l'enfant la possibilité de découvrir diverses disciplines ; - une phase de développement (10-12 ans) où l'athlète est considéré comme ayant du talent et de l'avenir. Cette phase coïncide avec le moment où les enfants commencent à chercher une plus grande autonomie par rapport à leur parent ; phase de perfectionnement (après 12 ans) : où les parents restent concernés par la pratique, assistent aux compétitions, veillent à la relation de l'entraîneur, qui parfois fait apparaître chez les parents le sentiment d'être exclus de cette relation, tant elle peut être étroite et intense.

L'autre particularité qui a été peu étudiée est également la place que prend l'entraîneur dans la perspective où il est aussi membre de la famille. Jowett et Meek⁸⁸ se sont intéressés aux relations où l'entraîneur est aussi le mari de l'athlète. Cette approche sociale des relations, tente d'appréhender sur des critères précis la base de cette relation : - la *proximité* (relation proche d'amour ou d'amitié), - la *co-orientation* (adaptation d'une personne par rapport à une autre) et - la *complémentarité* (coopération).

La proximité apparaît un critère déterminant pour ces relations où le mari est aussi entraîneur, car la communication efficace entre le mari et sa femme athlète permet d'éviter des conflits éventuels et de conserver une relation saine.

La particularité de cette relation est que les athlètes n'imaginent pas qu'un autre entraîneur puisse être capable de les entraîner. Ce type de relation, basé sur l'amour, repose sur la confiance mutuelle : être aimé et soutenu par un autre significatif permet d'avoir une grande confiance envers l'autre, et a une conséquence positive à la fois sur le plan personnel et sur le plan relationnel. Le fait d'être en dyade « mariée » faciliterait les échanges d'informations à travers une grande communication à la fois verbale et non verbale.

Cependant, elle caractérise trop la capacité à communiquer plus efficacement en couple marié, mais n'aborde pas l'aspect conflictuel que peut revêtir parfois la relation et où le fait d'être marié introduit une difficulté supplémentaire à la relation : quand la relation sportive s'arrête, que reste-t-il du couple ?

88 S. Jowett., G.A. Meek. The coach-athlete relationship in married couple: an exploratory content analysis. *The Sport Psychologist*, 2000, 14 :157-175

L'entraîneur-mari se caractériserait donc par un mélange d'ami, de mari et de tyrannie, où l'entraîneur dirigerait dans une complémentarité totale avec l'athlète. Cette étude n'évoque cependant pas si l'athlète-femme est dans une position de soumission vis-à-vis de son entraîneur-mari, qui a une mainmise sur l'ensemble de l'entraînement.

II.5. Conclusion : Les impasses des approches psychologiques sur la relation entraîneur-entraîné

Cette analyse des perspectives psychologiques sur la relation entraîneur-entraîné aboutit donc à quelques impasses.

Tout d'abord, dans les modèles émergents des recherches sur le leadership, comme le Modèle Multidimensionnel de Leadership dans le Sport (Chelladurai & Carron, 1978), le modèle médiationnel de Leadership (Smith, Smoll, 1978), le modèle normatif de styles de décision dans le coaching (Chelladurai, 1993) et le modèle dynamique du coaching (Côté et col, 1993), la relation est centrée sur les comportements de l'entraîneur, sans révéler l'aspect interactif du processus d'entraînement.

La critique majeure de ces modèles se porte principalement sur le fait de modéliser la relation humaine, tentant d'y apporter des critères précis, suffisants à expliquer les processus ; et à leurs instruments d'évaluation.

Les questionnaires permettent certainement de pouvoir recueillir l'avis des athlètes et des entraîneurs mais en aucune manière ils ne creusent la profondeur de la complexité de la relation. Il y a une volonté massive de donner des recettes élaborées pour montrer les comportements adéquats que l'entraîneur doit adopter.

Ces explications, en quelque sorte clés en main, ne suffisent pas à éclairer la dynamique de la relation entraîneur-entraîné et d'en expliquer les véritables enjeux.

Peu d'intérêt est porté aux réponses des athlètes en dehors de la satisfaction dans l'entraînement et du rendement de la relation au vu de ses résultats.

Cette volonté de généraliser la relation entraîneur-entraîné ne peut reposer que sur l'illusion que cette relation peut être maniable et gérable en toutes circonstances pour l'entraîneur, ce qui semble totalement éloigné de la réalité sportive : il suffit de discuter avec des athlètes ou des entraîneurs sur leur difficulté à se comprendre, à s'exprimer librement, pour saisir que les explications se heurtent à des événements imprévisibles dans la relation.

Evidemment, les concepts utilisés dans la plupart de ces recherches pointent l'aspect positif et évitent de théoriser les conflits dans la relation qui pourraient être gênants. Mais comment dès lors arriver à proposer un modèle qui soit valable pour tout le monde et de proposer aussi des recettes pour que la relation fonctionne mieux ?

Un autre aspect permet de relativiser la plupart des recherches anglo-saxonnes est également que ces recherches ont lieu principalement pour des athlètes et des entraîneurs exerçant dans les universités. La préoccupation semble alors différente du sport pratiqué dans un contexte sportif où les enjeux et la place non garantie de l'entraîneur amènent à des relations plus complexes. Cet élément permettrait peut-être d'expliquer pourquoi les recherches Européennes se sont intéressées plus à l'aspect affectif de la relation, qui prend toute sa teneur dans la difficulté de la compétition sportive, soumise aux résultats à tout prix et où l'investissement de l'entraîneur et de l'athlète débordent sur les simples aspects de la relation.

Enfin, la prise en compte de l'individualité qui fait défaut dans beaucoup de recherches sur la relation entraîneur-entraîné marque aussi les faiblesses à expliquer les différences essentiellement, en fonction de l'âge et du sexe, qui introduirait peut-être des spécificités dans l'entraînement au féminin et au masculin, ou du moins si une spécificité existe. La préoccupation pour les aspects différentiels permettrait d'introduire la véritable nature des enjeux qui peuvent parfois se tramer entre l'entraîneur et son athlète.

Chapitre 3

PSYCHANALYSE ET RELATION ENTRAINEUR-ENTRAINE

La structuration du sujet

Ainsi, les approches psychologiques ne s'intéressent pas réellement à la dynamique affective à l'œuvre dans chaque relation et se proposent plutôt de générer des modèles de réussite d'une relation sans jamais questionner ce qui ne peut pas fonctionner et qui est au-delà d'un savoir concret. Pourtant, il suffit de parler avec quelques entraîneurs pour comprendre combien ceux-ci se sentent seuls face à cette question affective qui peut surgir et qui les dépasse totalement.

La particularité du regard psychanalytique sur ce domaine ouvre donc à de nouvelles significations sur ce qui se passe dans tout lien humain, la relation entraîneur-entraîné n'étant qu'un exemple parmi d'autres : Selon Pattefoz⁸⁹, c'est l'éclairage de l'approche psychanalytique qui a permis une remise en cause de la relation entraîneur-entraîné : *« L'influence de la psychanalyse bien que très discrète et néanmoins déterminante : elle est à l'origine, par l'intermédiaire de la réflexion pédagogique, des questionnements sur la relation entraîneur-entraîné »*.

S'appuyer sur la psychanalyse pour explorer la relation entraîneur-entraîné permet de soulever la singularité de chaque relation, où deux histoires vont venir se croiser et former une alchimie plus ou moins fondamentale.

Loin des généralisations, la psychanalyse s'intéresse à cette part intime des êtres qui dégage une structuration unique, faisant du passé un élément de savoir sur le présent.

En prenant la psychanalyse comme appui théorique dans cette recherche, il est nécessaire d'explicitier ce que ce parti pris théorique va apporter à la connaissance de la relation entraîneur-entraîné, et dans une dimension plus large au champ sportif.

89 B. Pattefoz. Place de l'athlétisme dans l'athlétisme: Etude des concepts et des courants d'idées dans la Revue de l'Amicale des entraîneurs français d'athlétisme. Mémoire INSEP. 1980

III.1. L'inconscient- lieu de savoir inédit sur le sujet

III.1.a. Le sujet bouleversé

Si on reconnaît à Sigmund Freud la paternité de la psychanalyse, comme science de l'inconscient, on ne peut pourtant pas lui attribuer la découverte de l'inconscient.

En effet, la notion d'inconscient a existé bien avant lui, et fut déjà longuement exploré par les philosophes, notamment Nietzsche ou Schopenhauer – pour qui l'inconscient incarne la force qui gouverne notre volonté et empêche l'être humain de comprendre en totalité le motif de ses actes.

L'hypothèse de l'inconscient repose sur la tentative de Freud d'expliquer tous les phénomènes qui échappent à la conscience : un acte, un mot qui à priori semble dénué de sens particulier peut être analysé par l'éclairage de l'inconscient.

En s'appuyant sur l'interprétation de ses propres rêves et ceux de ses patients, mis à nu par l'intermédiaire de l'association libre, Freud développe ainsi la psychanalyse. C'est en analysant des patients hystériques qu'il comprend que certains contenus psychiques ne sont pas acceptés par la conscience. Par conséquent, le rêve est alors une manifestation de l'inconscient, perçu comme un symptôme signifiant qui possède une autre réalité que celle représentée par la pensée.

Freud s'interroge donc sur ces « *réminiscences*⁹⁰ », c'est-à-dire ces symptômes qui apparaissent comme des résidus et des symboles d'événements traumatiques antérieurs.

En découvrant ce nouvel ordre psychique de l'être humain, Freud formule en même temps une conception du sujet en rupture avec les conceptions antérieures, introduisant une division du sujet en proie avec sa propre altérité.

En effet, l'inconscient traduit en terme d'altérité, comme le précise Borch-Jacobsen, en « *altérité intime*⁹¹ », transforme le sujet en quelqu'un qui n'est plus le seul « *maître de sa maison* ».

Le sujet devient ignorant d'une partie de lui-même, se déroband à sa raison et à sa maîtrise totale, que Freud explique ainsi : « *Rien d'étranger n'est entré en toi. C'est une partie de ta propre vie psychique qui s'est dérobée à ta connaissance*⁹² ».

90 S. Freud. Cinq leçons sur la psychanalyse. Payot. 1904. p16

91 M. Borch-Jacobsen. Le sujet freudien. Flammarion. 1982

92 S. Freud. L'inquiétante étrangeté. Gallimard. 1985

Ainsi, la psychanalyse vient faire rupture dans les débats scientifiques, en ouvrant la voie d'un sujet qui échappe à toutes les certitudes scientifiques.

Pour Lacan, le cogito cartésien du « *Je pense, donc je suis* », a entrouvert une brèche d'une conception nouvelle sur le sujet, défini jusque là en terme logicomathématique.

Ce « *sujet de la science* » avait abouti à un rejet de toute signification humaine appliquée au réel et avait réduit l'être humain à des formules mathématiques, rejetant toute subjectivité du savant à l'intérieur de son processus de recherche.

La perspective Freudienne a donc tenu à « *soumettre le sujet rejeté de la science à la logique même de la recherche scientifique*⁹³ ».

III.1.b. Les rapports entre la psychanalyse et le sport

III.1.b.1. Performance sportive et psychanalyse

Introduire les enseignements de la psychanalyse dans le domaine sportif, domaine des performances, peut révéler un mariage paradoxal.

En effet, la psychanalyse s'intéresse à la singularité des sujets, mettant au cœur l'historicité de chaque sujet qui advient. Dans ce sens, la psychanalyse vient barrer les explications généralistes faites par les autres approches psychologiques sur le sport et le sportif.

En effet, la psychanalyse n'offre pas d'application toute faite de théories généralisables qui permettent de fabriquer un champion à partir d'une recette. Elle autorise plutôt un regard singulier, particulier sur chaque sportif basé sur la subjectivité de chaque histoire et la signification de performances hors du commun.

Nous aborderons donc ce chapitre par l'éclairage qu'offre la psychanalyse sur l'acte de performance à l'œuvre dans la pratique sportive.

Faire une performance, c'est se situer au-delà de ce qui a déjà été réalisé, dans une découverte toujours renouvelée et inexplicable par le sportif ou l'entraîneur. La performance, c'est l'impensable qui se réalise dans l'acte sportif.

La psychanalyse enseigne au sportif que la recherche de la performance est indispensable, car elle est objet de jouissance pour le sportif qui l'atteint.

Le sportif est en quête d'une jouissance à plusieurs niveaux, qui sera développée plus loin dans le chapitre, une jouissance symbolique (qui est de l'ordre du record) et une jouissance physique (dépassement, don de soi) où l'impossible à franchir est le moteur de la quête.

La performance sportive est donc en question, car elle instaure une idée de limite impossible à déterminer, qui fonde le désir du sportif et qui en même temps favorise le recours au dopage, comme transformation des limites corporelles.

La recherche de l'exception attise l'appel aux substances chimiques, censées pallier aux insuffisances de l'entraînement en faisant ainsi barrage au réel du sportif : le corps finit par échapper et décède dans de nombreux cas de sportifs dopés, la contraction de maladies létales.

III.1.b.2. La complexité de la psychanalyse dans le champ sportif

Prendre la psychanalyse pour éclairer la relation entraîneur-entraîné est une démarche quelque peu risquée, tant l'entrée de la théorie psychanalytique dans le champ sportif résiste et demeure même très controversée.

Car la psychanalyse vient proposer un discours à contre-courant de la plupart des discours psychologiques sur le sport, c'est-à-dire d'élucider non pas la performance à partir des paramètres mesurables, d'explications scientifiques, mais plutôt à partir des ratages, significatifs de l'inconscient en jeu dans les activités sportives, repoussant ainsi les explications toutes faites et généralisables dans le domaine de l'humain en mouvement.

Brousse⁹⁴, explique le rejet de la psychanalyse du monde sportif par le fait de l'émergence de l'application du discours de la science aux pratiques sportives dans le sport moderne.

En effet, l'essor des pratiques sportives au début du 19^{ème} siècle s'est appuyé sur des modèles de la science (mécanique, physique) pour développer l'efficacité des gestes sportifs. L'institutionnalisation des règles et la mesure des performances ont contribué à donner à la performance un caractère universel, mesurable par des normes objectivables rendant ainsi possible la course vers la performance et les records. Brousse précise que « *Le sujet sportif est donc un avatar du sujet de la science, un sujet réduit au calcul de son résultat chiffré et à la stratégie de maîtrise consciente vers laquelle tend l'entraînement*⁹⁵ ».

94 MH. Brousse. Op.cit. 1993

95. MH Brousse. op. cit. 1993

Actuellement, la science fait partie prenante de toute discipline sportive, non seulement dans les performances mesurables, mais également dès l'entraînement qui devient un lieu de mesure en tout genre, d'anatomie comparée, de dosages physiologiques savants (sans nécessairement parler de dopage) et de calculs minutieux des paramètres gestuels.

La recherche de perfection ou de performance idéale est la quête de tout sportif qui passe inévitablement par le soutien de bases scientifiques.

La psychanalyse apparaît donc insaisissable face à cette tentative de maîtrise de tous les paramètres de la performance, car elle montre que l'inconscient vient en lieu et place de l'explicite.

Là où on est supposé tout maîtriser par l'entraînement, la psychanalyse vient souligner la place de la subjectivité du sujet, opérant à partir des symptômes (les contre-performances, répétitions, blessures) qui manifestent un désir inconscient du sujet.

Comme le précise Brousse, la psychanalyse vient « *en rupture tant avec celles des sciences de la matière et de la vie que de la psychologie, dont la stratégie conjointe passe par la maîtrise de la division et la recherche de complétude : compléter le sujet d'un appareillage biologique ou imaginaire pour élever la performance*⁹⁶ » et apporte une signification différente à l'entraînement.

Nul doute que la psychanalyse fasse figure d'épouvantail pour certains entraîneurs ou sportifs, car elle contourne les savoirs déjà connus, palpables, et exige un grand saut vers l'inconnu, reposant sur la subjectivité de chaque sujet.

III.1.c. Le fonctionnement psychique de l'être humain

III.1.c.1. L'infantile, comme marque du psychisme

La psychanalyse pose l'importance des événements de l'enfance comme fondateurs de la personnalité, ce que Freud a nommé comme « l'infantile », désignant la structure de marques vécues de l'enfance.

En effet, ce que nous vivons dans l'enfance s'imprègne en nous comme une marque indélébile, celle qui va fonder la singularité du sujet, prenant en compte à la fois les événements marqués par une jouissance du corps, vécus et ressentis dans la réalité, mais aussi ceux qui ont été fantasmés et réorganisés dans l'imaginaire de l'enfant.

96 M-H Brousse, op. cit. 1993

Pour Freud, « *L'inconscient est une partie de notre personnalité qui, dans l'enfance, s'en détache, n'en suit pas l'évolution ultérieure et qui est, pour cette raison, refoulée : l'inconscient, c'est l'infantile en nous*⁹⁷ ».

Certains événements de l'enfance sont donc refoulés, en fonction de la manière dont le sujet les a vécus, répondus et surtout interprétés. Freud parle « *d'amnésie infantile* » pour évoquer ce refoulement de désirs interdits durant l'enfance (notamment les désirs oedipiens) .

L'être humain se structurerait selon Freud, par des passages constitutifs dont l'enfant doit s'affranchir pour se réaliser en tant que sujet à part entière .

Nous verrons que l'un des moments clés de cette unité psychique est le complexe d'Edipe et la sexualité infantile, dont Freud a remarqué l'existence très tôt et qui témoigne de la complexité des réactions ayant des répercussions sur l'état adulte.

Freud attribue à l'enfant un caractère de « *pervers polymorphe*⁹⁸ », montrant ainsi la sexualité, comme fondamentale pour la formation de l'être humain, aussi bien dans la fondation de son identité que dans les relations avec les autres. En effet, l'enfant dès sa naissance expérimente la jouissance polymorphe, à travers ses investigations diverses et le plaisir lié au mouvement.

III. 1.c. 2. Les lieux de l'inconscient

Il est utile de comprendre la conception que Freud a définie de l'inconscient, d'un point de vue topique comme étant un lieu, situé hors de la conscience.

En 1915, Freud avait formulé sa première conception de l'inconscient⁹⁹, pour l'abandonner très vite au profit d'une seconde topique de l'inconscient qui délimite trois instances psychiques : le moi, le ça et le surmoi.

Ainsi, le « *ça* » est le lieu de pulsion, réservoir de toute l'énergie sexuelle psychique qu'est la libido. C'est un lieu psychique défini par les oppositions entre les pulsions, lié avec les émotions somatiques de toute sorte et surtout soumis à ce que Freud appelle le « *principe de plaisir* ».

Le « *ça* » est un réservoir de pulsions qui recherchent la satisfaction. « *Il paraît tout à fait vraisemblable que le principe du plaisir sert au Ça de boussole dans la lutte contre la libido dont l'intervention*

97. S. Freud. L'homme aux rats. In Cinq psychanalyses. PUF. 1954. p214

98 S. Freud. Introduction à la psychanalyse. Payot. 1922. p194

99 S. Freud. Métapsychologie. Gallimard. 1968. p17-18

trouble le cours de la vie. [...] Guidé par le principe du plaisir, c'est-à-dire par la perception du déplaisir, le Ça se défend contre ces nouvelles tensions par différents moyens¹⁰⁰ ».

Le « ça » est le premier élément fondateur du psychisme, car il ignore les jugements de valeur, de bien ou de mal, dont l'instinct est le moteur. Présent dès les premiers moments de la vie, à l'image du nouveau-né en recherche permanente de satisfaction immédiate et illimitée, il rentre ensuite en conflit avec le moi et le surmoi, soumis à l'affranchissement des pulsions refoulées et pouvant réapparaître sous d'autres formes.

Le « moi » est le pôle le plus conscient de la personnalité, possédant une partie inconsciente issue du « ça », confronté à la réalité extérieure en développant des mécanismes de défense.

Contrairement au « ça » soumis au principe du plaisir, le « moi » se soumet au « principe de réalité » et constitue le lieu de refoulement, comme mécanisme de défense contre les pulsions inassouvissables. Le « moi » est donc un lieu de conflit entre désir et réalité, où les pulsions se confrontent sans cesse au « surmoi » pour trouver leur issue acceptable ou rejetée.

Ainsi, le « surmoi », en partie inconscient, constitue la dernière partie des instances psychiques à se former, car il nécessite l'intégration par l'enfant de refoulements appris. Le « surmoi » est le support de tous les interdits et lois de la société, ou contraintes sociales et culturelles qui vont « normer » le psychisme, de façon à interdire l'accès à la réalisation de tous les désirs.

Le « surmoi » est un héritier du complexe d'Edipe, où l'individu intégrera les interdits de la société (notamment l'inceste et le meurtre).

III.1.c.3. La circulation dans l'appareil psychique

Sous son aspect dynamique, l'inconscient fonctionne sur un principe d'économie circulant entre les instances et dont émerge le refoulement et la résistance.

L'homme pour s'adapter à la société ne peut voir tous ses désirs acceptés et se plie à des règles s'il veut vivre en communauté. Ainsi, le « principe de réalité » impose à l'homme de « renoncer,

100 S. Freud. Le moi et le ça. In Essai de psychanalyse. Payot.1920,p261

d'une manière provisoire ou durable, à différents objets et buts de ses tendances hédoniques, y compris la tendance sexuelle¹⁰¹ ».

Des pulsions traversent l'être humain, comme le définit Freud, qui délimite la notion de pulsion comme un « *concept limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations, issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée au psychique en conséquence de sa liaison avec le corporel¹⁰² ».*

C'est de la nature de ses pulsions dont va être question la circulation entre les lieux psychiques. Les représentants de la pulsion vont demeurer dans l'inconscient, comme ignorés de la conscience, mais sous une forme inhibée, réprimée, sans cesse en lutte pour ne pas revenir à la surface de la conscience. Ainsi, le destin d'une pulsion non acceptée par la conscience est le refoulement.

Le refoulement va se décomposer ainsi en plusieurs phases : une phase « *originale* », où le représentant psychique « *se voit refuser la prise en charge dans le conscient. Avec lui se produit une fixation ; le représentant correspondant subsiste, à partir de là, de façon inaltérable et la pulsion demeure liée à lui. C'est là une conséquence des propriétés des processus inconscients¹⁰³ ».* Et puis dans une deuxième phase, « *le refoulement proprement dit, concerne les rejets psychiques du représentant refoulé, ou bien telles chaînes de pensées qui, venant d'ailleurs, se trouvent être entrées en relation associative avec. Du fait de cette relation, ces représentations connaissent le même destin que le refoulé original. Le refoulement proprement dit est donc un refoulement après-coup* ».

Le refoulement est un rejet d'éléments qui n'ont pas été acceptés par la conscience et qui sont inconciliables avec le déroulement de la vie normale. Principalement, ce sont des désirs inavoués, inacceptables qui sont refoulés et qui inaugurent ensuite l'idée d'un conflit psychique où « *à l'issue de ce combat intérieur, le désir inconciliable est devenu l'objet du refoulement, il a été chassé hors de la conscience et oublié¹⁰⁴ ».*

En réalité, il n'y a pas disparition de ces désirs inacceptables, mais plutôt substitution, comme le précise Freud : « *l'idée refoulée est remplacée dans la conscience par une autre qui lui sert de substitut, d'ersatz, et à laquelle viennent s'attacher toutes les impressions de malaise que l'on croyait avoir écartées*

101 S. Freud. Op.cit. 1922, p350

102 S. Freud. Op.cit. 1968, p17-18

103 S. Freud. Op.cit. 1968

104 S. Freud. Op.cit. 1904,p27

par le refoulement¹⁰⁵ » Le refoulement sert donc à empêcher une représentation de la pulsion de devenir consciente.

L'apport psychanalytique sur le sport permet d'éclairer les pulsions en jeu dans la pratique sportive. Les pratiques sportives de haut niveau se sont transformées en pratiques d'exercices du corps poussé à outrance : le corps, lieu de « savoir faire » pour le sportif, est attaché à une notion de plaisir – plaisir du mouvement – qui apparaît comme une substitution de la jouissance sexuelle.

On repère, ce que Lacan a nommé « *jouissance* » ; un éprouvé qui dépasse le seuil de l'homéostasie. Le sujet recherche par l'intermédiaire de l'acte sportif, une satisfaction dans le dépassement des limites de l'organisme, qui lui permet d'éprouver des émotions paroxystiques, des sensations particulières comme des « *vertiges, sorties de soi*¹⁰⁶ » où le corps perd ses repères et s'évanouit parfois.

Comme le précise Labridy : « *Etre le Un d'exception, le premier dans la série des records, atteindre la performance qui va permettre leur inscription symbolique dans la communauté sportive ne va pas sans un certain forçage de l'organisme, une effraction de la douleur, un entraînement et une habitude à des doses intenses d'effort*¹⁰⁷ ».

La pratique du marathon illustre bien cette jouissance, où le corps est poussé jusqu'à la douleur, souffrance physique qui dure pendant toute l'épreuve est qui n'est pas masochiste selon Grun-Rehomme mais qui réunit plutôt « *l'au-delà du principe de plaisir* » freudien, à savoir la pulsion de mort et l'au-delà du principe de plaisir, à savoir la jouissance¹⁰⁸ ».

Dans la pratique sportive, la jouissance n'est pas uniquement à attribuer du côté de la jouissance imaginaire et réelle qui a trait au plaisir pulsionnel du corps et au franchissement des limites, mais également à une jouissance phallique (gagner une médaille, un record) qui situe la jouissance dans le registre du symbolique.

Ce qui va être caractéristique de la relation entraîneur-entraîné est un « renversement » de ces pulsions, où comme le précise Labridy « *Autour de l'objet de la pulsion, le sport, les deux places d'entraîné et d'entraîneur limitent et indiquent le trajet de la pulsion, dans le renversement activité-passivité où le désir se trouve agi*¹⁰⁹ ».

105 S. Freud. op.cit. 1904. p30

106 F. Labridy. La performance. In Sport psychanalyse et science. PUF. 1997

107 F. Labridy. Plaisir de mouvement et jouissance. Pas tant. Revue de la découverte Freudienne, 33, p41-109

108 M. Grun-Rehomme. Au-delà du principe de plaisir, le marathon. Pas tant. Revue de la découverte Freudienne, 33. 1993

109 F. Labridy. Le couple entraîneur-entraîné: activité-passivité. Insep. 1989. p81-86

Ainsi, une relation singulière va s'installer entre deux êtres qui désirent atteindre un idéal de performance où l'un pourra l'éprouver dans sa chair, alors que l'autre aura à la vivre par procuration.

L'entraîneur prolonge également à travers la réalisation de son entraîné, la recherche d'une satisfaction que son propre arrêt de la compétition l'a empêché de réaliser pour lui-même.

III.1.d. La psychanalyse, comme expérience de parole

III.1.d.1. Le savoir inconscient

Il convient également de distinguer l'apport de la psychanalyse en ce qu'elle s'appuie sur l'expérience du sujet.

Pour Freud, s'exprimer par la parole, est un moyen d'éprouver sa jouissance : en délivrant les mots, le sujet se dessert d'une partie de sa douleur en même temps qu'il partage son discours avec un autre.

Ainsi, la psychanalyse, comme dispositif thérapeutique est une expérience de parole, qui permet de faire émerger un savoir inconscient du sujet, qui pose la question de la vérité dans le discours.

L'analyse permet à la parole du patient de se transformer en dire, c'est-à-dire un acte qui est fondateur du sujet, au-delà de la parole, porteur d'une valeur de jugement et qui dépasse le discours et le sujet à la fois.

Ainsi, Freud considère que l'analyse n'est pas une fin pour taire la cause du mal-être, mais plutôt d'accepter la cause comme intangible. La vérité n'est pas offerte au sujet mais chemine par différentes étapes pour permettre à sa propre vérité de s'exprimer et d'y faire face.

Ce qui rend la démarche analytique originale, est que le témoin des dires soit un élément central dans la cure. En effet, l'analyste devient le témoin d'une histoire singulière, dont la vérité va émerger dans la relation qui lie le patient à son analyste.

La psychanalyse se pose là d'emblée comme émergence d'un savoir qui n'est jamais à contester, qui ne tient pas lieu d'exactitude, mais qui prend en compte cet écart dans la vérité et le savoir.

C'est en cela qu'elle témoigne de la singularité de chaque être humain, mais qu'elle

démontre également à partir du particulier, des éléments de « structure » qui se retrouvent chez tout un chacun et qui vont nous intéresser dans le cadre de cette recherche.

III.1.d.2. Au-delà des mots, la vérité

L'inconscient est donc bien un lieu de savoir, dans la mesure où les actes permettent au sujet de signifier qu'ils lui échappent en partie.

Il convient de comprendre ce que Lacan a défini comme l'inconscient étant « *structuré comme un langage* »¹¹⁰. En distinguant langage, langue et parole, Lacan place le statut de la vérité et le rapport au savoir issu de l'inconscient.

Ainsi, la parole est un répertoire de signifiants, qui permet de donner un sens à nos conduites. La parole signifie quelque chose de particulier et d'intime de l'histoire du sujet, dont il va être pris au piège embarqué par le langage, expression de la subjectivité.

Ce qu'il y a d'intéressant est que la parole peut devenir signifiante, au-delà de la verbalisation : le silence, le bruit, le regard peut être signifiant, notamment dans le cadre de la relation analytique comme le précise Resweber « *Le corps transposé dans la parole et la parole transposable dans le corps. Il commande l'événement fondamental du transfert, conçu comme étant un passage à l'acte de parole* »¹¹¹.

Dans la parole, le patient dégage une vérité d'une manière volontaire, mais le langage va venir s'imposer à lui et inaugurer un nouveau rapport au savoir, dont le discours va dévoiler l'ordre qui s'impose comme savoir.

La parole est le point de départ d'un déferlement de significations dont le sujet ne maîtrise pas en totalité les effets.

Le langage confine le sujet à l'ordre du symbolique et de l'inverse, lié aux codes de la langue se distinguant de la singularité de la parole. Il échappe au sujet, car il est régi par un code commun, nécessaire pour établir des relations aux autres. C'est par l'intermédiaire de la référence au symbolique que le sujet s'affirme en tant que « je » et assimile les interdits propres aux règles de toute société.

La langue est le langage parlé et laisse transparaître l'inconscient. Elle est de l'ordre du réel, distinctif de la réalité telle qu'elle est éprouvée par l'être humain. Le réel s'attache à des

110 J. Lacan. Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse. Ecrits. Seuil. 1966. p237-322

111 J.P Resweber. Le transfert. Enjeux cliniques. L'harmattan. 1996

choses qui résistent, qui ne sont pas de l'ordre du nommable. Il apparaît comme une rupture dans l'histoire du sujet, ce qui vient faire défaut à un moment donné.

A travers ces actes de discours, la parole fait apparaître une jouissance. La parole va très vite dépasser le sujet et faire surgir la jouissance liée à l'acte de s'exprimer. Ainsi, l'expérience analytique permet de faire l'épreuve de cette jouissance.

Ainsi, le savoir s'extirpe de la vérité du sujet, au sens où elle tient lieu de vérité mais n'est pas forcément réellement la vérité. « *À une vérité nouvelle, on ne peut se contenter de faire sa place, car c'est de prendre notre place en elle qu'il s'agit. Elle exige qu'on se dérange. On ne saurait y parvenir à s'y habituer seulement. On s'habitue au réel. La vérité, on la refoule*¹¹² »

C'est de cette vérité-là que va se fonder le savoir inconscient, base indispensable pour comprendre le sujet dans son historicité.

Eclairer la pratique sportive par la psychanalyse permet donc de repérer dans le discours des sportifs la place accordée à leurs déterminants symboliques, qui tient lieu du réel. Ce n'est pas à la recherche de médailles ou de reconnaissance que le sportif court, mais ce ne sont plutôt que des conséquences d'une position subjective qui marque l'essor d'un désir singulier qui ressort dans la parole.

III.1.d.3. L'expression de l'inconscient pour le sportif

Ainsi, l'acte sportif peut également tenir lieu de dire du sujet, en désignant un savoir particulier lié non pas à une parole mais à un acte qui tient lieu de discours.

Par la pratique sportive, le sportif signifie quelque chose de son être, qui se repère ainsi dans les coordonnées du discours.

Il est important de repérer comment l'inconscient trouve son expression à travers diverses formations qui font figures de témoignages parfois incohérents ou dénués de significations, mais qui révèlent pourtant des messages singuliers pour l'être humain : « *Chaque symptôme a un sens et se rattache étroitement à la vie psychique du malade*¹¹³ ».

Un acte qui paraît involontaire (une maladresse, un lapsus), dénué de significations, est tout de même signifiant dans le sens où il représente la singularité du sujet et comme le précise Lacan : « *le signifiant n'est pas, il le devient* ».

112 J.Lacan. Ecrits. Seuil. 1966. p521

113 S. Freud. Op.cit. 1922. p239

Le symptôme est alors une pulsion qui a été frappé par le sceau du refoulement et qui est l'expression substituée de celle-ci, dans une forme amoindrie et détachée de toute notion de satisfaction. Le symptôme vient signifier le refoulement, action de pression du surmoi envers le moi, agissant malgré lui.

Pour Freud, à travers les ratés de la vie quotidienne se découvre un déterminisme qui règle la vie psychique, repoussant les frontières du hasard et mettant en lumière les actes manqués, lapsus et oublis : « *Les symptômes névrotiques ont donc leur sens comme les actes manqués, comme les rêves, et comme ceux-ci, ils sont en connexion avec la vie des personnes qui les manifestent* ¹¹⁴ »

Ainsi, l'inconscient va se traduire sous forme de symptôme, qui aboutit à une incompréhension du sujet, dont il ne comprend pas toujours le sens, comme le précise Freud « *Là où il y a symptôme, il y a aussi amnésie, un vide, une lacune dans le souvenir, et, si l'on réussit à combler cette lacune, on supprime par là même le symptôme*¹¹⁵ ».

L'apport de la psychanalyse dans le champ sportif permet de comprendre le sens caché des actes manqués, blessures et contre-performances du sportif. En effet, ceux-ci sont souvent significatifs d'un malaise contenu à un niveau inconscient. Cet apport est essentiel notamment dans le traitement d'une blessure d'athlète, où le diagnostic est toujours précis au niveau médical, mais où les causes inconscientes, loin des fondements organiques du corps ne sont pas souvent interrogées.

Ainsi, la contre-performance n'est pas explicable uniquement du côté d'une préparation inadéquate, mais relève de paramètres inexplicables également. Elle semble plutôt signifier quelque chose de la singularité du sportif qu'il n'a pas réussi à mettre en mots.

Elle survient souvent comme une réponse à une angoisse du sportif, notamment lors de choix importants ou de décisions d'arrêt de la carrière. Grun-rehomme explique « *que la contre-performance n'est pas en soi un symptôme, mais elle peut faire symptôme dans la mesure où elle se structure dans la problématique de l'athlète*¹¹⁶ ».

La contre-performance répond à une angoisse dans la mesure où elle ne permet pas à l'acte sportif de se réaliser normalement et vient en quelque sorte éviter qu'un résultat se réalise.

Pour Grun-rehomme, « *l'angoisse prévient de cette possibilité pour le sujet de choir de sa position phallique (être le meilleur) et donc fondamentalement, c'est une angoisse de castration*¹¹⁷ ».

114 S. Freud. Op.cit. 1922. p330

115 S. Freud. Op.cit. 1904. p20

116 M. Grun-Rehomme. Op.cit. 1993.

117 M. Grun-Rehomme. Op.cit. 1993

Ainsi, en ratant une occasion, un match, le sportif ne se confronte pas à cette castration tant redoutée, mais supprime la cause de ce doute par un acte manqué.

La contre-performance est un signe, un signal de quelque chose qui ne passe pas, qui résiste au dire, à l'image et qui est pris dans la relation à l'Autre auquel participe l'entraîneur.

III.2. L'émergence du sujet et les relations d'objet

III.2.a. La notion d'objet

Avant d'aborder la formation des relations entre les êtres humains, il faut définir ce que la psychanalyse entend par « objet », non pas comme étant un objet purement matériel, comme tout ce qui entoure le monde de l'enfant et qui éveille sa sensorialité ; mais faisant référence à ce qui est perçu extérieurement, pouvant donc être une personne, un sujet (terme qui évoque un être humain pensant et désirant).

Les relations d'objet constituent un point d'appui pour structurer l'être humain, car elles désignent toutes les relations qui vont être le support de l'investissement libidinal de l'enfant.

L'objet n'est donc pas perçu comme une personne en tant que telle, mais prend sens dans sa construction psychique car il ouvre l'identité du sujet désirant.

La relation d'objet est donc ce à partir de quoi les relations vont se construire, à partir d'un objet, ne signifiant pas la personne même, mais plutôt la place dans le discours pris par chaque personne qui va structurer le psychisme.

En réalité, pour Freud, la découverte de l'objet se fait toujours sur fond de redécouverte, car la référence objectale est la mère – premier objet identifié dans le monde psychique de l'enfant.

Dès lors, la quête du sujet est de retrouver cet objet, quête impossible, car à jamais perdu : *« Une nostalgie lie le sujet à l'objet perdu, à travers laquelle s'exerce tout l'effort de la recherche. Elle marque la retrouvaille du signe d'une répétition impossible, puisque précisément ce n'est pas le même objet, ce ne saurait l'être¹⁸ ».*

Les relations d'objet éclairent la façon dont le sujet va interagir avec son environnement, et contribuer à la formation des relations aux autres, comme structurant de la vie psychique.

III.2.b. La mère, premier objet et support d'identification

« L'acte qui consiste à sucer le sein maternel devient le point de départ de toute la vie sexuelle, l'idéal jamais atteint de toute satisfaction sexuelle ultérieure, idéal auquel l'imagination aspire dans des moments de grand besoin et de grande privation. C'est ainsi que le sein maternel forme le premier objet de l'instinct sexuel ; et je ne saurais vous donner une idée assez exacte de l'importance de ce premier objet pour toute recherche ultérieure d'objets sexuels, de l'influence profonde qu'il exerce, dans toutes ses transformations et substitutions, jusque dans les domaines les plus éloignés de notre vie psychique ¹¹⁹»

Avant l'avènement du complexe d'Édipe, l'enfant traverse des passages qui inaugurent un lien différent aux pulsions orales et anales qui vont se succéder, passant d'une zone érogène liée à la prise d'aliments à une zone pulsionnelle rejetant les aliments.

Dans les premières années de la vie, l'aliment ou son représentant (le sein de la mère) sera un objet de transaction pour l'établissement d'une relation mère-enfant, qualifiée de symbiotique, car mettant l'enfant dans un état de dépendance totale vis -à-vis de la mère.

Les premières relations d'objets de l'enfant s'établissent donc avec des objets dits partiels, car le bébé vit dans un état d'indifférenciation entre lui-même et l'extérieur, dénué de sens du dedans et du dehors et de ce qui lui appartient ou est extérieur à lui-même.

Comme, pendant ces premières périodes de la vie, l'objet du monde extérieur (le sein maternel) coïncide virtuellement avec le moi, cette première phase d'organisation libidinale n'a pas d'objet et est purement narcissique.

A partir du stade anal, la répulsion et la projection fécale vont amener l'enfant à construire sa notion de frontière corporelle, intérieure et extérieure, de soi et de non-soi.

Un sentiment d'ambivalence se construit avec en fond une transaction avec l'extérieur liée à l'objet qui devient concret et utile.

Un sentiment de toute puissance s'empare de l'enfant, lié à la maîtrise des éléments corporels qui devient un enjeu de manipulation sur l'entourage. Le plaisir se transforme en mouvement actif qui s'oppose au plaisir passif de la nourriture.

Ce pouvoir de contrôler ses sphincters devient un enjeu dans la relation à la mère, car l'enfant est en mesure de répondre ou non à la demande de la mère, car l'amour maternel y vient comme contrepartie.

Ce premier objet, qui est objet d'amour, inaugure en même temps la notion fondamentale de manque.

Comme Lacan l'a précisé, en prenant référence sur le Banquet de Platon et la métaphore amoureuse : l'amour est vouloir être ce qu'on n'est pas et vouloir avoir ce qu'on n'a pas.

L'amour se construit ainsi sur la nostalgie de ce qui est à jamais perdu et qui va hanter le sujet dans sa quête de l'objet perdu : « *L'amour se construirait ainsi autour de la nostalgie d'un mieux être, d'un plus de jouissance inexorablement perdu : un impossible à être dont le sentiment serait la mise en scène, qui se répéterait dans l'émergence d'un désir métonymique constamment à la recherche de son objet* ¹²⁰ ».

C'est ce qu'explique également Chinosi, « *Cette dialectique correspond à un moment constituant, qui s'inscrit dans l'oscillation imaginaire produite par le dépassement de l'être vers un non-être, et inversement. C'est dans ce mouvement même que se constitue le sujet, entre être et non-être, précisément autour de la nostalgie amoureuse*¹²¹ ».

Dans ces stades précédictopiens, l'identification primaire à la mère, est liée à la perception ambivalente qu'a l'enfant de sa mère, qui est à la fois désirée et crainte.

A ce stade, le père, qu'il soit présent ou non réellement, n'est pas encore une figure dominante dans l'univers relationnel de l'enfant, bien que différencié de la mère.

La mère constitue donc le premier objet à partir duquel l'enfant va structurer ses liens, qui vont constituer une base pour ses relations futures, qui seront amenées à être reproduites et répétées tout au long de son existence.

III.2.c. Le stade du miroir comme l'élément fondateur du sujet

III.2.c.1. « Par le jeu des miroirs naît le Je »

Entre 6 et 18 mois, Lacan identifie un moment fondateur dans l'identité du sujet en tant que personne propre comme étant le moment de l'identification et la reconnaissance dans un miroir, à « *partir du moment où l'enfant reconnaît sa propre image dans un miroir* ¹²² ».

Pour Lacan, « l'infans » - désignant l'enfant qui ne s'exprime pas par la parole et vit dans un état d'indifférenciation avec la mère - s'identifie à sa propre image qu'il perçoit dans le miroir et en même temps identifie ceux qui l'entourent.

120 P. Chinosi. Transfert et structure en psychanalyse. L'harmattan.1996. p38

121 P. Chinosi. Op. cit.1996. p40

122 J. Lacan. Ecrits 1. Seuil.1966.p17

Le « stade du miroir » représente pour Lacan, la réussite de l'identification à l'autre : « *Il illustre le caractère conflictuel de la relation duelle. Tout ce que l'enfant apprend dans cette captation par sa propre image, c'est précisément la distance qu'il y a de ses tensions internes, celles -là mêmes qui sont évoquées dans ce rapport, à l'identification à cette image*¹²³ ».

Sans le détour de l'identification à un autre, le sujet ne peut advenir comme tel. Il ne peut advenir uniquement dans la mesure où un autre le fait exister comme tel, comme étant le témoin symbolique, sur lequel la relation imaginaire peut s'ancrer. Il inaugure aussi la reconnaissance de l'autre en tant qu'objet : « *Le sujet prend conscience de son désir dans l'autre, par l'intermédiaire de l'image de l'autre qui lui donne le fantôme de sa propre maîtrise*¹²⁴ ».

III.2.c.2. Narcissisme et construction imaginaire et symbolique du sujet

Le stade du miroir désigne ainsi le processus secondaire du narcissisme. L'enfant, dans un processus primaire de narcissisme, fonctionnait sans relations objectales, ne distinguant pas le moi du ça.

L'avènement du « je » marque en même temps l'accès à un narcissisme secondaire, fondateur d'une identification à l'objet.

Le sujet émerge à travers la captation imaginaire de l'objet : il naît de sa relation à l'autre, perçu comme miroir, dans la relation de l'autre comme semblable et différent à la fois.

Dans ce mouvement du narcissisme primaire au secondaire, l'enfant se structure et structure ses liens qu'il entretiendra tout au long de l'existence avec les objets.

A travers le stade du miroir, c'est aussi le rapport entre le symbolique et l'imaginaire qui se crée et fabrique les assises du psychisme. Comme le précise Lacan, « *L'histoire du sujet, se développe en une série plus ou moins typique d'identifications idéales qui représentent les plus purs des phénomènes psychiques en ceci qu'ils relèvent essentiellement de la fonction de l'image. Et nous ne concevons pas le Moi autrement que comme un système central de ces formations, système qu'il faut comprendre comme tel dans sa structure imaginaire et dans sa valeur libidinale*¹²⁵ ».

Ainsi, le « moi idéal » est la dimension imaginaire, essentiellement narcissique qui se fonde à partir de l'image du corps propre dans un miroir : « *Le sujet virtuel, reflet de l'œil mythique, c'est à dire*

123 J. Lacan. Op.cit. Seuil.1966.p17

124 J. Lacan. Les écrits techniques de Freud, Séminaire Livre 1. Seuil. 1991. p178

125 J. Lacan. Propos sur la causalité psychique. Ecrits. 1946. p178

l'autre que nous sommes, est là où nous avons d'abord vu notre ego-hors du nous, dans la forme humaine (.) L'être humain ne voit sa forme réalisée, totale, le mirage de lui-même, que hors de lui-même¹²⁶ »

L'enfant va s'identifier à cette image spéculaire, dans la mesure où elle est renvoyée par l'Autre – point d'appui du regard de l'enfant – comme source d'identification secondaire, où le « je » s'objective dans son rapport à la culture et au langage par la médiatisation de l'autre.

Ce moi idéal est à la fois un moyen d'éprouver son narcissisme et aussi de prendre conscience de l'écart entre la conformité à l'image et le moi réel.

C'est « l'idéal du moi » qui va représenter l'élément symbolique du sujet, agissant comme un repère, place où il se situe idéalement dans l'Autre, dans un trait de l'Autre qui lui permettra de se reconnaître en tant que sujet identifié.

« L'idéal du moi » structure les valeurs morales et éthiques requises par le surmoi pour ériger celles qui sont l'idéal auquel le sujet aspire. Il permettra de réguler la structure imaginaire du moi, les identifications et les conflits qui régissent les rapports aux autres.

La fin du stade du miroir marquera en même temps les premières identifications sexuelles où la fille et le garçon vont s'identifier, avant le complexe d'Œdipe, en fonction de l'image du pénis visible ou non-visible au désir de l'autre, comme le précise Lacan : *« Ce moment où s'achève le stade du miroir inaugure, par l'identification à l'imgo du semblable et le drame de la jalousie primordiale, la dialectique qui dès lors lie le je à des situations socialement élaborées. C'est ce moment qui décisivement fait basculer tout le savoir humain dans la médiatisation par le désir de l'autre, constitue ses objets dans une équivalence abstraite par la concurrence d'autrui, et fait du je cet appareil pour lequel toute poussée des instincts sera un danger, répondit-elle à une maturation naturelle, - la normalisation même de cette maturation dépendant dès lors chez l'homme d'un truchement culturel : comme il se voit pour l'objet sexuel dans le complexe d'Œdipe¹²⁷ »*

126 J. Lacan. Op.cit. 1991. p160

127 J.Lacan. Ecrits 1. Seuil. 1966. p97

III.3. L'Œdipe, élément fondateur du sujet

III.3. a. Le mythe d'Œdipe et la découverte Freudienne

III.3.a.1. Le mythe de Sophocle et la découverte de l'Œdipe

Freud a emprunté le complexe d'Œdipe à la tragédie grecque d'Œdipe-Roi de Sophocle : Œdipe découvre dans l'après-coup qu'il a épousé sa mère et a tué son père : *«Le mythe du roi Œdipe qui tue son père et prend sa mère pour femme est une manifestation peu modifiée du désir infantile contre lequel se dresse plus tard, pour le repousser, la barrière de l'inceste¹²⁸»*.

Freud découvre l'existence de ce complexe à partir de patientes névrosées. Elles racontent lors de leurs analyses des histoires similaires en rapport à leur sexualité infantile, avec comme point commun la présence d'un inceste ou d'une tentative de séduction de la part d'un parent.

Cette découverte de femmes victimes de leur parent a fait déduire à Freud l'hypothèse que la névrose survient des actes, attentions sexuelles vécues dans l'enfance. Il élabore ainsi sa théorie de la séduction.

Freud abandonne cette hypothèse rapidement quand il découvre le nombre important de patientes atteintes de névrose et met en doute la réalité de ces scènes de séduction, pour aboutir à la réalité d'un fantasme élaboré par la fille dans son enfance dans un rapport possible avec le parent.

Freud pose donc les fondations du complexe Œdipien, désir fantasmatique d'avoir un rapport avec un membre de la famille, comme étant littéralement un attachement amoureux, le désir sexuel de l'enfant envers le parent du sexe opposé et l'hostilité (désir de tuer) envers le parent du même sexe, considéré comme un rival.

III.3.a.2. L'importance de l'Œdipe dans la structuration de l'être humain

En 1920, Freud fait de cette théorie une notion centrale de la psychanalyse, comme point d'appui permettant d'expliquer les névroses et de montrer l'impact de la sexualité infantile sur la sexualité adulte et la structuration du psychisme.

Tout être humain est ainsi amené à traverser un jour ou l'autre ce complexe d'Œdipe, qu'il va apprendre à maîtriser et dépasser. Ce complexe laisse parfois des traces dans le psychisme et conduit alors à une voie névrotique : « *Le complexe d'Œdipe lui-même est plus ou moins accentué, il peut même subir des modifications ; mais il n'en reste pas moins un facteur régulier et très important de la vie psychique de l'enfant et on court le risque d'estimer au-dessous de sa valeur plutôt que d'exagérer son influence et les effets qui en découlent*¹²⁹ ».

L'émergence du complexe d'Œdipe prend place avec la découverte de la pulsion liée à la zone érogène phallique (stade phallique), qui inaugure une jouissance sexuelle et une curiosité de l'enfant, qui demeure à l'état latent pendant quelques temps et voit à nouveau le jour lors de l'adolescence avec un choix d'objet sexualisé.

Le complexe d'Œdipe a tendance à se décliner avec l'âge, puisqu'il doit être dépassé et survient de manière cyclique (à l'adolescence) : « *Le complexe ainsi formé est condamné à un refoulement rapide ; mais, du fond de l'inconscient, il exerce encore une action importante et durable*¹³⁰ ».

Le complexe d'Œdipe constitue donc la pierre angulaire de la connaissance de la structuration de l'être humain, comme le précise Lapeyre¹³¹ : « *Le complexe d'Œdipe constitue une formation qui organise la vie de l'être humain comme parlêtre ; il a valeur d'orientation dans le champ qui est le sien, soit celui du langage ; il ordonne, dans tous les sens du terme, ses relations* ».

Plus qu'une idée de structure, le complexe d'Œdipe est un passage pour l'enfant pour advenir en tant que sujet en partant d'une position conférée par ses parents, à une position de désir qu'il trouvera pour lui-même.

C'est ce complexe d'Œdipe qui nous paraît particulièrement intéressant d'éclaircir pour expliquer ses conséquences dans la relation à l'entraîneur.

III.3. b. La relation à la mère

III.3.b.1. Être le phallus de la mère

Pour Freud, l'Œdipe est l'attachement vécu pour le parent du sexe opposé et la haine vouée au parent du même sexe. Lacan formalise l'Œdipe à travers la différence « phallique » qui va constituer un médiateur dans les relations.

129 S. Freud. Op.cit. 1922,p192

130 S. Freud. Op.cit.1904. p56

131 M. Lapeyre. Complexe d'Œdipe et complexe de castration. Anthropos. 2000. p39

La première phase de l'Œdipe passe par la découverte de la différence sexuelle de l'enfant. Cette différence ne se joue pas sur un plan anat omique purement, mais à partir de catégories distinctes : ceux qui possèdent un pénis et ceux qui en sont démunis.

Le « phallus » constitue ainsi le symbole du manque pour l'enfant, car il perçoit que sa mère désire ce phallus, et cherche à satisfaire sa mère en s'identifiant à cet objet qu'elle dés ire et à ce qui lui est supposé lui manquer.

L'enfant tente donc de se substituer à ce phallus imaginaire pour « être ce qui manque à la mère ». Ce que Lacan a formulé sous la forme du petit a, qui permet à l'enfant d'advenir dans un désir d'être ce qu'elle n'a pas.

Il se positionne dans un premier temps en tant qu' « assujet », car n'étant pas au centre de son propre désir. En effet, l'enfant (qui n'est pas sexuellement différencié fille ou garçon) en s'identifiant au phallus désiré par la mère, se place en position aliénée, car dépendant du désir de la mère.

Pour le garçon, il s'agira d'« être » le phallus, représentant de l'o bjet tant convoité par la mère alors que pour la fille, la tâche sera plus complexe car elle en est dépourvue et il s'agira donc de « l'avoir ».

Comme le précise Lacan, pour le garçon, on peut dire qu'il n'est pas sans l'avoir, de la fille qu'elle ne l'a pas et qu'ils ont en commun de vouloir « être » le phallus d'abord pour la mère.

Mais la castration qui viendra arrêter les velléités une fois pour toute, aboutira à dire « qu'on l'ait ou qu'on ne l'ait pas, on ne l'est pas ».

III.3.b.2. La différence garçon-fille par rapport à l'objet phallique

Le garçon va donc s'identifier au phallus de la mère pour être désiré. Mais l'absence de pénis chez la mère marque une interrogation pour le garçon qui provoque un sentiment d'anxiété car il s'imagine que quelqu'un va l'en déposséder.

C'est l'angoisse de castration qui va faire intervenir le père dans la dialectique mère-enfant, car le père est possesseur de ce phallus, et fait surgir l'angoisse qu'on l'en lui dépossède. Comme le précise Pommier¹³² : « Il y a d'abord une double déception imaginaire – repérage par l'enfant du phallus qui lui manque, puis, en un second temps, perception qu'a la mère, à cette mère qui est à la limite du

symbolique et du réel, manque aussi le phallus. Suit l'appel fait par l'enfant à un terme qui soutienne cette relation insoutenable ¹³³».

Pour la fille, l'absence de pénis valorisé (elle ne peut pas l'exhiber comme le garçon) est éprouvée comme une marque imposée sur le corps. Elle pense plutôt qu'elle en a eu un auparavant et qu'elle en a été dépourvue. Elle vit dans un sentiment d'incomplétude.

Cette mutilation supposée va amener la fille à vouloir avoir le même attribut que le garçon et revendiquer à son tour une égalité avec le garçon, que Freud a nommé « *l'envie du pénis* ».

En recherchant ce dont elle est dépourvue, elle découvre en même temps que sa mère, premier objet d'amour ne possède pas non plus l'attribut, ce qui va inaugurer une phase d'hostilité contre la mère, qui ne comble pas le manque.

Le noyau du complexe d'Edipe chez la fille est différent de celui du garçon, car elle va se tourner vers le père, en contrepartie de cette hostilité contre la mère, car « *elle considère comme un signe de son infériorité l'absence d'un pénis long et visible, qu'elle envie le garçon parce qu'il possède cet organe, que de cette envie naît chez elle le désir d'être un homme* ¹³⁴ ».

Pourtant, le complexe d'Edipe au féminin a suscité de nombreuses controverses, dont Freud a lui-même avoué que ce complexe au féminin l'intriguait tant la femme constitue pour lui le « continent noir » de la psychanalyse : « *On doit se l'avouer dans l'ensemble, notre compréhension du processus de développement de la fille est non satisfaisante, lacunaire et pleine d'ombres* ».

La question du complexe d'Edipe va donc séparer les sexes, car le garçon va sortir de l'Edipe par la castration imposée par le père alors que la fille fera son entrée dans l'Edipe par la castration et la recherche du pénis manquant. Quoiqu'il arrive, l'enfant vivra ce phallus comme manque, car le garçon manque à être pour la mère et pour la fille le manque de l'avoir.

III.3.c. La question du père

III.3.c.1. La crainte du père ou l'angoisse de castration

L'introduction du père dans la dialectique mère -enfant-phallus va dépendre de la place accordée au père.

¹³³ G.Pommier.Op.cit.1995.

¹³⁴ S.Freud. Op.cit. 1922. p297

Comme le précise Lacan : « *Ce n'est pas uniquement de la façon dont la mère s'accommode de la personne du père, qu'il conviendrait de s'occuper, mais du cas qu'elle fait de sa parole, disons le mot, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au nom du père dans la promotion de la loi* ¹³⁵ ».

La mère montre que le père va permettre d'obtenir ce qui lui manque, comme désir de la mère. Ce qui va être important, est que le père soit présent dans la parole de mère, comme porteur du discours paternel.

Le père représente un élément qui perturbe la relation dans la mesure où il sépare la mère de l'enfant : il apparaît comme castrateur, car privant à la fois l'enfant de l'objet de son désir et la mère du complément phallique : il apparaît pour le garçon comme castrateur – place de celui qu'il craint – car il prive le garçon de l'objet de son désir et la mère de son complément phallique.

Ainsi, pour le garçon, l'enjeu de l'introduction du père se joue dans l'interdit sexuel posé à l'endroit de la mère par le père, montrant donc la nécessité de renoncer à vouloir être le phallus de la mère.

C'est donc ce désir qui n'est jamais comblé qui fait office de castration : l'enfant devra « *faire avec ce qui manque* » et poursuivre une quête de désir inachevé.

III.3.c.2. Le père comme fonction symbolique

Le père pris en tant que fonction symbolique représente l'interdiction, nécessaire à l'intégration des normes de la société.

Le père va être ainsi appréhendé, non pas en tant que personne, mais plutôt en tant que fonction, lieu particulier pour l'enfant, comme le précise Lapeyre : « *Le père* » ou plutôt que « *du père* », *intervient de toute façon au travers d'une personne qui peut être présente comme absente, vivante aussi bien que morte, ce qui se fait sentir, ce n'est rien d'autre que la mise en jeu d'une fonction, presque au sens mathématique du terme*¹³⁶ »

Le père, en quelque sorte advient lui aussi en tant que signifiant pour l'enfant dans sa fonction castratrice car il prend place à côté de la mère. Il vient représenter ce à quoi l'enfant aspire et qui est l'objet désiré par la mère et entre donc une fonction symbolique de père.

La place du père est maintenant du côté de l'autorité, car il est craint – comme celui qui interdit l'accès à la mère.

135 J. Lacan. Ecrits II. Seuil. 1966. p57

136 M. Lapeyre. Op.cit. 2000. P54

Comme Lacan le précise : « *Même en effet représentée par une seule personne, la fonction paternelle concentre en elle des relations imaginaires et réelles, toujours plus ou moins inadéquates à la relation symbolique qui la constitue essentiellement. C'est dans le Nom du père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi. Cette conception nous permet de distinguer clairement dans l'analyse d'un cas les effets inconscients de cette fonction d'avec les relations narcissiques, voire d'avec les relations réelles que le sujet soutient avec l'image et l'action de la personne qui l'incarne, et il en résulte un mode de compréhension qui va retentir dans la conduite même des interventions* ¹³⁷ »

Lacan nomme ainsi le « *Nom-du-Père* », passage de la loi de la métaphore paternelle, comme un élément structurant l'ordre symbolique et signifiant dans la mesure où selon que ce signifiant soit présent ou non, il amène une structuration différente dans l'organisation psychique.

En acceptant la loi du Père et l'interdit, l'enfant va ainsi poursuivre ses identifications à d'autres personnes et s'inscrire dans le registre du symbolique.

Ce Nom du père est rendu possible non pas uniquement par le père réel, mais Lacan précise par « *Un-père* », c'est-à-dire un représentant de l'autorité.

Si le signifiant « *Nom-du-Père* » ne parvient pas à s'inscrire dans l'Autre (au niveau du schéma R), une chaîne signifiante se poursuit avec cette absence qui ne peut s'inscrire dans l'organisation psychique subjective.

Lacan parle ainsi de « *forclusion du Nom-du-Père* », quand le père symbolique n'est pas présent ou que la mère ne le reconnaît pas à cette position et rend impossible l'accès au symbolique.

L'enfant ne dépassera donc pas le désir de la mère et continuera à s'identifier au phallus soumis au désir de la mère et incapable de reconnaître son propre désir et donc d'émerger en tant que sujet.

L'absence de la métaphore paternelle constitue donc un manque de repère pour l'enfant qui restera fixé dans une relation à la mère qui ne pourrait se référer à une autorité paternelle et par conséquent ne pas s'inscrire dans le registre du symbolique.

III.3.c.3. Le père pour la fille

La fille doit franchir une étape supplémentaire dans le processus oedipien, car elle a comme le garçon la mère comme premier objet d'amour.

137 J. Lacan. Ecrits 1. Seuil. 1966. p276

En réalité, elle doit frayer son chemin vers son père pour entrer dans la problématique oedipienne. Chez la fille, la phase pré-oedipienne prend une importance particulière car elle va être le prélude à de possibles fixations et refoulement.

Le père pendant cette phase est considéré comme gênant à la relation et l'entrée dans l'Œdipe permet à la fille de se séparer de sa mère, pour y trouver l'attribut phallique envers son père et se tourner naturellement vers le père comme autre objet d'amour.

Le père permet donc également d'entrer dans le complexe et d'inaugurer également un rapport au symbolique pour la fille, comme un indispensable accès à la société.

III.3.d. Les enjeux de l'identification

III.3.d.1. Se reconnaître en tant que sujet sexué

L'avènement du sujet se réalise quand il renonce à s'identifier au désir de la mère « être le phallus de la mère », et donc de conférer une position au père, comme étant porteur de ce que désire la mère. A partir de ce moment là, l'enfant peut renoncer à être « assujé » pour advenir « sujet » de son propre désir.

Le sujet va occuper une place symbolique à partir de laquelle il fonctionne : « *Le sujet jouera sa castration en fonction du phallus (seul terme à valoir comme symbole en psychanalyse) et il va par conséquent se trouver symboliquement identifié comme sujet, c'est à dire comme irrémédiablement différent de toutes les places (celles de père, de fils, etc.) précédemment évoqués¹³⁸ ».*

L'un des enjeux de l'Œdipe est d'amener l'enfant à structurer son identité sexuelle, non pas en tant que celle qui lui a été attribuée anatomiquement, mais en s'y identifiant psychiquement.

L'enfant va entamer une longue marche vers sa reconnaissance sexuelle en prenant conscience de sa différence sexuelle. L'Œdipe débute l'apprentissage pour éprouver le corps en tant que fille ou garçon.

Comme le précise Lapeyre : « *Il relève d'une structure qui le détermine et le conditionne. Cette structure implique une place pour le sujet : cette place n'est pas imposée, attribuée ou reconnue à l'enfant afin qu'il*

s'y loge ; elle est mise à sa disposition pour qu'il advienne comme sujet, c'est -à-dire pour qu'un sujet en émerge en prenant position à sa façon¹³⁹ »

La route vers la sexuation permet de se détacher des notions d'organisme, comme le précise Lacan : *« Cet organe de l'incorporel dans l'être sexué, c'est cela de l'organisme que le sujet vient à placer au temps où s'opère sa séparation¹⁴⁰ ».*

En effet, le sexe biologique ne va pas toujours correspondre avec le mode d'être du sujet, de se sentir masculin ou féminin. *« C'est là où nous voulons en venir en ce discours, que la sexualité se répartit d'un côté à l'autre de notre bord en tant que seuil de l'inconscient, comme suit : Du côté du vivant en tant qu'être à être pris dans la parole, en tant qu'il ne peut jamais enfin y tout entier advenir, dans cet en deçà du seuil qui n'est pourtant ni dedans ni dehors, il n'y a d'accès à l'Autre du sexe opposé que par la voie des pulsions dites partielles où le sujet cherche un objet qui lui remplace cette perte de vie qui est la sienne d'être sexué. Du côté de l'Autre, du lieu où la parole se vérifie de rencontrer l'échange des signifiants, les idéaux qu'ils supportent, les structures élémentaires de la parenté, la métaphore du père comme principe de la séparation, la division toujours ouverte dans le sujet dans son aliénation première, de ce côté seulement et par ces voies que nous venons de dire, l'ordre et la norme doivent s'instaurer qui disent au sujet ce qu'il faut faire comme homme ou femme¹⁴¹ »*

Cependant un autre schéma de l'Œdipe est possible sans pour autant avoir un caractère pathologique est le schéma inversé de l'Œdipe. C'est-à-dire que la structuration du sujet aboutit plutôt à une identification au parent du sexe opposé (la fille s'identifiant au père, et le garçon à la mère) : *« Le destin de cette identification au père est facilement perdu de vue par la suite. Il peut alors arriver que le complexe d'œdipe subisse une inversion, que, dans une position féminine, le père soit pris comme l'objet dont les pulsions sexuelles directes attendent leur satisfaction, et l'identification au père est alors devenue le précurseur du lien objectal au père. Cela vaut également, avec les substitutions correspondantes, pour la petite fille¹⁴² ».*

III.3.d.3. L'imaginaire dans l'identification

L'identification est un processus nécessaire et intournable de la problématique Œdipienne : *« Il a été dit que l'identification est la forme la plus précoce et la plus originair e du lien affectif ;*

139 M.Lapeyre. Op.cit. 2000, p42

140 J. Lacan. Ecrits II. Seuil. 1966. p329- 330

141 J. Lacan, Ecrits II. Seuil. 1966. p329-330

142 S. Freud. Essais de psychanalyse. Payot. 1920. p168

dans les conditions propres à la formation du symptôme, donc du refoulement, et à la suprématie des mécanismes de l'inconscient, il arrive souvent que le choix d'objet redeviennne identification, donc que le moi s'approprie les qualités de l'objet¹⁴³».

La fonction imaginaire peut poser problème dans la mesure où la rencontre avec le père réel, celui qui n'est pas forcément à la hauteur des espérances de l'enfant, va venir s'opposer à cet imaginaire et rendre possible un écart signifiant : *« C'est seulement en admettant la mort du père, c'est-à-dire en posant le père comme mort depuis toujours, comme toujours déjà mort, que le sujet peut se retrouver sans crainte et sans pitié : soutenant un respect sans vénération, soutenu par un amour im pie. Ce qui revient au fond à ceci : ne pas refuser de passer par le pouvoir du père, soit ce qu'il exerce, fût-ce à son corps défendant – c'est-à-dire sa dimension symbolique – pour être en mesure de dépasser son vouloir, soit ce qu'on s'imagine qu'il (no us) veut c'est-à-dire sa consistance imaginaire¹⁴⁴ ».*

Mais comme le précise Lacan, il n'y a pas uniquement que la discordance père réel et père imaginaire qui va venir perturber le sujet, mais également la place accordée à la mère qui contribue à mener une rivalité dans le couple : *« Encore dans cette recherche tâtonnante sur une carence paternelle, dont la répartition ne laisse pas d'inquiéter entre le père tonnant, le père débonnaire, le père tout-puissant, le père humilié, le père engoncé, le père dérisoire, le père au ménage, le père en vadrouille, ne serait-il pas abusif d'attendre quelque effet de décharge de la remarque suivante : à savoir que les effets de prestige qui sont en jeu en tout cela, et où la relation ternaire de l'oedipe n'est pas tout à fait ornise, puisque la révérence de la mère y est tenue pour décisive, se ramènent à la rivalité des deux parents dans l'imaginaire du sujet, - soit à ce qui s'articule dans la question dont l'adresse apparaît être régulière, pour ne pas dire obligatoire, en tout enfance qui se respecte : « qui est-ce que tu aimes le mieux, papa ou maman ?¹⁴⁵ ».*

143 S. Freud. Op.cit. 1920. p169

144 M. Lapeyre. Op.cit. 2000. p58

145 J. Lacan. Ecrits II. 1966. p56

III.4. Le sujet et les relations aux autres

III.4.a. Désexualisation des relations

III.4.a.1. Renforcement des mécanismes psychiques

Pendant une phase, que Freud a nommé « *période de latence* », l'Œdipe n'est plus le point central sur lequel le psychisme de l'enfant va prendre appui, mais l'endormissement du complexe va permettre aux défenses de se renforcer.

C'est une période longue (qui dure jusque l'adolescence) et qui amène à une déssexualisation des relations et un intérêt sublimé vers d'autres buts. Le psychisme se structure et permet au sujet de s'éloigner des préoccupations sexuelles, en renonçant à la fois aux hostilités et aux sentiments amoureux envers ses parents. Il s'agit également d'une période où les relations affectives sont moins chargées en intensité.

Pendant ce temps, « *la plupart des événements et tendances psychiques, antérieurs à la période de latence, sont alors frappés d'amnésie infantile, tombent dans cet oubli dont nous avons déjà parlé et qui nous cache et nous rend étrangère notre première jeunesse*¹⁴⁶ ».

Cette période de latence inaugure donc le surmoi et l'idéal du moi, par la confrontation à la castration qui a permis à l'instance symbolique de se mettre en place et à partir du refoulement des désirs du sujet.

Dans cette période, l'enfant rejette ses souvenirs dans l'inconscient, oublie ses désirs amoureux envers les parents et développe des idées de pudeur, d'ordre et de culpabilité qui fonderont son identité : « *Avant l'époque de la puberté, sous l'influence de l'éducation, se produisent des refoulements très énergiques de certaine tendances ; et des puissances psychiques comme la honte, le dégoût, la morale, s'établissent en gardiennes pour contenir ce qui a été refoulé. Et, lorsqu'à la puberté surgit la grande marée des besoins sexuels, ceux-ci trouvent dans ces réactions et ces résistances des digues qui les obligent à suivre les voies dites normales et les empêchent d'animer à nouveau les tendances victimes du refoulement*¹⁴⁷ ».

146 S. Freud. Op.cit. 1922. p306

147 S. Freud. Op.cit. 1904. p53

III.4.a.2. Relations hors du milieu familial

La période de latence est un élément intéressant sur lequel nous pouvons ainsi éclairer la relation entraîneur-entraîné où le rôle de la sexualité n'est pas encore présent. Dans ses relations, l'enfant investit des relations à des adultes hors du cadre familial, comme support d'identification : « *Il est à remarquer que, dans ces identifications, le moi copie une fois la personne non aimée, l'autre fois au contraire la personne aimée. Il ne doit pas non plus nous échapper que l'identification est, les deux fois, partielle, extrêmement limitée, et n'emprunte qu'un seul trait à la personne -objet¹⁴⁸* ».

Ces identifications familiales ne l'empêchent cependant pas d'avoir des relations hors du cadre familial, comme peut l'être une relation à l'entraîneur, souligné par Freud, car « *durant toute la période de latence, l'enfant apprend à aimer d'autres personnes – entièrement sur le modèle de ses relations de nourrisson avec sa nourrice et en continuation de celles-ci – qui remédient à son état d'impuissance et satisfont ces besoins¹⁴⁹* ».

Il est intéressant de voir que cette phase correspond à l'initiation à la pratique sportive et vient poser l'importance d'une relation à un entraîneur qui sera explorée plus loin.

La période de latence est donc un moment idéal pour débiter et poursuivre une activité physique et sportive, car les tendances sexuelles sont sublimées, c'est-à-dire détournées de leur but sexuel initial.

Il y a découverte et investissement qui peuvent se réaliser dans le sport et qui n'engagent pas le sujet dans des pratiques à haut niveau. Ceci est donc un élément à prendre en compte pour l'entraîneur dans ses enseignements.

III.4.b. Différenciation sexuelle et relations à l'adolescence

Après une période de déssexualisation des relations, survient la période adolescente qui inaugure un positionnement sexué du sujet, où viennent s'inscrire les relations aux autres.

L'adolescence postule un nouveau rapport aux autres, car le sujet qui chemine dans cette période, quittera peu à peu sa position d'enfant, pour advenir en tant qu'adulte, responsable.

Cette période est un enjeu majeur de modifications et d'identifications qui proviennent des identifications antérieures et qui seront déterminantes pour les relations futures.

148 S. Freud, Op.cit. 1920, p169

149 S. Freud, Trois essais sur la théorie sexuelle. Gallimard. 1932, p165

Les poussées des pulsions sexuelles à la puberté vont bousculer les signifiants mis en place durant l'enfance, issus de l'histoire familiale pour permettre au sujet de s'approprier ses propres signifiants, qui seront issus de son désir.

III.4.b.1. Identification et différenciation sexuelle

Bien que l'on naisse mâle ou femelle, pourrait-on dire, l'être humain devient homme ou femme. On peut dire que l'identité sexuelle va se former à partir des identifications qui découlent du complexe d'Edipe.

Dans le psychisme, l'identité sexuelle continuera de se former pour aboutir à une position qui permettra au sujet de choisir comment il s'investit dans ses relations affectives.

Comme le précise Freud : « *On sait que ce n'est qu'à la puberté que s'établit la séparation tranchée des caractères masculins et féminin, opposition qui, plus que nulle autre, a par la suite une influence déterminante sur le mode de vie des êtres humains*¹⁵⁰ ».

La différenciation sexuelle intervient au moment où les transformations viennent marquer le corps d'un accès à la procréation. Cette découverte est le point de départ de nombreux bouleversements psychiques, qui remanient l'identité du sujet.

L'adolescent va devoir reconstruire une image de lui-même, qui se détache des images de l'enfant qu'il était, en prenant appui sur les discours des autres qui l'amèneront à se positionner.

C'est au travers de nombreuses identifications que la fille et le garçon vont pouvoir se reconnaître dans leur sexualité.

Pour la fille, la reconnaissance passe par le corps, lieu de fondation de son image de femme. C'est un mouvement essentiellement narcissique, qui lui permet d'être reconnu e à sa place de femme dans la relation à l'autre.

Cela dépendra également de la place de l'Autre dans sa structuration. La fille, dans la particularité de sa structuration, a plus de difficultés à s'identifier à la mère.

La haine de la mère et la rivalité qui les oppose conduit la fille à abandonner l'identification au père et à se tourner vers l'objet qu'on désire aimer et dont elle désire être aimée.

C'est par cette relation que la fille va se tourner vers le père sans toutefois s'identifier à sa mère dans un premier temps.

III.4.b.2. Nouveaux choix d'objets

A l'adolescence, les deux sexes s'écartent des objets du complexe d'Œdipe et trouvent alors la voie libre pour un choix objectal non incestueux. Sous l'effet du primat de la génitalité, l'aspect sexuel est présent dans les relations qu'entretient l'adolescent, aux autres et aux adultes également.

On voit alors l'importance du complexe d'Œdipe qui fournira des modèles d'identifications qui permettront alors au sujet de s'orienter dans un choix hétérosexuel ou homosexuel.

Dans l'orientation hétérosexuelle, l'identification est posée sur le parent du même sexe (à la fois rival et modèle d'identification) et le sujet s'oriente vers un choix hétérosexuel. Toutefois, le sujet doit dépasser les conflits d'ambivalence œdipiens, c'est-à-dire ne pas être celui qui va prendre la place, mais celui qui va lui ressembler.

Dans le choix homosexuel, par contre, Freud indique que « *La genèse de l'homosexualité masculine est dans un grand nombre de cas la suivante : le jeune homme a été fixé à sa mère, au sens du complexe d'Œdipe, d'une manière inhabituellement longue et intense. Mais vient enfin, la puberté une fois achevée, le temps d'échanger la mère contre un autre objet sexuel. Il se produit alors un retournement soudain ; l'adolescent n'abandonne pas sa mère mais s'identifie à elle, se transforme en elle et recherche maintenant des objets qui puissent remplacer pour lui son propre moi et qu'il puisse aimer et choyer, comme il en avait fait l'expérience grâce à sa mère*⁵¹ »

Pour Freud, cette double orientation sexuelle est légitime dans la mesure où l'humain est bisexuel, et que l'amour d'objet comporte un désir de s'identifier à lui.

Ainsi l'adolescent peut avoir des amitiés plus ou moins ambiguës à leur double identique, sans se lancer dans la découverte de l'autre sexe.

C'est par le transfert de l'amour de soi à l'autre, que l'adolescent investit la relation aux autres, principalement à caractère narcissique.

On peut se demander si la présence de l'homosexualité dans le sport ne s'explique pas, car la présence de l'autre identique se révèle capitale dans les moments clés de la construction de l'identité.

Le sport permet d'éprouver ses identifications à des semblables et véhiculent cette présence amoureuse à l'autre du même sexe. Ce que Boyon ¹⁵² a évoqué en parlant de la Coupe Davis, où les identifications de « mec » sont nombreuses : Certains parlent de leur équipier comme « Je l'aime comme mec », où l'identification à ses semblables repose sur le partage de certaines valeurs avec des compagnons idéaux. C'est ce qu'a représenté Noah, en tant que Capitaine, quand Arnaud Boetsch évoque leur relation : « *Je suis comme dans un rêve, je vis avec mes idoles et ils se comportent comme des grands frères* ».

Le choix d'objet hétérosexuel intervient donc dans un deuxième temps quand l'adolescent a fondé les assises de son assurance narcissique et peut se tourner vers l'autre sexe dans la relation amoureuse.

La relation affective est un moyen pour l'adolescent de réaliser son fantasme de complétude, que Lesourd explique car « *Le sujet dans son rapport à l'autre cherchera à se compléter par l'autre dans la relation. La complétude imaginaire de l'amour, ainsi, se construira entre les divers positionnements sexués inconscients des sujets engagés dans la relation, sans tenir compte des sexes biologiques des personnes* ¹⁵³ ».

III.4.b.3. Une place pour l'entraîneur

Lors de cette période, l'adolescent est en recherche d'identification d'un modèle adulte qui vient poursuivre les identifications vécues dans les relations familiales, qui permet d'assurer une transition plus supportable dans le détachement affectif aux parents.

A ce moment là peuvent intervenir de nombreuses idéalizations qui sont le support pour les relations et qui peuvent expliquer l'importance de la relation à l'entraîneur, adulte ayant une position d'autorité, support idéal pour toutes les identifications.

Comme le précise Freud : « *Même celui qui a réussi à éviter la fixation incestueuse de sa libido n'échappe pas totalement à son influence. C'est manifestement en écho de cette phase de développement que la première passion amoureuse d'un jeune homme s'adresse, comme on le voit si fréquemment, à une femme d'âge mûr, et celle d'une jeune fille à un homme d'un certain âge investi d'autorité, qui sont à même de faire vivre pour eux l'image de la mère et du père. D'une manière générale, il est vraisemblable que le choix d'objet se fait en s'étayant assez librement sur ces deux modèles* ¹⁵⁴ »

152 D. Boyon. Coupe Davis 1991 : L'amour au masculin. 5ème colloque sport et psychanalyse. 1992. p16-20

153 S. Lesourd. Adolescence, rencontre du féminin. Eres. 1994

154 S. Freud. Op.cit. 1932. p173

Ainsi, L'entraîneur vient également occuper une place d'idéal hors du lien familial et devient le lieu de projections affectives en tout genre. Il se produit à l'égard de l'entraîneur une idéalisation qui permet de s'identifier au même objet, la pratique sportive et de se reconnaître entre sportifs.

La difficulté que pose l'institution sportive à l'adolescent vient du fait qu'elle veut favoriser une autonomie du sportif en le poussant à prendre des initiatives, là où les relations à l'entraîneur sont souvent trop directives et ne permettent pas au sportif d'ériger leur propre désir.

Il se produit donc un décalage que nous évoquons plus loin dans le chapitre suivant à travers les identifications dans le mécanisme du transfert.

De plus, ce qui va amener une nouveauté dans la relation à l'entraîneur pendant cette période est que le détachement des parents passe par une figure d'autorité en même temps qu'il est un lieu de projections diverses.

Des fantasmes peuvent venir perturber la relation entraîneur -entraîné, là où il n'en était même pas question dans les années précédentes.

C'est à partir de cette période que le rôle de l'entraîneur peut dépasser largement les compétences techniques ou scientifiques et que la relation va jouer un rôle déterminant dans le fonctionnement de l'athlète.

III.4.b.4. Différenciation sexuelle dans l'entraînement

Il est intéressant d'analyser également ce que la psychanalyse a repéré à propos de la différence sexuelle à l'œuvre dans le cadre de l'entraînement.

Labridy¹⁵⁵ distingue d'ailleurs différentes modalités suivant le sexe. Dans une relation entre hommes ; le point d'accord se fonde sur la logique sportive, sur les valeurs phalliques qui sont la compétition entre hommes (prouver à l'autre -homme que l'on peut être également homme). Par exemple, la communication entre hommes peut passer par des paroles d'insultes , de provocations suscitant l'orgueil masculin. L'entraîneur joue sur cette virilité pour stimuler la performance.

Dans la relation entraîneur-homme et entraînée-femme se joue d'autres scénarios, notamment celui de la relation sexuée, voire sexuelle ; en tout cas faite de différences marquées.

Des positions fantasmatiques peuvent s'y jouer et transformer les liens entraîneurs - entraînés. Parfois même se jouent des répétitions mutuelles, faites de constructions inconscientes qui aboutissent parfois à des conflits inexplicables : « *L'échange homme-femme vient surdéterminer la relation d'entraînement, l'altérité et la différence entre nt en jeu là où fonctionnait « le même », une habitude et des évidences du point de vue des hommes. Ainsi la construction de la relation entraîneur-entraîné doit prendre du temps, nécessite des échanges, les femmes remettant en question les « évidences* ¹⁵⁶ ».

La difficulté de la relation avec des entraînés se pose également en matière de groupe : les femmes semblent moins disposées à accepter le groupe que les hommes et exigent plus d'exclusivité dans la relation à l'entraîneur : « *Les femmes dans la pratique sportive font moins groupe que les hommes, elles ouvrent à un questionnement sur le lien social qui ne fait pas masse anonyme, ou foule freudienne, mais plutôt série de singularités, qui mettent l'accent sur l'extrême solitude des êtres parlants se cherchant dans la rencontre et dont la relation entraîneur-entraîné peut devenir le prétexte* ¹⁵⁷ ».

Dans la relation où la femme entraîne des hommes ; on ne peut établir de symétrie par rapport au modèle entraîneur-homme et entraînée-femme. La femme entraîneuse introduit une différence par la nécessité de mener un groupe d'hommes (dans les sports collectifs) ou un seul homme (dans les sports individuels).

Elle entraîne parfois en se positionnant comme un homme, annulant ainsi la part de féminité en elle. Ou alors, elle entraîne en utilisant ses atouts féminins dont Labridy distingue l'étrangeté entre « *l'étrangeté idéalisée (utilisation de la féminité ou de la beauté pour stigmatiser certaines performances des femmes : le sport n'est pas fait pour elles, pour leur gentillesse, leur douceur)* » et « *l'étrangeté péjorative : ce sont des emmerdeuses, elles parlent, elles se racontent, elles sont toujours en train de fouiller dans leur sac..* ».

Pourtant la rencontre à la femme entraîneuse ouvre également une perspective amoureuse mais qui reste inexplorée comparée à la perspective amoureuse présente dans une relation entraîneur-homme et entraînée.

156 F Labridy. Op.cit. 2001

157 F Labridy. Op.cit. 2001

III.4.c. Le nécessaire dépassement

« Nous apprenons qu'à l'époque de la puberté, lorsque l'instinct sexuel s'affirme dans toute sa force, les anciens objets familiaux et incestueux sont repris et pourvus d'un caractère libidineux. Le choix de l'objet par l'enfant n'était qu'un prélude timide, mais décisif, à l'orientation du choix pendant la puberté. A ce moment s'accomplissent des processus affectifs très intenses, orientés soit vers le complexe d'Edipe, soit vers une réaction contre ce complexe, mais les prémisses de ces processus n'étant pas avouables doivent pour la plupart être soustraites à la conscience. A partir de cette époque, l'individu humain se trouve devant une grande tâche qui consiste à se détacher de ses parents ; et c'est seulement après avoir rempli cette tâche qu'il pourra cesser d'être un enfant, pour devenir membre de la collectivité sociale. La tâche du fils consiste à détacher de sa mère ses désirs libidineux, pour les reporter sur son objet réel étranger, à se réconcilier avec le père s'il lui a gardé une certaine hostilité, ou à s'émanciper de sa tyrannie lorsque, par réaction contre sa révolte enfantine, il est devenu son esclave soumis. Ces tâches s'imposent à tous et à chacun ; et il est à remarquer que leur accomplissement réussit rarement d'une façon idéale, c'est-à-dire avec une correction psychologique et sociale parfaite. Les névrosés eux, échouent totalement dans ces tâches, le fils restant toute sa vie courbé sous l'autorité du père et incapable de reporter sa libido sur un objet sexuel étranger. Tel peut être également mutatis mutandis, le sort de la fille. C'est en ce sens que le complexe d'Edipe peut être considéré comme le noyau des névroses¹⁵⁸ »

III.4.c.1. Détachement des figures parentales

Ce complexe d'Edipe qui réapparaît à l'adolescence, comme marque de remaniement de l'identité sexuée, témoigne souvent d'un conflit dans la relation aux parents. Ce conflit est indispensable pour que l'adolescent se détache de ses figures parentales.

Ainsi, Freud a supposé que chaque individu se voit imposer la tâche de « maîtriser » ce complexe et de renoncer à l'investissement des figures parentales au profit de nouveaux objets d'amour hors du cadre familial. Ce dépassement demeure au niveau abstrait du sujet, dans ce que Lapeyre a nommé « l'irreprésentable ».

Ce dépassement du complexe Oedipien permet ainsi à l'adolescent de se positionner en tant que sujet désirant, responsable de son propre destin.

Ceci permet de comprendre l'importance du dépassement de ce complexe qui a mène à se tourner par la suite vers un partenaire hors du lien familial.

III.4.c.2. Les diverses anomalies de l'Oedipe

Ainsi, la position face à l'Oedipe est également une source de savoir pour repérer les éventuelles stases qui se produisent chez un individu et qui renseignent sur une éventuelle maladie mentale.

Par exemple, la névrose est caractéristique d'un sujet qui n'a pas résolu son Oedipe, c'est - à-dire qui n'a pas réussi à le dépasser : « *Il est tout à fait certain qu'on doit voir dans le complexe d'oedipe une des principales sources de ce sentiment de remords qui tourmente et si souvent les névrosés*¹⁵⁹ ».

C'est-à-dire que les empreintes oedipiennes continuent de perturber le psychisme du sujet qui ne « liquide » pas son complexe et sur lequel vont reposer les relations aux autres, comme le précise Freud : « *Il ne faut pas que sa libido reste fixée à ces premiers objets ; elle doit se contenter de les prendre plus tard comme modèles et, à l'époque du choix définitif, passer de ceux-ci à des personnes étrangères. L'enfant doit se détacher de ses parents : c'est indispensable pour qu'il puisse jouer son rôle social*¹⁶⁰ »

D'un autre côté, la psychose se caractérise plus chez un sujet dont la problématique Oedipienne est absente.

L'enfant n'ayant pas réussi à s'inscrire dans l'Oedipe, ne réussit pas à s'identifier ni au père ni à la mère et entraîne des relations aux autres qui ne sont pas investies affectivement.

Ainsi, les projections narcissiques ne trouvent pas de lieu où se poser et l'absence d'identification ne permet pas au moi de s'unifier.

On observe alors un repli interne, couplé d'un narcissisme où le sujet se coupe du monde des adultes. Comme l'adolescent n'est pas entré dans l'oedipe, son surmoi n'est donc pas achevé et son idéal du moi est fortement attaché à son narcissisme, laissant place à d'autres figures, comme point d'appui d'identifications.

Il est donc nécessaire d'observer ces diverses conséquences de l'Oedipe pour s'intéresser au lien qu'entretient le sportif avec son entraîneur et détecter d'éventuels investissements qui soient d'ordre pathologique.

159 S. Freud. Op.cit. 1922,p312

160 S. Freud. Op.cit. 1904. p57

Chapitre 4

ANALYSE DU TRANSFERT DANS LA RELATION ENTRAINEUR-ENTRAINE

« Il ne faut pas croire que l'analyse crée le transfert et que celui-ci ne se produise que dans l'analyse. L'analyse ne fait que découvrir et isoler le transfert. Le transfert est un phénomène humain général, il décide du succès dans tout traitement où agit « l'ascendant » médical, bien plus, il domine toutes les relations d'une personne donnée avec son entourage humain⁶¹ ».

Comprendre la relation qui lie l'athlète à son entraîneur par l'intermédiaire de la psychanalyse passe également par l'éclairage du transfert à l'œuvre dans la relation.

Si la relation évolue du début à la fin, la place que prend l'entraîneur pour le sportif se métamorphose lentement, influencée par les identifications antérieures.

Ainsi, l'éclairage du transfert dans la relation entraîneur-entraîné apparaît comme un élément indispensable pour comprendre à quelle place vient s'inscrire l'entraîneur.

On verra que ce transfert déforme la relation à l'autre, dans la mesure où il est sous-tendu par une connaissance infime et sans faille que le sportif lui suppose.

Ainsi, le transfert est un outil indispensable à l'entraîneur pour saisir la place qu'il représente, c'est-à-dire dans la poursuite de signifiants antérieurs et dont il méconnaît trop souvent l'importance conférée par le sportif.

Le transfert apporte un éclairage essentiel sur les investissements amoureux qui peuvent se réaliser aux dépens de l'entraîneur, et permet également de cerner les ruptures, parfois brutales, comme conséquences d'un investissement qui n'a pas trouvé ses réponses.

IV.1. Généralités sur le transfert

IV.1.a. Définitions

Dans sa définition étymologique, le terme « transfert » évoque l'idée d'un déplacement, d'une circulation d'un endroit à un autre.

En psychanalyse, le transfert traduit cette idée de déplacement, en terme d'affects : la personne de l'analyste – ce qu'il représente pour le patient – est ainsi le lieu de transfert de tendances et de fantasmes du sujet qui découlent d'affects de la prime enfance.

L'apport de la psychanalyse sur ce point, a permis de débusquer les effets du transfert, où « *les désirs inconscients qui s'actualisent sur certains objets dans le cadre d'un certain type de relation établi avec eux et éminemment dans le cadre de la relation analytique*¹⁶² ».

L'analyse, lieu où le sujet dit, parle, dévoile son histoire intime, par l'intermédiaire du langage, explore les voies de l'inconscient qui prennent forme dans la relation à l'analyste, par le détour au transfert.

Ainsi, le transfert est une dimension incontournable de la cure, curieux phénomène survenant lors de l'analyse qui a intrigué Freud lorsque que sa patiente Dora a interrompu brutalement son analyse au bout de trois mois de traitement.

Considérant cette analyse comme un échec, Freud a ensuite découvert un savoir dans l'après-coup : il réalise que la place d'analyste n'est pas anodine, mais qu'elle est plutôt chargée de significations qui « *charrient des torrents de réactions* » de ses patients. A sa place d'analyste, il avait été substitué à un autre. Ce cas « Dora » fut loin d'être un phénomène isolé.

Freud a ainsi conclu que le transfert est un aspect incontournable de la cure, soutenu par des sentiments tantôt amoureux, tantôt hostiles envers l'analyste : « *Chaque fois que nous traitons psychanalytiquement un névrosé, ce dernier subit l'étonnant phénomène que nous appelons transfert. Cela signifie qu'il déverse sur le médecin un trop-plein d'excitations affectueuses souvent mêlées d'hostilité, qui n'ont leur source ou leur raison d'être dans aucune expérience réelle ; la façon dont elles apparaissent, et leurs particularités, montrent qu'elles dérivent d'anciens désirs du malade devenus inconscients*¹⁶³ ».

162 J. Laplanche., JB. Pontalis. Vocabulaire de la psychanalyse. PUF. 1967-1994. p492-499

163 S. Freud. Op.cit. 1904. p61

Laplanche et Pontalis ont tenté de définir le transfert comme étant : « *constant, omniprésent, dans les relations professionnelles, hiérarchiques, amoureuses, etc. Dans ce cas, la différence avec ce qui se passe dans le cadre d'une analyse consiste en ce que les partenaires soient en proie, chacun de leur côté, à leur propre transfert, ce dont ils n'ont, le plus souvent, pas conscience ; de ce fait, n'est pas aménagée la place d'un interprète, telle que l'incarne l'analyste dans le cadre de la cure analytique*¹⁶⁴ ».

C'est ainsi que Freud a émis l'hypothèse que le transfert n'est pas seulement un phénomène observable dans les relations analyste -patient, mais qu'il a bien lieu dès lors que deux personnes se rencontrent.

De ce fait, la relation entraîneur-entraîné semble un terrain passionnant, éclairé par le point de vue de la psychanalyse, car elle permet de rendre compte des aspects transférentiels en jeu dans la relation humaine.

IV.1b. Les ressorts du transfert selon Freud

Pour Freud, le transfert est un déplacement d'affects reportés sur la personne du médecin, révélant ainsi les signifiants antérieurs mis à jour dans une nouvelle relation où « *Le transfert est dû non seulement aux idées et aux espoirs conscients du patient, mais aussi à tout ce qui a été réprimé et devenu inconscient*¹⁶⁵ ».

A l'instar des rêves, des actes manqués et des lapsus, le transfert est un produit de l'inconscient, élément capital pour comprendre les mécanismes de l'inconscient lui-même.

Outre les affects qui sont témoignés dans le transfert, Freud y a montré également, dans ces « *Etudes sur l'hystérie* » (1895), l'importance de la répétition et la résistance au transfert.

Pour lui, l'analyse déploie un « *automatisme de répétition* », voire de « *compulsion de répétition* » qui est révélé au travers du processus transférentiel : « *Ce qui n'est pas arrivé de la manière qui eût été conforme au désir est annulé par sa répétition ; à cela s'ajoutent dès lors tous les motifs de s'attarder à ces répétitions*¹⁶⁶ ».

Mais la particularité de cette répétition, est qu'elle s'ignore totalement en tant que telle et se révèle quand les résistances surviennent : « *Si le ou la malade ressent le puissant besoin érotique qui se*

164 J. Laplanche, JB. Pontalis. Op.cit. 1967-1994. p492-499

165 S. Freud. La technique psychanalytique. PUF. 1992. p52

166 S. Freud. Inhibition, symptôme, angoisse. PUF. 1951. p42

dissimule derrière le transfert positif, il se croit passionnément épris ; si le transfert s'inverse, le sujet se sent offensé, délaissé, il hait l'analyste comme un ennemi et est tout prêt à abandonner son analyse ¹⁶⁷».

Dans ces répétitions, Freud émet l'hypothèse que ce sont des questions irrésolues sur l'amour qui se jouent : ce qui a été aimé et qui n'a pas pu être achevé (car l'interdit de l'inceste pose à l'enfant dès le départ la renonciation à son amour pour le parent) est déplacé dans une autre relation.

Le transfert fonctionne alors à travers le filtre des fantasmes cristallisés autour de la personne de l'analyste, pour qui l'analysant éprouve des affects plus ou moins positifs et qui sont symptomatiques d'un savoir inconscient.

L'analyste, se révèle donc comme un support pour permettre les effets du transfert, où il ne fait que prêter sa personne.

Mais pour Freud, le transfert est un élément incontournable du processus analytique, car il est nécessaire pour aboutir à la fin de l'analyse et à la guérison du patient.

Bien plus que les effets de langages contenus dans la cure, le transfert est le moyen pour le patient d'expérimenter, de mettre en acte sa propre réactualisation d'éléments inconscients, auxquels il aura trouvé sens.

Le transfert agit alors comme une métamorphose pour le patient d'une manière définitive car « *ce que le patient a vécu sous la forme d'un transfert, jamais plus il ne l'oublie et cela comporte pour lui une force plus convaincante que tout ce qui a été acquis par d'autres moyens* ¹⁶⁸».

IV.1.c. Le transfert selon Lacan

Le transfert, théorisé par Lacan permet d'éclairer le transfert aux signifiants. Le transfert serait ainsi le produit d'une rencontre, qui engendre un non-savoir irréductible, comme conséquence de la structure des sujets.

Pour Lacan, la problématique du transfert se fixe autour de l'adresse de la parole. La parole est un médiateur dans le transfert des coordonnées inconscientes du sujet, parole qui est adressée en réalité à une autre personne que la personne de l'analyste.

167 S. Freud. Abrégé de psychanalyse. PUF, (1938) 1975. p42-45

168 S. Freud. Op.cit. (1938) 1975.p45

C'est l'autre qui est représenté par le sujet transféré qui est destinataire du message initial. Dès qu'il y a parole, il y a la présence d'un transfert : « *A chaque fois qu'un homme parle à un autre d'une façon authentique et pleine, il y a, au sens propre, transfert, transfert symbolique* ¹⁶⁹ ».

Le transfert, au sens Lacanien, met le sujet aux prises dans les filets du désir d'un Autre, dont il vient découvrir sa propre énigme sur ce désir.

En prenant appui sur Aristote, Lacan évoque que « *L'Autre n'est pas un sujet, c'est un lieu auquel on s'efforce de transférer le savoir du sujet* ¹⁷⁰ ». C'est bien à cette place d'Autre que l'analyste vient se poser, en détenteur de ce savoir inconscient qui est représenté par l'Autre.

Lacan parle alors du savoir que le patient suppose à l'analyste, en le plaçant en position de « *sujet supposé savoir* ». Le savoir qui est supposé, au Sujet Supposé Savoir (SsS) n'est pas forcément un reflet de la réalité mais fonctionne sur cette illusion dans la réalité.

L'analyse maintient cette illusion du savoir à propos du sujet, qui serait détenu par l'analyste, sur ce qui le fait souffrir réellement et ce pourquoi il demande de l'éclairage, que va reposer les ressorts du transfert. Pour Lacan, « *dès qu'il y a quelque part le sujet supposé savoir (...), il y a transfert* ¹⁷¹ ».

Pour Lacan, cette explication du savoir supposé à l'analyste permet d'expliquer que le transfert fonctionne bien avant la rencontre avec l'analyste, par les suppositions faites à priori sur ce que l'analyste va réussir à dénouer des éléments conflictuels du sujet, comme il le précise : « *L'analyste, tient cette place pour autant qu'il est l'objet du transfert. L'expérience nous prouve que le sujet, quand il entre dans l'analyse est loin de lui donner cette place* ¹⁷² ».

Cette méprise, où l'analyste est mis dans une position de désirable, car le savoir est un objet de désir, permettra aussi d'aboutir à la fin de l'analyse, par la découverte du non-savoir de l'analyste. Resweber (1996) exprime l'évolution dans la cure et la nécessité de placer l'analyste dans la position de Sujet supposé Savoir, où « *le sujet supposé savoir n'est qu'une fiction passagère, une illusion fiduciaire d'avenir, une tromperie nécessaire dont la fin du transfert implique la dissolution. Il est supposé tel, pour être ensuite dé-supposé, c'est à dire posé comme objet d'inconscient* ¹⁷³ ».

169 J. Lacan. Les écrits techniques de Freud. Séminaire Livre 1. Seuil. Champ Freudien. 1991. p127

170 J. Lacan. Séminaire sur l'identification. 15 Novembre 1961

171 J. Lacan. Les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse. Seuil. 1966. p258

172 J. Lacan. Op.cit. 1966. p259

173 J.P. Resweber. Op.cit. 1996

Ainsi, Lacan a métaphorisé les ressorts de la relation transférentielle en élaborant le schéma L, schéma de l'intersubjectivité où S et A représentent l'analyste et l'analysant et a et a' leur moi respectif. Ce schéma montre comment, à travers le transfert, la relation se dispose entre deux sujets, par l'intermédiaire de l'axe imaginaire a-a' qui comporte une signification à double sens.

Les sujets sont reliés dans la mesure, où chaque Sujet doit prendre conscience de l'autre à la fois sur un plan imaginaire et sur un plan symbolique, comme témoin de son existence.

Le transfert illustre pour Lacan, ce passage de signifiants entre S et A où la place occupée par chacun s'accomplit en fonction de l'axe imaginaire a-a'.

C'est la dialectique des sujets qui fait ressortir le transfert sans quoi il n'existerait pas l'un pour l'autre : « *Un seul Sujet n'aurait jamais eu l'occasion d'occuper une place de Sujet : la promotion de l'être dans une subjectivité suppose l'existence d'un autre que soi, et la reconnaissance imaginaire préalable à cet autre*¹⁷⁴ ».

La problématique du Sujet Supposé Savoir apparaît comme un élément de savoir dans la relation entraîneur-entraîné, où le savoir en jeu est en réalité d'un autre ordre que le savoir technique ou scientifique, mais plutôt un savoir inédit, singulier qui se dégagerait de chaque athlète.

Comme l'a précisé Ragni (1990) : « *Etre entraîneur, c'est occuper une place dans la relation avec un athlète qui nous suppose un savoir et nous demande quelque chose : qui nous suppose un savoir ou un savoir-faire, nous demande de le faire réussir*¹⁷⁵ ».

IV.2. Processus transférentiels en jeu dans la relation

IV.2.a. Positions imaginaires

La relation entraîneur-entraîné est un lieu où des positions imaginaires vont permettre à l'un et à l'autre de s'introduire dans les mécanismes du transfert.

174 P. Chinosi. Op.cit. 1996, p98

175 P. Ragni. La relation entraîneur-entraîné : une demande d'amour à transférer à la technique. DEA non publié. Université Nancy 1. 1990

D'une manière similaire au cadre analytique, l'entraîneur va venir se poser à une place, où inconsciemment et même avant la rencontre, des fantasmes, des affects et des représentations imaginaires seront projetées sur sa personne.

La place que vient occuper l'entraîneur, s'accapare de l'idéal du moi : il incarne la représentation de l'idéal à atteindre pour l'athlète qui cherche à réaliser son propre narcissisme à travers l'idéalisation d'un autre.

Le transfert va révéler en réalité, les conflits internes de l'athlète qui s'extériorisent dans la relation qui va se nouer avec l'entraîneur, dans laquelle l'image de ses parents, de son propre surmoi et de son idéal du moi vont se projeter.

Cependant, dans de nombreux cas, la particularité de l'expérience sportive sera une occasion de revivre avec l'entraîneur, des expériences vécues préalablement avec les parents, alors même que l'athlète est encore jeune ou n'a pas encore quitté le cocon familial.

L'image que l'autre reflète, c'est-à-dire dans ses dimensions magiques (pour certains sportifs, les qualificatifs ne manquent pas) et pouvoirs « extraordinaires », permet de placer l'entraîneur à une place de magicien, possédant les secrets pour réaliser les performances.

C'est ce que Boyon¹⁷⁶ a montré à travers l'exemple de la Coupe Davis où Noah, capitaine, apparaît comme affublé de tous les superlatifs par les joueurs, le qualifiant de quelqu'un qui « sait écouter », « sait préserver des erreurs du passé car il les connaît lui-même », sait aussi « trouver les mots », le confident infallible, point central de l'équipe.

De cet idéal, aucune faille n'est acceptée. Et pourtant, la dés-idéalisation de l'entraîneur est nécessaire à l'athlète pour sortir d'une emprise, s'affranchir et faire la dissociation entre le savoir et la personne qui le représente.

D'un côté, l'appui idéal conféré à l'entraîneur est celui qui va soutenir l'athlète dans ses sacrifices, dans ses heures d'entraînements et d'un autre, c'est à partir de cet idéal que les ruptures peuvent survenir quand l'idéalisation meurt et laisse place aux désillusions que l'entraîneur ne soit qu'un homme ordinaire.

C'est dans cette faille imaginaire que l'entraîneur vient se poser et qu'il risque parfois, par méconnaissance de ce processus, d'y tomber à son tour en répondant aux demandes affectives de l'athlète : il naviguera à travers les insistances de l'athlète, en quémandant de l'attention, par fois exclusive.

176 D. Boyon. Op.cit. 1992

C'est donc à partir de cette position imaginaire que va se jouer la demande qui risque à un moment donné de submerger l'entraîneur, mal averti. On peut voir dans quel désarroi est laissé l'entraîneur, sous le poids des responsabilités et de la nécessité de la performance, quand la relation avec l'athlète dépasse largement le cadre de la compétition.

IV.2.b. Enjeux symboliques

Le symbolique, c'est le lieu de l'Autre, c'est ce qui se nomme. Au niveau symbolique, il faut considérer non pas l'entraîneur en tant que personne, mais la personne qu'il représente ; c'est-à-dire un autre que lui-même : l'entraîneur va délimiter un cadre symbolique à l'intérieur duquel vont s'organiser les échanges avec ses entraînés.

Placer les enjeux symboliques autour de l'entraîneur, l'amène à être situé en tant qu'Autre symbolique, c'est-à-dire celui qui va venir représenter la loi, la règle, la structure et les interdits.

L'entraîneur, va être pris dans une figure d'autorité, figure de « repère » structurant et essentiel pour l'athlète, tout comme l'est un enseignant comme le précise Herfray (1997) : « *Ils représentent bien autre chose que ce qu'ils sont : ils représentent ce « sujet supposé savoir » ce qui est juste, ce sujet aimé et qui éveille l'amour du savoir qu'il est supposé avoir. C'est par amour pour lui que le désir s'investit dans le savoir et le devoir*¹⁷⁷ »

Il s'agit donc de « représentation » d'une fonction symbolique, qui va permettre par l'intermédiaire du transfert, de délimiter la relation et de confronter l'athlète à ses propres questions sur son rapport à l'autorité et à ses coordonnées symboliques.

L'entraîneur, est aussi celui qui va servir de « re-père » symbolique pour l'athlète, aussi bien dans le domaine sportif, que dans sa structuration psychique.

En représentant l'Autorité, il va diriger, amener, décider, et selon sa façon de procéder, amener l'athlète en le guidant vers ses objectifs. Comme le précise Resweber (1996) : « *L'accompagnateur est le facilitateur et l'orienteur qui, l'index pointé, dépasse les obstacles, en montrant la perspective, la visée, l'horizon* ».

177 C. Herfray. La psychanalyse hors les murs. Desclée de Brouwer. 1997. p119

IV.2.c. De l'identification

L'identification est un processus indispensable dans la formation du sujet et témoigne de la présence du transfert dans la relation entraîneur -entraîné.

Chaque enfant, adolescent, cherche un support pour s'identifier à travers les relations avec d'autres sujets (notamment adultes).

L'entraîneur vient alors se positionner dans ce cadre de référence où il devient un autre adulte, objet d'identification hors de la structure familiale.

Le processus d'identification se met en place, à partir du moment où l'entraîneur est identifié comme porteur de l'Idéal du Moi, qui permet au sujet de placer les assises de sa propre personnalité.

L'investissement narcissique dans l'autre, par l'intermédiaire de l'identification, permet de trouver un substitut à l'image de soi idéale. Ainsi, le sportif dépasse son propre narcissisme primaire et extrait d'un autre sujet les qualités qu'il aimerait posséder en lui-même.

Le chemin vers la structuration de sa propre personnalité sera donc jonché de diverses identifications.

L'identification à un adulte hors du milieu familial a une importance qu'elle viendra combler la perte des premiers objets investis (les parents), modèles d'identifications infantiles en permettant d'investir d'autres objets d'identifications. Ce que nous avons déjà évoqué dans le chapitre précédent, sur la particularité de la relation entraîneur -entraîné à l'adolescence.

On peut saisir l'importance que vient prendre la place de l'entraîneur, en point de mire de ce que le sportif attend de lui-même, parfois aussi renforcé par le fait que l'entraîneur ait été sportif de haut niveau auparavant et qu'il projette une image de lui prestigieuse.

Pour Lacan, l'identification est « *la transformation produite chez le sujet quand il assume une image¹⁷⁸* », et prend forme dans l'identification aux désirs des autres.

Lacan parle d'ailleurs de plusieurs niveaux d'identifications à l'autre dans le transfert, notamment sur la nature du transfert, où on peut trouver une identification « *à celui auquel nous*

178 J. Lacan. Le stade du miroir. Ecrits 1. Seuil. p90

*demandons quelque chose dans l'appel d'amour*¹⁷⁹ » ; où par contre celle-ci se produit quand l'autre ne répond pas à l'amour et où le sujet s'identifie à « *celui-là même auquel nous nous adressions comme à l'objet de notre amour, avec ce passage si sensible de l'amour à l'identification* ». Dans une autre version, l'identification permet de s'identifier à l'objet qui est désiré par l'autre et auquel le sujet peut s'identifier. Lacan nomme ces différents niveaux d'identifications : l'idéal du moi, le moi idéal et le moi désirant.

L'identification se repère également par des répétitions, où l'autre est identifié à travers un trait qui serait distinctif et similaire à des personnes déjà aimées. Pour Freud, on aimerait alors celui qui porte le trait de l'objet aimé auparavant et que les êtres aimés se rassembleraient autour de ce trait, que Lacan a qualifié de « trait unaire ».

Dans l'analyse, ces identifications vont être repérables à travers la nature du transfert, soit par un transfert qui pourra prendre une forme négative (voire agressive) ou positive (voire amoureuse) et va donc reposer sur l'ambivalence des sentiments éprouvés par l'analysant – sentiments refoulés de l'enfance dans les relations primaires aux parents.

Ce processus est présent dans l'analyse, selon Pommier, où « *Dès que l'analyse commence, les identifications actuelles et les choix d'objet de l'analysant se mettent en acte dans le transfert. Cependant, cet investissement reste d'abord opaque pour celui qui l'effectue comme pour celui qui le subit. En effet, le premier méconnaît ce qu'il demande – qui se trouve déjà réalisé dans sa parole (l'analysant méconnaissant le fait même qu'il demande une satisfaction transférentielle à l'analyste. Et le second ne peut se rendre compte de ce que lui est demandé qu'avec un temps de retard* ¹⁸⁰ ».

Mais comme tout processus présent dans le transfert, l'identification procède d'une ambivalence, entre l'image que le sujet désirerait atteindre et la rivalité qui s'affirme avec celui dont il emprunte les traits. Inconsciemment, l'entraîneur, figure paternelle, permet à l'athlète de s'accaparer le pouvoir et de s'affirmer à travers cette identification.

Comme au début d'une relation entraîneur-entraîné, l'entraîneur est encensé, sa personne est idéalisée et amène souvent un transfert positif, où les performances s'enchaînent. Mais dès lors que ce sentiment positif n'est pas retourné, la souffrance peut se mettre en place et inaugurer un transfert négatif possible, responsable de ruptures ou de conflits.

C'est de la teneur de l'idéalisation dont va réussir à se départir l'athlète et prendre du recul contre ses propres défenses que va se jouer l'identification : « *L'idéalisation de chaque personne*

179 J. Lacan. *Le transfert*. Seuil. 1991. p 178

180 G. Pommier. *Op.cit.* 1995. p34

*transférentielle programme en quelque sorte sa propre fin, car, plus l'identification sera idéalisée, plus la demande qui lui sera adressée prendra un caractère absolu. Et comme l'analysiste ne saurait honorer une demande aussi impossible à satisfaire, il se meut sur cette arête où plus l'idéal sera élevé, plus il sera près de sa chute*¹⁸¹ ».

Les dangers du processus identificatoire dans la relation entraîneur -entraîné sont présents, car le risque de narcissisme guette chacun des acteurs, qui se reflètent l'un dans l'autre par l'intermédiaire de l'axe imaginaire.

L'écueil serait de ne pas permettre à l'athlète de se libérer de ses chaînes identificatoires, et ne pas accéder à ses propres références symboliques.

En effet, le processus d'identification, par l'intermédiaire du transfert, n'épargne pas l'entraîneur du phénomène, car l'athlète peut également répondre à un manque, et surtout venir correspondre à une attente particulière pour l'entraîneur. Comme le précise Chinosi (1996) : « *Le transfert se construit sur ce que le Sujet, dialectiquement, peut adresser (c'est -à-dire inaugurer dans une parole) à un autre, en élaborant sa relation à l'ordre symbolique autour de cette adresse, afin de mettre en scène la demande elle-même : elle porte sur ce qui manque, la part de l'autre, la jouissance, le réel inamovible, qui occupe toujours la même place au sein de la structure*¹⁸² ».

IV.2. d. L'énigme de la place du père

Parmi les identifications plurielles qui sont présentes dans la relation entraîneur-entraîné, une particularité s'est dégagée dans le sport par rapport à la place du père dans la relation.

En effet, de nombreuses recherches ont remarqué, dans les relations qui ont structuré le sportif dans son passé, une place conférée au père dans les discours des athlètes.

Freud a montré également la particularité de la relation entre hommes dans l'analyse, qui se soutient également du transfert : « *Chez ses patients mâles, le médecin observe aussi plus souvent que chez les femmes une force de transfert qui, à première vue, paraît en contradiction avec tout ce qui a été décrit jusqu'à présent : le transfert hostile ou négatif*¹⁸³ ».

Cette place est souvent questionnée dans la relation entraîneur -entraîné, qui dans le milieu sportif, voit souvent un entraîneur masculin plutôt que féminin.

181 G. Pommier. Op.cit. 1995. p155

182 P. Chinosi. Op.cit. 1996. p90

183 S.Freud. Op.cit. 1922. p420

Mais serait-ce seulement cette différenciation sexuelle qui serait à la base d'une répétition d'une relation au père quand l'entraîneur est un homme ?

L'entraîneur, serait pour beaucoup un substitut paternel dans la carrière du sportif et serait un support d'identification, comme le précise Carrier (2002) : « *Apparemment souvent au monde sportif, le père de ces athlètes est aussi fréquemment une figure très aimée et relativement absente, du fait d'un décès, d'un abandon lors de la naissance ou lors d'une séparation du couple parental. Parfois même cette image paternelle est synonyme de fragilité (maladie, handicap, alcoolisme) ou d'échec (professionnel, relationnel)*¹⁸⁴ ».

Il y aurait donc un transfert qui s'effectuerait de la relation initiale au père à celle de l'entraîneur. Ce transfert s'effectuant sur fond d'idéalisation au père « magique » dont le premier entraîneur fait souvent figure de lien : « *Cet attachement au père dyadique concerne essentiellement le lien avec le premier entraîneur, véritable initiateur, dont l'évocation et le souvenir permettent de conforter un narcissisme fragilisé*¹⁸⁵ ».

Chamalidis¹⁸⁶ (2000) a également identifié la place de l'affectivité entre hommes dans la relation entraîneur-entraîné. Il cite l'exemple d'un athlète qui recherchait dans l'entraîneur la présence paternelle perdue à l'âge de 13 ans. D'ailleurs ce lien a été retrouvé dans ce que l'entraîneur dit : « *J'oserais dire qu'à une certaine époque, et pour paraphraser une formule connue : « lui, c'était moi, et moi c'était lui ». L'un des moments les plus délicats à surmonter, dans notre longue collaboration, marquée par tant de titres et de médailles, a donc été après les Championnats de Tokyo. Il fallait que je m'efface : je l'ai fait en ne pensant qu'à son bien, et je ne regrette rien* ». Il y a une confusion de l'identité entre l'entraîneur et l'entraîné.

L'acte d'entraîner oblige parfois l'entraîneur à se désengager des liens affectifs pour la bonne poursuite de l'athlète. Dans le cas où l'entraîneur ne provoque pas, ni même ne supporte pas la séparation d'avec l'athlète ; il y a souvent des identifications fusionnelles en jeu ; voire narcissiques (se retrouver dans l'athlète).

La place particulière accordée au père pourrait être une source de connaissance originale sur la relation entraîneur-entraîné, car il semble également qu'elle soit importante du côté de l'entraîneur. Le GREPAS¹⁸⁷ (1998) avait notamment repéré le rapport au père en interviewant de nombreux entraîneurs dits « experts ». Le destin de ces entraîneurs avait été beaucoup influencé

184 C. Carrier. Le champion, sa vie, sa mort. Psychanalyse de l'exploit. Bayard. 2002

185 C. Carrier. Op.cit. 2002

186 M. Chamalidis. Splendeurs et misères des champions. VLB. 2000

187 G.R.E.P.A.S (1998) Le savoir des entraîneurs experts, perspective psychanalytique. Rapport pour le Ministère Jeunesse et Sport : 80-81

par la figure du père, même si les recherches n'avaient pas permis d'approfondir ce point totalement.

La figure du père a joué dans la destinée des entraîneurs, notamment à partir de la perte. Cette perte inaugurerait alors un dépassement symbolique du père, où « se passer du père » signifiait alors « le dépasser ». Ce dépassement a permis de déclencher un autre rapport à la fonction d'entraîneur expert, « Ce dépassement oblige à s'avancer non couvert, à savoir sans la garantie donnée par le père. D'où dans une certaine mesure l'obligation de s'affronter à de nouveaux conflits, en particulier avec les représentants de l'autorité, à savoir les dirigeants de toute sorte¹⁸⁸ ». Les études de cas ont donc montré que les entraîneurs assument leur expertise à partir du moment où il y a eu un dépassement du père dans leurs histoires respectives, ce qui leur permettrait alors de se confronter à de nouveaux conflits en assumant pleinement les responsabilités de leurs décisions (notamment concernant la sélection des athlètes).

IV.3. L'amour et le savoir, couvercle du transfert

« Les déclarations d'amour, déguisées, allusives, codées ou bien distinctes, voire impudiques ; les aveux de méfiance, d'incrédulité ou de scepticisme ironique ; les pétitions d'hostilité ouverte ; les annonces d'affrontements sans appel ; les embuscades rusées et patientes ; l'amour sait se faire demande impérieuse pour exiger, attente implorante pour supplier, réclamation calculée pour négocier. Mais il est aussi l'idée fixe, l'affolante contrainte associative hors séance, le surgissement trompeur de la silhouette de l'analyste à chaque coin de rue ; ou l'écho de sa voix dans tout bruit à peine entendu, l'imminence de sa présence jamais réalisée ; l'amour se fait persécution, et l'univers fourmille du trop-plein de ses signes. A l'analyste de savoir n'en pas faire une érotomanie en évitant d'y cautionner la certitude qui menace. La liste reste ouverte de ce que le sentiment induit en l'être parlant. Il serait aussi vain d'en tenter le classement par type clinique, puisqu'un même sujet (...) peut les parcourir tous au gré des écueils de sa cure¹⁸⁹ ».

De nombreux sportifs mettent l'amour au centre de la relation à l'entraîneur. Quand le couple fonctionne, les déclarations affectives débordent et mettent en lumière toute l'intensité émotionnelle de la relation. Mais quand ça ne fonctionne plus, quand le sportif rate, quand il doute de lui-même, de son entraînement, quand il remet en question les compétences de l'entraîneur. Qu'est-ce qui est questionné ?

La psychanalyse apporte donc un éclairage sur la relation entraîneur -entraîné à travers les impasses de l'amour.

188 G.R.E.P.A.S. Op.cit. 1998.

189 M. Sylvestre. La transfert dans la direction de la cure. Ornicar, n°30. Juillet-Septembre 1984 :32.

La relation entraîneur-entraîné place le savoir au cœur du transfert, qu'il soit technique, tactique ou même psychologique. Cette relation place le savoir dans une dissymétrie originelle, même quand le sportif dépasse les performances antérieures de l'entraîneur ; le savoir semble se porter au-delà, sur une croyance d'un savoir inédit, absolu de l'entraîneur.

Dans le sport, le sportif ne sait pas ce dont il est capable, il espère, il se projette sur des performances dont il n'a jamais la certitude d'atteindre. L'entraîneur se place ainsi dans le rôle du personnage qui va convaincre l'athlète de ses aptitudes à atteindre ses buts.

L'entraîneur n'est donc pas détenteur d'un savoir réel omniscient, mais plutôt reconnu comme absolu, parce qu'inconnu de l'athlète. Le transfert va s'immiscer dans la brèche de la dissymétrie supposée du savoir.

L'amour est ce qui va échapper à un moment donné à l'un et à l'autre, car il dépasse toutes les préparations physiques et techniques, il n'est pas dans l'ordre du transmissible mais plutôt de l'expérience directe.

Dans toute relation pédagogique, comme l'est celle de la relation entraîneur-entraîné, l'affectivité est souvent pensée à partir de ce qui va permettre à l'élève d'être mobilisé et d'être encouragé à donner le meilleur de lui-même pour lui-même ou parfois par la reconnaissance de l'autre. La question amoureuse serait donc primordiale dans le processus pédagogique, car comme le précise Socrate à propos d'un de ses disciples : « *Que voulez-vous que je fasse avec lui, il ne m'aime pas ?*¹⁹⁰ ».

IV.3.a. De la demande et du désir

Une des questions centrales sur le transfert, liées avec la problématique de l'amour est d'abord la question de la demande et du désir dans l'acte sportif.

L'entraînement perdrait son sens si l'athlète et l'entraîneur n'avaient pas chacun de leur côté une demande formulée à l'autre et un désir décidé vers la performance.

En effet, que vient chercher un athlète auprès d'un entraîneur ? Quelle est sa demande réelle ? Que cherche l'entraîneur à travers l'athlète ? Qu'est-ce qui motive leur engagement réciproque ?

190 G. Mauco. *Psychanalyse et éducation*. Aubier-Montaigne. 1968. p173

Pour Labridy (1989), l'acte sportif serait en lui-même porteur de sens et il aurait pour particularité de requérir « *Le désir d'un autre* ». Il s'agit « *d'Un seul acte, mais deux désirs d'être premiers qui se rencontrent*¹⁹¹ ». C'est donc par « *une logique transférentielle mobilisant dans l'actualité de la rencontre, différents émois, sentiments ce qui témoigne de la fonction de la place du désir entre l'athlète et son entraîneur, mais qui peut être occupée par d'autres modalités relationnelles évoluant de l'amour à la haine, en passant par l'indifférence, et qui traverse l'acte de performance*¹⁹² ».

La demande d'un athlète n'est pas toujours explicite : être champion, aller au plus haut de ses performances, est lié aux fantasmes de réussite que s'est forgé le sportif dans son esprit.

On peut ici faire une analogie à l'analyse où l'analyste est ainsi mis en demeure de donner son point de vue, de se prononcer sur son histoire, de mettre fin à sa neutralité. Plus la demande demeure non répondue, plus l'analyste sera susceptible d'effectuer un transfert négatif, nécessaire à l'élaboration de l'inconscient.

A propos de la demande, Lacan précise que « *nous savons précisément ceci, que la demande n'est pas explicite. Elle est même beaucoup plus qu'implicite, elle est cachée pour le sujet, elle est comme devant être interprétée. Et c'est là qu'est l'ambiguïté*¹⁹³ ».

Ainsi, la relation à l'entraîneur va provoquer un transfert au savoir, dont l'amour va surgir. L'amour se cristalliserait donc autour du savoir de l'entraîneur, reconnu comme « *sujet supposé savoir* », où le savoir sur l'athlète est supposé, fait qu'il est aimé, car il détient les clefs qui permettent d'ouvrir sur les portes de l'inconnu, les barrières qu'il voudrait franchir.

La question du savoir va amener l'entraîneur à se trouver dans une position de « *manque à être* » pour l'athlète : « *L'athlète s'éprouve comme manquant et attend de l'autre, de l'entraîneur, quelque chose qui favorisera la réalisation de la performance à laquelle il aspire*¹⁹⁴ ».

De cette demande de savoir, se dégage en réalité le désir : quel sens vient donner l'athlète à son engagement dans la pratique sportive et la nécessité d'être soutenu par un autre ? : « *Le sportif cherche à travers la réponse de l'entraîneur, l'approbation d'une certaine image de lui-même : « oui, c'est bien, continue ; non, encore un effort, tu n'y es pas encore*¹⁹⁵ ».

191 F. Labridy. Le couple entraîneur-entraîné : activité-passivité. Actes du 2ème colloque Sport et Psychanalyse. INSEP. 1989

192 F. Labridy. La rencontre entre hommes et femmes dans le champ sportif et ses conséquences. INSEP. 1998

193 J. Lacan. Op.cit. 1991. Le transfert. p239

194 F. Labridy, P. Ragni. La passion du transfert. Revue Pas tant. Revue de la découverte Freudienne. N°33. Mai 1993

195 F. Labridy. Op.cit. 1997. p84

Le désir ne peut donc se définir comme un état ou une substance qu'on attraperait, car c'est un point de vide toujours inatteignable circulant sous les signifiants que le sujet enchaîne et qui est à repérer.

Dans l'analyse, c'est la demande qui permet surtout à l'analysant d'être reconnu dans son histoire, soutenu dans sa position, revivant au moyen de l'analyse, des éléments de relations familiales, qui fait de l'analyste, le témoin de son parcours chaotique, appuyant la nécessité de l'analyse pour dépasser ses coordonnées familiales.

La question du désir amène donc à analyser la demande inconsciente qui est faite à l'entraîneur et qui peut se repérer aux travers des actes de l'athlète. Comme le précise J. Lacan, la demande est d'abord une demande affective : « *La demande porte sur autre chose que les satisfactions qu'elle appelle, elle est demande d'une présence ou d'une absence. Elle est avant tout demande d'amour* ».

Mais le désir est plus qu'une simple demande vers l'Autre : il y a autour du désir, la question du sujet sur l'axe imaginaire, dans son rapport narcissique au moi : il y a aussi dans la relation à l'entraîneur, un désir de se faire reconnaître par l'autre, et surtout que l'autre puisse reconnaître son propre désir, car avant tout, « *Le désir de l'homme est le désir de l'Autre, à savoir que c'est en tant qu'Autre qu'il désire*¹⁹⁶ ».

Pour de nombreux sportifs, c'est un entraîneur ou un enseignant qui est à l'initiative de leur entrée dans la compétition : « *Certains sujets se découvrent sportifs à l'appui d'une demande, celle d'un professeur d'éducation physique qui les emmène à une compétition parce qu'ils ont réalisé une performance intéressante à l'école*¹⁹⁷ ». Mes recherches en DEA¹⁹⁸ m'ont permis d'observer que la relation entraîneur-entraîné est parfois le prétexte à une rencontre dans le cadre du sport. L'athlète s'engage souvent dans un sport par l'intermédiaire d'un entraîneur, souvent le premier qui a une logique particulière dans son histoire subjective.

Décider d'être sportif ou plutôt de le devenir, ne se soutient que par l'appui d'un entraîneur ou d'une rencontre déterminante avec un professeur d'EPS qui initie à une discipline sportive. Le choix du sport se réalise ainsi sur une demande d'amour s'adressant à la personne.

Cette notion repose sur l'importance du désir de l'autre et rejoint l'explication de Lacan (1966) : « *Pour tout dire, nulle part n'apparaît plus clairement, que le désir de l'homme trouve son sens dans le*

196 J. Lacan. Ecrits II. Seuil. 1966. p109

197 F. Labridy. Op.cit. 1989

198 Cf. S. Huguet., F.Labridy. Op.cit. 2004

désir de l'autre, non pas tant parce que l'autre détient les clefs de l'objet désiré que, parce que son premier objet est d'être reconnu par l'autre¹⁹⁹ »

En effet, pour l'athlète, le désir de l'entraîneur, c'est d'abord être reconnu en tant qu'athlète et également de pouvoir s'identifier à ce désir.

Ainsi, dans sa quête de réponse sur le désir, le sportif risque de confondre le désir de l'Autre, qui se crée en même temps que son propre désir, et la possibilité d'être relié uniquement à ce désir de l'Autre, de ne pas être au centre de son propre désir.

Parfois même la fuite dans le désir de l'Autre peut être une manière de ne pas chercher son propre désir, de se nourrir de ce qu'on attend de lui.

Dans la relation entraîneur-entraîné, l'athlète sollicite souvent le désir de l'entraîneur, non par l'intermédiaire de son propre désir, mais plutôt en venant chercher des réponses.

Il tente de s'identifier au désir de l'entraîneur (le pousser vers le haut niveau), qui amène l'athlète à son tour à être objet de désir pour l'entraîneur qui voit en l'athlète la réalisation de son désir (être reconnu comme un entraîneur qui réussit).

La difficulté du désir et de la demande de l'athlète est celle de méconnaître l'inconscient en jeu dans son désir et qui ne s'exprime pas d'une manière consciente et rationnelle.

C'est peut-être à partir de cela que l'on peut distinguer l'entraîneur dont les connaissances et les compétences ne suffisent pas : il faut savoir déchiffrer le savoir inconscient qui peut transparaître dans les actes du sportif.

A l'entraînement ou en compétition, l'athlète qui se blesse souvent ou a des périodes de contre-performances, cherche ses solutions dans la technique, la tactique, médicale en oubliant d'interroger le désir inconscient sous-jacent.

L'entraîneur qui ne fait que répondre à la réalité de la demande cherche une solution pratique alors que le problème se situe ailleurs : il est question de la demande de l'athlète.

Nombreux sont les athlètes qui se blessent pour dire quelque chose qu'ils n'arrivent pas à exprimer autrement (« je ne sais pas si le sport est fait pour moi », « j'ai des doutes sur mes capacités », « est-ce qu'on m'aime uniquement parce que je suis champion ? », etc.).

En réalité, la conduite du champion est ce qui fait symptôme pour lui, ce en quoi il a trouvé un sens. Si l'entraîneur pousse encore plus fort la machine, cela ne servira à rien car en réalité il occulte les questions primordiales qui traversent l'esprit du sportif : celles de son propre désir et de ce qu'il peut en faire.

Parfois le désir réel de l'athlète est étouffé dans le désir des Autres (parents ou entraîneurs) et il cherche aussi à ce qu'un autre réponde à sa place sur son désir, son propre désir qui nécessiterait l'intervention d'aucun autre, aliéné dans l'amour de transfert. Ce désir des autres est présent quand on parle de relation aux parents également où l'on découvre que de nombreux athlètes pratiquent leur sport, pour faire plaisir à la mère ou au père, comme Mathilde²⁰⁰ qui avoue : « *Je ne faisais pas du sport pour moi, c'était pour le regard des autres, pour les autres, pour que l'on soit fier de moi* ».

Par rapport au désir, il est important que l'entraîneur ne réponde pas au désir dans la réalité, pour permettre à l'autre, sujet sportif de trouver lui-même son propre désir et d'accéder au désir sans être dans la demande. Lacan (1975) : « *Nous croyons que nous disons ce que nous voulons, mais c'est ce qu'ont voulu les autres, plus particulièrement notre famille qui nous parle. Nous sommes parlés, et à cause de ça, nous faisons des hasards qui nous poussent, quelque chose de tramé. Et en effet, il y a une trame : nous appelons ça notre destin*²⁰¹ ».

La demande est donc pernicieuse, car faussée par la demande réelle inconsciente, il y a toujours cette demande là qui échappe au sujet quelque part comme le dit Lacan : « *Tout ce qui est, chez le sujet qui parle, tendance naturelle à se situer dans un au-delà et dans un en deçà de la demande*²⁰² ». En effet, ce qui se formule au-delà de la demande consciente du patient est souvent lié à une demande d'amour. Par contre, le en deçà serait le désir du sujet dont il ignore en partie ses ressorts.

IV.3.b. L'amour et ses répétitions

La demande inconsciente met donc en œuvre la dimension amoureuse, présente dans le transfert, que Freud avait tenté de théoriser dans la relation médecin -patient.

200 S.Huguet., Labridy F. Approche psychanalytique de la relation entraîneur-entraîné : le sport comme prétexte de la rencontre. Revue Science et motricité, n°52, Septembre 2004

201 J. Lacan. Joyce, le symptôme 1, Conférence du 16 Juin 1975, p22. In Joyce, avec Lacan. Navarin. 1975

202 J. Lacan. Op.cit. 1991. p239

Le transfert par le biais amoureux, va surtout mettre en lumière, ce que Freud voit comme une répétition, une recherche de l'amour initial, vécu dans l'enfance et qui renvoie nécessairement à un amour antérieur jamais résolu.

Freud définit l'amour dans le transfert en fonction : - « *du rapport de l'individu à l'amour est présidé par des archétypes infantiles intériorisés puis re produits ; - ces archétypes conditionnent la capacité d'aimer, de même que les besoins qui la motive ; - les désirs d'amour satisfaits se développent et se tournent vers la réalité, en revanche les désirs frustrés ne se développent pas, ils restent dans l'inconscient et réaniment alors les images infantiles* ».

S'il y a de l'amour dans le transfert, c'est parce qu'il y a une réactualisation d'un amour passé, mais au-delà d'une simple répétition à l'identique, il y a aussi le renouveau d'une rencontre unique avec l'altérité. Ce qui se produit également dans la relation à l'entraîneur, comme l'indique Labridy : « *Un athlète pourra ainsi répéter une suite d'échecs dans une relation actuelle à un entraîneur, alors que ces échecs s'adressent en fait à un père absent*²⁰³ ».

IV.3.b.1. L'amour et ses impasses dans la relation entraîneur-entraîné

L'amour est souvent le couvercle de la relation affective qui lie l'entraîneur et son athlète, leurre qui soutient le transfert, tromperie sur la cause véritable de ce t amour. Ce qui est soutenu, c'est la certitude de cette affectivité.

C'est pour cette raison que Freud voit dans le phénomène transférentiel un « *amour véritable* ».

Dans le transfert, l'amour vient toujours combler un vide important où le sujet est à jamais séparé de l'objet de son désir.

Ce qui se joue à travers la cure est bien cette quête de retrouvaille de l'objet perdu, premier objet de satisfaction, la mère, Autre primordial qui mène à des tentatives toujours échouées de retrouvailles. Il y a là un caractère impossible dans cette recherche qui doit se contenter de substituts.

Lacan s'interroge sur les véritables fondements de l'amour présent dans le transfert, en présentant le transfert plutôt comme un e « *ombre d'amour* » : « *La différence qu'il y a entre l'objet de notre*

amour en tant que le recouvrent nos fantasmes, et l'être de l'autre, pour autant que l'amour s'interroge pour savoir s'il peut l'atteindre²⁰⁴ ».

Pour lui, le transfert implique nécessairement l'amour comme conséquence. Ce que permet la relation à l'analyste, c'est de transformer l'amour qui lui est porté vers la verbalisation.

Dans l'amour, il y a la volonté de rassembler, de faire UN. Pour Lacan, « *quand on aime, il ne s'agit pas de sexe* ». Il y a dans l'amour un narcissisme où l'autre vient combler l'image imparfaite pour donner l'illusion d'une harmonie absolue.

En prenant le Banquet comme démonstration de la rencontre de Socrate et Alcibiade, Lacan formule bien la tentative amoureuse en jeu dans le transfert : « *Je m'isole avec lui pour qu'il puisse voir et reconnaître ce qui lui manque et, grâce au transfert, ce qui lui manque il ne peut l'apprendre que s'il m'aime, que s'il occupe la place de l'aimant. Je ne suis pas là pour son bien. Je suis là pour qu'il m'aime. Et il sera déçu. Et dès lors, il va apprendre.* ».

Ce qui est en jeu à travers l'amour transférentiel est ce que Lacan nomme « l'agalma », c'est à dire l'objet précieux désirable : que le sujet adienne dans son propre désir. Si l'amour y est refusé, c'est là que le désir survient, dans le manque. Au contraire, c'est en répondant à l'amour que le sujet ne peut advenir dans son propre désir et qu'il poursuit le désir d'un autre, masqué par l'illusion de l'amour.

La particularité de la relation amoureuse dans l'analyse est que l'amour ne se réalise pas (en principe sauf si l'analyste dépasse ce cadre), car il y a conscience de la présence du transfert, ce qui n'est pas souvent valable dans des situations hors analyses (notamment la relation entraîneur-entraîné).

Ainsi, la demande d'amour est bien présente dans le transfert, comme possible conséquence et jouant sur un double registre dans l'analyse : étant à la fois progrès et obstacle de la cure. L'amour présent dans la relation est nécessaire pour que le transfert s'établisse mais il n'est pas de l'ordre du réalisable, ce qui en constitue aussi sa limite.

L'amour viendrait prendre plusieurs représentations dans le transfert : car il se pose comme condition absolue pour que le transfert opère car l'amour ne doit pas être réalisé en réalité, pour conduire à l'échec, au refus et à la fin de l'analyse.

C'est donc à la condition qu'il ne soit pas joué sur un plan réel, que l'amour permet au sujet d'évoluer dans son transfert envers le médecin.

Pour Chinosi : « *L'amour de transfert est de l'amour, au même titre que n'importe quelle autre forme d'amour. Ce qui est différent, c'est le destin de cet amour. Dans la situation analytique, laquelle repose sur une règle d'abstinence sexuelle. Mais ce n'est pas pour autant qu'il faut considérer le transfert comme une illusion, une tromperie, bien au contraire. Sur le plan de ce qui est élaboré psychiquement, tout amour est finalement de transfert, puisqu'il repose structurellement sur une situation originaire, hors mémoire, hors signifiante*²⁰⁵ ».

Mais le transfert se dissocierait de l'amour en ce sens que « *le transfert déchaîne des signifiants, des mots, des affects ; il défait, tandis que l'amour cherche à faire Un. Il cherche à faire Tout. Alors que le transfert évade, il s'agit d'aller à la pêche de ce qui cloche, l'amour est a-vide et cherche à rassembler*²⁰⁶ ».

IV.3.b.2. De l'évolution de l'amour

L'éclairage intéressant que peut apporter le transfert sur la relation entraîneur -entraîné concerne l'évolution des affects, qui pourraient expliquer les nombreuses ruptures soudaines dans le monde sportif.

D'abord parce que dans la relation à l'entraîneur, le transfert positif est une épreuve déterminante dans l'engagement vers un sport.

Dans la phase d'initiation, un sportif qui a une relation positive avec un entraîneur poursuivra souvent dans ce sport, et l'inverse est également visible, quand le transfert est négatif et que l'enfant arrête le sport à cause d'un entraîneur qu'il n'aime pas.

Il apparaît donc souvent dans la relation entraîneur-entraîné, un déchaînement de l'amour à la haine, qui évolue sensiblement de la même manière au processus analytique. Comme le précise Resweber : « *Le transfert est une insolite histoire d'amour. Dans un premier mouvement, celle-ci commence par une revendication imaginaire, où amour, haine et violence composent le profil d'un transfert amoureux. Mais, dans un second mouvement, où la reconnaissance imaginaire fait place à la reconnaissance par le nom, elle se poursuit dans un amour de transfert*²⁰⁷ ».

205 P. Chinosi. Op.cit.1996. p65

206 P.A. Raoult. Le transfert en extension. Dérivation d'un concept psychanalytique. L'harmattan. 2000. p74

207 J.P Resweber. Op.cit. 1996

Dans ses débuts, le transfert est soutenu par un amour qui est fondé sur l'illusion de complétude avec l'autre, où « *l'entraîneur occupe la place de l'objet de complétude dans le fantasme du sujet*²⁰⁸ », mettant l'affectivité au cœur de la relation.

Il y a donc une période d'euphorie provisoire, qui se maintient souvent par l'arrivée de résultats positifs, qui permet au couple de croire mutuellement l'un dans l'autre.

Mais peuvent également survenir, plus ou moins tard, ce que Freud appelle une « résistance », qui s'observe également dans l'analyse où la relation se mue en rapports de force : « *D'une façon générale, les sentiments hostiles apparaissent en effet plus tard que les sentiments tendres derrière lesquels ils se dissimulent ; l'existence simultanée des uns et des autres reflète bien cette ambivalence des sentiments qui se fait jour dans la plupart de nos relations avec les autres hommes. Tout comme les sentiments tendres, les sentiments hostiles sont un signe d'attachement affectif, de même qu'e le défi et l'obéissance expriment le sentiment de dépendance, bien qu'avec des signes contraires*²⁰⁹ ».

La résistance est ce que le sportif ne peut parfois arriver à exprimer, mais se repère dès lors que la relation n'est plus une certitude pour l'athlète et que plane des doutes sur le savoir de l'entraîneur.

C'est alors qu'entre en jeu une période de dés-idéalisation, où l'entraîneur est perçu comme défaillant. Dès lors que cette faille survient dans la relation, le savoir n'est plus absolu et accepté totalement par le sportif, la dés-idéalisation est alors progressive ou parfois même brutale.

C'est là où souvent l'athlète ou parfois même l'institution (président de club) rejette en masse l'entraîneur et surtout dénie le problème ou rejette la faute sur l'entraîneur qui n'est subitement plus celui qui « sait » comment l'entraîner et où le discours ne correspond plus à aucune avancée.

Ce transfert négatif peut être mal interprété par l'un et l'autre, s'ils ignorent les théories psychanalytiques qui permettent d'expliquer ce transfert qui n'est autre qu'une expression d'un désir, indispensable pour l'athlète pour être au cœur du processus d'entraînement.

Mais il faut comprendre que ce n'est pas l'entraîneur qui est visé, mais bel et bien la place qu'il occupe, comme le précise Lacan : « *Nous devons pourtant mettre en jeu l'agressivité du sujet à notre endroit, puisque ces intentions, on le sait, forment le transfert négatif qui est le nœud inaugural du drame analytique. Ce phénomène représente chez le patient le transfert imaginaire sur notre personne d'une des imagos*

208 M. Grun-Rehomme. Athlétisme : profil et typologie des entraîneurs des sélectionnés Olympiques. Revue Eps, n°244, Nov-Dec 1993

209 S.Freud. Op.cit. 1922. p242

*plus ou moins archaïques qui, par un effet de subduction symbolique, dégrade, dérive ou inhibe le cycle de telle conduite, qui, par un accident de refoulement, a exclu du contrôle du moi telle fonction et tel segment corporel, qui par une action d'indentification a donné sa forme à telle instance de la personnalité*²¹⁰ ».

Comme dans l'analyse où il y a l'importance de repérer les résistances du patient où les sentiments de rejet de l'analyste permettent au transfert de s'orienter. Là où il y a résistance, il y a objet de savoir.

IV.4. Le contre-transfert ou la prise en compte du transfert de l'entraîneur

L'expression « contre-transfert » est utilisée pour exprimer le transfert en retour de l'analyste sur le patient. En réalité, le contre-transfert est un transfert à part entière, réaction provoquée par les dires du patient sur l'analyste.

Tous les auteurs ne s'accordent donc pas pour nommer le « contre-transfert », mais plutôt l'évoquer comme un transfert du côté de l'analyste.

Ainsi, ce transfert de l'analyste envers son patient met l'analyste dans « *la position d'être celui qui contient l'agalma, l'objet fondamental dont il s'agit dans l'analyse du sujet, comme lié, conditionné par ce rapport de vacillation du sujet que nous caractérisons comme constituant le fantasme fondamental, comme instaurant le lieu où le sujet peut se fixer comme désir*²¹¹ ».

Lacan parle d'ailleurs de « désir de l'analyste » dans le transfert, qui doit aussi se soutenir de son désir pour pouvoir occuper cette position de transférable.

Dans la relation entraîneur-entraîné, le transfert fonctionne également du côté de l'entraîneur, dans une identification possible à son athlète car il peut être, comme dit Kaes : « *habité du rêve inconscient de réaliser dans l'autre et par l'autre ce qui lui a manqué*²¹² ».

L'entraîneur doit accepter la position symbolique dans laquelle le met l'athlète, sans pour autant s'y réduire.

210 J. Lacan. Ecrits I. 1966. p107

211 J. Lacan. Op.cit. 1991. p234

212 R. Kaes. Fantasme et formation. Dunod. 1973

En analyse, la règle d'abstinence permet dès le départ de renoncer aux investissements de l'autre comme objet, qui est aussi une règle dans l'entraînement, mais contrairement à cela, ce n'est pas sur cette base que va fonctionner la relation à l'entraîneur.

Si l'abstinence est pratiquée, elle permet à la charge psychosomatique de se trouver déviée vers un but sublimé, la recherche de la performance.

Dans l'analyse, la réciprocité n'existe pas à l'égard du patient, sans quoi le transfert serait inopérant. La rencontre ne se joue donc pas dans la réalité, mais l'analyste vient occuper la place d'un autre pour permettre au transfert de se réaliser : il connaît les conséquences de ces mouvements transférentiels.

Dans la relation entraîneur-entraîné, la position est plus complexe car l'entraîneur ne pourrait conserver de part sa position une place de neutralité.

Il faut donc bien éclairer cette spécificité du contre-transfert dans la relation entraîneur-entraîné et comprendre ce qui se joue également du côté de l'entraîneur. Car en aucun cas, le contre-transfert est un élément où l'analyste doit se sentir coupable, c'est un effet du transfert.

Mais plutôt l'analyste doit faire un retour sur ce contre-transfert et essayer de se déjouer de cela, en cherchant à ne pas tout comprendre du patient, car cela voudrait dire qu'il y mettrait de sa subjectivité propre, là où le savoir fait défaut.

C'est ce que précise Lacan en parlant de l'analyste : *« Il doit toujours mettre en doute ce qu'il comprend, et se dire que ce qu'il cherche à atteindre, c'est justement ce qu'en principe, il ne comprend pas. C'est seulement en tant, certes, qu'il sait ce que c'est que le désir, mais qu'il ne sait ce que ce sujet, avec lequel il est embarqué dans l'aventure analytique, désire – qu'il est en position d'en avoir en lui, de ce désir, l'objet²¹³ ».*

IV.4.a. La prise en compte de sa propre histoire

Au contraire de l'analyse, ce qui va rendre complexe la relation entraîneur-entraîné est que le désir subjectif de l'entraîneur ne saurait demeurer dans une position neutralisée. Il se situe en position de Sujet Supposé Savoir, qui n'est pas toujours conscient de cette position et aura à gérer une demande affective, où il y répondra en fonction de son histoire personnelle.

La difficulté pour l'entraîneur est de confondre la place d'idéal du moi (qui permet l'identification) et la position d'objet à laquelle il est placé, nécessitant de prendre en compte ses propres coordonnées personnelles et inconscientes dans son désir d'entraîneur.

Une rencontre avec un athlète va nécessairement raviver les souvenirs anciens de l'entraîneur, liés à son expérience personnelle, son histoire sportive et à sa propre enfance, ce qui va le mettre en position subjective vis-à-vis de son athlète. Il analyse les situations auxquelles il est confronté à travers ses propres filtres conscients ou inconscients, ses réussites et ses propres échecs.

Tout d'abord, sa position d'autorité le met dans une position où il est obligé d'assumer les éléments négatifs qui sont liés à celui qui fait le sale boulot parfois (notamment dans les équipes où il décide de qui va jouer) et va remémorer ses propres expériences avec ses entraîneurs, avec plus ou moins de recul. Ce qui se joue est donc l'identification personnelle à son athlète .

Ensuite, être entraîneur apparaît pour certains un moyen de revivre des émotions d'athlètes à travers un autre, ou de vivre des émotions non parcourues en tant qu'ancien athlète ou même d'exorciser ou de supprimer des éléments négatifs de son propre parcours. Comme l'évoquait John Smith (entraîneur d'Ato Bolton et Maurice Green) : « *En tant qu'athlète, je n'ai pas gagné, mais je suis allé jusqu'aux finales. Alors j'ai dit à Bob Larsen, entraîneur en chef à l'UCLA, qui me proposait de l'assister : « donne moi les athlètes qu'il me faut. Ceux qui peuvent faire ce que moi j'ai toujours voulu faire, mais qui sont meilleurs que ce que je n'ai jamais été (...) je vis viscéralement à travers ces athlètes ».*

On s'aperçoit alors que le désir de l'athlète vient prolonger celui de l'entraîneur, ce qui est l'inverse de la situation analytique : l'analyste ne désire rien pour l'analysant, car c'est à l'analysant de trouver le chemin du désir. Il y a donc la question du désir qui entre en jeu : désir d'entraîner, désir de s'entraîner, que l'amour peut recouvrir.

Kaes²¹⁴ dans « fantasme et formation » avait décrit les fantasmes de l'enseignant autour de l'activité de former, de donner vie et de modeler l'autre à son image idéale qu'il a de lui-même : « *Le fantasme de former est dans ses formes les plus pures, un fantasme d'omnipotence et d'immortalité : la destruction, l'angoisse et la culpabilité figurent toujours aussi sur l'autre face* ». Derrière ce désir d'enseigner, se dissimule le désir de transmettre son propre parcours et de le marquer d'immortalité, de laisser une empreinte dans l'histoire d'un autre à travers sa propre histoire.

C'est en cela que la réflexion et la distance sont nécessaires de la part de l'entraîneur pour ne pas confondre ses propres désirs, émotions qu'il lui faut dépasser parfois pour pouvoir comprendre l'autre et répondre efficacement à sa demande.

Ce qui est différent dans la relation à l'entraîneur de celle de l'analyse, à chaque sujet qui arrive, l'analyste se doit de faire table rase de ses préjugés pour que puisse s'effectuer le processus de transfert. Ce qui fait la force de l'analyste à un moment donné, c'est de ne plus rien savoir, de se laisser aller à son ignorance nécessaire pour découvrir le sujet et laisser libre cours à ses propres découvertes.

L'ignorance serait presque impensable pour l'entraîneur, du côté de ses savoirs et des compétences sportives, mais plutôt de savoir fonctionner avec chaque athlète en étant curieux de son fonctionnement et de sa particularité rendrait moins difficiles les incursions de ses propres coordonnées dans celles de l'athlète.

IV.4.b. La difficulté du métier d'entraîneur

Etre entraîneur permet de vivre des émotions immenses, une complicité rare avec un sportif mais c'est également occuper une position parfois ingrate. Un entraîneur de tennis que j'avais rencontré expliquait combien la position d'entraîneur est difficile à tenir pour plusieurs raisons : « *A aucun moment l'athlète est votre chose (.) On doit se dire qu'on y est pour rien. Je crois que pour fonctionner comme ça, il ne faut pas se dire que l'athlète est là grâce à moi, il faut pouvoir rendre sa liberté à l'athlète sans que ça soit quelque chose de dramatique pour tous les deux (.) C'est dur de temps en temps quand j'ai un mec qui est champion du monde junior. Mon ego ferait que j'aimerais bien être sur la photo à côté de lui, prendre le micro et parler, et expliquer comment je l'entraîne pendant des heures mais je me refuse à le faire, je m'en vais, je me mets en retrait parce que je n'ai pas le droit de lui voler ce qui est à lui. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la relation qu'on a entre nous, c'est le respect, l'amitié, même une certaine forme de tendresse, mais je sais que c'est lui, ce n'est pas moi. On n'est jamais déçu. Quand j'arrête avec un joueur, on a de bons rapports, je le mets dans une situation où je ne veux plus être présent.* ²¹⁵ ».

215215 G. Goven. Entretien au centre national d'entraînement. Novembre 1998. In S. Huguet. Analyse d'un décalage éventuel entre le discours de l'entraîneur et l'interprétation du joueur avant et après le match de tennis. Maîtrise STAPS. Lille. Non publié

D'autres approches qui tentent d'expliquer la relation entraîneur -entraîné laissent de côté parfois ce discours de l'entraîneur sur la difficulté, confronté à être dans l'ombre d'un autre, sans reconnaissance ou même savoir à quel point son rôle est important pour l'entraîné.

Labridy explique la difficulté d'entraîner également à partir d'un autre paramètre, car être entraîneur fait partie des métiers impossibles, car il y a un point d'incertitude, l'incertitude de l'acte (la non garantie de la performance) qui peut être insupportable. Car c'est à partir de cette incertitude que va devoir fonctionner la relation entraîneur -entraîné, qui déchaîne alors des sentiments contradictoires, comme Labridy le précise : *« Être entraîneur, c'est osciller entre une position d'indispensable valorisé, déclenchant à ce titre l'amour et la haine et une position de laissé pour compte dans l'après-coup du résultat²¹⁶ »*.

L'entraîneur se doit d'accepter la position symbolique à laquelle il est transféré, en tant que position d'objet et comme soutien de l'athlète dans sa performance.

IV.4.c. Le maniement du transfert par l'entraîneur

Le transfert du côté de l'entraîneur est une partie délicate, car il doit connaître les effets de l'affectivité dans la relation pour savoir les gérer. Comme le transfert peut venir se poser en obstacle dans l'analyse, car l'amour présent n'est pas à réaliser et provoque des réactions négatives de l'analysant, il peut également être un obstacle dans la mesure où dans la situation d'entraînement, il est souvent cause de ruptures, de déchirures, d'oppositions importantes de l'athlète et de l'entraîneur. Comme Lacan le précise : *« L'amour, c'est le ratage de tout accès possible à l'inconscient²¹⁷ »*.

La relation analytique offre un cadre où le transfert permet d'être neutralisé, car l'analyste est conscient de ces effets transférentiels, qu'il ne peut contrôler en totalité, et conscient qu'il est soumis au phénomène inverse.

Dans la relation entraîneur-entraîné, la complexité repose sur la transposition du transfert, où au contraire de l'analyste, l'entraîneur ne peut contrôler aussi bien ses effets du transfert, car sa position ne l'amène pas à la neutralité nécessaire à la gestion du transfert, mais va plutôt reposer la conscience des effets transférentiels en jeu dans la relation.

216 F. Labridy, MHI Brousse. A l'écoute de six entraîneurs. Revue EPS, n°195. 1985. p30-38

217 PA Raoult. Op.cit. 2000. p80

Ce qui est complexe, c'est que parfois ni l'entraîneur, ni l'entraîné ne sont conscients de ces effets qui pourraient pourtant expliquer bien des comportements.

Ce qui va donc différer aussi par rapport à l'analyse est le moyen de faire face à ce transfert. Dans l'analyse, l'analyste peut contourner ou manier habilement le transfert qu'il soit sous forme de savoir ou qu'il soit au contraire une fuite de savoir, alors que dans la relation entraîneur-entraîné, l'entraîneur n'est pas forcément armé, formé ou conscient du phénomène et ne peut maîtriser le transfert ni même ses propres réactions transférentielles.

La question du maniement du transfert par l'analyste est une arme à double tranchant, à la fois moteur et résistance de l'analyse, l'expérience de l'analyse va opérer un tournant dans la gestion du transfert.

La difficulté du maniement du transfert pour l'entraîneur est qu'il doit maîtriser ce transfert et en même temps il doit aussi l'induire pour susciter et instaurer une relation propice à un transfert positif, obtenir des conditions idéales associées à de la confiance réciproque.

IV.4.c.1. Le désir risqué

Le maniement du transfert va amener l'entraîneur à devoir risquer son désir, c'est-à-dire à manier ses approches de séduction envers le sportif.

Qu'il le veuille ou non, l'entraîneur est face à une demande du sportif, qu'il est nécessaire de comprendre pour savoir à quelle place il est mis, pour répondre à cette demande affective, non pas dans la parole ou dans les actes, mais dans le déplacement des investissements à son encontre.

La difficulté est donc de manier ces affects, de manière à ne pas y répondre dans la réalité, soit par une relation amoureuse, soit par une relation protectrice, le mettant à une place de parent, au risque que l'athlète n'arrive jamais à déterminer son propre désir.

On voit donc la nécessité de se connaître soi-même, de maîtriser ses propres contradictions, ses conflits, de prendre de la distance par rapport à ses propres affects pour percevoir la demande de l'enfant, pour clarifier les réactions de celui-ci et pour être plus disponible à son égard.

Cependant, il y a quand même en jeu la séduction, nécessaire élément d'une relation entre un entraîneur et son entraîné. Car comme le précise Carrier : « *Loin du désir, cette séduction*

passionnée est le moteur principal de l'accès à la performance. D'où l'intérêt d'un lieu où prendre du recul, pouvoir parler, un lieu d'analyse extra sportif où le coach pourra être aidé à tenir sa place et rien que sa place. La place du travail dans la relation entre le coach et son poulain apparaît dans toute son importance, un travail qui ne s'apprend pas dans les livres et qui ne s'évalue pas selon des échelles de rentabilité²¹⁸ ».

Toute l'ambiguïté du désir est qu'il est en rapport avec l'ambivalence également, la demande d'amour provoque des élans vers l'autre qui est censé répondre à cette demande.

Dès lors un processus de séduction réciproque existe, où l'athlète essaye d'entraîner l'entraîneur vers lui ; et aussi parfois dans un besoin de faire reconnaître son savoir, l'entraîneur est amené aussi à jouer du désir pour obtenir de l'athlète une performance.

Ces tentatives de séduction posent les jalons de la relation, en terme de passivité-activité, où tantôt l'un est séducteur de l'autre.

De son côté, c'est une nécessité pour l'entraîneur de savoir jouer avec la séduction, pour pouvoir aussi établir un rapport proche qui lui permettrait d'être au plus près de l'intime de l'athlète et pouvoir réagir en fonction de ce qu'il sait sur lui. Comme le précise Daniel Costantini : *« Celui qui oublierait à l'origine que tout entraîneur, dans un premier temps et peut-être même jusqu'au bout de son action, doit présenter des qualités de séduction vis-à-vis de la population qu'on lui confie, celui qui oublierait cela, passerait, à mon avis, quelque part un petit peu à côté du problème ²¹⁹ ».*

IV.4.c.2. La confusion amoureuse

Par le transfert, le sujet qui désire se trompe. Il y a toujours une demande d'amour qui est adressée à l'autre. Dans l'analyse, en principe le désirant se trompe mais le désiré (l'analyste) ne se prend jamais pour le véritable objet d'amour, il se contente de soutenir cette position d'objet amoureux, entretenant le leurre nécessaire.

Lorsque le transfert devient obstacle à l'analyse se pose la question du maniement ou comment l'analyste doit faire avec ce transfert, non pas pour tenter de l'éviter radicalement car il demeure une source de savoir, mais plutôt de le contourner.

218 C. Carrier. Op.cit. 2002

219 D. Costantini. Le métier d'entraîneur : témoignages. In Les rencontres du CREPS d'Aquitaine. 1988

L'issue du transfert se joue dès lors qu'il y a échec de l'amour vécu et permet au patient de l'amour éprouvé par l'analyse en libérant son propre désir. Car comme le précise Resweber : « *La finalité du transfert n'est pas l'amour mais le désir* ».

Ce qui est en jeu pour l'analyste, c'est d'opérer un retournement de cet amour transféré à partir du « manque à avoir » pour le sujet, vers « un manque à être », c'est-à-dire de ne pas chercher en l'autre l'objet de son désir mais de chercher son désir à travers l'autre, identifiant le sujet comme manque non plus de l'objet du désir, mais de l'objet cause du désir.

Le maniement du transfert comporte donc bien des risques dus à cet effet de leurre qui peut être ignoré par l'entraîneur.

Le premier écueil est de transférer l'amour du transfert, dans un amour véritable, réel où l'entraîneur et l'athlète, peuvent d'une manière commune et accordée, tomber amoureux l'un pour l'autre, méconnaissant ces effets de confusion amoureuse possible dans le transfert.

IV.4.c.4. Le plaisir d'emprise

Le risque possible dans la prise en compte de son propre transfert, est que l'entraîneur joue en réalité de la situation, pour se complaire dans cette place qui lui permet de satisfaire ses propres désirs à travers la réalisation d'un autre.

Il se constituera lui-même comme objet de désir, ignorant totalement l'autre en tant qu'être de désir. C'est par l'intermédiaire de l'athlète, encore plus s'il est performant, que l'entraîneur pourra se faire reconnaître, entretenir son propre désir.

Il y a parfois dans la relation entraîneur-entraîné, un désir de faire l'autre à son image, de le garder pour lui, qui souvent amène à une brutale rupture, souvent incomprise par l'entraîneur, car l'athlète n'a plus envie d'être absorbé dans ses liens et ne peut plus exister en tant qu'être unique.

Une autre difficulté serait aussi de ne pas maîtriser l'art de la séduction dans l'entraînement, où l'entraîneur pourrait se complaire dans la situation d'être séduit, et séduit pour son athlète, pour éloigner son propre désir de séduire l'athlète.

La séduction qui peut arriver entre un entraîneur et son athlète, n'est pas uniquement dans le domaine de l'amour, mais sert aussi d'apparat pour manipuler le transfert, sous forme de

pouvoir. Entretenir ses conduites de séduction permet d'entretenir l'aliénation, pris au piège d'une influence absolue et dans des liens ne permettant pas de s'affirmer et de reconnaître ses propres désirs.

Il y aurait en quelque sorte un effet de projection de séduction, le mettant dans la position désirante pour l'athlète.

La confusion serait de passer d'un extrême à l'autre et de penser maîtriser le transfert en éradiquant toute notion affective dans sa relation à l'autre. Cette position risque aussi de ne pas permettre au transfert de se déployer et de ne pas animer l'athlète, ni pouvoir le comprendre.

Chapitre 5

PROBLEMATIQUE DE RECHERCHE

Les chapitres que nous venons de parcourir ont tenté de soutenir un éclairage théorique sur l'approche psychanalytique dans la relation entraîneur -entraîné.

Contrairement aux approches sociologiques ou psychologiques, qui tentent de modéliser une relation humaine et d'apporter des réponses, la psychanalyse permet d'introduire des questionnements et de dégager un savoir « troué » comme conséquence de la recherche.

L'objet de cette étude est donc d'articuler la construction subjective du sujet sportif au sein de sa structure familiale et le positionnement dans ses relations à l'entraîneur. Nous supposons donc que ces effets de structure qui s'ébauchent dans la famille ont une conséquence dans les relations aux autres, et particulièrement dans la relation à l'entraîneur.

C'est donc en fonction du positionnement face au complexe d'Œdipe que la relation entraîneur-entraîné va évoluer et permettre d'identifier ainsi différents temps de structuration.

Ainsi, nous pouvons postuler que pendant la période de latence, en fonction de la teneur de l'Œdipe, le sujet ne s'investisse pas envers l'entraîneur de la même manière qu'à l'adolescence. En effet, car n'ayant pas encore remis en question l'autorité parentale, la relation à l'entraîneur ne viendrait donc pas s'inscrire dans le domaine du manque. Nous allons donc explorer ce premier temps de l'enfance et particulièrement sur quels déterminants viennent se nouer les relations à l'entraîneur dans la période d'initiation.

Ensuite, peu d'études ont pris en compte l'effet du sexe dans la relation entraîneur -entraîné dans le rapport à la structuration. La particularité de la psychanalyse est de parler de sexualité plutôt que de sexe masculin ou féminin. Ainsi, un sujet féminin pourrait se ranger du côté d'une sexualité masculine en fonction de son choix d'objet.

L'adolescence vient donc marquer un tournant important dans la mesure où l'identité sexuée de l'enfance est remise en cause et viennent se jouer de nombreuses identifications et effets de transfert qui permettent de se construire cette identité.

En postulant que la relation à l'entraîneur se joue du côté symbolique, place d'autorité auquel il faut se demander comment le sujet sportif s'y est inscrit. Nous supposons que l'entraîneur vient exister pour le sportif non pas en tant que personne réelle, mais par l'intermédiaire du transfert, en se posant du côté du représentant de l'autorité.

Cette dimension transférentielle ne prendrait toute sa mesure qu'à partir du moment où l'enfant se mue en sujet sexué.

Au moment où culminent donc les identifications imaginaires, réelles et symboliques qui vont attribuer à l'entraîneur, une place particulière pour le sportif.

Il apparaît nécessaire de ne pas cerner la relation entraîneur -entraîné en terme de relation sexuée ou simplement en déclinant la relation en fonction de l'âge du sportif, mais bien de décrypter les signifiants en jeu, à travers les identifications qui ont parcouru l'histoire du sujet.

Nous postulons que l'entraîneur vient occuper une place signifiante pour le sportif, celle d'un autre primordial, hors du cadre familial qui va varier en fonction de la structuration du sujet et de son positionnement sexué.

Ainsi, la place jouée par le père réel, imaginaire et symbolique serait transférée dans la relation, remettant en question la place posée par le sexe de l'entraîneur, à travers la fonction symbolique.

Ce n'est pas le sexe qui entre en jeu dans la relation, mais bien plutôt la place symbolique accordée à l'entraîneur qu'il soit masculin ou féminin. C'est donc le rapport aux identifications qu'il faut analyser, et le rapport à l'autorité qui est lié à l'histoire personnelle de l'athlète.

La relation femme-athlète et homme-entraîneur se jouerait de la séduction, dès lors que la fonction symbolique d'autorité a été reconnue comme du côté du père.

Ce qui serait remis en question est que cette fonction ait pu être remplie par la mère, mettant en jeu un autre schéma de relation à l'entraîneur. Ce qui met en question également la relation femme-femme dans l'entraînement, découlant qu'à cette place d'entraîneur soit perçue la fonction ou le sexe, parfois indépendamment.

D'un autre côté, la relation homme-homme entraîneur, pourra être explorée en fonction des identifications successives du garçon, ainsi que la relation particulière qui n'est pas transposable au masculin de la relation garçon-entraîneur femme.

Ainsi le positionnement à l'âge adulte viendrait marquer un autre temps. Soit les relations

à l'entraîneur peuvent perdurer, en fonction du désir du sportif qui n'est pas encore décidé et prolongerait une position d'objet dans la poursuite d'un lien, dont l'entraîneur conforte l'emprise.

Ou au contraire, l'affectivité dans la relation prendrait une autre direction, dès lors que le Sujet Supposé Savoir serait remis en cause et non confondu avec une place imaginaire et idéalisé, ce qui permettrait au sujet sportif de se positionner par rapport à son propre désir et de placer l'entraîneur à une place à part, en s'investissant affectivement dans d'autres relations.

DEUXIEME PARTIE

**LA RELATION A L'ENTRAINEUR : DE LA STRUCTURATION
PSYCHIQUE DU SUJET A LA RELATION A L'AUTRE**

Chapitre 1

POSITION CLINIQUE DE RECHERCHE ET RÉFLEXIONS ÉTHIQUES

Adopter une position « clinique » de recherche suppose à la fois d'interroger ce que nous entendons par la particularité de cette position et les aspects éthiques qui sont liés au statut du chercheur impliqué dans la recherche.

Cette position « clinique » renvoie à une position qui vient faire rupture avec les sciences biologiques. Elle s'appuie sur des êtres vivants qui sont des êtres parlants, ce que Lacan a nommé des « parlêtres » pour désigner des humains à la fois soumis au réel de jouissance et au désir dépendant de coordonnées symboliques.

En prenant appui sur des entretiens cliniques, comme unique corpus d'informations sur le sujet sportif, il est utile de poursuivre une réflexion épistémologique sur cette démarche qui se doit de construire une rigueur scientifique qui lui est spécifique.

Car comme l'a décrit Revault-D'allonnes²²⁰, les ambiguïtés de la recherche clinique reposent sur le fait que la recherche clinique « *apparaît tiraillée entre la nature de son objet et les contraintes de la recherche* ».

Cette posture clinique oriente ainsi les réflexions méthodologiques majeures sur « *l'attention portée à la singularité, l'assomption de l'implication du sujet de la science, l'association étroite de la recherche et de l'intervention* ».

De part la nature des entretiens cliniques, qui amène nt le chercheur à être dans le dispositif même, dans une position transférentielle, il est nécessaire de présenter l'attention portée au dispositif, ainsi que la spécificité de l'entretien clinique pratiqué dans un processus de recherche.

A l'inverse d'un dispositif thérapeutique, l'entretien clinique de recherche transpose la demande : le désir, étant du côté du chercheur, son implication personnelle doit être questionnée pour analyser le contre-transfert produit même de l'entretien. Le chercheur doit ainsi éviter deux

impasses, l'une du côté des identifications (qu'il ne trouve en l'autre que le support de ses propres identifications) et de l'autre, du côté de l'angoisse (qu'il ne laisse pas suffisamment de vide en lui pour que celui qui parle puisse énoncer ses impossibles).

D'où l'importance que le chercheur puisse parler à quelqu'un, lui aussi, du déplacement que produit pour lui la rencontre des problématiques diverses qu'il entend.

L'analyse de cette implication personnelle nécessite d'abord de s'interroger sur le choix du thème de recherche dont Barus-Michel reconnaît l'importance : *« pour atteindre la différence, l'autre, l'étranger qu'il prétend chercher, il faut que le chercheur passe par la reconnaissance de ce qu'il est dans sa recherche : analyse de l'implication, du transfert (celui du chercheur)²²¹ »*.

Puis il y a la nécessité de prendre en compte l'implication personnelle issue des entretiens avec les joueurs (ses). Le chercheur doit élaborer ses propres interrogations subjectives, ses déplacements de sa position subjective à l'écoute des sportifs, afin de *« se reconnaître pour s'effacer et permettre aux autres d'advenir dans la reconnaissance. C'est à travers lui-même qu'il atteindra et restituera de l'autre à l'autre, en renonçant à son rêve, à sa formulation, à vérifier ses hypothèses, en acceptant la contradiction, l'inattendu, l'inacceptable. Sa rigueur se mesure dans cette capacité d'accueillir sans se détourner l'indésirable irruption de l'étranger²²² »*.

I.1 La position clinique de recherche

Etymologiquement, le terme *« clinique »* dérive du grec *« kliné »*, désignant le « lit ». Il a souvent été utilisé dans le domaine médical pour illustrer la position du médecin au chevet du malade. La clinique moderne a alors émergé suite à de nombreuses thérapies essentiellement liées aux faits mentaux.

Elle apparaît d'abord à travers la médecine, entre Décembre 1897 et 1907, pour marquer la distinction entre psychologie expérimentale et psychologie clinique.

D'un côté, la psychologie expérimentale, par des recherches basées sur les expérimentations avait pour but d'être une mathématique de la psyché humaine. Alors, qu'inversement, la psychologie clinique s'est démarquée en se focalisant sur les états mentaux pathologiques et sur la particularité de chaque être humain.

C'est pourtant un disciple de Wundt, père de la psychologie expérimentale qui va mettre en œuvre la psychologie clinique, par l'intermédiaire de travaux sur les personnes ayant un

221 J. Barus-michel. Le chercheur, premier objet de la recherche. Bulletin de psychologie, 377, 801-804. 1986

222 J. Barus-michel. Op.cit. 1986

handicap ou un retard mental. C'est donc Witmer, un américain, qui fondera en 1907 la première revue de clinique psychologique.

Le terme « psychologie clinique » avait pourtant déjà fait une apparition en Europe mais se développera par la suite, à partir de la fin de la Seconde guerre mondiale. En France, c'est par l'intermédiaire de Pierre Janet, père de la psychiatrie que la « clinique » verra le jour.

La clinique, à ses débuts ne fait pas l'unanimité dans sa définition. Daniel Lagache initiera des débats théoriques et épistémologiques pour tenter de délimiter la psychologie clinique de ses liens au domaine médical, et de construire sa spécificité, en oeuvrant pour sa reconnaissance comme discipline, séparée de la psychiatrie.

I.1.a. La dimension du singulier : le sujet « parlant » de la clinique

La particularité de la clinique est d'offrir une analyse du sujet, dans sa singularité. La clinique fait clivage avec les sciences qui nient la dimension singulière au profit de l'universel, en s'attardant sur le cas particulier qui constitue plus « *qu'un simple exemplaire de la généralité* »²²³ : la particularité, l'originalité, l'unicité témoignent de l'universel.

Par cette attache du singulier à l'universel, la clinique vient déplacer le problème de la scientificité en inaugurant un postulat basé sur le sujet unique et non plus sur la norme commune.

C'est donc à partir de ce sujet hors norme commune, mais sujet de la science, énonçant une suite d'articulations signifiantes, que se pose la question du sujet « chercheur » comme élément incontournable de la recherche, en tant qu'être humain rattaché à sa propre subjectivité.

Il est donc important de répondre à ce que Legrand²²⁴ pose comme question fondamentale dans la recherche : « *Comment éviter, lorsque je me tourne d'une quelconque façon vers l'humain, de ne pas me retourner aussi vers moi-même ? Ne serais-je pas concerné ? Serait-ce que j'aïlle vers lui sans intérêt, sans passion, sans angoisse ?* ».

La clinique psychanalytique illustre donc une rupture scientifique en désirant explorer ce que l'être humain a de plus spécifique : le langage et la façon dont en l'habitant il y prend position.

223 C. Castoriadis. Les carrefours du labyrinthe. Seul. 1978. p40

224 M. Legrand. L'approche biographique, théorie et clinique. 1995

Il s'agit, comme l'a expliqué Sauret²²⁵ de distinguer la langue et la parole, comme élément signifiant du sujet : « *La parole est la mise en acte singulière par un sujet du pouvoir de symbolisation dans une langue, la langue est une institution sociale et le langage est le pouvoir de symbolisation (désignation des choses en leur absence ou production de signifiants nouveaux* ».

Le terme « *parlêtre* » employé par Lacan pour illustrer ce pouvoir du langage sur l'inconscient, laisse apparaître un inconscient structuré comme un langage dont le sujet jouit. Le A majuscule vient représenter le bain de langage dans lequel entre l'infans avant de parler lui-même : les premiers rapports langagiers au sein de la famille constituent l'essence fondamentale de l'être, cette chaîne de signifiants qui sera amenée à se répéter et à marquer le corps de jouissance.

Comme l'a précisé Lévi-Strauss²²⁶ : « *« Le langage comme toute institution sociale présuppose des fonctions mentales opérant au niveau inconscient, on se met en mesure de les atteindre, par-delà la continuité des phénomènes, dans la discontinuité des principes organisateurs qui échappent normalement à la conscience du sujet parlant ou pensant* ».

C'est donc par l'intermédiaire des élaborations langagières que chaque sujet prend à son compte les effets de la langue pour témoigner de sa vie, de son architecture symbolique qui est connectée à son activité inconsciente.

Le sujet ne peut échapper à l'Autre, qui marque la place de chaque individu et édifie les fondations symboliques des « *structures de la parenté*²²⁷ », marquant ainsi l'acceptation de l'interdit de l'inceste, des relations d'alliances et de filiations qui permettent à chaque être humain de se situer dans son arbre généalogique.

La clinique, par la lumière de la théorie psychanalytique montre la position structurale du langage et permet de différencier deux registres : celui des significations, produit de l'appareil du langage et des possibilités de représentation (images).

Il s'agit d'une articulation du symbolique et de l'imaginaire ; celui de la satisfaction, des sensations corporelles pulsionnelles, qui restent toujours en partie étrangères aux élaborations symboliques, mais qui cherchent à se répéter et à se vivre, ce qui est « *hors représentation* » selon Lacan.

225 MJ. Sauret. Op.cit. 1995

226 C. Lévi-Strauss. Préface aux six leçons sur le son et les sens. Editions de minuit. 1991

227 cf. C. Lévi-Strauss. Les structures élémentaires de la parenté. PUF. 1948

I.1b. Le statut du savoir clinique

La position clinique de recherche suppose que des réflexions épistémologiques soient engagées sur le savoir produit de la parole du sujet. Chaque parole singulière du s ujet est construction d'un savoir qui ne se fonde pas dans l' à priori, mais dans l'après-coup.

Comme l'a précisé Lanteri-Lauta : « *La clinique est, sans doute, l'une des disciplines qui montre le mieux le sens de la transcendance, à savoir que l'homme ne se situe pas a priori dans la connaissance de son objet, mais qu'il se place à l'extérieur, qu'il ne le constitue pas et, qu'avec toutes les ressources de la tradition critique, c'est du dehors qu'il doit le découvrir (.). Nul a priori n'y suffit jamais* ²²⁸ ».

Cette connaissance qui surgit dans l'après coup n'exclut pas l'objectivité du savoir. Assoun²²⁹, en reprenant la formulation de Freud, évoque l'idée que « *l'exemple est la chose même* », pour parler de « *l'exemplification* » qui constitue la preuve d'objectivité.

Ce n'est pas la vérité qui est recherchée dans la parole, mais bien de la parole prise en tant que signifiante pour le sujet qui constitue une vérité. Un sujet a dit cela, mais aurait très bien pu dire autre chose. C'est à la chose même qu'il faut attribuer un statut d'objectivité, « chose » s'entendant par « *pensée primitive et véritable*²³⁰ », à partir de quoi s'édifie le savoir.

Le savoir clinique se trouve donc devant un objet qui présente un caractère d'un réel singulier : « *Exemplifier c'est donc affaiblir l'énoncé en le faisant valoir à la place d'autres, actualisant une virtualité positivée, mais non exclusive* ²³¹ ».

Il s'agit donc de dégager à travers le discours pris dans une « *intentionnalité inconsciente* ²³² », le savoir sur le sujet même se constituant comme savoir objectif, à l'insu même de celui qui l'énonce.

228 G. Lanteri-lauta. Préface à l'ouvrage de Paul Bercherie : les fondements de la clinique, histoire et structure du savoir psychiatrique. Ornicar. 1980 :2

229 PL. Assoun. "l'exemple est la chose même". clinique et métapsychologie. bulletin de psychologie. tome xxxix. n°377. 1986

230 PL. Assoun. Op.cit. 1986

231 PL. Assoun. Op.cit. 1986

232 R. Perron. Dire et ne pas dire. De l'analyse structurale du récit à l'étude de son élaboration défensive. Bulletin de psychologie. 322. tome xxix. 1975

I.2. La spécificité de l'entretien clinique de recherche

I.2.a. L'entretien clinique de recherche

L'entretien clinique possède une spécificité par rapport à d'autres types d'entretiens. Il repose essentiellement sur une écoute du sujet, dans le but d'éclairer son « *contexte propre, c'est à dire sa singularité et dans son historicité*²³³ ».

L'entretien clinique est une méthode largement utilisée par les psychologues cliniciens, dans la mesure où il revêt un intérêt particulier dans la relation à la personne interrogée. Selon Poussin²³⁴, l'entretien clinique repose sur une absence de pouvoir en jeu qui permettrait de « *redonner le pouvoir au sujet : pouvoir de penser par lui-même, pouvoir de trouver des solutions qui correspondent à son problème et ses capacités*²³⁵ ».

Dans la problématique d'une recherche, l'entretien clinique n'a pas de visée thérapeutique et se démarque dans la demande. Il faut donc situer le chercheur dans la rencontre, notamment dans l'inversement de la demande par rapport à l'entretien clinique qui nécessite la demande initiale du patient.

Afin de poser les bases nécessaires à une relation d'écoute dans laquelle « *l'enquêteur s'efface pour être à l'écoute de l'autre*²³⁶ », il m'est apparu essentiel de situer clairement ma propre demande, ainsi que celle de la personne interrogée.

I.3.b. La conduite de l'entretien

La conduite d'un entretien clinique de recherche nécessite un emploi particulier des consignes et surtout de la position d'écoute. Il y a une nécessaire prise de distance face aux paroles du sujet, ce que Castarède a nommé la « *neutralité bienveillante* », indispensable pour ne pas susciter de réactions particulières du sujet : « *la neutralité, ce n'est pas seulement ne pas laisser paraître ce*

233 P.J. Pourtois., H. Desmet. Epistémologie et instrumentation en sciences humaines. Mardaga. 1977

234 G. poussin. La pratique de l'entretien clinique. Dunod. 1994

235 G. poussin. op.cit.1994

236 C. Chiland. L'entretien clinique. PUF. 1997

*qu'on éprouve, c'est prendre conscience de ce qu'on éprouve et n'être pas gouverné par des réactions non contrôlées dans la compréhension du travail du patient et dans la réponse qu'on lui donnera*²³⁷ ».

Les entretiens ont donc débuté sur une question initiale, assez générale pour situer la problématique de la relation entraîneur -entraîné et permettre ensuite au sujet d'y répondre sans être orienté dans ses réponses.

Cependant, une difficulté est apparue avec les sportifs les plus jeunes, qui n'étaient pas à l'aise avec le fait de parler d'eux-mêmes. Cette position fut donc à des moments difficiles à maintenir dans la mesure où ils avaient besoin d'être plus souvent relancés. D'ailleurs, les interventions communes aux sciences humaines, telles que la reformulation, les relances ou les consignes peuvent être utilisées face à des personnes silencieuses, gênées ou perplexes face à leur discours.

Les interventions faites lors de ces entretiens ont toujours respecté le cadre de référence des personnes interrogées, en essayant de les mettre à l'aise face à leurs paroles car « *Le sujet a toujours, impliqué à l'horizon de son discours devant un inconnu, l'estime qu'il se porte à lui-même : aussi les interventions doivent-elles renforcer implicitement la valeur que le sujet s'attribue afin qu'il ose s'aventurer dans l'expression de lui-même, de ses idées, en étant sûr d'être compris et accepté*²³⁸ ».

I.3. Réflexions éthiques autour du dispositif de recherche

I.3.a. Réflexions autour de la demande inversée

Une réflexion éthique est nécessaire au processus de demande inversée, spécifique à l'entretien clinique de recherche.

En me positionnant en tant que chercheur, il s'agissait bien de répondre à ma propre demande et à mes propres interrogations, tout en tenant compte de la présence de la personne interrogée, prise dans ses propres interrogations.

237 MF Castarède. L'entretien clinique à visée de recherche. PUF. 1997

238 MF. Castarède. Op.cit. 1997

Cette demande inversée pose donc deux difficultés majeures. D'abord du côté du sujet interrogé, qui nécessite de trouver une accroche personnelle facile à mes questions. Ensuite, il y a nécessité de situer ma demande de savoir en admettant que l'histoire racontée ne serait que la vérité du sujet, parfois amputée ou idéalisée, qui se présenterait à moi en introduisant toujours une faille dans le savoir produit. Castarède souligne cette difficulté en disant qu'il « *devient évident que l'un des partenaires n'a pas affaire à la réalité de l'autre, mais à la représentation qu'il s'en fait, d'où l'intérêt porté au transfert du sujet et au contre-transfert du clinicien*²³⁹ ».

Cette demande inversée nécessite également d'expliquer la position de chercheur, en position d'écoute dénuée de jugement pour instaurer les bases d'une confiance propice à l'expression d'un discours. Comme l'a précisé Leclerc-olive²⁴⁰, cette demande inversée nécessite un « *principe d'initiative* » de la part du sujet interrogé où la prise de contact doit laisser la place à un éventuel refus de la part du sujet de participer aux entretiens.

1.3.b. Transfert et contre-transfert

Ces rencontres avec les sujets m'ont amené à dégager une réflexion autour de la place conférée par mon statut de chercheur et sur ma propre implication, comme pour me dégager de « *l'autre scène* » nommée par Castarède. Il s'agissait de prendre en compte les concepts de transfert et contre-transfert à l'œuvre dans toutes les relations humaines et qui apparaissent comme un élément inéluctable dans cette recherche.

En désirant combler mes attentes de réponses par rapport à ma recherche, mes questionnements ont été larges dans un premier temps. Néanmoins, j'ai fait le choix de laisser s'élaborer les problématiques personnelles des personnes interrogées, car elles me permettaient d'ouvrir d'autres perspectives.

Certains sportifs (ves) se sont approprié(e)s les entretiens, pour essayer d'y élucider leurs interrogations personnelles. Parfois, les rencontres avaient lieu à des moments décisifs, comme peut l'être une période de blessure, qui fragilise le sportif et qui explique un transfert de leurs propres coordonnées dans mes problématiques de recherche.

239 MF. Castarède. Op.cit. 1997

240 M. Leclerc-olive. Le dire de l'évènement. PU Septentrion.1997

Analyser à partir de quelle place le sujet sportif parlait, m'a permis de maintenir les distances nécessaires à la démarche scientifique. Face aux demandes de certains sportifs qui étaient confrontés à des choix lors des entretiens, je me suis contenté de déplacer cette demande en clarifiant ma recherche et l'intérêt que représentait leur parole pour moi.

Cependant, j'ai toujours tenté de maintenir une relation positive, nécessaire pour que les sujets puissent avoir envie de me témoigner leur histoire personnelle et débloquer leurs résistances face au processus de l'entretien.

Dans ce transfert est apparu un phénomène d'identification dont a parlé Racamier, qui permet de *« pressentir que toute personne, avant que d'être connue, avant que d'être aimée ou détestée, est de même sorte et de même pâte que nous : de cette glaise commune dont il est dit que l'homme est fait (.) C'est cela qui permettra de penser l'objet et d'en gérer la relation de telle manière que jamais ces deux images ne pourront tout à fait s'écarter ni se confondre »*²⁴¹.

Alors, que je précisais bien ma position, certains sportifs m'ont identifié en tant que « psy », garantissant pour eux une neutralité et une confidentialité propice à ce que chacun *« établisse son propre pacte autobiographique et pour qu'il accepte de parler à l'intérieur d'un système d'écoute, qu'en dernier ressort il ne contrôle pas, comme s'il contrôlait »*²⁴².

I.3.c. L'éventualité d'une incidence thérapeutique

Le transfert suppose également que la recherche suscite autre chose que ce qui est escompté au départ. Castarède a souligné cette éventualité que l'entretien clinique, fut-il uniquement de recherche, n'empêche pas entièrement l'incidence thérapeutique.

En mobilisant et en modifiant l'équilibre psychique du sujet, l'entretien clinique de recherche peut avoir ce que Castarède a nommé un effet *« opératoire »*, plutôt que thérapeutique dans la mesure où il n'y a pas nécessairement un effet de guérison.

Par effet *« opératoire »*, on entend que l'entretien peut éventuellement provoquer un remaniement des modes relationnels, dans la mesure où la recherche s'adresse au désir de l'autre, orienté vers la pratique du tennis.

241 P. Racamier. Les paradoxes des schizophrènes. Revue française de psychanalyse. 42, 5-6 :877-970

242 P. Lejeune. Je est un autre. Seuil. 1980. p280-281

C'est par l'intermédiaire de cette question du désir que la relation dans le cadre d'un entretien clinique de recherche peut conférer un pouvoir « tout puissant » à la personne qui interroge le sujet. L'entretien clinique peut ainsi venir réactiver naturellement les besoins de « réparation » ou permettre les séparations non faites dont on connaît l'importance dans la dynamique de la petite enfance.

Loin de désirer cet effet opératoire, il m'a fallu admettre que cela m'échappait totalement. Le fait d'en être consciente et de ne pas désirer cet effet m'a permis de repérer ma position d'écoute neutre face à la parole et l'effet escompté de cette parole. Ainsi, je n'ai pas essayé d'outrepasser cette limite en faisant élaborer le sportif sur des éléments intimes qu'il n'avait pas envie de me dévoiler.

Si cette possibilité de parole qui leur a été offerte pouvait provoquer un mieux-être, une découverte du plus profond de leur être, chaque sujet était en réalité le propre instigateur de l'effet qu'il attendait de ce type de rencontre.

Il s'agissait, comme l'a précisé Michel Legrand²⁴³, de ne pas simplement se poser la question de l'incidence thérapeutique, mais plutôt de répondre à l'impératif de ne pas nuire à la personne interrogée.

Cependant, par l'intermédiaire de ces rencontres, j'ai été amené e à poursuivre avec certains sportifs un réel travail d'accompagnement psychologique, initié par leur propre demande (ou celle de l'encadrement) pendant une plus ou moins longue période. Ce dispositif m'a confronté à une autre position et donc à un autre type de savoir, sur lequel je me suis appuyé pour illustrer la continuité des études de cas dans un « épilogue ».

Néanmoins, la perspective de changement ou la prise de conscience de leur positionnement qui a pu apparaître après les entretiens n'ont pas été pris en compte dans l'écriture même des études cas, afin de témoigner simplement de l'histoire du sujet à un moment précis et arrêté au dernier entretien.

243 M. Legrand. Op.cit. 1995

I.4. Fin de recherche et transmission

I.4. a. Réflexions sur l'arrêt des recherches

Une question supplémentaire se pose concernant la fin d'une recherche : Combien d'entretiens sont-ils nécessaires pour répondre à la recherche ?

Après réflexion, le parti pris fut de ne pas fixer à priori un certain nombre d'entretien nécessaire, mais de laisser l'opportunité à chaque sportif de se rencontrer à nouveau en fonction de leur envie de parler et de leur disponibilité.

Ils avaient le choix de continuer ou d'arrêter les rencontres dès lors qu'ils (elles) sentaient qu'ils avaient le sentiment d'avoir dit ce qu'ils (elles) voulaient bien me dire. Legrand²⁴⁴ souligne que l'arrêt de la recherche désigne le moment où « *Les deux tombants d'accord sur le fait qu'on a bien balayé le thème* ».

Cependant, je leur expliquais l'importance de se rencontrer plusieurs fois pour explorer un maximum de pistes. On sait bien qu'il y a un dévoilement de la personnalité sous une forme dynamique et il est important donc de ne pas se contenter d'un unique entretien sous peine de renoncer à certaines informations capitales.

Il est apparu que la majorité des sujets ont reconnu ce caractère d'épuisement de la question de recherche au troisième entretien. D'autres ont désiré poursuivre un quatrième entretien.

J'ai toujours essayé de fournir rapidement la retranscription écrite des entretiens pour qu'ils puissent décider d'une rencontre supplémentaire. Cependant, cela n'a pas toujours été possible en raison des disponibilités de chaque sujet.

Le fait de laisser l'opportunité au sujet de décider lui-même des rencontres était une réponse qui m'a paru la plus adaptée au processus de recherche clinique.

Ce besoin de laisser surgir le désir relève d'une réflexion profonde quant au partage du savoir dans la relation.

D'un côté je me positionnais en tant que chercheur, avec des idées, des questions et peut-être des attentes particulières et d'un autre côté il me semblait préférable de laisser le désir parler

du côté du sujet, à partir du moment où il montrait de l'intérêt pour la recherche et également de l'intérêt de dénouer certaines situations hic et nunc.

Je qualifierais donc ma position « d'ouverte » car laissant l'opportunité à l'autre de s'y retrouver dans le processus de recherche.

I.4b. La transmission des entretiens

La recherche doit fonctionner sur ce Leclerc-olive appelle le « *principe d'échange*²⁴⁵ ». La transmission des entretiens offre à chaque sportif un droit de regard sur leurs entretiens, ils peuvent ainsi s'assurer de la garantie de leur anonymat.

Cette dernière était importante dans la mesure où certains joueurs ou joueuses se connaissaient entre eux, savaient qu'ils étaient soumis à des entretiens, ainsi que leurs entraîneurs respectifs avec qui j'ai eu l'occasion de discuter parfois.

Je me suis parfois retrouvée entre l'entraîneur et l'entraîné(e), assaillie de questions sur ce que chacun avait pu dire de l'autre.

Face à ce type de demande, la transmission des entretiens et la vérification de ce qu'ils avaient dit, permettaient d'assurer la confidentialité qui était à la base du « contrat » initial avec chacun.

Il était donc important de masquer tout ce que j'appelle les « identifiants » (c'est-à-dire les noms d'entraîneurs ou d'autres personnes, les endroits évoqués et parfois mêmes les classements) qui peuvent permettre d'identifier les sujets interrogés.

En leur livrant la retranscription des entretiens, ils étaient en mesure à tout moment d'interdire l'apparition de certaines phrases ou de me demander des modifications. Cependant aucun des sujets interrogés n'a fait cette demande de modification. J'ai donc reçu l'accord de chaque sujet pour figurer dans ma thèse, soit en tant qu'entretiens ou en tant qu'études de cas.

245 M. Leclerc-olive. Op.cit.1997

I.4.c. Une transmission publique ?

Cependant, une question par rapport à la confidentialité était restée en suspens : celle de savoir si les entretiens devaient être retranscrits en intégralité et figurer au sein de la thèse.

Cette transmission publique des entretiens m'a posé une question éthique importante compte tenu de la notoriété de certains joueurs.

En effet, malgré la modification du nom des joueurs, joueuses et de leurs entraîneurs censée garantir leur anonymat, des personnes familières du tennis – tel les entraîneurs désireux de lire ma thèse – pouvaient au travers de certains détails (classements, tournois) identifier facilement ces joueurs ou joueuses.

Il apparaissait donc impératif de demander à ces derniers l'autorisation que leurs entretiens figurent tel quel dans la partie annexe, disponible à la lecture de tout un chacun.

Les sujets n'ayant pas tous répondu positivement à ce que leurs propos soient accessibles à tout le monde, ils se sont vus proposer le choix de n'être diffusé que dans le cadre de la soutenance, c'est-à-dire exclusivement au jury chargé d'évaluer mon travail.

Chapitre 2

METHODOLOGIE DE RECHERCHE

Après les questions sur le dispositif de recherche, il s'agit de s'introduire dans ce que j'appelle « l'intimité » de la recherche, autrement dit dans les modalités pratiques qui ont permis aux entretiens de se dérouler dans un cadre (repérable).

En effet, la recherche n'est pas un processus à sens unique, où le chercheur disposerait des éléments selon ses propres désirs. Au contraire, il est constamment conduit à s'adapter aux contraintes de l'environnement, notamment en ce qui concerne les entretiens, aménager un espace de parole à la fois rigoureux dans la démarche et respectueux de leur singularité.

Face à cela, la nécessité s'impose d'expliquer le processus et d'effectuer un choix minutieux et réfléchi des sujets interrogés.

Il était également primordial de spécifier le cadre de mes rencontres aux sujets interrogés et la manière dont leur a été présentée ma recherche. Cette clarification me paraissant nécessaire pour effacer les doutes ou parfois les angoisses de certains sujets de livrer des éléments intimes à une personne venue de nulle part. Comme l'a précisé Legrand²⁴⁶, toute recherche nécessite un consentement éclairé de la part de la personne interrogée, ce qui nécessite obligatoirement de préciser les conditions de recueil et l'utilisation qui sera faite de la recherche pour savoir à quoi les sujets consentent vraiment.

Il s'agit dans un deuxième temps d'expliquer le processus d'interprétation des entretiens et la méthodologie propre à l'écriture d'études de cas.

II.1. Les sujets

II.1.a. Choix des sujets

Plusieurs critères ont été pris en compte dans le choix des sujets.

Premièrement le niveau de performance, en privilégiant les sujets à haut niveau dont je me suis efforcée de donner une définition.

Deuxièmement, l'âge des sujets : Nous postulons que la structuration du rapport à l'entraîneur est influencée par l'âge des joueurs et joueuses. En considérant leur capacité à s'exprimer sur leur vécu, il était nécessaire qu'ils aient un âge suffisamment avancé pour être capable de témoigner des relations aux entraîneurs.

Enfin, le sexe des sujets. Interroger un même nombre de joueurs et de joueuses nous permet d'analyser les effets de la différence sexuelle dans la relation entraîneur -entraîné.

II.1.a.1 Le niveau de performance

Sélectionner les sujets sur leur niveau de performance se justifie, car un niveau de haute performance se conjugue souvent avec de nombreuses heures d'entraînements et donc également une fréquentation importante d'entraîneurs.

Par ailleurs, certains sujets qui sont joueurs professionnels impliquent une dimension supplémentaire et particulière par rapport aux autres joueurs et joueuses, c'est à dire l'accompagnement de leur entraîneur dans les tournois. A un certain niveau, cet accompagnement se fait de manière privilégiée, ce qui implique une modalité relationnelle singulière.

Les critères de performances se sont donc basés sur le classement établi par la Fédération, mais également la nécessité des joueurs et joueuses de s'entraîner plusieurs fois par semaine et d'avoir un entraîneur qu'ils rencontrent de manière régulière.

SCD UHP NANCY 1
Bibliothèque des Sciences
Rue du Jardin Botanique - CS 20148
54601 VILLERS LES NANCY CEDEX

Le système de classement Français étant constitué de quatre séries, comme suit dans un ordre descendant :

- 1^{ère} série
- 2^{ème} série : Promotion, -30, -15, -4/6, -2/6, 0, 1/6, 2/6, 3/6, 4/6, 5/6, 15.
- 3^{ème} série : 15/1, 15/2, 15/3, 15/4, 15/5, 30.
- 4^{ème} série : 30/1, 30/2, 30/3, 30/4, 30/5.

II.1.a.2. Age et sexe

L'âge des joueurs et des joueuses est un critère important dans cette étude. On suppose en effet que la structuration du rapport à l'autre et du rapport à l'entraîneur suit ce dernier.

La question de la délimitation de l'âge des sujets m'a interrogé au début de la recherche où j'avais effectué quelques entretiens avec plusieurs joueurs de 10 ans. Les joueurs avaient peu de recul sur leurs relations à l'entraîneur, car débutant la pratiquant aux alentours de huit ans. Il est apparu une difficulté à pouvoir énoncer quelque chose de singulier dans le cadre des entretiens.

Les joueurs et joueuses ont donc été répartis en fonction de trois tranches d'âge.

Tout d'abord, la première tranche d'âge se situe entre 13 ans et 16 ans, regroupant des joueurs et joueuses étant dans leur période adolescente, période de vie qui implique une renaissance du complexe d'Edipe et une modification des relations aux autres qui en découle.

La deuxième période débute vers 17 ans jusqu'à 21 ans. Elle correspond à la transition entre la période adolescente et la période adulte. Chaque joueur ou joueuse dans cette tranche d'âge n'est pas autonome par rapport à leur famille, il ou elle demeure encore chez ses parents et n'a pas encore pris leur indépendance que ce soit matérielle et financière parfois.

La dernière tranche d'âge est celle des sujets ayant plus de 21 ans. Le critère est l'indépendance totale des joueurs et joueuses par rapport à leur famille, certains étant déjà pères de famille et surtout étant en même temps engagés dans le tennis d'une manière professionnelle.

Ceci suppose donc un rapport particulier par rapport à l'entraîneur, notamment par rapport à la question de l'argent en jeu dans la relation.

II.1.b. Prise de contact

La question de la rencontre des sujets se pose naturellement en terme de localisation des joueurs (es) et de leurs entraîneurs.

Les entretiens se sont déroulés sur une période de trois ans (2001 -2004) en fonction de l'accès à des structures me permettant de rencontrer des joueurs (ses) de haut niveau.

Ces endroits garantissaient sans nécessairement connaître par avance un certain niveau de performance puisque les joueurs y sont généralement recrutés selon leur classement et selon leur tranche d'âge.

II.1.c. Présentation des sujets

II.1.c.1. Les joueurs

BENOÎT (13 ans) 3^{ème} série.

SIMON (14 ans) 3^{ème} série.

YANN (15 ans) 3^{ème} série.

PIERRE (17 ans) Seconde série.

DAVID (20 ans) Professionnel.

MATHIEU (24 ans) Professionnel.

JULIEN (29 ans) Professionnel.

II.1.c.2. Les joueuses

LAURA (13 ans) Troisième série.

FANNY (14 ans) Seconde série.

ALICE (16 ans) Seconde série.

ELISE (19 ans) Seconde série.

AUDREY (21 ans) Professionnelle.

JULIETTE (23 ans) Professionnelle.

CATHERINE (28 ans) Professionnelle.

II. 2. Présentation de la recherche

II.2.a. Le dispositif de recherche

II.2.a.1. Le chercheur

A la première rencontre avec chaque sujet, j'ai indiqué ma position de « chercheur », en spécifiant bien ma position d'écoute neutre. Cette précision apportait une transparence face aux doutes initiaux de certains sujets. Cette position a été clarifiée à la demande de chaque sujet s'ils le jugeaient nécessaire. Ceci permettait également de « *désamorcer une attente d'aide potentielle*²⁴⁷ ».

II.2.a.2. Le sujet de recherche

La présentation du sujet de recherche était très succincte pour ne pas induire de biais dans le discours des joueurs ou joueuses, en ne précisant pas mes hypothèses concernant ma recherche.

La recherche a été présentée sous formes de questionnements sur la relation entraîneur - entraîné en précisant l'intérêt porté sur toutes les relations entretenues entre l'entraîneur et les joueurs (ses).

J'ai également clarifié dès la première rencontre que cela nécessitait aussi de comprendre l'histoire entière du sujet, c'est à dire les relations qu'il a entretenues avec les autres, particulièrement dans le cadre familial, sans toutefois préciser que je voulais effectuer un lien.

J'ai précisé que les entretiens ne seraient utilisés que dans le but de comprendre la place qu'il/elle a occupé et le sens revêtu par chaque relation avec un entraîneur dans l'histoire de leur vie.

Cette présentation permettait aussi à chaque sujet de pouvoir poser ses éventuelles questions ou même d'évoquer ses possibles réticences face au thème de recherche.

II. 2.b. Déroulement et nombre d'entretiens

Dès le départ, j'ai notifié le déroulement pratique des entretiens et demandé leur accord pour enregistrer par l'intermédiaire d'un dictaphone leurs paroles.

L'entretien n'avait pas de durée minimale ni maximale, mais j'ai essayé de « limiter » à une heure pour permettre au sujet d'éventuellement énoncer un discours dans un entretien suivant.

Dès la première rencontre, j'ai spécifié également que le nombre d'entretiens dépendait de leur envie de continuer à répondre à mes questions et que ces entretiens prendraient fin à partir du moment où chaque sujet pensait avoir exprimé et épuisé ses propres questions et réponses.

Le rythme des entretiens n'étant pas prévisible étant donné les emplois du temps très chargés de certains joueurs et joueuses et de l'éloignement géographique, il était de mon ressort de relancer les rendez-vous dans un délai de temps plus ou moins long.

Les délais variant avec chaque sujet présentent des avantages et des inconvénients. D'un côté, cela permettait l'établissement d'une relation de confiance dans la mesure où les rencontres étaient répétées dans une période assez courte ; d'un autre côté, espacer les entretiens permettait de voir l'évolution d'avec leur entraîneur du moment, ce qui a permis de faire sortir un savoir particulier.

II.2.c. La retranscription des entretiens

Les entretiens ont été retranscrits dans leur intégralité. La transcription des entretiens ou le passage de l'oral à l'écrit suscite parfois les controverses tant il peut engendrer des déformations, des trahisons dues à la nature de la tâche et aussi une difficulté de codage des aspects sociaux de l'interaction, comme le regard, les mouvements, les gestes.

Comme le précise Poirier et Clapier-Valladon²⁴⁸ : « *Tout passage de l'oral à l'écrit implique nécessairement une dénaturation, dans la mesure où la transcription déplace radicalement l'énoncé, lequel était produit en fonction de l'oralité et se trouve en quelque sorte disqualifié quand on le sépare de son cadre* ».

Les entretiens réalisés auprès des joueurs (ses) ont tenu compte de cette difficulté en tentant toutefois d'introduire plusieurs aspects du langage :

- les temps de pause illustrés par des points
- les hésitations illustrées par euh..
- les silences illustrés par une parenthèse inscrivante (silence ou long silence)
- les fins de phrases non terminées figurent afin de montrer la tentative pour certains sujets de laisser volontairement ou non les phrases inachevées.

- Les fautes de langage ou lapsus ont été conservés dans leur intégralité tant ils sont porteurs d'une signification utile à la compréhension du récit.

Une des limites que l'on peut remarquer dans la retranscription des entretiens, est que le langage du corps (posture, mimique, étonnements, réticences) n'a pas été noté. Ceci pouvant dénaturer la parole et enlever certains éléments éclairant leurs propos.

Le choix a donc été en quelque sorte radical puisque je n'ai utilisé uniquement que la parole sortie du contexte démonstratif ou réactif de chaque personne. Il s'agit donc d'une limite importante pour l'interprétation de chaque sujet.

Cependant, chaque texte écrit des entretiens a tenté de reproduire dans une fidélité absolue les paroles enregistrées, ce qui n'empêche pas non plus les erreurs d'écoute car le matériel d'enregistrement a montré de nombreuses défaillances, qui ont été notées dans la retranscription.

II.4. Construction des études de cas

Avant tout, il convient de préciser que l'étude de cas, par l'éclairage d'une singularité du cas n'a pas une vocation de généralisation, mais elle peut cependant permettre de dénouer les constantes subjectives issues de la mise en série des cas et de la rencontre systématique à des problématiques humaines comme l'a précisé Humery ²⁴⁹: «*C'est le propre du cas clinique d'être à la fois unique et source de savoir général* ».

II.4.a. La prise en compte du contexte

Le terme « cas » dérive du latin « casus » (venant de cadere) signifiant littéralement « tomber », pris au sens figuré comme « évènement ».

Cette idée de l'évènement suggère que l'écriture d'une étude de cas est soumise aux circonstances d'une rencontre. Cette dimension de surprise introduite dans la rencontre entre le chercheur et le sujet interrogé nécessite d'être expliquée en prime abord, car il est important de prendre en compte le sens que le sujet attribue à cette relation.

249 R. Humery. La problématique du cas singulier. Dunod.1995

Une étude de cas ne se contente pas de retracer l'histoire des sujets par l'intermédiaire de son discours, mais il y a nécessité d'insérer les éléments issus du contexte particulier de chaque entretien et de l'histoire qui se crée entre le sujet et le chercheur.

Dès lors, il a été indispensable de prendre en compte « *la forme du récit et les conditions de sa production dans l'élaboration du texte final et dans l'analyse*²⁵⁰ ».

J'ai donc apporté par l'intermédiaire d'une présentation de l'étude de cas, les éléments recueillis sur les sujets avant les entretiens ou le contexte particulier des entretiens qui permettent de comprendre à partir de quelle place venait répondre chaque sujet.

Comme le précise Chabrol²⁵¹ : « *Le chercheur en particulier doit se soumettre à livrer les éléments qui lui paraissent pertinents ou non et tenter d'explicitier le plus rigoureusement possible sa place et ses points de vue dans la relation.. Sinon, l'entretien est encore plus le récit de vie risquent bien d'être les outils les moins fiables et les moins contrôlables qui puissent être* ».

II.4.b. Le premier niveau d'analyse

Le premier niveau d'analyse est le travail de montage et de traitement du récit qui se dégage à la suite de chaque entretien comme un matériau brut.

Pour cela, la première étape est de relire chaque entretien dans leur intégralité afin de situer à nouveau tout le récit qui se dégage.

A partir de là, se dégage des séquences organisées autour d'un thème. Au fur et à mesure de l'avancée du traitement on repère les récurrences de certains thèmes.

On peut donc établir une liste thématique sous les quelles on peut rassembler toutes les séquences élémentaires du récit. Des fiches ont été réalisées sur chaque entretien en suivant les séquences et les regroupements thématiques.

Le récit a été organisé selon les éléments thématiques, incluant à chaque fois un ordre chronologique afin de témoigner d'une évolution dans l'histoire.

250, J. Poirier., S. Clapier-valladon. Op.cit. p74

251 C. Chabrol. "psycho-socio-sémiotique". Revue des sciences humaines, tome lxxii, n°191, 1983 :71-85

Comme le précise Legrand²⁵², l'analyse thématique permet d'attirer « l'attention sur des problématiques répétitives, susceptibles de faire signes vers ce que nous avons appelé de s composantes structurales (ou de temporalité longue) d'une vie ».

II. 4.c. L'interprétation psychanalytique

La deuxième étape, repose sur une opération non standardisable tant elle dépend du chercheur.

Comme le précise Bertaux²⁵³, cette étape nécessite d'avoir « un maximum de réflexion et un minimum de procédures techniques ». Elle permet aux hypothèses de se mettre à l'épreuve et permet de théoriser l'étude.

La particularité de l'étude de cas orientée par le champ de la psychanalyse nécessite de construire un récit mettant en lumière le rapport particulier du sujet au langage (à son discours).

Dans l'interprétation faite au cas, il convient de séparer les énoncés propres du sujet et de faire cette distinction entre langage et parole : le langage venant symboliser, représenter le réel par un « signe ». La parole venant représenter le sujet en articulant les signes entre eux. Ce signifiant apparaît dans ce qui fait symptôme dans la structure subjective.

On pourra particulièrement appréhender le rapport du sujet au langage, le rapport du sujet au corps, le rapport du sujet aux objets, le rapport du sujet à l'Autre.

Il s'agit d'exploiter l'énonciation du sujet, c'est-à-dire l'entre-les-lignes qui apparaît dans les failles du discours, les ruptures ou répétitions qui témoignent d'une organisation particulière du sujet.

Le sujet qui parle et qui croit se comprendre finalement, se fait entendre à son insu.

Repérer le sens que le sujet donne aux phénomènes, suppose donc d'articuler ces signifiants qui dominant le discours du sujet.

Les études de cas reposent donc d'abord sur la logique de discours de chaque sujet, comme système de lois qui le régit.

252 M. Legrand. Op.cit. 1995

253 D. Bertaux. "L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités", cahiers internationaux de sociologie, vol lxix, p197-225

C'est à travers ces repérages que peuvent s'énoncer les aspects sémantiques et mouvements transférentiels repérables dans le discours sous ces signifiants.

Ainsi apparaît à la lecture des entretiens, une organisation reposant sur le sens donné à certains événements qui marquent mais ne représentent pas une signification en eux-mêmes, mais bien en fonction du sens que le sujet va lui attribuer.

De la sorte, on voit bien les tournants que les sujets repèrent dans leur vie, s'agissant d'un choix, d'une rencontre à un entraîneur qui vient marquer une rupture par rapport aux rencontres antérieures ou un changement dans leur mode de vie. C'est donc à partir de cette énigme qui parfois se pose au sujet que vient éclairer l'étude de cas, comme témoignage unique de sa position.

La construction d'une étude de cas apparaît donc comme un cheminement qui suit le discours du sujet, qui tente de coller à sa problématique propre en nécessitant donc de réduire et donc d'effectuer un processus de sélection qui ne permet pas de rendre compte de toutes les données.

Cette construction apparaît d'ailleurs toujours en élaboration dans la mesure où il y a une « *incomplétude de la construction, son rapport au réel comme point d'impasse de la formalisation* ²⁵⁴ ».

254 R. Gori. Freud, pragmatisme malgré lui ? Topiques. 1999. p116

Chapitre 3

ETUDES DE CAS

Les études de cas sont présentées non pas dans un ordre alphabétique, mais dans un ordre chronologique dans le souci de montrer l'évolution du rapport à l'entraîneur. Il s'agit de distinguer ce que j'ai défini préalablement comme trois périodes distinctives.

Les études de cas suivent ainsi cet ordre :

- BENOÎT (13 ans). Troisième série.
- LAURA (13 ans). Troisième série.
- FANNY (14 ans). Seconde série.
- SIMON (14 ans). Troisième série.
- YANN (15 ans). Troisième série.
- ALICE (16 ans). Seconde série.
- PIERRE (17 ans). Seconde série.
- ELISE (19 ans). Seconde série.
- DAVID (19 ans). Professionnel.
- AUDREY (21 ans). Professionnelle.
- JULIETTE (23 ans). Professionnelle.
- MATHIEU (24 ans). Professionnel.
- CATHERINE (28 ans). Professionnelle.
- JULIEN (29 ans). Professionnel.

BENOÎT

Présentation

BENOÎT, 13 ans, classé en troisième série (15/3) joue au tennis depuis l'âge de 8 ans. Il s'entraîne actuellement dans le cadre d'un tennis-études de ligue dans le cadre d'un internat. Il a une sœur de 18 ans.

Nos rencontres se sont déroulées dans le centre de ligue où j'ai eu l'occasion de discuter avec lui à trois reprises. Au moment où je l'ai rencontré pour la première fois, il venait d'avoir un nouvel entraîneur et n'avait donc pas encore beaucoup de recul par rapport à ce nouvel entraîneur.

Les entretiens avec BENOÎT ont été assez difficiles car il semblait très méfiant vis-à-vis de moi, me posait beaucoup de questions sur l'utilisation de ses entretiens et la confidentialité et essayait de changer de sujet quand je commençais à l'interroger plus amplement sur ses relations familiales où il semblait selon lui n'avoir rien à dire.

Construction subjective et signifiant « tennis » dans la structure familiale

- Premières expériences au tennis et frustration

A l'âge de 4 ans, BENOÎT débute la pratique sportive par le football. A cette époque, l'identification aux joueurs et à l'imaginaire qu'ils véhiculent a pesé dans le choix du football : « Ben.. Le foot, c'était le sport le plus connu pour moi. On voyait ça tout le temps à la télé. Quand on voit les champions, c'est intéressant, ça donne envie. Alors moi, j'ai voulu commencer ». Il jouera en parallèle au foot et au tennis jusqu'à l'âge de 10 ans.

BENOÎT ne choisit donc pas d'emblée le tennis. Il s'inscrit à un stage à l'âge de 7 ans, car sa sœur jouait déjà au tennis. A l'issue de ce stage, il dit « non, j'aime pas ça » qui semble être dû à une trop forte frustration : « Ben.. Quand on passe deux heures à essayer de taper dans une balle et qu'on n'y arrive pas, c'est quand même décourageant. Donc eux. C'est ça qui ne me plaisait pas au départ, je voulais tout de suite progresser. Quand je voyais les champions à la télé, j'avais tout de suite envie de jouer comme eux ».

Le manque est imaginaire, il ne parvient pas en tennis à restaurer une complétude du moi, sur la complétude de l'image du corps qu'il trouve dans l'image des champions. Ce refus semble être lié à la solitude de BENOÎT lors du stage et à un entraîneur qu'il ne connaissait pas : « On avait même pas le temps de connaître alors j'ai pas eu le temps de me mettre dedans, j'ai pas eu envie de continuer ».

- Le tennis : plaisir narcissique et lien social

Un an et demi plus tard, alors qu'il « emmenait sa sœur à ses entraînements », il a pris la raquette et a commencé à jouer. Il ne se souvient plus pourquoi cela lui a plu par la suite.

On peut penser que le tennis lui a plu car il lui a permis d'éprouver son narcissisme à travers le passage de test et d'éprouver le principe de plaisir : « Au début, on passait les balles, balle blanche, balle jaune et puis tout de suite, on m'a dit « tiens, tu peux passer ta balle blanche ». Alors, là, j'étais content. J'avais mon premier diplôme et puis j'ai continué. Après, j'ai eu toutes mes balles et j'ai commencé les classements ». « Puis il donnaient un petit pin's quand on avait les balles et j'étais content ».

Un autre élément s'ajoute à son désir de faire du tennis, la présence d'un copain « qui a commencé en même temps » et qui a fait émerger un désir de confrontation : « J'avais envie de le battre ».

A partir de 10 ans, BENOÎT fait le choix d'arrêter le foot, au profit d'une pratique exclusive du tennis, car il a été « repéré » par la ligue pour faire des « tournois nationaux » à la fois en tennis et en foot. Il s'oriente vers le tennis car il y connaissait déjà un copain : « Ca faisait déjà longtemps que je faisais du foot et le tennis, j'avais déjà un petit classement et j'avais envie d'aller là-bas avec mes copains. Je suis parti avec ALEX et j'étais content d'y aller avec lui ».

- La relation aux parents

BENOÎT évoque peu les rapports avec ses parents et donne peu de détails sur sa structuration car il évoque une relation avec ses parents où « il n'y a pas de problèmes ». Il les « appellent tous les soirs » et ne leur « cache » rien. Ses parents tiennent un magasin et s'arrangent pour l'emmenner à tour de rôle dans les tournois. Aucun des deux ne joue au tennis « Ils n'y connaissent rien » et entretient une relation où il laisse BENOÎT face à ses choix : « Ils disent « il faut y aller jusqu'au bout. Si t'y arrives pas, t'y arrives pas mais il faut y aller jusqu'au bout et espérer que ça marche ». Avant un match, ils me disent « allez, il faut gagner, il faut gagner », tout ça ».

C'est cette relation qu'il place en premier lieu et qui semble être la plus importante. BENOÎT n'a pas évoqué de manque dans sa famille ou n'a peut-être pas le recul nécessaire pour les évoquer.

- Des présences féminines importantes

Ce que l'on peut noter de l'entourage familial de BENOÎT qui peut avoir une importance signifiante, est la présence de nombreux appuis féminins. D'abord de sa mère, qu'il place dans un rôle de protection : « J'ai l'impression qu'elle fait plus attention à moi, s'il m'arrive un accident, tout ça... », Avec une crainte liée au corps par rapport au tennis : « Ma mère, elle a joué. Ma mère, quand elle

s'est fait une entorse à la cheville, elle a arrêté. Elle a plus eu envie de rejouer ». Par rapport au tennis, sa mère « a toujours envie que ça se passe bien ». Ce qui place BENOÎT dans une approche craintive de la compétition, incompatible avec une éventuelle future pratique de haut niveau.

La relation avec sa mère semble être fusionnelle « Ben, ma mère, quand je pars le dimanche soir pour venir ici, elle est toujours triste. Je pense qu'elle est plus émotive que mon père pour ça ».

Une autre femme semble avoir une place importante dans l'entourage de BENOÎT : sa grand-mère qu'il décrit comme « généreuse » et qu'il apprécie car il a l'impression d'être le « petit chouchou ».

Sa sœur de 5 ans son aînée est une troisième référence féminine qu'il retrouve le week-end et qui est « contente » de le retrouver. La relation est proche, partagée, il « aime se balader avec elle » et peut lui parler de tout : « Avec elle, ça se passe bien. Il y a des frères et sœurs qui s'engueulent tout le temps. Moi jamais. Je me suis peut-être engueulé une ou deux fois comme ça ».

- Quel rapport au père ?

Par contre la référence au père est peu évoquée sur la relation en elle-même et se résume aux actions du père, « qui joue au golf » et assiste à ses matchs de tennis en disant « Je ne peux rien lui dire vu que j'y connais rien ».

Ce non-savoir du père sur le tennis ne veut certainement pas dire qu'il n'y a pas de relation, mais demande plutôt à être questionnée plus amplement quant à ses manques.

Position subjective et relations à l'entraîneur

Malgré son jeune âge, BENOÎT dit avoir eu « 5-6 entraîneurs » depuis ses débuts au tennis.

- L'entraîneur, un transmetteur de savoir

BENOÎT semble ne pas encore avoir effectué de transfert envers l'entraîneur, car avant tout, l'entraîneur se positionne comme enseignant, apprenant à « améliorer le tennis » et « à part ça rien d'autre ». BENOÎT se positionne par rapport aux relations qu'il entretient avec sa famille qu'il considère comme la « plus importante ».

Son premier entraîneur n'est pas nommé, mais est seulement signifié par le terme « seulement initiateur » avec qui BENOÎT n'avait aucune relation « il n'y avait rien » car il ne l'avait

qu'une heure par semaine en mini-tennis.

La relation avec l'entraîneur de football semble être également distante : « Avec cet entraîneur, il n'y avait pas de relation car « j'arrive, je me change et je pars ».

- Pas de relations privilégiées

Avec aucun des entraîneurs, il n'a entretenu de relations privées : « j'ai jamais eu un entraîneur avec qui, par exemple, je suis allé mangé chez lui », car « à côté du tennis, je n'ai pas trop de relations avec l'entraîneur ».

Avec son entraîneur de 9 à 12 ans, BENOÎT n'a pas non plus de relations profondes. Il le qualifie de « gentil », mais se souvient « ne pas faire grand-chose avec lui » : « Au niveau des entraînements, le sérieux, c'était moyen (.) Par exemple, j'avais fini mon entraînement et il me disait « on se revoit ». Avec cet entraîneur il n'a plus de relation actuellement alors qu'il joue encore dans le même club que lui le week-end : « Il me dit bonjour et me demande comment ça va là-bas. Mais non, rien de plus, je ne les vois plus ».

La relation s'arrête simplement car BENOÎT est repéré pour entrer dans le centre d'entraînement de la ligue.

- Le tennis-études : entre crainte et idéalisation du savoir de l'entraîneur

A partir de 10 ans, il rentre à la ligue en sport-études et a en même temps plusieurs entraîneurs : ERIC, CHRISTIAN et THOMAS. De CHRISTIAN, il n'en parlera pas.

Il évoque sa relation avec ERIC qu'il connaît depuis 3 ans. La relation avec ERIC semble se passer dans une crainte car « des fois il crie » un peu.

Pour BENOÎT, crier, « le fait crispier » et « quand il crie trop, on n'arrive plus bien à jouer ». Il qualifie cette relation de relation qui ne « se passe pas très bien » et ne sait pas pourquoi « des fois il ne sent pas bien avec lui » car il le trouve pourtant « sympa ».

Avec THOMAS par contre, la relation semble plus simple. « J'aime bien m'entraîner avec lui » car il se « sent bien » à chaque fois qu'il s'entraîne avec lui.

Depuis le début de l'année, BENOÎT a changé d'entraîneur et s'entraîne avec BERTRAND. Un entraîneur « plus jeune » avec qui la relation est plus importante car « En plus BERTRAND, je le vois aussi le matin, à l'entraînement physique. Donc, en fait, on se voit le soir, le matin, on le voit tout le temps ». Il le qualifie comme « bon », « sympa », car BERTRAND donne beaucoup de conseils qu'il n'a pas eu avant. Pour BENOÎT, BERTRAND est un bon compromis d'entraîneur qui « pendant l'entraînement, il est sérieux » et « crie de temps en temps quand il le faut mais pas à outrance ».

- Une demande affective non adressée à l'entraîneur

Il ne s'inscrit pas dans le registre du transfert et ne relève aucun manque, car il ne recherche pas de relation proche avec l'entraîneur « *j'aurais pas forcément voulu* » car cela « *ne le tente pas d'aller plus loin avec un entraîneur* ». Pour lui, la proximité de la relation était « *je parlais, je les tutoyais mais ça n'a jamais été plus loin* ».

Pour lui, l'entraîneur n'est pas la personne à qui il va « *raconter son problème* » et pense qu'il ne faut « *pas raconter sa vie privée* » et que les entraîneurs « *n'ont pas à le savoir* » : « *Mais moi.. Avec aucun entraîneur, je ne suis allé plus loin que de parler du tennis* ».

L'entraîneur vient donc se placer plutôt dans un lien séparé du lien familial, il vient se placer tout de suite après : « *Qu'il soit après ma famille, l'un des plus proches. Si c'est vraiment mon entraîneur à moi, c'est lui qui m'entraîne tous les jours.. Il faut que ça passe bien. Parce qu'on ne fait pas une année d'entraînement si l'entraîneur ne fait pas trop attention à nous. Il faut quand même après la famille, les copains, il faut que ça soit quelqu'un qui soit près de nous. Même en dehors du tennis. Pourquoi pas quand je veux parler* ».

Il met l'entraîneur au même niveau que les copains. L'entraîneur serait plus une figure de « *tonton* », mais « *il ne va pas être dans les repas de famille* ».

Il est possible que le transfert de l'entraîneur s'explique aussi car la relation n'est pas dans un cadre individuel, même si les entraînements se font au niveau individuel et que l'entraîneur doit gérer un groupe entier, ce qui ne favorise pas l'accès à un transfert.

- L'importance de la parole

Dans la problématique de BENOÎT, on peut cependant relever que la relation à la parole est très significative pour lui. Si l'entraîneur ne se place pas encore dans le transfert affectif, il se place dans un rapport à la parole qui paraît primordial pour BENOÎT.

Il évoque de nombreuses fois le fait que « *crier* » ne lui convienne pas et n'a pas besoin d'un « *entraîneur qui est juste là pour m'entraîner* ».

Il évoque vraiment le besoin que l'entraîneur « *soit à son écoute* », notamment au niveau de ses problèmes dans le tennis et surtout lors des exercices : « *Il y a des entraîneurs qui n'ont pas la parole et dès qu'on leur pose une question, ils ne répondent pas* ».

Pour lui, la parole est un moyen de se « *sentir bien* » car « *Si par exemple, on a un entraîneur qui parle jamais ou alors quand on a des problèmes, il ne répond jamais aux questions, c'est pas encourageant. On se sent frustré. C'est bien d'avoir un entraîneur qui peut toujours nous écouter* ».

Avec son deuxième entraîneur, JULIEN, il le qualifie « *à l'écoute* ».

Avec ERIC, la communication est difficile : « *J'ai l'impression quand on lui parle, il n'est pas très intéressé parce qu'on lui dit* ». Avec lui, il a du mal à « *engager une conversation* » : « *C'est bizarre mais dès qu'on parle, il nous répond mais c'est fini, il n'y a pas plus que ça* ». Le problème de communication est central « *on ne peut pas parler avec lui* ». Mais en même temps, il dit qu'il n'a « *rien* » à lui dire. « *Il n'y a rien à communiquer avec lui* ».

Avec THOMAS, au début, la relation était également dans la crainte, lui aussi « *criait* » et BENOÎT « *avait peur* » de sa « *grosse voix* ».

Ce qui semble être important est la communication avec BERTRAND qui est « *plus à l'écoute* ». Avec lui « *on peut parler de n'importe quoi* » et surtout il va parler « *individuellement* ».

- L'importance du groupe

D'autre part, la non inscription dans le transfert à l'entraîneur, montre quand même que BENOÎT est sensible à la relation au groupe et à l'égalité : « *L'entraîneur ne doit pas être uniquement qu'à moi* ».

BENOÎT évoque l'égalité qui selon lui n'est pas absolue dans sa relation avec ses entraîneurs. BENOÎT a « *l'impression* » qu'ils « *font tous attention à cette personne en question* » mais avoue se tromper peut-être. Il reproche surtout l'attention qui est portée sur ce joueur : « *Euh. Par rapport.. Quand il rentre d'un tournoi et qu'il a fait un résultat, personne n'a fait un résultat « ah, c'est bien, c'est bien ». Après, au niveau de l'entraînement, lui.. J'ai l'impression de me faire engueuler après une faute. Alors que lui fera la même et il ne se fera pas engueuler* ».

Pour BENOÎT, l'égalité entre les joueurs permet de ne pas se sentir délaissé : « *Ouais, c'est important parce que s'il chouchoute quelqu'un.. On se dira que lui a tout avec l'entraîneur, il lui parle tout le temps et puis il s'en fout de moi. C'est important. Qu'il soit autant avec l'un qu'avec l'autre* ».

- Ses ambitions

BENOÎT a le projet d'aller le « *plus loin possible* » dans le tennis et sait qu'une blessure pourrait l'arrêter ou alors en « *avoir marre* » du tennis, d'avoir « *un dégoût d'un seul coup* », bien qu'il n'ait encore jamais senti d'en avoir marre.

Epilogue

J'ai eu l'occasion de poursuivre un travail d'accompagnement psychologique avec BENOÎT une année après que ce dernier eut été réalisé.

Il s'est avéré que BENOÎT avait une relation difficile avec un père très exigeant, qui avait placé des espoirs sur lui et avec qui j'ai pu discuter.

Ce père m'a abordé en me disant qu'il ne pensait pas que l'accompagnement psychologique avait eu un effet bénéfique sur son fils et qu'il avait l'intention de lui laisser uniquement une année supplémentaire pour faire évoluer son classement. Au cas où l'objectif ne serait pas été atteint, son père avait décidé de le retirer du tennis-études.

LAURA

Présentation

LAURA, 13 ans, suit une scolarité en tennis-études, alternant école et entraînements quotidiens dans une ligue. Actuellement, elle est classée 5/6 et a le projet de faire du tennis son métier plus tard. Elle a un frère de 14 ans.

Nos rencontres ont eu lieu à trois reprises dans l'enceinte de la ligue.

Les entretiens avec LAURA ont été difficiles à démarrer due à la résistance de LAURA, qui n'arrivait pas à parler d'elle. Au fur et à mesure, l'atmosphère s'est détendue et LAURA essayait de plus en plus de tourner en dérision les détails de son histoire.

Le discours de LAURA s'est beaucoup orienté sur le rapport avec une enseignante, dont elle se targuait de chahuter la classe et d'avoir une relation volontairement conflictuelle. J'ai donc inclus son rapport signifiant à cette enseignante, comme témoignage de la nature d'un transfert dans une relation à un adulte hors du milieu familial.

Construction subjective et signifiant « tennis » dans la structure familiale

- Le signifiant « football » dans la famille

LAURA est née dans un milieu familial imprégné par la pratique du football. Son père, footballeur « depuis qu'il a 5 ans », et toujours « vétéran », a transmis sa passion à son fils de 14 ans. Sa mère y jouait également et s'est arrêtée à la suite d'une blessure.

La place de LAURA, en tant que fille s'est construite petit à petit dans son univers familial à travers le football : « On me mettait dans les buts pour essayer d'arrêter les ballons. Et moi je n'y arrivais pas. J'étais encore toute petite et je me mangeais des ballons partout, dans la figure ».

Son père lui demande un jour de « mettre les mains » pour arrêter le ballon, ce qui témoigne alors sa volonté de l'inclure dans le groupe et exprime l'intérêt de LAURA pour jouer au football. Elle y joue dans un club de 4 à 8 ans.

Pour se faire une place, elle s'est donc inscrite très tôt dans un positionnement masculin, à la fois dans sa famille pour être reconnu par le frère et le père ; et dans son équipe de football, où jugée « trop forte » elle occupait une place dans l'équipe de son frère, mais toujours à l'écart : « Je jouais quand il y avait quelqu'un de blessé. Dans les matchs simples, on m'appelait ». « Mais c'était un plaisir de jouer ».

- Le tennis comme une nécessité de se démarquer

En même temps, LAURA découvre le tennis, dans un club multi sport : « *J'ai voulu essayé la raquette. J'ai joué, ça m'a plu. J'ai commencé le tennis* ».

L'histoire de sa pratique sportive se construit en parallèle de la relation aux parents. D'un côté le père et le frère jouant au football et de l'autre, LAURA qui décide de jouer au tennis n'est pas anodin.

Que vient signifier le tennis dans sa trajectoire familiale, si ce n'est simplement le moyen de se démarquer. Car LAURA ne sait pas clairement expliquer son désir de jouer au tennis : « *Le tennis, c'est quand même mieux parce qu'on joue en salle et il fait un peu plus chaud* ».

- La relation à la mère

Peut-être la pratique du tennis, lui permet de se ranger du côté maternel, comme moyen de ne pas se confronter à la castration ? Car la mère vient prendre position dans la mesure où elle demande un jour à LAURA de se décider dans le choix de son sport : « *Tu te dépêches de prendre une décision, sinon, moi je la prends pour toi* ». Une blessure au genou viendra prendre place de décision : « *Ma mère, à chaque fois que j'avais des problèmes, le médecin disait qu'il fallait trouver une solution parce que dans un an..* ».

La mère vient marquer une possible rivalité avec le père, à travers la pratique sportive des enfants, car chacun semble avoir pris son parti : le père s'occupant du frère « *Il va voir souvent mon frère* ». « *Il vient me voir mais il n'y connaît rien par rapport au foot où il faut faire des passes en avant puis frapper* », et la mère étant présente aux côtés de LAURA : « *Ma mère me conduit. Des fois elle reste un peu* ». *Ma mère, elle dit que c'est bien « t'as bien joué, t'as pas bien joué ».*

- Frapper pour s'exprimer

Ce qui est marquant dans le discours de LAURA est la place faite à une agressivité dans ses relations aux autres. La communication semble ne pas passer par la parole, mais plutôt par une agressivité normalisée dans sa famille : « *Je frappe pas, à part chez moi mais c'est un peu normal* ».

On ressent dans son discours un rapport de force avec le père, où ils se frappent « *pour s'amuser* », mais pas uniquement : « *Des fois, il va frapper mais pas pour rigoler, c'est un peu normal. S'il ne frappe pas. Si personne ne frappe dans ma famille, sinon on va faire un peu ce qu'on veut. Du coup, des fois il frappe. Enfin, c'est pas méchant, c'est pas au point de nous tuer mais il va nous mettre des bleus. Ça fait mal. Sur la tête, dans le dos, ça fait mal* ».

A côté de cela, dans le rapport avec la mère, la violence est présente également mais

LAURA ne s'y confronte pas : « *parce que je sais qu'elle va prendre tout au premier degré. Elle va vite s'énerver* » « *je sais qu'elle va frapper pour de vrai* ».

Sa mère semble investie d'une autorité crainte, la positionnant comme mère castratrice « *Je ne ferais pas parce qu'elle ferait peur* » s'imposant face au père qui « *travaille beaucoup et n'est pas souvent là* ».

LAURA se sent peut-être plus comprise par sa mère : « *En sport, ma mère comprend peut-être plus le tennis que mon père* ».

- Une rivalité fraternelle

La violence physique est également très présente avec son frère, qui lui permet de se placer dans un rapport de force d'égal à égal avec lui : « *Depuis tout petit. Une fois, il y a une petite histoire. Ça y est, c'est parti, ça se frappe, ça se crêpe, ça dégénère en fait* ».

Elle s'y positionne à la manière d'un garçon, s'identifiant même à son frère en « *prenant exemple sur lui* » quand il le taquine « *Au bout d'un moment, ça va exploser, et il va s'en manger et il va pas comprendre. Sinon, ça fait rien* » « *Ca, c'est le pire, frapper. Si je pouvais ne pas frapper, je le ferais. Mais avec lui, j'ai trop envie de le frapper* ».

Ces bagarres prennent lieu de rituel entre frères et sœurs, ayant lieu « *deux-trois fois par semaine* », parfois plus, organisé dans l'espace : « *Souvent, quand on veut se bagarrer, on va en haut. On va dans nos lits, donc là personne peut nous voir. On a tout en main. On a les coussins, on a les noun ours, les ceintures de pyjama. Donc, on se frappe. On fait ce qu'on veut. Mais des fois, ça fait un peu de bruit.. Là, ça barde un peu. On se bat n'importe où* » et organisé autour de règles acceptées « *C'est le premier qui a frappé qui a le droit de se faire frapper* »

Ce rapport violent lui permet de se confronter à l'angoisse de la mort et de rester vivante : « *La parole, c'est pas marrant. Je trouve que se faire frapper, c'est pas marrant. Mais quand il me frappe, je ne vais pas dire « oh, arrête de me frapper »* », *il va continuer. Autant que je réponde par frapper. C'est plus vivant. Ça fait plus mal* »

LAURA montre bien le rapport ambivalent tissé avec son frère quand elle dit « *Non, je l'aime bien mais des fois il m'énerve* ».

Ce rapport s'inscrit dans une rivalité oedipienne : « *des fois, j'ai envie de le tuer* », car peut-être se battent-ils pour obtenir une place auprès du père, qui ne marque pas d'intérêt pour LAURA, qui existe que dans la comparaison au frère : « *Quand on me compare à ça, je dis « c'est bien, comparez*

moi » *mais je m'en fous complètement* ». Elle se place en victime vis-à-vis de ses parents « *C'est toujours moi qui prend* ». La mère vient entretenir ce rapport de rivalité en demandant à LAURA de ressembler à son frère : « *Ouais, mais il faudrait que tu sois un peu plus comme lui* ».

- Le tennis, un choix ?

Dans sa position par rapport au tennis, plusieurs éléments permettent de montrer un désir non décidé de la part de LAURA. Le tennis semble plus s'être imposé à elle, lorsque le CTR la repère lors d'un stage qu'elle accepte, et se voit proposer de faire le tennis -études.

Il y a donc un paradoxe entre son entrée au tennis -études, car cela représente un tremplin pour elle : « *Je voulais. C'est important de s'entraîner pour plus tard. J'aimerais bien être professionnelle* ».

Et en même temps le désir de jouer au tennis ne semble pourtant pas clairement décidé, ou peut-être pas accepté par les parents qui lui proposent d'autres alternatives : « *Il faut pas faire du sport pour nous si t'aimes pas vraiment* ».

LAURA semble être actuellement dans la pratique du tennis, qui la laisse face à son propre choix qu'elle ne peut encore réaliser, mais dont nous pouvons pressentir le doute que les parents renforcent inconsciemment : « *Eux, ils me laissent tranquilles. Ils m'ont dit « si un jour t'as envie d'arrêter pour faire du basket, on ne va rien dire, c'est ton choix, t'as fait ton choix, d'accord* ».

Position subjective et relations à l'entraîneur

Le positionnement de LAURA par rapport aux entraîneurs ne prend appui que sur deux entraîneurs qu'elle a eus depuis ses débuts au tennis.

- Le premier entraîneur

La relation au premier entraîneur, de 5 à 11 ans, dont elle ne dit pas le nom est une relation d'initiation. L'entraîneur était « *sympa, rigolo, tout* », mais n'avait pas de vocation à s'entraîner réellement : « *On jouait à la baballe* » (.) « *On ne travaillait pas assez à l'entraînement* ».

Bien que la relation semblait très bonne entre eux, cet entraîneur ne la comblait pas car cet entraîneur la laissait livrée à elle-même : « *Ce qui me déplaît, c'est qu'il n'était pas assez sévère en fait. On pouvait faire ce qu'on veut. On peut se frapper sur un terrain par exemple. Des fois, mon frère venait avec moi aux entraînements et comme il m'énervait, des fois, ça partait tout seul. Il me rattrapait. Il ne disait rien* ». « *On pouvait faire n'importe quoi* ».

Elle évoquera peu cette relation et pense que son entraîneur reste « *plus un entraîneur qu'un ami* », car « *parce que c'est lui qui m'a formé quand même* ».

LAURA continue d'aller le voir, car elle s'entraîne encore une fois par semaine avec lui : « *C'est le soir, des fois, on s'entraîne pas loin et puis on va le voir* », ou « *le mercredi, quand on a le temps, on y va. Sinon, je l'appelle. Ouais.* ».

La relation à l'entraîneur illustre bien la position de LAURA face au tennis car pour elle, l'entraîneur apporte « *le loisir, le plaisir de jouer* » mais reste pourtant sur un mode utilitaire : « *qu'il me fasse progresser* » et *qu'il soit « sévère et rigolo* ». Le plaisir de jouer vient suppléer le besoin du rapport à l'entraîneur.

- *S'amuser dans l'entraînement*

Avec Antoine, son deuxième entraîneur depuis qu'elle a l'âge de 11 ans, la relation se passe également très bien car elle le trouve « *rigolo, sympathique, gentil* ». Antoine lui apporte cette barrière qu'elle recherche dans la relation aux autres : « *Le point fort, c'est rigolo mais une fois qu'on doit stopper, c'est stop* ».

Avec Antoine, la relation est parfois ambiguë car LAURA se sent dévalorisée quand il la nargue de temps en temps « *Par exemple, quand il gagne, il fait « oh, c'est pas grave, t'as perdu, tu feras mieux la prochaine fois* ». *Il y a des moments, ça plaît pas* »

- *La rivalité dans le groupe*

Ce qu'il y a de particulier est la rivalité avec d'autres filles qui met LAURA à nouvelle fois dans une position de comparaison : « *La chose qui m'a un peu déplu, c'est quand je joue, l'entraîneur me compare toujours à une autre « regarde celle-là, elle frappe plus fort, elle est plus motivée* ». Avec lui, elle ne peut pas entrer dans un rapport agressif et se contente donc de ne rien dire : « *J'étais pas d'accord avec ça mais j'ai rien dit. Je me suis dit « ça sert à rien* ».

LAURA semble donc en permanence en position de prouver quelque chose à son entraîneur qui la confronte à sa partenaire d'entraînement : « *La fille qui est là, on la compare toujours par rapport à moi. En ce moment, c'est moi, c'est « regarde LAURA, elle a une grippe, elle joue mieux que toi* ». *Ça, c'est des bonnes remarques mais souvent.. Je sais pas s'il le prenne à la rigolade ou quoi mais moi, ça me déplait quand même* ».

Cette position de non préférée est renforcée par la mère qui aigüise également la rivalité : « *Quand j'ai dit ça à ma mère, elle m'a dit « de toute façon, c'est toujours des remarques qu'on fait qu'à toi et pas aux autres !* ».

- *Une comparaison significative*

Le fait d'être comparée lui renvoie à sa problématique familiale où elle est comparée

au frère : « *« Quand on me compare, ça m'énerve un peu »*, et où elle ne trouve pas un soutien du côté du père.

Même dans ses relations avec ses partenaires ou adversaires féminines, la relation ne semble pas se passer. Elle parle de sa rivale : « *Je la vois jamais. A chaque fois qu'elle me parle, je ne lui adresse jamais la parole. Vraiment, cette fille, je ne l'aime pas* ». Avec FANNY, sa partenaire d'entraînement, elle continue ce rapport de force « *avec FANNY, dans le minibus, on va se frapper pour s'amuser, on va se raconter tout au collège ce qu'il se passe, les copains. C'est rien par rapport à l'autre* ».

- *La question du transfert à une professeure*

On peut se poser la question du rapport au féminin. LAURA évoque à de nombreuses reprises, sans que la question ait été abordée, la présence significative d'une relation avec une professeure de français.

Avec cette professeure, la position de LAURA est de se démarquer, de se faire repérer par elle par tous les moyens : « *En classe, je pousse des cris. Quand il y a quelque chose, c'est moi la première à y aller* ». LAURA continue dans ce rapport car elle y trouve des réponses : « *Donc, ma prof gueule et moi, je continue. Une fois que je suis partie, je n'arrive pas à m'en sortir. Je débloque complètement* »

C'est avec cette professeure que LAURA confronte ses limites par rapport à un adulte : « *Je sais pas, mais c'est comme ma prof de Français qui me menace, je sais que des fois elle le fera pas et des fois, elle le fera. Moi, je continue* ».

Ce rapport est caractéristique des relations conflictuelles vécues dans sa famille, car elle y ajoute ses accès d'agressivité : « *Des fois, j'ai envie de frapper ma prof de français, mais ça c'est pas grave. Ça, c'est un peu normal. Comme à chaque fois qu'elle se retourne, c'est toujours moi qui prends. Tout à l'heure, elle m'a pris mon carnet, j'étais là, je la regardais même pas* ».

Cette relation à la professeure de français est marquée de sentiments ambivalents, car elle la trouve « *sympa* » et en même temps : « *Je ne peux pas la voir, je ne peux pas la saquer* ». Elle définit bien sa relation avec elle comme « *c'est spécial avec elle* ».

On pourrait y voir le début de questionnement face à la féminité, à ce que vient représenter cette professeure, face à l'image castratrice de la mère et la volonté de signifier quelque chose pour le père.

Epilogue

Quelques mois plus tard, l'entraîneur de LAURA m'a demandé d'intervenir dans le cadre d'un accompagnement psychologique du tennis -études.

J'ai eu l'occasion de discuter avec LAURA et de rencontrer ses inhibitions face à la parole.

Un conflit entre LAURA et son entraîneur est apparu à l'occasion d'une blessure à la cuisse de LAURA. L'entraîneur a mis en doute la véracité de la blessure, prétendant que LAURA ne s'investit pas dans son projet et mettant même en doute le désir de LAURA de réellement s'impliquer dans le tennis. Ce doute a provoqué la colère de la mère et la difficulté pour LAURA à être au centre d'un conflit.

C'est donc à cette occasion que la parole de LAURA s'est dénouée autour de son implication envers le tennis dont elle n'est pas totalement sûre.

Elle continue surtout parce que son entraîneur a des attentes envers elle, LAURA ayant des qualités physiques naturelles et un vrai talent pour le tennis.

Pendant cet événement, la mère de LAURA avait désiré me rencontrer pour discuter de cet événement et des difficultés de LAURA à s'extérioriser dans la parole. Sa mère m'expliqua alors sa crainte actuelle que LAURA puisse avoir une difficulté dans les relations aux hommes, ayant été rejetée depuis son enfance par son père. Elle me décrit ainsi une absence du père qui suit uniquement son fils au football et ne vient jamais voir LAURA en match, sous prétexte qu'il ne comprend rien au tennis.

A travers ce conflit est apparue la place de la mère, qui tente toujours de protéger LAURA et de venir s'expliquer à sa place en est qu'un exemple. Elle a reconnu que ce comportement empêchait peut-être LAURA de se lancer dans ses propres aventures et prendre ses risques, ce qui explique peut-être ses questionnements sur le désir par rapport au tennis.

Par la suite, je suis restée en contact avec LAURA, qui me tient encore au courant de ses résultats et dont la progression a été importante en terme de classement.

FANNY

Présentation

FANNY, 14 ans, classée 5/6, s'entraîne dans un tennis-études régional quotidiennement. Nous nous sommes rencontrés à trois reprises sur une période de six mois. Elle a un frère de 11 ans.

Lors de nos entretiens, FANNY n'a pas nommé certains entraîneurs alors que je lui avais assuré de la confidentialité de nos entretiens.

A la suite des entretiens, j'ai eu l'occasion de connaître mieux FANNY, en travaillant avec elle dans le cadre d'un accompagnement psychologique.

Construction subjective et signifiant « tennis » dans la structure familiale

- Des relations familiales autour du tennis

Les entretiens avec FANNY permettent peu de dégager sa position de sujet actuelle, si ce n'est que d'émettre l'hypothèse qu'elle soit non engagée dans l'Œdipe. Nous pouvons l'illustrer par rapport à sa relation familiale, qui s'organise autour du tennis : *« Ils ont chacun leur domaine. Enfin.. Je suis leur fille, ils m'encouragent pour le tennis. Ils sont derrière moi quand je perds, ils m'encouragent. Quand je gagne ils sont contents pour moi »*

La mère tient surtout une place hors du tennis : *« C'est plus les liens mère-fille, le shopping, les chichis de filles »*. Pour FANNY, sa mère ne prend pas partie dans sa vie tennistique et se concentre également sur le frère : *« Ma mère, il y a mon frère aussi donc elle s'occupe de lui aussi »*.

Quand FANNY précise que sa mère « relativise » par rapport au tennis, on peut se poser la question du père qui se situe plutôt dans le tennis : *« Mon père est un peu plus en colère quand je perds que ma mère. Alors que mon père.. S'il voit que je peux gagner, c'est sûr qu'il est en colère »*

C'est le père, qui tient une place prépondérante : *« Mon père s'occupe beaucoup de moi. Avec le sport-études, tous les matins, il me conduit au collège. Tous les soirs, il revient me chercher »*.

Elle évoque seulement quelques conflits avec son père en rapport avec le tennis : *« Mon père, c'est le tennis, après un match, il me dit « ta tactique, machin », alors que moi je ne suis pas du tout d'accord avec lui. Donc c'est là que je m'engueule. »*

Avec son frère, de 11 ans, qui joue un peu au tennis, elle entretient une bonne relation : *« Lui, il me soutient toujours dans mon tennis, lui il fait du dessin. On se soutient mutuellement »*.

FANNY ressent l'investissement de ses parents envers elle et ne veut pas qu'il soit lésé

parce qu'elle pratique du tennis : *« Mes parents.. Mon frère, il comprend parce que des fois il dit aussi « j'existe aussi ».*

FANNY évoque un peu ses relations aux autres, en terme de rapport à l'autre sexe, qui n'est pas envisagé réellement, dans la mesure où elle se concentre uniquement sur le tennis : *« C'est pas.. Ça n'a rien à voir avec le tennis. Il faut quand même resté concentré sur le tennis. Si on pense aux garçons, après il faut quand même faire du tennis »*

- *Le tennis, une transmission familiale*

Le signifiant tennis, est tout d'abord un signifiant familial. FANNY débute le tennis par l'intermédiaire de ses parents : *« Donc, quand j'étais toute petite, j'allais avec eux, j'étais dans le sac avec les balles donc... ».*

Elle s'inscrit donc dans un club de tennis, après avoir essayé la danse. Pour FANNY, avoir baigné dans le milieu du tennis ne signifiait pas pour autant y rester : *« En vivant avec des balles de tennis partout dans la maison, j'ai forcément.. Après si ça ne m'avait pas plu, ils ne m'auraient pas forcés mais ça m'a plu donc j'ai continué. Après j'ai bien aimé donc j'ai pas arrêté ».*

Pour FANNY, c'est d'abord la jouissance du mouvement qui prime sur son choix : *« J'aimais bien le sport dès toute petite, j'aimais bien courir partout , j'étais assez énergique ».* Son discours permet d'identifier un plaisir lié à la pratique et l'importance de l'amusement : *« Ben, je m'amuse et puis c'est un sport. Donc comme moi j'aime bien tous les sports... je m'amuse et c'est du jeu. J'adore. Donc.. J'ai n'ai jamais eu pas envie sauf quand on est fatigué mais sinon j'adore ça donc ça me plaît.*

- *Une envie qui se décide*

FANNY réfléchit déjà comme une joueuse de tennis professionnelle, déterminée et réalise les difficultés de son investissement envers le tennis : *« Un peu, mais c'est moi qui veut les faire les sacrifices, je ne suis pas forcée. Enfin, je ne suis pas obligée de les faire. Mais j'ai envie de les faire pour m'entraîner, pour jouer au tennis. Parce que j'aime bien. Il faut en faire des sacrifices ».*

Son discours laisse apparaître une part de raisonnement qui découle des parents, car elle est lucide sur son sort quand elle évoque l'importance de l'école : *« Donc il faut pas tout miser sur le tennis. Il faut quand même bien travailler à l'école même si j'espère aller haut dans le tennis, il faut quand même avoir une tête. Il y en a qui passeraient le tennis beaucoup plus avant mais.. Le tennis, c'est la première place mais il y a aussi l'école.*

Position subjective et relations à l'entraîneur

- Un entraîneur qui compte

FANNY nomme à peine ses entraîneurs et débute sur une confusion par rapport au nombre : « *Euh.. En principaux, je dirais. Il y en a que j'ai eu qu'un an. Donc, que j'ai eu plus de deux-trois ans, je dirais 3-4* ».

Elle finira par en admettre trois. Mais ce que dissimule cette confusion, vient plutôt du fait que FANNY ait décidé de parler uniquement des entraîneurs avec qui elle a eu une relation longue. De son discours apparaîtra quand même une relation avec un entraîneur qu'elle n'a nommé qu'au deuxième entretien.

- Un déplacement subjectif dans les relations à l'entraîneur

Pour FANNY, la relation entraîneur-entraîné a évolué en fonction de son âge : « *Quand on est plus grand, après il y a plus de relations.. Quand on est tout petit, on vient à l'entraînement comme à la garderie donc c'est pas pareil* ».

La relation à l'entraîneur est surtout le moyen pour FANNY de trouver son désir à travers un autre : elle l'évoque bien quand elle parle de sa relation à l'entraîneur : « *Qu'il me pousse à aller jusqu'au bout de mes limites, qu'il nous fasse jouer le mieux possible, qu'il nous encourage, qu'il nous motive, qu'il nous décourage pas justement. J'attends qu'il me motive en fait* ».

Dans le discours de FANNY, la relation à l'entraîneur n'est pas encore entrée dans la séduction « *L'entraîneur n'est pas là pour faire de la séduction. Il nous apprend le tennis. C'est tout* ». Ce qui évoque donc l'accès à la relation sexuelle qui n'est pas encore fait : « *C'est pas notre copain* ».

La relation entraîneur-entraîné est donc une relation où le tennis est le point commun : « *On est relié par le tennis* ». Sans le tennis, pas de relation. Elle parle à peine d'affect dans la relation : « *Ce n'est pas une attache amicale. Ce n'est pas un copain. On a quand même un peu d'affection, on l'aime bien quand même. Il y a quand même un peu d'affection* ».

On peut comprendre alors que l'élément central de la relation entraîneur -entraîné va être la possibilité pour FANNY d'éprouver du plaisir en s'entraînant : « *Là, on vient au tennis parce qu'on a vraiment envie de s'amuser* », qui vient en contraste avec un discours porté sur le sérieux à l'entraînement déjà interrogé auparavant : « *Moi je suis sur un terrain, je pense au tennis point. Il faut rester concentré sur l'entraînement, les matchs* ».

- Le premier entraîneur : Juste un entraîneur

L'histoire de ses relations entraîneurs-entraînés révèle donc des relations essentiellement basées sur l'entraînement, avec peu d'incursions dans la vie privée.

FANNY commence dans un « *petit club* », de 5 à 7 ans, où elle rencontre son premier entraîneur. Pour FANNY, cette relation n'est pas signifiante car elle était « *petite* » et n'avait donc pas particulièrement de relation avec lui : « *C'était juste un entraîneur* » ; « *Il m'a appris le tennis. Il a fait son boulot* ».

En progressant, FANNY décide de changer de club car elle a commencé à « *bien jouer* ». Ceci marquera la fin de la première relation, sans pourtant provoquer de rupture : « *Il savait très bien que je ne partais pas pour lui mais pour évoluer, pour progresser* ».

- Un entraîneur proche

FANNY rencontre alors PAUL, dans un « *grand club* », de 7 à 12 ans. Cette relation va être plus significative pour elle, car Paul est « *vachement proche, il comprend tout* », il est « *sympa* ».

Dans cette relation, il y a l'entraîneur supposé savoir qui est prépondérant : « *C'est lui qui m'a appris tous les gestes, le physique, tout plein de trucs* ».

Avec PAUL, la relation dépasse le cadre entraîneur-entraîné, car ils se rencontrent hors de l'entraînement, au mariage ou à la communion. Elle parle plus « *d'affinités* » et se confie plus à lui en parlant de tout.

Mais de cette relation, FANNY déplore que PAUL ne la motivait pas assez, ce qui confirme la nécessité d'en passer par le désir d'autre pour pratiquer le tennis en compétition : « *Il ne me poussait pas beaucoup en fait. Il rigolait beaucoup mais il ne savait pas.. On n'aime pas se faire gueuler dessus mais il y a des moments où ça fait quand même du bien, où il nous gueule dessus et puis on rebondit* ».

Avec Paul, la relation continue encore car elle s'entraîne encore avec lui le week-end.

- Le passage au tennis-études

Ensuite, FANNY intègre le tennis-études de ligue, repérée lors d'un stage : « *Et donc après, ils m'ont envoyé une lettre* ». Elle y entre en pensant que c'est un passage obligé vers le professionnalisme : « *Pour moi, c'était le summum d'entrer ici* ».

- Une omission signifiante ?

Dans le discours de FANNY, une omission apparaît lors du premier entretien, et qu'elle révéla lors de l'entretien suivant est la relation à ERIC, de 11 à 12 ans. De cette relation, elle

évoque avec confusion avoir été entraîné e par lui pendant « six mois » puis « un an » et ne pensait pas l'évoquer car elle ne l'avait pas eu « longtemps ».

Par rapport à cet entraîneur, qu'elle ne considère pas comme un de ses « entraîneurs principaux », apparaît quand même une relation que FANNY évoque avec difficultés : « Je le connaissais mais il entraînait huit enfants donc j'avais pas.. Si oui, je le connaissais pas, mais j'avais pas.. ».

Ce qui apparaît est que cet entraîneur était le premier entraîneur de ligue mais apparaît surtout dans son discours, une relation à une autre fille : « Avec lui, je l'aimais bien mais il faisait un peu de différences ».

Elle parle d'une fille avec « un caractère spécial ». « Elle jetait sa raquette tout le temps et il disait rien. Alors que.. Nous, on le faisait une fois, on se faisait virer du court. Alors, qu'elle.. Rien ».

Sur cette fille, des histoires courraient « Apparemment, tout le monde disait qu'elle a perdu.. Elle était même pas née, je crois que son grand frère est mort quand il avait trois ans ». Ce qu'elle reproche avec son entraîneur, c'est « d'avoir essayer de comprendre » plus cette fille que les autres.

- Une relation « sympa »

Puis dans le cadre du tennis-études, elle rencontre ensuite SEBASTIEN, avec qui elle s'entraîne depuis qu'elle a 11 ans.

SEBASTIEN est « sympa » et un adulte qu'elle « respecte » : « Il gueule mais il sait aussi rigoler.. Donc en dehors on arrive à avoir des relations sympas ».

Dans sa relation avec lui, c'est le savoir qui prime avant tout : « C'est maintenant, j'apprends un maximum de choses pour progresser ».

Ce qui est intéressant est la position de supposé -savoir qui est attribuée à SEBASTIEN, quand elle évoque : « C'est vraiment celui qui me fait progresser, qui me fait monter au classement ». L'entraîneur la fait littéralement monter au classement alors que cela dépend de ses résultats.

Ce qui apparaît primordial dans la relation à l'entraîneur, est bien l'absence de préférence et la rivalité aux autres joueurs/ses : « Il sait dire quelque chose à tout le monde.. Par exemple, même si on est tous ensemble, il sait quand même, il vient me voir et puis il ne parle qu'à moi. « On a tous l'impression que c'est le nôtre en fait ».

Ce qui est distinctif de la relation à l'entraîneur est l'appropriation de l'entraîneur en tant que bon objet convoité.

Epilogue

FANNY s'est peu livrée pendant les entretiens, ce qui ne permet pas d'avoir une étude de cas très fournie en détail, ni par rapport à sa position de sujet, ni par rapport à son évolution.

En ayant connu FANNY dans le cadre d'un accompagnement psychologique par la suite, il m'est apparu qu'elle est dans une phase de latence où l'accès à la sexualité n'est pas encore réalisé.

FANNY se comporte encore beaucoup comme une enfant, plutôt qu'une adolescente. Dans ses rapports avec l'entraîneur, FANNY a également une distance et s'appuie peu sur lui, mais plutôt sur ses parents, qui l'entourent beaucoup et qui montrent un intérêt plus important que celui qu'elle a évoqué lors de ses entretiens.

SIMON

Présentation

SIMON, 14 ans, classé 15, s'entraîne dans le cadre d'un tennis-études de ligue en tant qu'élève interne. Nous nous sommes rencontrés à la ligue pour trois entretiens qui se sont déroulés sur une période de six mois. SIMON a une sœur de 18 ans.

J'ai eu l'occasion de discuter d'une manière informelle avec ses entraîneurs qui m'ont confié l'implication importante et la rigueur dont fait preuve SIMON lors des entraînements, mais aussi son manque de maturité dû à une surprotection parentale selon eux.

Construction subjective et signifiant « tennis » dans la structure familiale

- Gagner comme l'élément moteur de ses débuts au tennis

SIMON commence le tennis à l'âge de 7 ans par l'intermédiaire de son père : « *En jouant comme ça avec mon père, j'ai trouvé que c'était marrant* ».

Très vite, il prend au goût au tennis et gagne son premier tournoi à 7-8 ans alors que son père l'avait inscrit : « *C'est comme ça que j'ai fait du tennis. Si je ne l'avais pas gagné, peut-être que je ne serais pas du tout ici* ». Gagner ce premier tournoi semble donner sens à sa pratique, comme élément venant renforcer son narcissisme.

- La reconnaissance d'un entraîneur

Dans la problématique de SIMON, la relation au père apparaît comme incontournable dans le choix du tennis, puis le repérage d'un cadre technique régional, HUBERT : « *Il m'a vu jouer et il m'a dit de m'entraîner dans un meilleur club* ».

SIMON admet que c'est donc « *grâce à lui* » qu'il commence les compétitions et l'entraînement dans un club où il verra une progression de 30/3, à 15/5 ; 15/3 ; 15/2 et 15. Ce premier repérage de l'entraîneur inaugure la reconnaissance de SIMON dans son désir subjectif.

- L'importance du père

SIMON est le deuxième enfant de la famille et a une sœur plus âgée que lui (18 ans) qui pratique le tennis en compétition (classée 5/6) mais dont il évoquera peu les relations.

Dans la trajectoire subjective de SIMON, le père tient une place d'identification et se situe à chaque moment clé de sa vie.

Il est d'abord l'initiateur au tennis, joueur « *moyen, il était 15/4* », et entraîneur « *souvent le mercredi et le samedi. Comme ça, au baril* ». Au moment des entretiens, SIMON s'entraîne toujours avec son père le week-end qui l'amène dans les tournois : « *C'est lui qui me conduit tout le temps à mes matchs* ».

Avec la mère, la relation est plutôt protectrice et même parfois surprotectrice : « *Même quand je suis pas malade, elle va me donner des médicaments. Elle va chez le docteur quand je vais bien* ». Avec sa mère, il partage plutôt une relation hors du tennis : « *C'est plus le shopping, je vais avec elle le week-end, on va au marché* ».

- Une séparation crainte

On peut se poser la question de la position de SIMON, pris entre les désirs paternels et maternels et qui pourront être un barrage à une future émancipation : « *Si je veux acheter un truc, je le dirais plus à ma mère qu'à mon père. Mon père dirait « non » et ma mère dirait « oui, mon chéri », ça marche* ».

Car pour SIMON, les parents constituent un repère essentiel et l'idée de se séparer d'eux pour entrer en internat a été une période difficile à la fois pour lui car il doit « *s'habituer* » (...) « *au début, ça fait bizarre, la semaine semble longue* », et pour ses parents : « *Je ne vois plus mes parents le midi, le soir. Ils paniquent un petit peu* ».

SIMON est donc dans une phase où le détachement des parents n'est pas encore fait : « *Dès que j'arrive à l'internat, je regarde quand sont les nouvelles vacances, mais c'est bien* ». Ce détachement semble être même problématique quand SIMON se pose la question d'aller dans un centre d'entraînement national plus éloigné et cela demeure une interrogation pour son futur dans le tennis : « *Après ça va devenir beaucoup plus compliqué car je vais voir beaucoup moins mes parents. C'est compliqué. Donc je ne sais pas* ».

- Un détachement pas encore réalisé

Sa position subjective face aux parents semble être construite sans ruptures, sans remise en question et surtout sans pression par rapport au tennis : « *Il ne disent rien. Ils disent que temps que je travaille bien, ils me laissent* ». « *Euh.. En fait, quand j'ai dit que je voulais y aller, ils m'ont dit « oui ». Ils disent que c'est bien d'y aller. Ouais, ils s'intéressent au tennis. Comme ici, c'est mieux au niveau des équipements. Quand je suis mort, ils disent « ça va aller ». Ils me disent « si tu veux, je téléphone à CHRISTOPHE pour lui dire de ne pas t'entraîner ». Ouais. Mais bon, quand j'ai plein de boulot, ils me disent que c'est pas grave, que c'est la troisième, c'est normal que j'ai pleins de devoirs. Voilà* ».

Ceci permet de supposer que SIMON ne soit pas engagé actuellement dans la problématique Oedipienne avec ses parents, mais soit plutôt dans une phase de latence où les

conflits et l'ambivalence envers les parents n'ont pas encore surgi et que sa position de sujet désirant ne soit pas encore advenue.

Position subjective et relations à l'entraîneur

- Un entraîneur, uniquement pour le tennis ?

Ce positionnement actuel par rapport aux parents implique un rapport aux entraîneurs qui ne rentre pas nécessairement dans une problématique affective, car le rôle de l'entraîneur se situe dans le domaine tennistique uniquement : « *En dehors du terrain, c'est pas important* ».

Cela ne veut pas dire pour autant que cette problématique ne soit pas émergente car il se contredit dans son discours pour évoquer aussi l'importance de la relation « *Mais qu'il soit bien aussi en dehors du terrain* ». La relation ne s'exprime pas en terme affectif, mais plutôt en terme de « rigoler » et d'être soutenu « *qu'il vienne me voir jouer* ».

Pour SIMON, deux éléments apparaissent déterminants dans la relation à l'entraîneur : le besoin de communiquer « *qu'il ne dise rien de négatif. Qu'il parle toujours positif, même si on joue mal, qu'il essaye d'être positif* » et l'âge de l'entraîneur : « *qu'il soit vers la vingtaine* ». « *Un entraîneur qui a la cinquantaine, ça me dit rien* ».

- Une première relation négative

SIMON commence par s'entraîner avec ALIX, qu'il considérait comme « *vraiment pas sympa* ». Cette relation ne s'est pas bien passée et inaugure le rapport de SIMON avec la rivalité dans un groupe.

ALIX est un entraîneur qui « *avait la quarantaine* » et qui « *n'avait pas de qualités* » : « *Il s'énervait facilement* ».

Pour SIMON, cette relation ne découvre pas un rapport de désir d'un autre : « *Il disait souvent qu'on était nul et que ça ne servait à rien de s'entraîner. Il disait qu'on devait rester à la maison* ».

Il ne peut s'identifier à ALIX, car il se place en contradiction de la bienveillance avec laquelle les parents de SIMON le traite : « *On devait toujours s'entraîner très bien, on n'avait pas le droit de rater.. Enfin, de mal jouer. Il nous engueulait* ».

Pour SIMON, cette phase initiatique n'apporte pas le plaisir narcissique auquel il espérait : « *Surtout, c'était pas marrant. Moi, si je jouais, c'était pour m'amuser. Lui, c'était vraiment de jouer pour gagner tout le temps* ».

Il y a donc un transfert négatif : « *parce que mon premier entraîneur, je ne l'aimais pas du tout* » : « *Il a mis une animation en place et j'avais pris une crosse dans la tête et j'avais pleuré et il s'est moqué de moi en* ».

disant que j'étais fragile. Donc il n'était pas très sympa. Enfin, souvent une fois par semaine, il faisait une varne, ça faisait rigoler tout le monde sauf moi ».

Il semble que le fait que l'entraîneur s'intéresse plus à un autre membre du groupe ait été un problème pour SIMON : *« Il avait quelqu'un qu'il entraînait avec nous mais il le préférait. Donc il parlait souvent qu'à lui. Il ne criait jamais sur lui. C'était toujours nous. Enfin, c'était jamais lui. Ça faisait bizarre. Quand il faisait une bêtise, il ne se faisait jamais engueuler ».*

SIMON arrête donc avec son entraîneur car ses parents se sont également rendus compte de la mauvaise relation. Mais c'était l'occasion également pour son père d'entraîner le fils : *« Il m'a dit si tu aimes pas trop l'entraîneur, on n'arrête de t'entraîner ou je t'entraînerai moi même ou si tu veux on change de club ».*

- Un entraîneur « marrant »

Avec son deuxième entraîneur, dont il précise qu'il est plus jeune (24 ans), la relation est plus amicale et fraternelle *« Il venait me voir à mes matchs » « il était très sympa. Les défauts, il n'en a pas ».* SIMON s'entraînera 3 ans avec cet entraîneur. Cet entraîneur vient combler le désir de SIMON de faire du tennis un loisir : *« On rigolait souvent. C'était marrant ».* *« Il jouait avec nous parce qu'il avait un bon niveau. C'était plus marrant. Il dormait envie de jouer ».*

- Un entraîneur investi

Le troisième entraîneur, PASCAL est l'entraîneur qui marque un tournant dans la relation entraîneur-entraîné, car la relation avec lui va être plus affective. Par rapport au temps, cela paraît flou : *« Lui, il m'a entraîné trois ans de suite je crois. Peut-être quatre. Ah, non, cinq ans. De 8 ans jusqu'à ici ».*

Il y a d'abord l'énonciation du désir de l'entraîneur : *« Il voulait toujours que je progresse ».* *« Il pensait à moi. Je veux dire.. Eux aussi, mais beaucoup plus. Il venait vraiment me voir souvent, à la fin »*

C'est cet entraîneur qui va solliciter le désir de SIMON lors d'un match perdu où il lui dit que son match était très mauvais *« Il disait que ça sert à rien de faire du tennis si c'est pour jouer comme ça »*, qui vient en retour par rapport à l'investissement qu'il avait pour lui *« parce qu'il m'entraînait énormément ».*

C'est cette parole qui énonce le désir de SIMON et qui en même temps scelle leur relation *« Moi, ça m'a motivé à m'entraîner plus et à être plus sérieux. Parce que ouais, je ne voulais pas arrêter qu'il m'entraîne ».*

Cette relation semble être affective et porter sur autre chose que sur la connaissance « *Ah ben ouais. Ouais, parce qu'il ne faisait pas que de m'entraîner. C'est pour ça aussi que c'est bien d'avoir un bon entraîneur parce que l'ambiance, elle est mieux* ». « *Quand j'avais un tournoi, souvent le lendemain, il me téléphonait pour savoir ce que j'avais fait. Ouais. Ouais. Avec mes parents, il regarde si je travaille bien* ».

SIMON semble d'ailleurs être nostalgique de cette relation : « *Ben.. Ça allait parce qu'en fait, c'est lui qui m'a conseillé de venir. Et ça fait bizarre au début de changer d'entraîneur comme ça alors qu'il n'y a aucun problème* ».

- Un entraîneur à l'écoute et ludique

SIMON vient juste de commencer avec un nouvel entraîneur CHR ISTOPHE avec qui il s'entraîne au tennis-études.

Le fait que SIMON ait été conseillé par son ancien entraîneur est un gage de qualité et marque en même temps une certaine résignation et une tentative de légitimer sa présence dans le centre d'entraînement de la ligue : « *Et puis mon entraîneur m'avait conseillé d'y aller. Ici c'est mieux parce qu'il y a plus d'équipements. Donc il m'a dit d'y aller* ».

A nouveau, il tient à préciser l'âge de CHRISTOPHE, qui a la quarantaine « *On dirait même pas qu'il a quarante ans. Il rigole tout le temps* ».

Le transfert se réalise avant la rencontre, car même avant de le connaître, SIMON pensait de lui : « *qu'il était bien. Ça se voyait* ».

CHRISTOPHE est mis dans la position de sujet-supposé-savoir : « *C'est mieux. En plus, après les matchs, il dit les problèmes et ce que j'ai raté. Donc ça m'aide pour les prochains matchs. Je trouve que c'est mieux parce que ça fait plus esprit de compétition* ».

Dans le discours de SIMON, on peut noter le rapport au corps et les nombreuses blessures qu'il a déjà connu, qui font lien avec sa relation à l'entraîneur : « *Ouais. Deux fois. J'ai eu l'osgood et j'ai eu une tendinite mais qui est revenue très souvent en fait. Je ne me suis pas arrêté assez donc elle est revenue* ».

Pour SIMON, la blessure est une barrière et une limite corporelle qui l'angoisse : « *J'ai peur de me faire mal* ». SIMON semble cacher cette nouvelle blessure à son entraîneur, ce qui traduit une difficulté à répondre à la demande de l'entraîneur et à l'investissement corporel dans le tennis : « *Non, il ne le sait pas. Il ne le sait pas. Il a juste su que je ne m'entraînais pas parce que j'avais mal au genou mais il ne sait pas que j'ai eu osgood et que j'ai peur de me faire mal pendant les séances. Il y a des moments quand j'ai mal, je continue* ».

Epilogue

Après les entretiens, j'ai eu l'occasion d'accompagner SIMON pendant une année scolaire. Ces entrevues, hors du cadre de recherche m'ont permis de voir une réelle évolution dans son comportement.

Ce qui est apparu lors de ses entretiens est la présence des parents, qui protègent SIMON et ne désirent pas réellement que SIMON soit un grand joueur de tennis, mais simplement bien dans sa tête et son corps.

Ce que redoute le père, est la confrontation de SIMON aux défaites et aux échecs dans la carrière sportive.

Cette peur de la prise de risque se ressent dans le comportement de SIMON qui a toujours été très attentif aux efforts qu'il fournissait et aux charges de travail.

Il est apparu, lors de cette année, une évolution radicale de SIMON qui avait intégré le lycée, plus proche du lieu d'entraînement et une certaine liberté entre les entraînements, qui retentissaient sur sa façon de vivre à l'internat. Il semblait se détacher au fur et à mesure de ses parents (qui eux avaient des difficultés à l'accepter) et montrait une détermination importante et une capacité à prendre en charge seul ses séances d'entraînements physiques.

YANN

Présentation

YANN, 15 ans, s'entraîne tous les jours dans le cadre d'un tennis-études de ligue. Actuellement il est classé 5/6. Il vit chez ses parents et a une sœur (17 ans) et un demi-frère (23 ans). J'ai rencontré YANN à trois reprises sur une période de six mois dans le centre du tennis-études.

YANN désire être joueur de professionnel et veut donc s'investir et entrer dans un pôle d'entraînement national.

Construction subjective et signifiant « tennis » dans la structure familiale

- Le tennis, signifiant familial

La pratique sportive de YANN semble s'inscrire dès le début dans un désir du père, qui se substitue au sien. YANN commence par faire de la natation de 4 à 7 ans sans désir subjectif : « Mon père faisait de la natation et il voulait que j'en fasse » (.) « Je ne voulais pas faire de la natation. C'est mes parents qui m'ont inscrit. J'ai pas voulu y retourner par ce que c'était chiant ».

Sa rencontre avec le tennis a lieu vers l'âge de 6 ans, par l'intermédiaire de sa sœur qu'il voit s'entraîner : « Donc je la voyais jouer et je me disais « ouais, c'est super, ça a l'air marrant ». Le tennis ne semble pourtant pas lui plaire d'emblée et il évoque un manque dans le rapport aux entraîneurs : « J'avais peur parce que je ne savais pas comment ça se déroulait. C'était un peu bizarre. Avec les entraîneurs, ils étaient un peu bizarres. C'était « hop, prenez la balle, tac, tac, tac » Je ne trouvais pas ça marrant au début ».

- Le plaisir narcissique et la pratique initiale

On peut se poser la question de son désir et du repérage de l'entraîneur qui vient dans un second temps et qui amène YANN à aimer le tennis : « Et puis après, comme ils ont vu que j'étais un peu doué, ils m'ont mis tout de suite.. Ils ne m'ont pas fait passer les balles rouges, blanches et tout. Ils m'ont fait jouer au tennis ».

Le passage des balles vient témoigner d'une avancée dans l'apprentissage, comme épreuve du « principe de plaisir », uniquement narcissique, comme passage essentiel de l'initiation sportive à la pratique. Son discours apparaît pourtant en contradiction : « Bon, on ne va pas te faire passer les balles, parce que t'es plus fort par rapport aux autres ».

- Un rapport de confrontation au père

Sa position subjective s'organise autour d'une problématique familiale mêlée d'ambivalence, qui positionne YANN face aux désirs parentaux : *« Ben, mes parents.. Au début ils s'en foutaient un peu mes parents. Comme ils ont vu que j'ai gagné le championnat de la ligue. Il y a eu une année où je n'avais pas perdu un seul match. Ils ont vu que j'étais quand même assez doué. Donc maintenant ils me donnent des conseils. Des fois, ils ne me lâchent plus d'une semelle ». « Mais sinon, ça veut dire qu'ils font attention à toi. Donc, voilà, d'un autre côté, c'est positif » « Maintenant, ils continuent à faire attention à moi. Je trouve ça bien ».*

YANN évoque sa relation conflictuelle au père, notamment quand il était plus jeune *« En fait, j'avais plus de conflits quand j'étais plus jeune parce que ça m'énervait. De 8 ans à 12 ans. Là, ça se calme ».* Les conflits témoignent du désir de YANN de ne pas être exclusivement identifié comme joueur de tennis : *« Ils sont un peu stressés par mes résultats »,* mais réellement positionné en tant que sujet qui voudrait advenir.

On peut repérer donc deux rôles distinctifs dans le positionnement subjectif par rapport aux parents : *« En fait, mon père a le rôle de me mettre en colère et ma mère, elle a le rôle de me calmer ».*

La relation au père s'organise plutôt autour de la crainte et de l'identification. Le père venant y jouer le rôle de castration symbolique auquel il s'oppose en permanence : *« Parfois je me dispute avec mon père. Il veut tout le temps avoir raison ». « De toute façon, quand il dit blanc, je dis noir et quand il dit noir, je dis blanc ».*

Cette relation craintive interfère dans le signifiant tennis auquel le père ne renvoie pas une image gratifiante : *« Avant, quand je perdais un match, il s'en foutait. Maintenant il m'engueule un peu dès que je perds un match parce qu'il me dit ce qui n'allait pas et en fait, il dit surtout les points négatifs, jamais les points positifs ».*

- Des relations familiales distantes : la place de la sœur

Avec sa mère, YANN évoque une relation plus *« calme »* et positionnée dans un rôle de protection : *« Franchement ma mère ne dit rien sauf quand je m'énerve sur le terrain. C'est plus ma mère qui est derrière moi. Elle me dit « non, ça sert à rien ».*

YANN a une sœur qui a 17 ans et qui joue au tennis (3/6) avec qui il entretient également une relation conflictuelle. Elle a traversé un parcours similaire à YANN, passant de la natation qu'elle a vite arrêté *« parce qu'elle trouvait ça chiant »* et puis le tennis dans lequel elle était *« super forte »* (*« numéro un française de son âge »*) qu'elle a également arrêté pour les mêmes raisons que la natation.

YANN avoue que la relation avec sa sœur est très distante mais n'en a pas réellement

évoqué les explications : « *Non. En fait, je ne sais même pas ce qu'elle fait. Si, je sais qu'elle est en seconde. Mais sinon, je ne sais pas trop, je ne parle pas trop avec elle. Ça a toujours été comme ça. On se parle mais pas.. En fait, je ne me préoccupe pas de ce qu'elle fait de son côté et elle, c'est pareil* ».

- Quel désir ?

Dans son discours, le fait que sa sœur ait arrêté le tennis interpelle YANN, en expliquant que cela correspond au détachement et à la trouvaille de son propre désir : « *Elle commence à vivre sa vie* » et peut-être cela a-t-il une résonance particulière pour lui qui n'a pas encore réellement décidé de son choix sportif pour lui-même.

YANN évoque peu la relation qu'il a avec son demi-frère de 23 ans, qu'il considère comme son frère : « *Je l'aime autant, c'est comme si c'était mon frère* », qui a joué au tennis pour le loisir et qui ne voit que très rarement car habitant dans une autre région.

Position subjective et relations à l'entraîneur

- Repérage du désir et relation affective à une entraîneure

YANN a connu 5 entraîneurs depuis ses débuts au tennis. Sa particularité est d'avoir débuté avec un entraîneur féminin JEANNE avec qui il s'est entraîné de 4 à 8 ans.

Dès le départ, la position subjective de YANN s'inaugure dans un repérage de l'entraîneur : « *Elle m'a dit que j'avais des possibilités pour bien jouer au tennis* » et c'est par l'intermédiaire de JEANNE que YANN débutera la pratique du tennis : « *Puis là, JEANNE m'a vu jouer et elle a voulu me prendre en individuel. Et après elle m'a toujours pris en individuel. C'est comme ça que je suis arrivé. Au début, quand je faisais du mini-tennis, je voulais arrêter le tennis, et puis après quand je me suis entraîné avec JEANNE, j'ai voulu continuer* ».

Cette relation est vécue dans l'idéalisation de JEANNE « *Elle n'a pas de points faibles* » « *Elle nous écoutait quand on avait quelque chose à dire... même de la vie quotidienne, si ça n'allait pas, elle nous écoutait* » ce qui la place non seulement en tant qu'entraîneur, technicienne mais aussi dans un rapport affectif « *Elle nous remontait le moral* » « *Elle s'occupait de nous. Des fois, elle nous ramenait des trucs à manger. C'était vraiment sympa* ». Les qualificatifs ne manquent pas pour évoquer JEANNE, « *super* », « *excellente* ».

Sa relation avec JEANNE n'est d'ailleurs pas terminée : « *Je la vois quelque fois. Je continue de lui parler. J'ai son numéro de téléphone. Une fois, je me suis entraînée avec elle. Des fois, je la vois à la ligue et je lui parle* ».

Cette relation à l'entraîneur inaugure un rapport affectif qui questionne YANN : « *Je ne*

sais pas pourquoi mais quand j'étais petit, je m'attachais beaucoup à Jeanne ».

YANN doit se séparer de JEANNE pour une raison financière. Ses parents ne pouvant plus payer le club. Cette séparation va être douloureuse pour lui : *« Ouais, parce que je me suis dit que ça allait être dur. J'avais que 8 ans. De retrouver un autre entraîneur, ça allait être super dur mais après ».*

- *Un rapport au manque et absence de reconnaissance de l'entraîneur*

YANN va ensuite vivre plusieurs relations aux entraîneurs marquées par un manque, celui de ne pas être reconnu par l'entraîneur. Ce que demande YANN à l'entraîneur est de le reconnaître dans son désir et le soutenir dans la pratique sportive auquel il ne trouve pas encore un sens subjectif.

La relation avec ARMAND, dans un nouveau club de 9 à 12 ans, montre bien les sentiments ambivalents entre haine et idéalisation, qui rappelle la relation au père : *« Pour les techniques, il était super fort. Ça, au niveau technique, il était plutôt balaise »* et de non reconnaissance *« Il s'en foutait de mes progrès, ce que je faisais ».*

ARMAND ne renvoyait pas à YANN la reconnaissance, d'ailleurs il *« ne parlait pas »* et n'était pas en mesure de lui apporter les repères nécessaires pour s'y retrouver dans sa pratique du tennis : *« Il faisait juste son entraînement. Il ne disait rien. C'est super chiant parce que si on a un match et on fait un truc de mal, après à l'entraînement, on ne sait pas ce qu'il faut corriger. Donc d'un autre côté, on n'arrivait pas à travailler nos points faibles durant les matchs. Do nc.. C'était super chiant »*

La relation avec ARMAND s'arrête car YANN est repéré pour rejoindre le groupe d'entraînement du tennis-études régional, où il s'entraîne avec OLIVIER pendant un an et demi, dont il évoquera à peine leur relation : *« Il est parti. Bon, il m'entraînait bien et tout mais c'était pas une grande perte ».*

- *Un rapport à l'entraîneur non comblé*

YANN poursuit la voie d'entraînement fédérale, en intégrant un pôle d'entraînement national en internat.

Ce passage sera significatif de plusieurs points de structuration du rapport à l'entraîneur : *« J'ai accepté au début parce que je croyais que c'était bien, au niveau des entraînements. Mais c'était pas terrible. En fait, déjà parce qu'il y avait des bizutages.. Déjà, c'était lourd ».* *« Dès le départ, c'était pas terrible. C'était limite »* (...) *« et puis à la longue, j'ai tout balancé. J'ai dit « ouais, ça va pas ».*

Plusieurs éléments vont amener YANN à ne rester que 5 mois dans la structure : *« Au départ, je l'ai bien senti. Mais c'est au fur et à mesure que j'ai commencé à voir ».*

La relation avec THIERRY, l'entraîneur principal du pôle semble avoir été également

prise dans les filets de l'identification paternelle, décrit comme « *pas trop sympa* » et utilisant le même vocabulaire évoqué pour son père « *lui, super chiant* ».

Le fait que la relation n'ait pas fonctionnée semble lié au désir de YANN dont on ne peut identifier l'attente réelle, mais non comblée : « *J'avais rien du tout. Rien du tout. D'un autre côté, c'était pas super et j'arrivais pas à m'entraîner bien avec lui non plus* ».

Derrière cet échec dans la relation, se dessine le désir non décidé de YANN de faire du tennis et qui passe par le désir d'un autre : « *Si on a un entraîneur qui s'en fout un peu.. Après t'en as un peu marre.. Il te dégoûte un peu du tennis. C'est chiant. D'un autre côté, tu trouves ça chiant. Après, t'en as ras le cul. On a plus envie de jouer* ».

Il y a une non reconnaissance de la part de THIERRY et un dénigrement qui enfonce YANN dans son sentiment d'être nul, déjà renforcé par son père quand il ne gagne pas ses matchs : « *Il disait que j'étais débile* ». « *Parce qu'il y a un exercice que je comprenais pas et il disait que je n'avais pas de cerveau. Ça m'énervait* »

- Une séparation parentale douloureuse

Au-delà de cela, il semble que le fait que YANN ait quitté ses parents et intégré l'internat puisse être une raison d'échec à la relation à l'entraîneur également. « *Quand je suis parti, la première semaine, non, ça m'a rien fait. Mais après ça commençait à être chiant et ça m'énervait d'être loin d'eux, du sport-études, de là où j'avais mes copains. Là, ça a commencé à m'énerver. Et c'est un peu pour ça que je suis parti* ».

D'abord parce que YANN ressentait une difficulté dans la relation avec les autres « *On devait voler. Si on ne faisait pas ça, on se faisait frapper. Moi, je me faisais toujours frapper parce que je ne voulais jamais le faire. Donc, j'avais à chaque fois des bleus de partout. D'eux* ».

Même si cette histoire était véridique, il semblerait que YANN ait cherché à l'exagérer et la prendre à son compte pour justifier son départ du pôle d'entraînement parce que ses parents n'étaient pas prêt à l'écouter : « *Ils n'ont pas voulu m'écouter. Ça m'avait énééré. J'en avais marre. Pendant trois semaines, je ne foutais rien à l'école, j'avais des sales notes. J'avais dit que j'avais envie de partir et ils me disaient « non, tu vas rester* ».

- La question de son désir ?

Le fait d'entrer dans ce pôle d'entraînement, où l'entraînement n'est plus uniquement pour le plaisir pose à nouveau à YANN la question de son réel désir de faire du tennis « *C'était un peu trop sérieux surtout en dehors des entraînements* ». « *Ah ouais, c'était une prison. C'était strict. Je pouvais rien faire. Et puis, je ne sais pas mais les entraîneurs n'étaient vraiment pas sympas. On ne s'entendait pas bien* »

YANN ressent très vite une lassitude et surtout un désir de ne pas rester dès les premiers

instants passés là-bas : *« Ouais. J'en ai eu rapidement marre. En fait, je suis resté jusqu'à Janvier. 5 mois là-bas. Ça m'avait saoulait. En fait, les deux premiers mois, j'en avais déjà marre. Et après, 3 mois, je ne sais même pas comment j'ai fait pour tenir 3 mois là-bas. Donc. »*

En quelques mois, YANN régresse à tous les niveaux *« Oui, je suis resté quelques mois à AA, mais bon, j'arrivais pas à progresser. Je ne me sentais pas bien là-bas. Ça m'énervait. En plus, mes notes à l'école commençaient à baisser »*. On peut se demander si YANN en réalité avait des difficultés à gérer cette coupure parentale et si cette régression à tous les points de vue ne venait pas signifier une difficulté à se détacher des parents.

De plus, il y a d'un autre côté les parents qui ne veulent pas entendre leur fils et qui témoigne de la persistance de leur désir que YANN face du tennis, car ils considéraient le pôle comme étant un tremplin pour évoluer vers le Centre National d'entraînement. *« Au début, mes parents voulaient pas que je parte de AA parce qu'ils croyaient que c'était la seule solution pour rentrer à BB *, c'était AA. En fait, c'est pas du tout vrai. Au début, ils ne voulaient pas ». « Ça m'avait énervé. J'avais l'impression... en fait, ils voulaient tellement que je réussisse qu'ils croient que c'était qu'à AA, qu'on pouvait arriver à BB »*.

- Le corps qui exprime un refus

Ce qui ne pouvait s'exprimer par la parole s'exprime par le corps, car YANN se blesse à ce moment, une fracture de la rotule, puis un problème au dos, dont il met en cause sa relation avec les autres joueurs : *« Je me suis cassé la rotule à cause des autres joueurs »*.

Cette blessure démontrera à YANN, que Thierry ne l'écoute pas : *« J'étais blessé et il me forçait à jouer au tennis, mais ça me blessait encore plus. C'était dix fois pire. Comme j'avais un problème au dos, je ne pouvais plus bouger ». « Peut-être que j'ai eu la blessure au bon moment et comme ça on a pu vraiment découvrir le visage des gars, parce que franchement, se faire gueuler dessus parce qu'on a une blessure, c'est un peu louche quand même »*.

Cette histoire se solde sur le départ de YANN dont les parents ont porté plainte au pôle. Les histoires à propos de ce départ diffèrent selon les entretiens entre un désir de partir et une nécessité : *« Ça ne m'a pas plu. J'ai dû partir. Je suis parti. Je l'ai dit aux entraîneurs et ils n'ont pas été capables de dire quoi que ce soit. Et voilà, je suis parti, ça m'a saoulé »* et par la symbolique des parents qui reprennent ainsi leur place : *« Mes parents m'ont enlevé. Enfin, ils m'ont enlevé. Ils m'ont récupéré et puis je suis reparti. »*

* centre d'entraînement

- Le retour au tennis-études régional

YANN continue le tennis mais dans le cadre d'un entraînement de tennis -études régional où il s'entraîne avec HENRI pendant 5 mois pour terminer l'année scolaire. Sa relation avec HENRI illustre bien la position de YANN vis-à-vis de ses entraîneurs et l'attente affective qui en ressort : « *Au début, quand je connaissais pas trop HENRI, j'étais un peu à l'écart. Sinon, après j'ai vu que quand même on rigolait pas mal* ».

- L'idéalisation de l'entraîneur et le plaisir narcissique

YANN s'entraîne maintenant avec VINCENT avec qui il s'entraîne depuis quelques mois. VINCENT semble avoir les traits de l'entraîneur idéal : « *Parce qu'il sait surtout être sérieux. Il est super sérieux. Mais pour rigoler, il est aussi super marrant* ». « *Il est super fort. Au niveau technique, il sait tout. Il regarde tes résultats, ce que t'as fait. Il regarde tes matchs, ce que t'as fait, ce qu'as t'as pas bien fait, ce que t'as beaucoup fait* ».

YANN emploie beaucoup le mot « *rigoler* » avec VINCENT qui semble correspondre à ce que YANN veut et qui coïncide également avec sa volonté de ne pas prendre trop au sérieux le tennis pour le moment.

Cela rejoint également la relation qu'il a avec les autres enfants du tennis -études qui eux sont là pour s'entraîner et progresser au tennis : « *Sinon, avec les autres, c'est pas pour être méchant mais je trouve qu'on se fait chier un peu parce qu'ils sont trop sérieux. Sur le terrain, d'accord, on est sérieux mais à l'extérieur, c'est tout le temps.. On ne fait même pas de blagues, on fait nos devoirs, machin.. C'est lourd. On ne se marre pas beaucoup* ».

Au moment de l'entretien, YANN inaugure donc un rapport à l'entraîneur qui comble son désir, puisque VINCENT répond aux critères de l'entraîneur idéal et qu'il comble l'angoisse de YANN en ne l'obligeant pas à prendre au « *sérieux* » le sens de sa pratique sportive.

- Un entraîneur qui comble un manque affectif

A l'âge où YANN fait l'entretien, il est intéressant de noter plusieurs points significatifs de sa structuration. Tout d'abord que le rapport à l'autre sexe n'est pas inscrit et demeure dans une position de rôle, plutôt que de sexe : « *Pour moi, avec JEANNE ou VINCENT, il n'y a pas de différences* ».

Parmi ces relations avec ces entraîneurs, il semble qu'elles aient répondu au besoin de YANN d'être dans une relation où il reste un enfant, car il évoque souvent l'importance et le besoin de « *rigoler* » avec ses entraîneurs, position qui le conforte par rapport à son désir non décidé de jouer au tennis.

Il inaugure donc le rapport à l'entraîneur où il y a une nécessité d'aimer pour trouver son désir dans le tennis : « *Et si on est avec un entraîneur qu'on aime pas, franchement on ne travaillera pas bien. On fera n'importe quoi* ».

Il semble que YANN ait très tôt eu envie d'une relation avec l'entraîneur qui soit dans le domaine de l'affectif et qui tient de la relation filiale « *L'entraîneur, c'est quelqu'un qui apprend des choses à un enfant pour qu'il progresse plus vite* » mais qui ne vient pourtant pas supplanter le lien familial : « *Ca va pas être mon deuxième père quand même !* ». *Parce que quand même il faut vraiment vraiment l'aimer beaucoup quand même. Je ne sais pas pourquoi je dirais que ça ne soit pas un deuxième père parce que je ne sais pas, pour moi, c'est un ami. C'est.. Enfin, même un très bon ami* ».

Epilogue

Le cadre de l'accompagnement psychologique m'a permis de connaître plus YANN et de comprendre mieux sa position par rapport à ses parents.

Ce qui n'apparaissait pas dans le discours est la pression des parents. Ses parents protègent beaucoup YANN et réagissent toujours féroce­ment quand YANN perd ses matches.

Ayant assisté à plusieurs de ces matches, j'ai pu comprendre la pression symbolique qui se jouait dans ses matches.

Alors que YANN menait souvent au score, dès que le père arrivait pour regarder le match, YANN perdait systématiquement ses moyens et se laissait abattre par son adversaire en ne maîtrisant plus du tout ses nerfs.

Une frustration générale se ressentait alors, aussi bien pour lui, que pour son père qui s'échappait sans lui dire un mot et pour sa mère qui était énormément angoissée.

Ce tableau familial s'est reproduit à plusieurs reprises. En discutant avec YANN, il a admis cette énorme pression et sa difficulté relationnelle avec ses parents.

Un peu plus tard, un épisode a pris une tournure inattendue : son père a fait une tentative de suicide. YANN a eu des difficultés à parler de cela et a confié les problèmes de relation entre ses deux parents, comme à l'origine de cet évènement.

Par la parole, YANN a pris petit à petit la mesure de la pression du regard des autres et de la pression parentale et s'en est détaché pour se sentir de mieux en mieux sur le terrain. Cette prise de distance d'avec les parents et leurs problèmes s'est ensuite ressentie dans tous les compartiments de la vie. YANN ayant continué un travail par la suite avec une psychologue.

ALICE

Présentation

ALICE, 16 ans, classée -15, s'entraîne quotidiennement dans un centre d'entraînement national où elle partage son entraîneur avec trois autres filles. Elle a un frère de 17 et demi.

Elle se situe dans une période de transition où elle effectue encore quelques tournois juniors internationaux et débute en même temps des tournois professionnels.

Au moment des entretiens, ALICE venait juste d'intégrer un nouveau groupe d'entraînement et connaissait peu son nouvel entraîneur.

Les entretiens ont donc été espacés afin qu'ALICE puisse exprimer son évolution avec ce nouvel entraîneur

Construction subjective et signifiant « tennis » dans la structure familiale

ALICE vit dans un centre d'entraînement national éloigné de ses parents depuis deux ans. Elle a peu parlé de son enfance et on peut penser que son discours révèle sa position de sujet advenant pendant la période adolescente.

- Le tennis, un moyen de ne pas être seule

Son arrivée au tennis est significative d'un positionnement familial où ALICE revendique sa place : *« J'étais petite, j'avais 6 ans. Je ne pense pas que c'était pour qu'on s'intéresse à moi mais quand je les voyais partir, mon père et mon frère à deux, ma mère qui faisait le ménage en bas, et que je me retrouvais seule dans ma chambre. C'était un peu lourd. Donc, oui, c'est peut-être aussi parce que je m'ennuyais, pour trouver une activité à faire et je me suis dit « si lui s'amuse là-dedans, peut-être que c'est drôle ou ça me permettra de passer plus de temps avec mon père ».*

On voit apparaître une identification au frère (d'un an et demi son aîné) quand elle était petite : *« Il fallait toujours que je fasse pareil que mon frère ».*

Son frère joue également au tennis et « envie » ALICE d'être à haut niveau, car il aurait aimé « être à sa place ».

Une rivalité fraternelle apparaît dans son discours notamment au moment de l'enfance où chacun cherche à prendre la place par rapport aux parents : *« Je crois aussi que c'était aussi pour faire chier mon frère. Il disait tout le temps « ouais, moi j'ai joué au tennis », quand il était petit, c'était « ouais, je joue bien, toi tu ne sais pas jouer ». J'ai voulu le faire chier, et je voulais montrer aussi que je jouais et prendre un peu sa place, comme ça quand je jouais, il ne pouvait plus jouer. On jouait chacun notre tour. Donc, comme il*

m'avait dit « ça me fait chier, je ne joue que la moitié du temps à cause de toi », je faisais exprès pour l'embêter ».

Peut-être peut-on y voir chez elle un positionnement face au tennis qui permettrait d'être un moyen de trouver une place privilégiée par rapport aux parents ?

Actuellement, la relation au frère semble être plus équilibrée car chacun ayant trouvé sa place dans l'univers familial : « *Quand on se voit, on ne se voit pas souvent donc on retombe en enfance* » en précisant que son frère l'avait soutenu pendant la période où elle a été blessée : « *Une fois, il m'a écrit une lettre. Je ne sais pas pourquoi. Alors que ça ne s'était jamais passé. Dans sa lettre, il me remerciait, c'était la fois où j'étais blessée. Ça m'a étonné d'ailleurs. Et depuis, plus rien. Je ne sais pas ce qui s'est passé ! Ça m'a fait plaisir* ».

- Le tennis, un signifiant au père

Ses débuts au tennis correspondent donc avec un besoin d'être avec son père qui jouait au tennis : « *Donc lui, il me poussait à ce que je joue. Il m'encourageait* ». ALICE « s'entend très bien » avec son père « *quand il est de bonne humeur* » et révèle également l'ambivalence de leur relation, car le père pouvant être une source d'angoisse par rapport au tennis : « *Enfin, c'est vrai que mon père était souvent au bord du terrain. Enfin, avant ça me faisait peur.. J'arrivais pas à jouer des fois parce que je voyais qu'il était là au bord du terrain* ».

Elle parle donc « d'accrochages » avec lui où on peut penser que ces conflits témoignent plus d'une position d'opposition adolescente : « *Cet été, j'ai fait un tournoi avec mon père et il a commencé « ouais, t'aurais dû faire ci, t'aurais dû faire ça ». J'ai dit « bon, je sais ce que j'ai à faire ».*

De sa mère, elle évoque une bonne relation où la mère demeure en retrait par rapport au tennis : « *Elle est plutôt douce mais vu qu'elle est en retrait par rapport à mon père, elle s'est toujours fait un peu maîtrisée par mon père, c'est pas elle non plus qui prend des initiatives, de faire des trucs, de sortir, donc oui, je ne sais pas* ».

De la part de la mère, la nécessité de garder ALICE à ses côtés prime sur le côté sportif, la mère ne venant pas appuyer totalement ALICE dans son engagement vers le tennis : « *Euh.. Je sais que ma mère, elle m'a déjà dit « Si t'as envie d'arrêter, t'arrêtes* ».

D'ailleurs, il est possible que la séparation soit plus délicate du côté des parents, d'accepter de laisser partir leur fille : « *Ils sont contents pour moi et ils voient qu'ici je suis bien et au contraire ça les embête parce que j'ai pas envie de rentrer à la maison. Le week-end quand je peux rentrer, je demande à rester. Donc c'est vrai que de ce côté-là, ça les embête un peu* ».

- Un manque de communication dans la famille

ALICE semble ne pas vouloir impliquer ses parents dans le tennis, car elle évite d'aborder ce sujet de conversation : « *Mais généralement, quand je suis à la maison, on ne parle ni de l'un ni de l'autre, parce que je ne suis pas souvent là donc on a pas trop envie de se prendre la tête (.). Ils me sortent un peu et c'est vrai que je ne parle pas trop, mis à part quand je suis en tournois et que je leur dis mes résultats. Souvent, on ne parle pas vraiment de ça.* ».

Dans son discours apparaît comme une certaine gêne à parler du tennis, et un manque au niveau de la parole : « *Et par rapport à ma famille, avec mes parents j'ai jamais eu de grandes conversations. Il n'y a jamais eu de grands conflits sauf pour savoir si je pouvais regarder la télé le soir donc je n'ai pas eu à m'exprimer énormément* ». Ceci rejoint donc l'idée qu'ALICE se trouve dans une période où l'appui parental n'est plus primordial et est remplacé par un appui hors du cadre familial.

- *Le tennis, un plaisir avant tout narcissique*

Quand elle parle de sa trajectoire dans le tennis, il semble que le tennis ait été un moyen de construire sa place dans sa famille sans s'appropriier réellement la pratique : « *Mais ça a mis longtemps avant que ça devienne vraiment mon sport. Au début, je faisais deux-trois sports en même temps, je le faisais comme ça pour me passer le temps* ». ALICE ne choisit pas réellement le tennis : « *Puis après, il y a eu des circonstances... je faisais du cheval et l'écurie a fermé. Je faisais du judo et il y a eu un problème et j'ai arrêté. Donc je me suis retrouvée et je n'avais plus que le tennis. Donc après, je me suis lancée dans le tennis et j'en ai fait plus. C'était pas prévu à la base* ».

C'est ainsi qu'ALICE débute le tennis alors qu'elle n'avait pas toujours envie de jouer : « *J'aimais pas spécialement* ».

Ce qui va lui permettre d'apprécier le jeu est sûrement le lien au narcissisme et le plaisir de gagner qui prime : « *Chez les tous petits, c'est facile. Si tu tapes un peu dans la balle, tu gagnes facilement* » (.). « *Donc tu gagnes des matchs, t'es contente, t'aimes bien rapporter des coupes, t'es petite, t'es fière et tu le montres à tout le monde* ».

Mais dès lors que le narcissisme ne peut plus être éprouvé, le plaisir pour le tennis décroît : « *Après, il y a la période où on commence à devoir jouer chez les plus grands, à ne pas trop gagner de matchs. C'était un peu moins bien. J'avais pas trop envie de faire des compétitions. Je préférerais m'entraîner que d'aller jouer et perdre. En plus, j'avais toujours peur de perdre, je ne sais pas pourquoi. Après, c'est passé* ».

ALICE parle ainsi « *d'engrenage* » où on peut se poser la question de son désir. Car au moment du sport-études, ne se posait pas vraiment la question : « *Quand j'étais à la ligue, je ne voyais pas vraiment à quoi ça servait, je disais « ouais, je veux être pro », mais je ne voyais pas du tout ce que c'était d'être pro* ».

- La blessure, comme marque du doute

Un évènement vient marquer son histoire : l'année précédente, ALICE a eu une période de blessures pendant cinq mois qui a nécessité de comprendre son propre investissement dans le tennis.

A cette période, elle rentrait plus souvent chez elle et évoque des difficultés à vivre la blessure : « *En fait, c'est vrai que cette période j'étais chiante. Enfin, j'étais pas chiante mais je faisais toujours la gueule et je faisais ce que je voulais* ». Pourtant ALICE ne semblait pas vouloir impliquer ses parents dans ses doutes : « *J'en parlais indirectement. Je disais que ça n'allait pas trop* ».

Ce que vient signifier sa blessure est peut-être une nécessité pour ALICE de se positionner dans son choix envers le tennis, marquant ses doutes sur l'avenir : « *Vu que je coulais au niveau tennis puisque je ne jouais pas et au niveau des études, c'était moyen et je ne savais pas trop quoi faire. J'ai eu une période où ça n'allait pas trop. Pendant deux-trois mois, j'hésitais à tout plaquer, à reprendre le lycée ou me dire « si je passe à côté du tennis, je peux très bien revenir après la blessure, même si ça va être difficile ». Donc oui, il y a des périodes où ça n'allait pas très bien* ».

ALICE pense même arrêter le tennis à cette période mais ne parvient pas à donner un sens à sa vie sans le tennis : « *Je me suis dit « temps qu'à faire, si tu n'y arrives pas dans le tennis, autant que t'arrêtes tout de suite et que tu te mettes vraiment à travailler pour avoir au moins un métier convenable après »* ».

ALICE continue donc le tennis à défaut d'y donner un véritable sens : « *Donc après, en fait, j'ai un peu laisser couler, j'ai attendu et je ne pouvais pas prendre la décision d'arrêter comme ça, de peur de regretter donc j'attendais de voir comment ça allait se passer après* ».

Son corps exprime peut-être une difficulté à prendre une décision pour elle-même, une décision qui pourrait décevoir les attentes du père notamment.

Dans le doute de poursuivre une carrière de joueuse de tennis, ALICE se sert de son corps quand elle ne peut exprimer ses angoisses face à l'avenir : « *Ouais. Je me souviens que l'année dernière, avec l'autre entraîneur, j'avais pas envie de partir en tournois. Je me demandais si j'allais pas me blesser avant pour ne pas y aller et me retrouver tout seul avec lui, j'avais pas envie de partir* ».

- La blessure, comme marque de l'incertitude de sa voie

Dès qu'ALICE ne prend plus de plaisir au tennis, ou que sa relation à l'entraîneur ne lui convient pas, elle exprime par les blessures son refus : « *Il y a des fois quand on s'engueule avec eux, ça peut durer quelques jours où c'est flou et on a pas envie de s'entraîner* ». Elle va même expliquer comment elle maîtrise ainsi son corps : « *On a qu'une envie, c'est d'arrêter et de se trouver une blessure quelconque. On*

se tord la cheville, pas grave, pour ne pas s'arrêter longtemps ».

La blessure est un temps d'arrêt qui retarde le moment de prendre une décision.

Ce qui est significatif du positionnement d'ALICE face au tennis est son absence d'ambitions : *« Justement quand j'étais dans la période où je doutais un peu, je pensais à ça, des fois je me disais « Qu'est-ce que je pourrais bien faire ? » ».*

Il semble que de là où elle parle, elle ne sache pas encore où elle veut aller : *« Au niveau tennis, non. Je ne sais pas. Je ne me suis pas fixée de points précis parce que c'est encore un peu loin. Je n'arrive pas à voir ce que c'est d'être pro ».*

Même si ALICE se sent sur « la voie » d'être professionnelle, elle reste lucide sur ses chances : *« À partir du moment où je suis arrivée ici, on te rabâche tout le temps la même chose et ouais, pareil, je n'y croyais pas mais au fur et à mesure oui ».*

Dans son discours, on sent encore qu'être professionnelle est un moyen d'éviter quelque chose plutôt qu'un choix : *« Mais là, je m'en vais à V dans un hôtel super. Et je me dis « si je suis pro, je serais dans des hôtels encore mieux que ça, avec des jacuzzis ».*

Position subjective et relations à l'entraîneur

Depuis ses débuts, ALICE n'a pas choisi ses entraîneurs. Il semble qu'ALICE ne soit pas encore rentrée dans une phase de transfert affectif à l'entraîneur, ne lui conférant qu'une « place d'entraîneur », mis à part de la famille : *« Il ne fait pas non plus partie de ma famille ».*

- *Un entraîneur, comme un re-père ?*

Plusieurs éléments apparaissent dans son rapport aux entraîneurs. Dans sa demande, ALICE exprime la nécessité d'un entraîneur-parent qui soit capable d'instaurer une certaine autorité et en même temps une relation de confiance : *« Un entraîneur avec qui je peux parler, avec qui je m'entends bien, avec qui je suis sur la même longueur d'onde et avec qui on peut rigoler. Mais qu'il soit quand même pas trop laxiste, qu'il soit autoritaire sur le terrain. En dehors, qu'il soit presque comme un a mi. Et sur le terrain, qu'on voit vraiment que c'est un entraîneur, qu'il sache bien faire la différence, la part des choses ».*

Dans le fait qu'ALICE désire un entraîneur avec qui elle peut communiquer, intervient peut-être le manque de communication qu'elle a expliqué par rapport à sa famille.

Dans sa relation aux entraîneurs, ALICE semble se positionner maintenant dans une place de sujet en identifiant bien son évolution : *« Ça change dans le fait qu'au début je ne parlais pas, je n'osais pas m'exprimer. Maintenant c'est plus des conseils, machin, si t'es pas d'accord tu vas le voir. Il y a plus*

des dialogues sur le terrain. Maintenant je peux le dire quand je ne suis pas d'accord. Mais sinon, pour moi ça ne change rien. Mais il y a peut-être d'autres entraîneurs avec qui ça pourrait changer les rapports ».

Sa position a évolué, passant d'une position passive à une position active : « Au début, j'étais petite donc forcément je ne disais trop rien, j'écoutais un peu ce qu'on me disait. Enfin, en plus, c'était du style deux entraînements par semaine donc il n'y avait pas vraiment de relation. C'était juste sur le terrain et j'écoutais. On a fini par s'engueuler donc j'ai changé de club ».

- Un transfert à l'entraîneur sans le passage par l'amour

On peut penser qu'ALICE soit consciente du rapport de séduction avec l'entraîneur mais décide de ne pas y entrer consciemment : « Je sais qu'il y en a beaucoup qui s'attachent aux entraîneurs comme ça. Moi, c'est pour ça que je m'attache pas à l'entraîneur ».

ALICE parle de « limites » qui ne l'empêchent pas d'évoquer la possibilité d'un rapport à l'entraîneur : « Même à notre âge, il y a beaucoup de filles qui sont folles de leur entraîneur » « Pourquoi pas ? Des fois, c'est justement le fait de s'entendre bien sur le terrain qui fait qu'après.. ».

En tout cas, même si le transfert ne semble pas encore d'ordre amoureux : « Là mon entraîneur est plutôt canon et il y a plein de filles.. il y a des filles dans mon groupe qui sont folles de lui, mais non, ça ne me viendrait pas à l'idée », la nécessité d'en passer par l'appui de l'entraîneur, qui est de l'ordre de l'affectif apparaît actuellement : « C'est plutôt quand je suis venue ici, qu'on a commencé à partir en tournois avec l'entraîneur, de rester des semaines entières, des fois des mois en tournée avec un entraîneur où là je me suis rendue compte que quitte à passer des jours complets et une année avec un entraîneur, il valait mieux bien s'entendre avec lui. Voilà ».

D'ailleurs, le repérage de l'évolution de son discours, entre le premier et dernier entraîneur, laisse entrevoir la nécessité d'une proximité plus importante avec l'entraîneur : « Peut-être que maintenant j'aurais du mal à passer avec un entraîneur comme j'avais avant ».

- Vers un investissement sexualisé de la relation ?

ALICE remet donc à « plus tard » la question amoureuse, laissée en suspens : « Peut-être plus tard. Peut-être que plus tard, c'est vrai qu'il y a des moments où tu peux rester seule avec lui. Mais je pense que j'aurais plus envie d'être toute seule d'abord pour avoir un entraîneur avec qui je peux faire les déplacements ».

ALICE semble même s'interdire toute relation amoureuse avec un garçon, car pensant cela incompatible avec sa vie de joueuse de tennis.

Elle vient là renseigner sa position non inscrite dans la sexualité face à un entraîneur « C'est un adulte », qui n'est pas encore élucidée : « Mais ouais. Il faut toujours garder à l'esprit que c'est un

adulte et comparé à nous, ce n'est pas pareil. Il y a des trucs qu'on peut pas lui dire non plus ».

- Le rapport aux filles

Un autre élément apparaît signifiant dans sa position face aux entraîneurs est le positionnement face au groupe, qui prend une place importante.

Dans ses premières relations aux entraîneurs, elle identifie donc une certaine préférence de l'entraîneur par rapport à une autre fille. ALICE ne se sent pas choisie par l'entraîneur : *« Quand on est petite, oui. Il y a la chouchoute. Ça me fait un souvenir de l'entraîneur à la ligue, parce qu'il y avait une période où j'étais blessée et on était deux filles en concurrence. Elle partait sur tous les tournois et elle jouait bien et lui arrivait à chaque fois « oh, elle a bien joué, elle a fait ci et ça, il plantait ses résultats ». Et moi je ne pouvais pas jouer donc j'avais plutôt envie qu'il se la ferme. Enfin on aurait dit qu'il faisait exprès de me rendre jalouse en disant « ouais, elle joue bien ».*

Elle identifie dans son groupe une fille, qui à l'opposé d'elle, investit amoureusement l'entraîneur : *« C'est une fille qui a du caractère et qui est toujours jalouse de tout et là elle est tombée qu'elle est folle de l'entraîneur donc c'est un peu chiant. Au début, ils ne se sont pas très bien entendus. Lui n'appréciait pas trop des trucs qu'elle avait fait et comme moi je me suis vite entendue avec elle, elle était jalouse par rapport à moi, quand j'étais avec lui et qu'on rigolait, elle était à côté et elle faisait la gueule. C'est un peu chiant. Mais elle fait ce qu'elle veut. Je ne vais pas arrêter non plus de rigoler avec lui pour qu'elle ne soit pas jalouse. Je m'entends bien avec lui. C'est son problème ».*

Ce qui apparaît est qu'ALICE est l'objet de jalousie entre cette fille et l'entraîneur. Ceci vient peut-être renseigner sur l'évolution de la relation aux entraîneurs et sa place dans le groupe.

Elle ne cache pas la rivalité dans le groupe et la difficulté à établir des relations de confiance avec de potentielles rivales : les filles représentant donc une source d'identification : *« Il y a toujours des tensions. Toujours, on dirait qu'elle est en compétition avec nous. Autant, on est 3, on s'entraîne, on est contente quand l'autre réussit. Elle, elle est défaite. Elle veut être la meilleure, faire mieux que nous. Si on perd, elle est contente. C'est un peu spécial. Mais il y en a toujours des comme ça. Mais ça va, les trois, on arrive bien à s'entendre ».*

- L'entraîneur, un éducateur

Depuis ses débuts, ALICE a donc connu plusieurs entraîneurs. Elle débute dans une école dont elle n'a pas le souvenir des éducateurs.

ALICE nomme donc son premier entraîneur, entre 8 et 9 ans dont elle garde des souvenirs négatifs : *« Il était très spécial »* mais la relation qu'elle avait avec lui n'était pas signifiante : *« Il n'y avait pas de relation spéciale ».*

A ce moment, ALICE n'apprécie pas le tennis et a peut-être reporté cela sur l'entraîneur : « *Je finissais en pleurant, je jetais ma raquette parce que je n'en pouvais plus* ». L'entraîneur ne venant pas lui désigner un désir particulier pour le tennis : « *Il n'était pas du tout motivé* ». Elle évoque « *une histoire avec ses parents* » pour expliquer le changement de club.

De 9 à 10, elle connaît un autre entraîneur avec qui la relation n'est pas non plus satisfaisante : « *Je le voyais à l'entraînement donc il n'y avait pas trop de relations* ». De cette relation, le souvenir est négatif « *Je me souviens que ce n'était pas terrible* » et permet de voir que l'importance de la relation entraîneur-entraîné ne se jouait pas au même niveau qu'actuellement : « *Ca allait comme je disais rien* ».

Ensuite, ALICE intègre le sport-études régional où elle n'a pas « *trop de souvenirs* ».

Là non plus, ALICE ne s'oppose pas « *Je ne discutais pas trop avec eux* » « *Il n'y avait pas trop de rapport* ». « *C'était banal* ». Jusqu'à ce moment-là, il semble qu'ALICE n'ait pas réussi à exprimer son réel désir ou qu'elle n'ait pas eu à prendre position face à son désir. Elle n'a donc pas encore ressenti la nécessité d'un appui affectif de la part d'un entraîneur.

- Une relation conflictuelle à l'entraîneur : la remise en cause de son désir

Puis elle intègre le centre d'entraînement national où elle s'entraîne pendant trois ans avec deux entraîneurs. ALICE a en même temps un entraîneur masculin et un entraîneur féminin.

La relation avec l'entraîneur féminin est ambivalente : « *C'était la première fois que je m'entraînais avec une femme. Donc c'est sûr que ça change. Enfin elle était plus sensible et des fois elle n'osait pas nous engueuler* ».

Le fait que cette femme soit plus âgée rentre également en ligne de compte : « *La femme avait soixante ballets donc c'était pas non plus une intime* ».

D'un autre côté, la relation avec l'autre entraîneur est plus conflictuelle car ALICE ne voulant plus se conformer au désir de l'entraîneur : « *complètement différent* ». « *Lui, au contraire, je crois que c'est l'entraîneur le plus strict que j'ai eu donc c'était vraiment.. Chaque fois on profitait qu'on était avec la fille, il fallait qu'on s'adapte un peu* ».

Au fond, on peut penser que cette relation avait tout pour être idéale car il regroupe les qualités qu'ALICE recherche chez un entraîneur : « *Avec l'homme, c'était plus.. En dehors, il était cool, gentil, mais sur le terrain, il ne laissait rien passer, c'était vraiment le sérieux, donc des fois il y avait quelques accrochages avec toutes les filles qui saturent au bout d'un moment, qui ont envie de rigoler un peu. Ça ne passait*

pas. Donc on s'arrangeait pour s'entraîner avec la femme. Donc ça allait. Le mélange des deux, ça allait ».

Ce qui ne va pas fonctionner avec lui, c'est qu'il ne va pas montrer son désir, en ne lui faisant pas confiance : *« Justement, l'année dernière j'avais pas mal de conflits parce que mon entraîneur disait que je n'étais pas motivée. Alors que ce n'était pas ça. Il voulait.. Lui, il ne parlait que de moi, il voyait vraiment que des fois ça me saoulait et il y a des fois où à l'entraînement on était pas dedans ».*

La « peur » de cet entraîneur est liée à la nécessité d'ALICE de répondre à une demande de résultats : *« Si je perds, il va m'engueuler ».*

Dans son discours, ALICE laisse entendre la remise en cause de la relation à l'entraîneur et la possibilité de s'opposer à l'entraîneur, significatif de sa position actuelle face aux adultes : *« Ça fait trois ans que j'étais avec le même entraîneur et à la fin... c'est pas que j'écoutais plus, mais quand il gueulait, je l'écoutais. Mais j'avais tendance toujours à contredire, enfin pas contredire mais poser beaucoup trop de questions. Des fois, je n'avais pas à me poser des questions. C'est eux qui se laissent aussi.. Pas marcher dessus, mais à force qu'on s'entend de mieux en mieux, ils imposent moins les règles aussi et forcément tout le monde en profite un peu et après au bout d'un moment, il y a moins de respect. Après on le fait un peu plus comme on le sent que comme ils le disent ».*

A ce moment là, on peut penser que l'entraîneur masculin en particulier venait lui demander de s'investir totalement dans le tennis et de se positionner donc face à son propre désir : *« Des fois j'avais vraiment envie de souffler, de ne pas faire ce qu'ils me demandaient ».*

On peut se demander si le fait de rentrer en opposition avec l'entraîneur marque un premier temps dans l'investissement à un autre hors du cercle familial, et que le deuxième temps est marqué par un temps de la séduction qui apparaît dans le dernier entretien.

- Des prémisses à l'investissement amoureux à l'entraîneur ?

Avec son dernier entraîneur, avec qui la relation « se passe bien », ALICE parle enfin d'une relation qui fonctionne, notamment sur le repérage du désir de l'entraîneur : *« Lui, savait que j'avais pas assez confiance en moi dans le tennis et tout de suite il a abordé le sujet. Il m'a dit que c'était pas grave si je n'avais pas forcément des résultats exceptionnels et que ça allait venir mais que ça allait passer par la confiance et qu'il fallait déjà que je gagne des matchs pas importants pour après enchaîner des résultats mieux et prendre la confiance. Donc c'est ce qu'il s'est passé ».* Dans son discours, l'entraîneur transmet également l'idée que la réussite n'est pas le plus important.

Dès le départ, ALICE se sent comprise en tant que sujet et pas seulement en tant que joueuse de tennis : *« Je crois que c'est la première fois que je m'entends si bien avec un entraîneur ».* Un effet sur les performances se fait même ressentir : *« Moi, c'est depuis cet été que je suis avec lui, que du jour au lendemain j'ai joué beaucoup mieux ».*

En inculquant une relation qui n'est pas basée sur les résultats, l'entraîneur n'oblige pas ALICE à se positionner par rapport au tennis : *« C'est différent parce qu'il ne parle pas que de tennis. Il parle vraiment de tout et de rien en dehors du terrain ».*

A ce moment là, ALICE semble éviter de répondre à ce désir pour elle-même : *« Parce qu'un entraîneur plus âgé, on ne peut pas trop rigoler en dehors donc au bout d'un moment, ça devient lassant de toujours penser qu'au tennis. Ça peut parfois démotiver au bout d'un moment. On a plus envie d'aller s'amuser avec le copain et rentrer chez soi ».*

Cette nouvelle relation inaugure donc pour ALICE un désir qui naît à travers le désir de l'entraîneur et qui explique pourquoi elle continue le tennis : *« J'aime bien rester toute seule avec lui donc j'essaie de passer le plus de tours possibles pour rester avec lui ».*

Epilogue

Je n'ai pas eu l'occasion de discuter avec ALICE après les entretiens.

Etant donné que nos entretiens ont été espacés dans le temps, j'ai pu me rendre compte d'un déplacement dans son discours évoluant en fonction de la relation avec son entraîneur actuel. Le dernier entretien laisse apparaître une réelle proximité qui se noue avec son dernier entraîneur.

J'ai su qu'elle continuait toujours de s'entraîner dans le cadre du centre national d'entraînement et poursuit sa route de joueuse professionnelle. D'ernièrement, elle oscillait autour des cinq centièmes places mondiales.

PIERRE

Présentation

PIERRE, 16 ans, classé 1/6, s'entraîne dans un centre d'entraînement national avec plusieurs entraîneurs. Il a un frère (12 ans) et une sœur (10 ans).

Lors du premier entretien, PIERRE y était depuis quelques mois et se demandait déjà s'il y resterait.

Quelques mois plus tard, je l'ai rencontré à nouveau. Par la suite, je n'ai pas réussi à le contacter car il a quitté le centre d'entraînement pour repartir s'entraîner dans sa région d'origine.

PIERRE était très timide et ne semblait pas vraiment à l'aise avec les entretiens alors qu'il avait accepté d'y participer. Ainsi, il s'est peu livré et plusieurs éléments de son histoire n'ont pas pu être élaborés pendant ces deux entretiens.

Construction subjective et signifiant « tennis » dans sa structure familiale

PIERRE a peu parlé de son évolution dans son histoire familiale. Actuellement, à l'âge de 16 ans, PIERRE a des difficultés à s'adapter dans le centre d'entraînement, séparé de ses parents : « *Je me suis habitué, mais ça me manque un peu* ». PIERRE évoque ses moments où il s'ennuyait et appelait beaucoup sa mère.

- Une mère protectrice

Même s'il reconnaît avoir une « *très bonne relation* » avec ses parents, il se repose énormément sur la mère avec qui il discute plus régulièrement : « *Il y a des choses que je préfère dire à ma mère. Elle va plus aborder la discussion* ».

La relation à la mère semble plus basée sur une relation protectrice, où PIERRE se satisfait d'être reconnu en tant qu'enfant : « *Elle s'occupe beaucoup de moi mais en dehors du terrain* ».

Il y a une transmission de la mère de ses propres angoisses, qui laisse peu à PIERRE l'opportunité de risquer des choses pour lui-même : « *Elle veut toujours savoir ce que je fais ici. Elle s'inquiète pour moi. Elle a peur que je vive ici et que ça me plaise pas vraiment* ».

Dans le discours de PIERRE apparaît donc sa difficulté à se positionner en tant que sujet par rapport à la mère : « *Elle sait que j'ai du mal à me débrouiller tout seul. Elle est toujours un peu inquiète que je sois perdu* » (sans elle ?).

- Un père distant

D'un autre côté, la relation au père est plus distante et ne se construit pas dans la parole : « *Il parle moins, il dit moins ce qu'il pense. C'est pas lui qui va aborder des sujets de conversation comme ça* ». Le père semble avoir une place effacée, non présente, car il « *travaille beaucoup* » et n'a « *pas trop le temps de venir* » voir PIERRE en match.

De ce père, il connaît peu son désir, « *Il parle pas trop* » et « *n'a pas beaucoup d'avis* ». Son discours laisse apparaître un père qui ne se soucie pas de son fils « *Il ne s'intéresse pas trop à savoir si ça va bien ou pas* », qui peut laisser penser que PIERRE se sent délaissé par son père.

- Les débuts au tennis : Une envie inexplicable

PIERRE relate l'évènement de ses débuts au tennis, en expliquant l'étrangeté « *C'est bizarre* », car ne comprenant pas pourquoi il a débuté le tennis : « *Parce que je ne sais pas pourquoi j'ai voulu faire du tennis !* ». En regardant Roland Garros, mais ne souvenant plus de « *quel joueur exactement* », PIERRE se prend de passion pour le tennis et demande à ses parents « *d'en faire* ».

Mais on peut se demander si le signifiant tennis ne prend pas une di mention par rapport au père, car le père encourage PIERRE à aller jouer au tennis : « *Je ne sais pas très bien. Je sais qu'il y avait un club à côté et mon père a voulu m'emmener pour voir. Il ne connaissait rien au tennis. Lui, il avait fait un peu de football, mais rien de bien.. Enfin c'était juste un joueur comme ça* ».

- Des relations frère-sœurs distantes

PIERRE, qui est le « *plus grand* » de la famille entraîne alors dans son sillon, son frère (12 ans) et sa sœur (10 ans) qui pratiquent également le tennis : « *Ils jouent parce que mon père m'emmenait au club et ils venaient parfois. Du fait, mon père pensait que c'était bien de faire du sport et il trouvait ça bien le tennis. Mon frère a joué un peu et puis il a commencé à faire des compétitions aussi* ».

Il évoque peu la relation avec son frère et sa sœur qui sont « *plus petits* » et qui n'a pas souvent l'occasion de les voir actuellement.

Il est difficile donc de dresser un portrait de la structuration de PIERRE, où peu de paroles sont exprimées sur son évolution et ses relations familiales.

Le rapport des parents envers le tennis semble en retrait : « *Enfin ils ne connaissent pas trop le tennis. Ils sont toujours derrière moi. Ils me donnent toujours des conseils dans le tennis. Mais ils s'impliquent bien en fait. Ils ne me poussent pas. Ils me laissent faire* ».

Il laissent ainsi PIERRE trouver seul son désir : « *Il m'ont dit « si c'est ce que tu veux, vas-y* ». Je n'ai pas beaucoup choisi (...). Je me demandais un peu ce que ça serait de venir ici, sans mes parents ».

On peut se demander si PIERRE se sent prêt à s'éloigner de sa structure familiale si l'entraîneur ne vient pas s'y positionner en tant que substitut parental.

Position subjective et relations à l'entraîneur

- A la recherche d'un deuxième père

La position de PIERRE par rapport à ses entraîneurs se situe donc dans une problématique de manque. PIERRE n'ayant plus ses parents sur place, recherche un entraîneur qui soit « *un deuxième parent* », en précisant même « *un deuxième père* ».

Ce deuxième père vient suppléer le père réel dont il a peut-être identifié les failles : « *Oui, normalement ça doit être ça. Ici, c'est pas ça. Mais normalement, ça devrait être comme un deuxième père, quelqu'un qui s'occupe bien de nous, qui nous mette des barrières à ussi* ».

De cet entraîneur, il demande donc une réparation à l'absence du père réel : « *Qu'il soit toujours là quand on en a besoin, qu'il soit sympa, qu'il écoute son joueur. Je veux dire que l'entraîneur, il doit toujours être présent pour un joueur, tous jours être à ses côtés, même si le joueur ne joue pas très bien* ».

Il y a la nécessité pour PIERRE d'être assuré de « *l'amour* » indéfectible de l'entraîneur pour lui en tant que personne, indépendamment de ses résultats.

L'entraîneur, vient ainsi se poser en représentant de l'autorité « *mettre une barrière* », là où les parents ne peuvent pas assurer leur rôle : « *Oui, oui, parce que mes parents ne sont pas là. Ils sont là pour me mettre dans le droit chemin, quand je fais des conneries, que ce soit dans le tennis ou à l'extérieur, ils sont là pour me dire ce qu'il faut faire ou pas* ».

- Un entraîneur qui guide

La relation à l'entraîneur ne repose donc pas sur du savoir qui serait de l'ordre du technique : « *Enfin maintenant la technique, c'est plus trop un problème. On l'a eu jusqu'à maintenant donc on ne va pas la changer, c'est trop tard* ».

Mais l'entraîneur est là pour transmettre son expérience (comme un père pourrait le faire à un fils), son savoir sur le haut niveau : « *Si on a un entraîneur, c'est pour qu'il nous dise comment faire, qu'il nous explique comment arriver à un meilleur niveau. Ils savent comment ça se passe en principe. Ici, il y en a plusieurs qui ont été professionnels. Mais ils ne disent rien en fait* ».

PIERRE recherche une relation qui garantisse une certaine façon de vivre, ce qu'il faut faire ou ne pas faire.

PIERRE remet ainsi son désir entre les mains de l'entraîneur, en cherchant un entraîneur averti du haut niveau : « *Il faut vraiment que tout ce qu'on fait soit sérieux, que ça ne soit pas un entraîneur*

qui vient là, juste pour entraîner, qu'il soit concerné ».

Dans le discours apparaît réellement un besoin de rester enfant et ne pas se lancer dans une problématique de choix par rapport à une carrière professionnelle. PIERRE évoque plutôt le besoin d'avoir des envies d'enfant : *« A l'extérieur aussi, mais avec un peu de liberté quand même. Je veux dire..Il doit connaître un peu ce qu'il se passe en dehors du terrain mais pas trop non plus. Des fois, sur des tournois, on aime bien jouer au baby foot, faire des parties de ping-pong, les entraîneurs aiment pas trop qu'on fasse pleins de trucs. Donc il faut aussi qu'ils laissent les joueurs faire d'autre chose aussi. C'est toujours dans le tennis sinon ».*

Ces éléments vont donc apparaître dans l'histoire de PIERRE qui a eu 5 entraîneurs *« à peu près »*, n'arrivant pas à donner un chiffre précis car ayant toujours eu plusieurs entraîneurs à la fois.

PIERRE a peu évoqué son parcours au tennis. Il s'entraîne de *« 7 à 11 ans »* dans un club avec un entraîneur dont il ne parlera pas.

- *Un entraîneur qui le comble*

Puis il arrive ensuite dans un pôle régional de sport étude (entre 12 et 15 ans), qui correspond au moment où PIERRE *« commence à bien jouer »*, en s'entraînant avec un entraîneur dont il définit une relation *« très proche »*.

Cette relation va s'apparenter à une relation père -fils, car il parle bien d'un entraîneur qui le guide dans sa vie : *« Il m'a fait découvrir plein de choses. Pour moi, c'est lui à qui je dois beaucoup. C'est lui qui m'a formé. Il m'a corrigé beaucoup de choses. J'ai appris à mieux m'entraîner aussi avec lui, être plus rigoureux ».*

L'entraîneur répond ainsi au désir de PIERRE d'être à une place privilégiée : *« Mais moi je m'entendais bien avec lui. Il me parlait et j'écoutais. Il était plus attentif ».*

L'entraîneur prenant ainsi là place de l'idéal, en l'écoutant *« Il savait nous parler individuellement. Je ne sais pas. C'était différent »* et en lui montrant de l'intérêt : *« Lui, il s'intéressait plus à moi ».*

- *L'entraîneur énonce un désir*

L'entraîneur vient se prononcer dans son désir : *« Alors, je pense qu'il croyait en moi ».* Cet entraîneur viendra donc provoquer un *« dédic »* chez PIERRE qui commence à avoir de bons résultats, confortant la croyance de l'entraîneur : *« Mais je savais qu'il pensait que je pouvais réussir. Il me disait que j'avais beaucoup de potentiel, que je devais continuer à travailler dur et puis surtout grandir un peu ».*

A ce moment-là, PIERRE a un autre entraîneur, GUILLAUME, avec qui il s'entendait

bien également : « *C'était plus un entraîneur, copain, car il était jeune, il était plus proche, et donc on rigolait bien avec lui* », mais explique que ce qu'il recherchait entraînait plus en conformité avec l'autre entraîneur, « *plus vieux* » qui prenait la place du père, dans l'interdiction : « *Ben, l'entraîneur, quand il est un peu plus vieux, il a un peu plus d'influence sur nous. Parfois c'est mieux car on a besoin de quelqu'un qui nous redresse un peu. Moi je trouvais ça bien la manière dont il faisait les choses. Il savait me remettre à ma place. Il me faisait comprendre que je débordais. J'avais aussi un peu plus peur de lui* »

- Une relation qui ne l'oblige pas à se prononcer sur son désir

Apparaît également un autre élément qui peut avoir son importance : le sport-études était une structure où il « *rigolait un peu plus* » : « *C'était moins sérieux. Enfin, c'était sérieux, mais on savait aussi rigoler un peu. On pouvait bien discuter en dehors du terrain* ».

Cet élément peut avoir son importance quand le désir de PIERRE de faire du tennis un choix professionnel ne se pose pas encore.

Quand PIERRE poursuit sa progression, il « *n'a pas le choix* » que de quitter cet entraîneur pour rejoindre le centre d'entraînement national mais « *regrette* » de ne pas « *être resté là-bas* ».

Aujourd'hui encore, il explique encore qu'il aimerait bien l'avoir pour lui tout seul : « *Si j'avais à choisir, c'est lui que je prendrais* ».

- Un manque dans la relation à l'entraîneur

PIERRE intègre donc le centre d'entraînement national où le changement semble radical puisqu'il n'a plus de relation privilégiée avec l'entraîneur : « *Oui. Ils ne font pas attention à moi mais c'est normal parce qu'on est beaucoup. C'est pour ça que pour moi...* ».

Cette fois, les entraîneurs ne lui montrent pas de désir particulier : « *Des fois j'ai l'impression qu'ils ne croient pas vraiment en moi* » car reposant dès le départ sur le discours d'un entraîneur qui émet des doutes sur les possibilités de PIERRE d'évoluer dans ce groupe : « *Dès le départ, il m'a fait des remarques, du style « tu cours là, ou tu marches ? ».* Je sentais que j'étais pas forcément à ma place ou qu'il n'avait pas trop voulu de moi. Je sais pas. Il me faisait sentir que j'étais moins fort que les autres ».

Quand PIERRE exprime que ses entraîneurs « *n'ont pas confiance* » en lui, il émet en même temps l'idée qu'il n'existe qu'à travers ses résultats et non pas comme un individu qui pourrait montrer des failles : « *On parle pas beaucoup. Ici j'arrive pas trop à parler. Je ne pense pas qu'ils écoutent beaucoup en plus. Enfin, peut-être ils écoutent plus certains. Mais je n'ai pas tellement envie de parler ici* ». Il y a un déficit de l'échange intersubjectif entre entraîneur et sportif.

PIERRE recherche donc un entraîneur qui s'exprime sur son désir et vient se prononcer quant à son futur : « *Je sais pas. Qu'ils me donnent plus de confiance. Qu'ils me disent que c'est bien ce que je*

fais. Qu'ils me disent aussi comment je peux progresser. Qu'ils s'intéressent un peu plus à moi en fait ».

- Un désir qui n'est pas décidé

Son discours montre bien l'idée que « le désir, c'est le désir de l'Autre ». Le fait de devoir « se prendre en charge » et en quelque sorte de savoir s'il veut faire du tennis son métier, ne trouve pas de lieu pour être énoncé : « C'est un défaut mais je préfère qu'on soit plus derrière moi, qu'eux le sont. J'ai du mal à m'organiser. Je suis un peu perdu des fois. J'aime bien qu'on me dise... enfin, pas qu'on soit toujours derrière moi non plus, mais bon qu'on me rappelle des trucs. Je sais que je ne suis pas toujours bien là-dessus ».

Il s'agit ainsi d'une véritable séparation où il faut qu'il apprenne « à gérer sans eux ». Mais ceci vient en contradiction avec la structure du désir de PIERRE qui a besoin de quelqu'un « pour le guider ».

- Que veut-il sans l'entraîneur ?

PIERRE réalise donc que la nécessité de choisir l'amène à être responsable de son désir qu'il ne semble pas prêt à faire : « Mais on dirait que c'est toujours du tennis. On ne parle que du tennis. J'aime bien raconter aussi d'autres choses ». « On dirait qu'ils nous considèrent comme des pros déjà ».

L'affectivité n'étant pas au cœur des relations, PIERRE se retrouve donc face à des entraîneurs qui le jugent dans sa productivité : « Oui. L'impression que j'ai, c'est, quand tu gagnes, ils sont là et quand tu perds, ils te tuent. Ils ne voient pas trop le potentiel. Ils regardent ce qui se passe. Ils pensent aussi que je ne travaille pas assez, que je me donne pas à fond. Mais c'est pas vrai ».

PIERRE ayant été blessé, il n'a pas encore réussi à convaincre ses entraîneurs : « En ce moment oui. J'ai pas eu beaucoup de temps pour m'exprimer. J'ai eu quelques problèmes dans un tournoi.. Enfin, le plus gros tournoi, j'ai eu un truc au cœur, ça m'a.. J'ai pas pu jouer. Donc, pour moi, je n'ai pas eu trop de chance. Puis, à partir de là, les décisions étaient déjà faites donc.. Ça a tout enchaîné ».

- Recréer avec l'entraîneur, un scénario de père idéal

Il est intéressant de noter que PIERRE se focalise particulièrement sur une relation avec un entraîneur qui ne fonctionne pas. Cette relation avec CHARLES, qui pourtant est « un peu plus vieux » que les autres entraîneurs, est difficile.

CHARLES, qui pourrait se placer dans la suite de l'entraîneur du sport-études, ne vient pas réparer la relation manquante au père : « Oui. CHARLES, il est un peu plus vieux. Il est un peu trop direct des fois. J'ai du mal à lui dire quelque chose parce que j'ai toujours peur qu'il nous gueule dessus. Enfin, pas quand même qu'il nous gueule dessus, mais qu'il nous reproche des choses après ».

Il y a la recherche d'un père idéal, qui ne « gueule » pas sur son fils, mais le conseille, le

guide, l'oriente alors qu'il se trouve confronté au père du surmoi, qui « gueule », qui « reproche » et qui n'est jamais satisfait.

Il semble bien que CHARLES ait subi un transfert négatif au père, qui comme lui, ne vient pas se prononcer et donne l'impression de ne pas s'intéresser à lui : *« Mais celui là, il est plus dur en fait. Il regarde pas trop si je progresse on dirait. Il regarde les résultats. Et puis il dit quelques critiques. Mais je sais pas bien ce qu'il pense »*.

- *L'amour au centre de la relation et la place dans le groupe*

Un élément apparaît également, c'est la place de PIERRE dans le groupe d'entraînement, où on peut repérer une rivalité aux autres. PIERRE se sent défavorisé par rapport à d'autres : *« On voit qu'il y en a qui sont favorisés par rapport aux autres »* et n'y voyant que la cause du manque de résultats : *« Mais les autres aussi ils s'intéressent aux autres joueurs, ceux qui réussissent plus »*.

Ainsi, les autres viennent faire barrage à la relation à l'entraîneur, dont PIERRE se reconnaît comme étant *« un peu jaloux »*, quand se pose la question des tournois. PIERRE se confronte ainsi au réel, où il sent qu'il ne peut exister qu'en tant que joueur que par l'intermédiaire des résultats : *« Non. Non. Mais je ne me sens pas compris. Je ne sais pas ce qu'ils attendent de moi parfois. Je ne peux pas toujours réussir. Parfois j'ai des périodes de creux aussi »*.

Le groupe vient ainsi montrer à PIERRE la nécessité de résoudre sa question du désir : *« Le bon côté, on fait tout ensemble. Il y a beaucoup de rivalité. C'est bien parce que ça nous tire vers le haut. Dès qu'il y en a un qui fait un bon résultat, on veut être aussi fort que lui. Et le négatif ? Ben.. Quand on est un groupe.. Quand il y en a qui font beaucoup plus de résultats que toi, j'ai du mal à accepter »*

Il est perdu entre le père du surmoi et le père idéal, et n'arrive pas non plus à jouer de la relation avec les autres joueurs, ayant besoin qu'elle soit médiée par l'entraîneur, il ne soutient pas la rivalité aux « frères ».

- *Un départ pour retrouver un entraîneur qui lui conviendrait ?*

Au moment des entretiens, PIERRE n'est pas certain de rester dans ce centre car il connaît les règles : *« Je décide pas trop car tous les ans ils peuvent nous demander de partir. Ils nous disent si ça va ou pas »*.

« Par manque de résultats », il pourrait ainsi ne plus faire parti du groupe et sent qu'il a *« plus la pression quand même »*.

D'un côté, il réalise que le centre d'entraînement lui permet de rivaliser *« avec les meilleurs joueurs »*, mais d'un autre côté, il réalise que la relation avec les entraîneurs pourrait être aussi une cause de régression : *« Pour le moment, je n'ai pas eu de très bons résultats pour eux, je pense. C'est*

compliqué. Je veux rester ici. En même temps, j'ai pas l'impression d'avoir progressé cette année. Je pense même que je stagne un peu dans mon tennis ».

Epilogue

Après les entretiens, PIERRE a quitté la structure fédérale pour retourner dans son club d'origine.

Je n'ai pas réussi à savoir s'il avait fait le choix de partir ou si la fédération l'avait écarté du centre d'entraînement. Car lors du deuxième entretien, après l'enregistrement, PIERRE me confiait qu'il n'arrivait pas à s'adapter au centre d'entraînement et envisageait de retourner de lui-même dans une structure près de sa famille.

PIERRE a réussi quelques résultats en junior et tente actuellement de débiter une carrière de joueur professionnel en parcourant le circuit des tournois futures en France et en Europe.

ELISE

Présentation

ELISE, 19 ans, joue au tennis à un niveau (négatif) qui lui permettrait de débiter dans le tennis professionnel. Elle a un demi-frère de 24 ans.

Au moment des entretiens, ELISE se questionnait sur le sens à donner à sa vie, à savoir se « lancer » dans le tennis d'une manière professionnelle ou partir à l'étranger dans une université pour y poursuivre ses études avec une bourse sportive.

Etant prise dans ses problématiques personnelles, ELISE essayait souvent d'avoir mon avis sur ses choix et souvent nos conversations se sont prolongées bien après les entretiens.

Construction subjective et signifiant « tennis » dans la structure familiale

- Ses débuts au tennis

ELISE a « commencé à taper » dans la balle à 5 ans, en « regardant jouer » ses parents : « *J'étais tout le temps au club, j'avais des balles et je m'y suis mise* ». Une première problématique, celle d'éprouver son narcissisme apparaît là et va la poursuivre tout au long de son histoire : « *J'étais tout de suite douée* » liée dans son discours à « *J'ai tout de suite adoré* ».

Elle s'y confronte en rentrant dans la logique de compétition « *J'ai eu des entraînements. C'était logique que je fasse des tournois. J'ai gagné tout de suite. Je ne me suis pas posée de questions. J'aimais ça faire des matchs* ». Le plaisir de se confronter à une adversaire était lié surtout au plaisir de « *gagner* ».

En même temps, elle se fait « *repérée* », « *détectée* » par la ligue qui propose des entraînements.

Elle évoque plus un enchaînement d'événements qu'un véritable choix vers le tennis, qui sera significatif de sa position personnelle envers le tennis : « *Je pense que c'est dû à mon environnement. On ne m'a pas poussé. Moi, j'y suis allée et après tu rentres dans un système où tu te fais repérer, tu fais des tournois, ça marche, tu continues, tu t'entraînes* » (...): « *Après j'ai été au collège. La première année, ça allait mais après 4^{ème}, 3^{ème}, j'allais une fois par semaine à l'entraînement et je n'y allais même pas des fois. Je n'arrivais pas tellement à définir si j'en avais marre. Tu sais. Je ne savais pas trop. J'ai su le dire plus tard* ».

A ce moment-là, son désir est calqué sur le désir des autres « *Mais à ce moment là, je ne comprenais pas trop ce qu'on attendait* ». Dans sa problématique familiale, le fait de « *gagner* » va venir en résonance avec le fait de combler sa mère.

- Le rejet du tennis et la période anorexique

A l'adolescence, la signification du tennis va fonctionner sur un mode de défense contre l'angoisse, celle qui masque la quête de sens, qu'elle tente de palier par le besoin de tout maîtriser.

Elle prend conscience d'un décalage et surtout d'une faille narcissique où tout-gagner n'est plus possible. A ce moment-là, ELISE arrête le tennis car elle ne « maîtrise » plus et se trouve « en retard », par rapport au fille du même âge : « *J'ai arrêté le tennis au moment du lycée, j'en avais complètement marre et j'ai arrêté pendant un an* ».

Ce retrait envers le tennis est également lié à une phase anorexique, repérable par des symptômes qui vont être significatifs de son rapport aux autres.

- La perte du corps

Elle décrit ainsi sa difficulté à se nourrir normalement et les sensations de perte liée au corps qui s'efface : « *Tu sais. Je ne mangeais plus. Je ressemblais un peu à un cadavre. Je ne ressemblais pas à un cadavre mais je n'avais plus rien, je n'avais plus de dynamisme. J'ai essayé au début de l'année, j'étais encore pleine de peps, mais à la fin quand tu ne bosses pas, tu fais des malaises* ».

Là où elle montre sa volonté d'exprimer quelque chose par son corps : « *Au départ, c'est moi qui l'ai décidé* », elle finira par être prise dans un piège où elle ne maîtrise plus rien : « *Après je n'arrivais plus à manger. Ce n'était plus pareil. Après c'était plus vraiment moi qui maîtrisais le truc* ».

ELISE se met en danger pour venir répondre à une souffrance intérieure : « *Oui, l'anorexie, c'était vraiment ou ça passe ou ça casse. C'était la dernière solution. C'était soit j'arrivais à la fin et je mourrais, soit je m'en sortais et après c'était parti* ».

- L'identité sexuée en question

L'anorexie vient remanier la question de son identité sexuée : En arrêtant le tennis, elle signifie quelque chose de sa position sexuée, car elle arrête le tennis pour « être considérée comme une fille » « que je sois une fille sans le tennis », notamment par ses parents.

Chez ELISE, le refus du corps féminin est apparent : « *Peut-être que ça part de là. Enfin, il y a eu d'autres choses après. Je n'aime pas mon corps de femme. Je n'aimais pas ça avant, je voulais garder mon corps de petite fille, ça joue aussi, de ne pas avoir de poitrine, de ne pas avoir de fesses. Il ne fallait pas qu'on me touche. C'est compliqué* ».

Elle déteste tous ces signes de féminité : « les règles », « la poitrine » qui la positionnerait en tant qu'objet de désir vis-à-vis des hommes. Elle exprime sa difficulté d'éprouver et de rejeter tout plaisir que lui procure son corps.

Ceci est lié à l'écoeurement, le dégoût de la sexualité qu'elle fait remarquer : « *Ouais. Je*

ne suis pas tout le temps angoissée. Avant c'était vraiment un truc qui me répugnait. Mais c'était.. Comme le fait d'avoir un bébé, ça j'ai encore du mal. Mais là maintenant, j'ai trouvé un certain plaisir et je me dis que je pourrais y arriver ».

ELISE vit dans ce paradoxe de rejet du corps féminin et la nécessité de faire reconnaître ce corps par des « tentatives de séduction » : « *Il faut toujours que je plaise. Forcément, il y en a eu. Pour tout le monde, c'est pareil. J'essayais toujours de.. Comme je vois bien ce que je recherche les gens, je m'adapte pour leur plaire, c'est pareil* ». Elle parle d'ailleurs de son besoin de « *se sentir belle pour bien jouer* », de « *se maquiller* ».

On peut se demander où se situe la mère, comme support d'identification féminine et miroir renvoyant une image sexuée d'ELISE.

- *Isolement social*

A cette période, ELISE se met également en retrait dans ses relations sociales. Elle décide de quitter les études pour finir son bac par correspondance : « *Je veux réussir à m'adapter, à m'adapter avec d'autres personnes, parce que j'en ai souffert. A chaque fois, je me retranchais, mais quand ça n'allait pas, je prenais la fuite. J'avais décidé de retourner au lycée et c'est l'année où j'étais anorexique. J'ai fait seconde, première par le CNED et en terminale j'ai décidé de retourner au lycée et j'ai arrêté au bout d'une semaine. J'ai dit « oui, mais je veux jouer au tennis ». Mais ce n'était pas vrai. C'est juste que j'étais trop mal, je n'arrivais pas à être avec les autres en cours. Du coup, je me suis retranchée derrière ça. J'étais anorexique ».*

- *La signification de l'épisode anorexique dans son histoire familiale*

Plusieurs éléments apparaissent répondre à ce besoin pour ELISE d'en être passée par l'anorexie pour exprimer quelque chose d'intime.

Il y a d'abord la question de son identité qui est questionnée. Prise dans le désir des parents, c'est ce moment qui vient lui révéler que ce qui lui avait été demandé ne correspondait plus avec ce qu'elle voulait être : « *Ça tournait tout autour de ça et c'est vrai qu'au bout d'un moment j'en ai eu marre qu'ils me voient vraiment comme la fille qui fait que du tennis. J'en ai marre qu'ils ne me voient pas comme une fille normale. J'ai voulu faire une séparation. C'est pour ça que j'ai arrêté* ».

ELISE ne peut plus être cette fille idéale : « *Moi, il fallait toujours que ça soit bien fait pour ne pas encore plus donner de soucis* ».

Dans cette problématique de perfection, apparaît le lien à l'image qui est le support des projections des autres : « *Je me mets en question. Surtout par rapport à ce que vont penser les autres, par rapport à mon image.. L'image, c'est vraiment important. Enfin, pas autant qu'avant, mais quand même*.

Ouais ».

ELISE ne peut ainsi pas satisfaire ces projections parentales, et vient marquer par le passage à l'anorexie, cette impossibilité d'y répondre en « *testant* » l'amour des parents : « *Je voulais tester aussi pour voir que si je ne faisais rien, ça allait quand même* » : « *C'est con. C'est un petit détail mais je veux dire, mais j'ai voulu me démarquer, j'ai voulu qu'on me considère comme ELISE et pas avec ma raquette. Après j'y suis retournée* ».

L'anorexie est un moyen pour elle de rétablir des relations familiales plus justes, face au refus des parents de se remettre en question et de participer à une thérapie familiale sur sa demande : « *Là, je me suis dit « vous n'avez pas voulu et bien, vous allez voir ». En même temps, ça m'a conforté dans l'idée de rester anorexique* ». Avec l'anorexie, ELISE tente de rétablir « *un chemin de communication qui n'était pas bon et qu'il fallait changer* ».

- La nécessaire séparation d'avec les parents

L'anorexie vient également marquer la dualité, d'un désir de séparation et d'une impossibilité de grandir et de se détacher des parents : « *Oui, mais non, j'ai toujours pris énormément de décisions et je les assumais. Là ça fait un an que je suis toute seule et je suis quand même adulte. Je suis rentrée 3 fois chez moi dans l'armée et je suis quand même assez.. Je pense que ça va maintenant* ».

D'ailleurs, elle a beaucoup de mal à accepter que ses parents ne se prononcent plus par rapport à leur désir, elle le décrit bien quand elle demande l'avis de son père sur ses interrogations actuelles : « *Non en fait mon père dit que c'est à moi de décider toute seule « c'est ta vie, tu décides, mais à partir du moment où tu l'as décidé, t'es plus une adolescente donc tu le feras les choses telles que tu les auras décidé. Nous on ne peut plus faire ça, on ne veut plus les choses qu'on arrête au milieu* ».

- La relation à la mère

Si l'anorexie vient marquer un rejet des parents, il prononce en même temps une difficulté relationnelle avec la mère, mélange de sentiments ambivalents, passant de l'amour à la haine.

D'ailleurs quand elle reporte son premier épisode anorexique, elle fait le lien à la mère : « *Il y a une fois, j'étais au restaurant avec ma mère.. Parce que ma mère fait trente six mille régimes. Tu sais. Et j'étais à pizza pai avec elle et j'avais pris un brownie au chocolat et elle m'avait fait une réflexion : « ah, tu vas prendre un dessert ». Et moi j'étais en première et j'avais interprété ça « quoi j'ai pas le droit de prendre un dessert, je suis trop grosse ». Donc après c'est parti en live* ».

D'un côté, elle explique un rapport de dépendance : « *Je n'ai pas voulu y aller en sixième parce que c'était trop tôt. J'étais très accrochée à ma mère et je ne voulais pas partir* ».

ELISE porte sur elle le sentiment de culpabilité de la mère : « *Ma mère pleurait. Je ne mangeais*

pas. A la fin, je ne descendais même plus. C'est pas la peine. Ma mère me disait : « vas-y, mange ». Elle témoigne ainsi par son refus de se nourrir, son refus de lui appartenir et de se faire dévorée.

On voit bien l'ambiguïté du rapport entre la mère incertaine et la nécessité d' ELISE de la satisfaire : « *Ma mère, elle m'énerve parce que tout le temps elle dit qu'elle est une mauvaise mère. Elle me dit « je sais que j'ai tout raté », et je lui dis « mais non, tu n'as pas tout raté ». En plus, quand elle dit ça, c'est sympa parce que t'as l'impression que c'est pas bien ce que tu fais ».*

ELISE doute donc de l'amour que sa mère lui porte, traduit par le peu d'intérêt qu'elle semble lui porter : « *Des fois je me demande. Je pense qu'elle s'intéresse mais des fois je me suis demandée. Elle est discrète en fait ».*

Dans son discours, cette problématique maternelle semble s'inscrire dans une répétition de la mère elle-même : « *En plus, elle, elle a fait la même chose. Elle est partie très tôt de chez elle et elle déteste rentrer chez elle. Mais là.. Du coup je lui ai dit « tu fais l'amalgame entre toi et ta mère et moi et toi. Mais c'est différent. Moi, ce n'est pas parce que je m'en vais que je ne t'aime plus et que je n'ai pas envie de revenir ».*

La mère venant peut-être également signifier à ELISE, son besoin de réparation de la défection paternelle : « *Quand ça n'allait pas avec mon père et avec mon frère, j'étais sa raison de vivre ».*

- Le rejet du père

Car si la relation à la mère n'a pas réussi e à s'interrompre, c'est aussi parce que le père ne s'y est pas immiscé.

ELISE se sent même troublée par le regard paternel perçu comme séducteur en évitant tout rapport physique avec lui : « *Mon père, je ne voulais pas qu'il me touche. Je ne sais pas pourquoi ».* Elle évoque le côté « *malsain* » dans le dévoilement du corps face au père : « *Mais avant, je me changeais quand il partait. Ça me dégoûtait ».*

Le père ne peut ainsi faire barrage à la mère, en s'y positionnant même corporellement : « *Oui, avec mon père, la relation est limitée. Mais justement.. Il y a des limites. Il n'y a pas de tendresse. Mon père, c'est mon père ».*

- La rivalité fraternelle

En relation avec le besoin de correspondre au désir maternel, est sans doute lié à la rivalité avec son demi-frère, de 24 ans, qui est le fils d'une première union de la mère.

Ce frère se manifestant à sa manière « *C'est une catastrophe. Il a fait des tentatives de suicides. Il était violent. Il tapait dans les murs ».*

On peut se demander si chacun des deux n'essayaient pas de mettre à l'épreuve une place privilégiée auprès de la mère : « *En fait, je n'avais pas trop la place pour m'exprimer parce qu'il y avait mon*

frère qui prenait tout, toute cette place, il ne faisait que de parler, de gueuler donc moi, je ne voyais pas trop comment m'en sortir par rapport à mon frère, par rapport à ce qu'il se passait à la maison ».

D'ailleurs, quand elle évoque son anorexie, elle la met en parallèle avec la souffrance du frère : « C'est marrant, parce que lui, il a fait une crise dans le bruit et moi, dans l'anorexie, c'était vraiment silencieux. C'était tout l'inverse et l'opposé. C'était pas pareil. Lui, on n'entendait que ça. Tandis qu'e moi, c'était discret ».

De ses souffrances, elle interprète surtout une possible jalousie en rapport avec l'amour maternel : « Lui, c'était parce qu'il n'était pas bien dans sa tête et qu'il a eu plein de problèmes. Lui, il se sentait moins aimé que moi ».

Avec ce frère qui est également dans le tennis en tant qu'arbitre, elle garde peu de contact : « C'est quelqu'un qui fait partie de mon entourage, mais je m'entends mieux avec des amis qu'avec lui », contacts qui sont aussi révélateur de l'évitement physique dont elle parle : « Mon frère, je n'ai pas de contact avec lui. On ne s'est jamais fait la bise avec mon frère. On ne se fait pas la bise, on ne se touche pas. Je n'aime pas qu'il me touche ».

- Sa position actuelle : Prendre ses distances

Depuis un an, ses parents ont déménagé et ELISE prend cette distance comme une coupure : « Oui, j'en avais besoin. Quand je vais chez mes parents plus de 15 jours, ça n'est pas possible. Il faut que je sois.. Je préfère des instants courts mais bien, parce qu'après il y a trop de tensions. Je suis chiante. Je suis dur à vivre ».

Elle comprend la nécessité d'en passer par une séparation d'avec sa mère : « Justement, cette année, je n'avais même pas envie de l'appeler. Je l'appelais juste le week-end ».

En même temps, elle doit accepter de passer par le deuil d'une relation de proximité mère-fille : « On n'était très proche avant. Là, ça a dû lui faire drôle que je m'en aille et qu'il n'y ait plus rien. C'est presque le néant. Elle doit se dire « elle vit sa vie ».

Aujourd'hui, ELISE a la volonté de s'en sortir et aimerait « retrouver goût » au tennis.

Tout en se décrivant comme « guérie », elle dévoile en même temps sa difficulté à régler ce rapport corporel complexe : « Là, ça va parce que je suis guérie mais c'est vrai je ne sais pas.. J'ai du mal à ce niveau là » et sa maîtrise relative : « Donc, il y a toujours une certaine.. Je contrôle quand même un peu. Quand je suis au resto, je mange, après ça va. Maintenant je m'aime bien. Je me trouve bien. Donc à ce niveau là ça va mieux ».

- Son rapport au corps actuel

Il est intéressant de noter le rapport au corps d'ELISE, non seulement dans ses rapports à

la nourriture, mais également par l'impossibilité d'envisager un rapport sexuel avec un homme : elle raconte l'épisode récent de sa tentative échouée avec un homme : « *C'est pas ça, j'avais envie. Mais j'avais peur, je n'avais pas envie de laisser rentrer quelqu'un en moi. C'était un objet autre qui rentre en toi. Et je ne pouvais pas. Il essayait à chaque fois, forcément parce qu'il était frustré. Et il n'a pas insisté. Je n'aime pas cette relation et dans le truc tactile, c'est ne pas maîtriser à fond. J'aime bien tout maîtriser et là je maîtrise rien du tout* », en évoquant encore un sentiment de dégoût : « *Je me sentais sale* ».

ELISE évoque une crainte d'être manipulée, d'être l'objet du désir d'un autre : « *Toutes mes copines me disent que les mecs se servent d'elles* ». Ainsi, elle se décrit « *un peu manipulatrice* », pour parer à son sentiment d'effondrement intérieur et d'être utilisée comme un objet : « *J'ai toujours l'impression d'être utilisée comme une chose. Je n'arrive pas à penser autrement* ». Cette problématique sera symptomatique de ses relations aux entraîneurs.

ELISE reste donc dans des interrogations quant à ce blocage : « *Non, c'est pas ça mais je n'ai jamais eu de petits copains. Je vais avoir 20 ans, c'est pas logique. Je ne sais pas* » et pose maintenant ce problème lié au corps comme étant le maillon reliant toutes ses problématiques : « *Je n'arrive pas à le dire. C'est marrant parce que si ça se trouve, c'est un truc qui bloque tout dans toute ma vie. C'est dingue. J'ai l'impression que ça joue sur 10 000 paramètres et pourtant je ne peux pas. Je me demande même si c'est normal. Tu vois, rien que le fait de mettre des tampons et tout, je n'arrive pas à les mettre. Ouais... je sais que c'est lié. J'ai l'impression que c'est un frein et que je mets dans toutes mes actions, dans toute ma vie. Peut-être que là, si j'avais réussi à le faire, je me sentirais déjà mieux. Ça serait déjà ça. C'est vrai que c'est peut-être pas la bonne personne* »

- La blessure comme moyen d'expression

D'ailleurs, le rapport au corps d'ELISE n'est pas significatif uniquement de sa problématique sexuelle et anorexique, mais également de son positionnement face au tennis.

Un autre moyen d'exprimer quelque chose par le corps est d'utiliser à ses fins les blessures : Elle l'évoque déjà dans son enfance : « *Ah, c'était ma solution de secours. Parce que je n'en pouvais plus. En fait, je ne sais pas pourquoi j'ai fait du tennis ! C'est vrai. Quand je réfléchis. Et j'attendais qu'une chose, c'était de faire des radios, et qu'on me dise « vous avez 7 ou 8 mois d'arrêt » et comme je n'avais rien. On me faisait faire plein de radios, je disais « j'ai mal, j'ai mal », et puis on voyait rien aux examens, et je ne contrôlais pas, je me cachais derrière ça* ».

La signification qu'elle apporte aux blessures est surtout le fait d'affirmer un désir, qui n'était pas le sien, mais celui des parents : « *Par rapport à mes parents, par rapport à l'entraîneur. Le problème, c'est qu'on a tellement dit tout de suite « elle sera pro », je ne voulais pas trop aller dans un sens contraire parce qu'on disait que c'était merveilleux. En gros, j'ai peut-être voulu dire « moi je ne sais pas trop* ».

- La signification du tennis

On peut se demander alors ce que vient encore signifier pour elle la pratique du tennis. Car cette signification a évolué au fur et à mesure de son parcours.

La première composante dans l'enfance était le moyen d'éprouver du plaisir : *« Parce qu'au départ, je voulais être championne de tennis, parce que je gagnais des matchs, mais après j'ai grandi, tu te rends compte que c'est un truc de petite fille et que ta vie, c'est pas non, tu ne restes pas pl anté dans tes rêves de petite fille.. Mais c'est vrai que c'était mon plaisir quand j'étais petite »*

Mais ce plaisir se transforme dès lors que la question du choix vers une carrière professionnelle apparaît et que ce désir non décidé s'exprime : *« Mais après plus les années passaient et puis je disais.. Je tentais des avances, tout ça et puis tout le monde me disait « oui, ça va revenir, t'es dans une mauvaise passe », alors qu'en fait ce n'était pas ça ».*

D'ailleurs, ELISE ne cache pas ses doutes d'être un jour joueuse de tennis professionnelle : *« Mais moi, à la limite, c'est pas mon truc »* : *« Je sais qu'à chaque fois que je me suis mise dans une situation en disant « bon, allez, là je fais une année que de tennis ». J'ai toujours trouvé le moyen de me défilier, de me blesser et je n'étais pas bien »*

Au fond, peut-être que ce retrait du tennis témoigne aussi de sa difficulté à faire le deuil de la joueuse de tennis qu'elle était en étant jeune : *« J'étais très forte quand j'étais petite et les filles que je battais, ce sont des filles qui sont pro maintenant »* et la difficulté à supporter ce regard des autres : *« On me considère un peu comme un échec.. Comme la fille qui aurait pu, qui jouait bien avant et qu'on dit « elle était forte avant ». En fait, j'ai l'impression d'être nulle ».*

- Que veut-elle ?

ELISE se retrouve donc au moment des entretiens dans une problématique de décision. Elle hésite à aller s'entraîner dans un centre d'entraînement privé ou partir étudier avec une bourse sportive à l'étranger.

Son choix semble être impossible car elle n'est prête à assumer aucune conséquence : Elle décrit bien sa difficulté à prendre des décisions pour elle-même : *« Je n'arrive pas à me décider. Je n'ai jamais su me décider ».*

D'un côté, dans le centre d'entraînement privé, elle doit accepter de devenir une joueuse de tennis professionnelle, ce dont elle n'est pas sûre *« je me demande si c'est vraiment mon truc »* car cela la maintiendrait dans le désir de sa mère : *« Mais je pense qu'elle préférerait que j'aille chez VICTOR, car je me rapprochais. Là, c'est carrément. Pour elle, je suis rachement loin. Elle a besoin de repères et du coup ».*

D'un autre côté, une université à l'étranger semble être plus une problématique de fuite :

« Je me dis que j'ai envie d'aller à XX** pour être tranquille », se déroband face au regard maternel : « C'est d'être perdue de vue, d'être loin », dont elle ne se sent pas totalement prête à faire la séparation : « Je vais vraiment partir loin. Franchement je ne sais pas ».

Position subjective et relations à l'entraîneur

Dans ses relations à l'entraîneur, plusieurs problématiques évoquées dans le rapport aux parents vont être repérables.

ELISE ne sait d'ailleurs pas le nombre exact de ses entraîneurs « 5 ou 6 » et indique beaucoup de confusion dans l'ordre.

- Un premier entraîneur trop exigeant

Il y a d'abord OLIVIER, son premier entraîneur. Dans son discours, elle distingue ce premier rapport à l'entraîneur comme étant lié à l'âge : « J'étais petite donc je n'avais pas la même approche ».

Cette approche dénuée de question liée à l'affectivité et la sexualité, lui permet donc d'entrer un rapport « de confiance en lui », considéré comme « une sorte de deuxième père ». OLIVIER pose les bases d'une relation où il démontre son désir de l'entraîner : « Auprès d'OLIVIER, ça a été un concours de circonstances. Moi, je ne recherchais rien. Ce n'est pas moi qui l'aie choisi, c'est lui qui m'a choisi parce que je jouais bien. Moi, je demandais rien. Moi, j'étais petite et je n'étais pas en âge de décider, j'avais ce qu'on me donnait ».

Mais OLIVIER vient reproduire le schéma familial dans ses attentes : « Il était trop exigeant avec moi. Il fallait que je sois parfaite ». Apparaît également une problématique liée à la rivalité avec les filles de son groupe d'entraînement : « En fin de compte elles étaient jalouses que je m'entraînais avec, alors elles ne l'aimaient pas. Je ne m'entraînais jamais avec les filles en fait. Il y avait les filles à côté et moi j'étais toute seule en indiv. Sur le terrain. Donc, j'avais une situation à part aussi ».

Avec lui, elle décide donc d'arrêter : « Je n'en pouvais plus. Dans les entraînements, il gueulait comme un malade. Moi, je n'avais plus envie de ça. J'avais envie de souffler. Il était vraiment trop dur, c'est pour ça que j'ai arrêté. Je lui ai dit : « c'est bon, OLIVIER, je ne veux plus m'entraîner avec toi ».

OLIVIER ne répondait pas à son désir de jouer pour le plaisir, mais exigeait d'elle dès le départ qu'elle se positionne dans son désir de faire du tennis : « Le premier entraîneur était vraiment trop autoritaire et je voulais m'amuser. J'étais dans une époque où je voulais m'amuser et je ne voulais pas m'en prendre plein la gueule. Donc j'ai arrêté ».

Dans son discours apparaît un rapport tout de même ambigu avec lui, élaboré dans

l'après-coup. Ce premier rapport lui permet surtout de construire son fantasme de la séduction, qui sera répétitif de ses relations aux entraîneurs : *« Même au niveau des entraînements, je sais que pour lui j'étais intéressante, que je pouvais lui rapporter quelque chose. Etant donné qu'après il avait un autre contact, je pense que ce n'était pas que pour le tennis ».*

Dans son discours, il y a le besoin de satisfaire quelque chose pour l'entraîneur. Ce qui apparaît semble qu'OLIVIER est un « mec » qui n'a pas cherché à la manipuler : *« Tu sais pourquoi je l'aimais bien ? Parce que c'est un mec, parce qu'il ne m'a jamais trompé, il ne m'a jamais menti. Il disait les choses cash. Je veux dire, si ça ne lui plaisait pas ce que je faisais, il me le disait, il ne faisait pas.. Il n'était pas hypocrite en fait et c'est ça que j'aimais bien chez lui ».*

Actuellement, OLIVIER est encore présent car elle lui demande des conseils : *« Maintenant, il est plus devenu quelqu'un en dehors, en qui je peux me confier »,* le mettant ainsi dans une place signifiante : *« Mais à tous les moments clés, au moment du bac, il a toujours été là, il savait que j'étais anorexique. Cette année, le premier tournoi que j'ai fait à DD**, je l'ai gagné et c'était le premier tournoi que je refaisais et il est venu. Il a regardé ».*

- Une relation de partage avec un entraîneur féminin

Ensuite, elle reste dans le cadre du tennis-études, en s'entraînant avec CECILE. Avec elle, la relation est affective : *« C'était la première fois et là on était vraiment complice ».*

On peut penser qu'une relation à une femme l'amène à être moins méfiante car la sexualité ne se posait pas : *« Après, CECILE, je lui ai fait comprendre que j'avais besoin d'un autre type de relation, de quelqu'un qui m'épaulé. Je recherchais quelqu'un à qui je pouvais me confier. On faisait un cahier en fait. On s'écrivait par l'intermédiaire d'un cahier ».*

Décrite comme une « amie », elle n'a cependant pas gardé contact avec elle et pense que cette relation n'aurait pas pu durer dans le temps : *« Oui, je ne sais pas. C'était pendant l'adolescence. C'était à une période. Maintenant ce n'est plus pareil. Je n'ai pas envie... ».*

- Le rejet du tennis et de l'entraîneur

ELISE, lors de l'adolescence, quitte le sport-études pour continuer à s'entraîner dans un club avec PATRICE.

Le rapport avec lui est significatif du malaise d'ELISE à ce moment-là. On peut penser qu'elle ait projeté sur PATRICE son mal-être : *« Il venait me chercher le matin et je ne disais pas un mot dans la voiture. Je ne lui parlais jamais. Je n'ai jamais été aussi peste que cette année-là. Il me disait « prends la balle comme ça » et moi je mettais ma raquette à côté et je ne jouais pas. Je la laissais tomber ».*

ELISE voulait « arrêter le tennis » et a tout fait « pour que ça casse » entre eux : *« j'ai arrêté le*

tennis à ce moment là donc j'ai fait passé cela sur le compte de l'entraîneur en disant « ça ne se passe pas bien ». En fait, ce n'est pas parce que ça ne se passait pas bien, c'est comme le tennis ça me passait au dessus, je ne faisais rien. J'étais tête de mule. Il me disait « tu fais du lifté », je disais « non » et je faisais vraiment rien »

- Eviter de se confronter à la problématique amoureuse à l'entraîneur

Sa relation suivante, avec STEPHANE, dans ce même club sera différente, le décrivant comme « l'entraîneur le plus compliqué » qu'elle ait eu.

Pourtant, STEPHANE possède bien les attributs de l'entraîneur, qui fonctionne non pas sur le tennis mais sur le savoir sur elle : « Au niveau tennistique, je ne savais pas si c'était un bon entraîneur ou pas. Pour moi, c'était quelqu'un au niveau psychologique. ».

Mais ELISE va en réalité projeter sur lui ses angoisses. En le décrivant comme étant « un mec qui cherche à séduire tout le monde », qui « joue sur l'affectif » et essaye « d'établir une proximité avec la joueuse », elle laisse entrevoir une inévitable ambiguïté amoureuse : « J'aurais pu tomber amoureuse, d'ailleurs, je suis peut-être tombée amoureuse au début mais je savais très bien que ce n'était possible ».

Ce qui n'est pas possible, c'est que STEPHANE avait une copine, mais aussi l'impossibilité pour elle d'accepter une relation sexuelle avec un homme : « Au début, l'année dernière, dès qu'il s'approchait à côté de moi, je m'éloignais, je me mettais à deux mètres, mais c'est comme s'il m'avait apprivoisé ».

Peut-être accepte-t-elle cette ambiguïté amoureuse parce qu'il ne l'investissait pas de sexualité, mais la voyait en tant que petite fille : « Lui de son côté, je ne pense pas qu'il avait des sentiments pour moi. J'ai l'impression qu'il me considérait comme une petite fille. Je pense qu'il m'appréciait en fait. Mais ça, on ne le saura jamais ».

La relation se développe ainsi en prenant toutes les formes : « C'était une forme de petit copain, de grand frère, de père, toutes les formes ». ELISE parle bien « d'affectif » pour qualifier leur relation mais « doute » en réalité des intentions de son entraîneur. C'est à partir de ces doutes qui va ressortir la dimension manipulatrice qui semble être réciproque : « « Lui, il est un peu manipulateur et donc j'avais souvent l'impression qu'on se manipulait tous les deux ».

Si STEPHANE l'investissait en tant que femme, elle ne tolérerait donc pas qu'il puisse jouer de la séduction avec d'autres : « ill faisait tellement de choses à côté que j'avais l'impression d'être un truc parmi un autre truc et après c'était au niveau de la balance ». Elle laisse entrevoir une rivalité aux femmes : « Quand STEPHANE m'entraînait, j'avais besoin d'être la chouchou. Je ne sais pas ».

Quand ELISE aperçoit donc que l'amour n'est pas authentique, mais repose bien sur un

éventuel investissement sexuel, la relation se dégrade : « *Au fil des jours, je le connaissais encore plus.. Je ne pouvais pas lui faire confiance. Je ne sais pas* ». Que lui voulait-il au fond ? « *Mais par exemple avec STEPHANE, je me suis souvent posée la question si lui parce que j'étais une joueuse, s'il voulait sortir avec moi* ».

En lui laissant comprendre la possibilité de la reconnaître dans son corps féminin : « *Lui, il aurait certainement voulu aller plus loin* ».,

ELISE se heurte à ses propres limites qu'elle n'est pas prête à accepter : « *Moi, à partir de ce moment là, j'ai commencé à me fermer, à douter et je n'étais plus réceptive. Après c'était conflit sur conflit. Alors que j'ai vraiment besoin de sentir que les gens t'apprécient comme ça et...*

La manipulation ne semble pas porter pas uniquement sur la relation amoureuse, mais sur la confrontation d'ELISE à son anorexie : « *Pour aller au bout, il jouait sur ma personne et des fois il allait trop loin. C'est ça qui m'a fait mal aussi. Moi, il y a des moments où j'étais en pleurs* », en pensant par du discours : « *Je ne sais pas comment il faisait mais dans des phrases, dans des trucs, c'était ait vraiment pour que je sorte le meilleur de moi-même* ».

Son scénario fantasmatique amoureux s'effondre et conduit à une rupture « *la plus difficile* » qu'elle ait vécue. ELISE décide d'arrêter la relation comme pour ne plus répondre à ce désir et se dégager de cette emprise affective : « *Là, il y a eu STEPHANE où il fallait que je coupe avec les années où j'avais été anorexique, il fallait que je coupe avec cet environnement là. Je sais que d'un certain côté, j'avais encore besoin de lui pour, dans mes choix pour qu'il me guide* ».

Mais cette rupture vient en fait la conforter dans l'idée de n'avoir été qu'un objet qui dès lors qu'il ne répondait plus à la demande devenait inintéressant : « *Le fait qu'il réagisse comme ça, ça me déçoit. Je me pose la question de savoir si ce n'était que par intérêt. C'était vraiment que parce qu'il avait tiré profit de ça et que maintenant je ne représente plus rien à ses yeux* ».

- *Se séparer du désir des autres : Un entraîneur « utile »*

Alors, qu'ELISE se dégage de cette problématique affective, elle aurait voulu qu'il comprenne son désir d'indépendance, mais STEPHANE « *ne lui parle plus* » et « *refuse la discussion* ».

Aujourd'hui, elle attend encore des explications, des réponses à ses doutes, mais « *ne veut plus de cette dépendance* », et maintient son désir de ne plus être prise dans ses filets : « *Il devrait comprendre que je ne peux plus rester ici et que c'est nécessaire pour ma personne de m'en aller* ».

ELISE est toujours à la recherche de cette réassurance nécessaire à sa vie : « *En fait il était indispensable, et maintenant il aurait pu être juste utile* ».

ELISE s'appuie sur cette relation, pour remettre en cause à posteriori ces rapports aux entraîneurs : « *Je me suis servie de STEPHANE et au bout d'un moment j'ai dit stop. J'apprécie encore la personne. Mais je me suis toujours demandée si avec les entraîneurs, c'était la même chose. Et là, STEPHANE, je me suis demandée quoi quand il ne me parlait plus. Là, il me reparle. Peut-être que STEPHANE me reparle parce que.. On ne peut pas savoir. C'est pareil. Là, j'ai tellement été déçu* ».

- La prise en compte de la relation à l'entraîneur et de son désir actuel

Au moment des entretiens, ELISE est en pleine incertitude face à un choix qui se pose à elle : S'entraîner dans un centre d'entraînement privé et continuer ses études à l'étranger.

Ce qui est intéressant est donc que ce choix laisse apparaître une évolution dans le rapport entraîneur-entraîné et le besoin de se détacher d'une éventuelle relation amoureuse.

Quand elle évoque la possibilité de partir dans le centre d'entraînement, elle parle en même temps de la possibilité de travailler avec VICTOR, un entraîneur de 60 ans où elle sait d'avance que la relation ne reposera pas sur des bases affectives : « *Il n'y a pas trop de rapport de séduction* ».

C'est peut-être pour cette raison qu'elle ne questionne pas son engagement. Victor ne sera pas quelqu'un qui voudra quelque chose qu'elle ne peut pas donner : « *Je lui ai fait confiance tout de suite. Je n'avais pas l'impression qu'il cherchait à tirer profit de moi, je lui faisais confiance* ».

- Des répétitions dans ses relations

Le fait qu'ELISE ait été souvent demandeuse de la rupture témoigne réellement de son impossibilité de se « lâcher » et de faire confiance en un entraîneur.

Alors qu'elle identifie l'amour au centre de la relation : « *Dans un certain sens, tous les entraîneurs que j'ai eus, je les ai aimés d'un certain sens, d'une certaine manière. Voilà. Il y a quand même eu des liens à chaque fois assez forts* », elle n'accepte pas d'être un objet d'amour pour l'entraîneur, objet sexualisé : « *Quand j'étais petite, il n'y avait pas forcément de rapport de séduction* ».

On peut penser donc qu'ELISE ait identifié chaque entraîneur en fonction de ses problématiques liées à son évolution : « *Quand j'étais petite, ça pouvait être l'image du père, ça pouvait être l'image du grand frère, tu vois, c'est rare que ça reste l'image de l'entraîneur même. Ça peut être l'image d'un copain, d'un petit copain.* »

Dans ses relations aux entraîneurs, ELISE a tenté d'être reconnue pour elle-même, afin de s'éloigner de sa problématique familiale : « *Il ne faut pas qu'il me lâche. Quand il y a des moments difficiles, il faut qu'il me montre qu'il est là et qu'il croit en moi* », en ajoutant « *Je ne veux pas qu'il prenne une grande place* ».

Elle signifie peut-être qu'elle ne veut pas que l'entraîneur annihile sa place de sujet : « *Parce que j'avais l'impression que si je jouais bien, l'entraîneur t'appréciait plus et que si je ne jouais pas bien, l'entraîneur t'aimait moins et qu'il te laisserait tomber* ».

Nul doute alors qu'ELISE déclare n'être pas forcément en recherche d'un entraîneur mais de quelqu'un avec qui elle ne se sentirait pas investie en tant qu'objet : « *En fait, pour moi, j'ai pas spécialement envie de m'entraîner avec un entraîneur* ».

Epilogue

Après les entretiens, J'ai eu quelques contacts avec ELISE par email où elle m'expliquait qu'elle avait décidé de partir étudier dans une université à l'étranger, sans en être totalement convaincue. Elle me parlait de ses angoisses d'avoir fait ce choix.

Elle devait me donner de ses nouvelles et malgré une relance de ma part, elle ne m'a plus répondu.

Par la suite, j'ai eu des nouvelles d'elle indirectement. J'ai appris qu'elle était revenue de l'étranger, car cela n'avait pas été une expérience positive et avait commencé des études universitaires en France.

Actuellement, elle passe son Brevet d'Etat de tennis. Elle continue à jouer au tennis à un très bon niveau, mais pas de manière régulière en compétition.

DAVID

Présentation

DAVID, 19 ans, classé négatif, s'entraîne quotidiennement et désire s'engager dans le tennis professionnel. Il a une sœur de 24 ans.

Au moment des entretiens, DAVID venait de se séparer de l'entraîneur féminin qu'il avait eu pendant de nombreuses années et était en recherche d'un nouvel entraîneur. Son père avait ainsi pris la place en intérim.

Nous nous sommes rencontrés à trois reprises dans son club, ce qui n'était peut-être pas un lieu neutre. Lors du premier entretien, DAVID donnait l'impression d'être méfiant dès lors que j'abordais sa vie familiale. Il me posa ainsi des questions sur la retranscription et la confidentialité des entretiens. Après avoir expliqué ma position de chercheur, ne prenant en aucun cas le parti de le juger, DAVID a accepté de se dévoiler un peu plus et montrait même un intérêt à lire la retranscription de ses entretiens.

Construction subjective et signifiant « tennis » dans la structure familiale

- Faire du vélo comme son père

DAVID débute le tennis dans une famille où ses parents « n'ont jamais joué au tennis » mais où son père a été professionnel de cyclisme.

Quand DAVID débute le tennis à 8 ans, sa véritable envie est en réalité de « faire du vélo ». Son père lui refuse alors la possibilité de faire du vélo : « Il m'a dit que j'étais trop jeune parce que je n'allais pas commencer à faire du vélo à 7-8 ans ». Ce refus marque en fait, le réel du père de le mener dans un sport où lui-même a vécu « clairement » le dopage. « Il a essayé pendant un an et il a arrêté parce qu'il a dit qu'il ne voulait pas mourir à 40 ans ». « Donc il n'avait pas forcément envie de ça.. Ça devait vraiment être une décision purement personnelle ».

Face à cette interdiction DAVID vivra dans une quête inachevée de pouvoir rivaliser avec son père. Dans son histoire familiale, le vélo étant transmis du père au fils : « J'ai toujours suivi mon père, qui lui-même avait suivi son père ».

DAVID confie d'ailleurs que le vélo qu'il pratique en loisir, n'est cependant jamais dénué de désir de rivaliser avec les autres : « Oui, je vais rouler avec mon père, ou s'il y a des gens qui roulent, je vais rouler avec eux. J'ai des copains qui font du vélo, je vais avec eux. Je suis obligé de.. C'est plus fort que moi. Je dois me forcer à ne pas le faire ». Le tennis ne représente peut-être pas assez un moyen d'entrer en rivalité avec d'autres hommes : « Moi, c'est vraiment la compétition.. C'est que ça qui m'intéresse ».

- Le tennis, pas une passion

On peut se demander si la pratique du tennis qui ne semble ni un choix, ni une vocation pour lui, est en fait le moyen de partager une passion avec son père : « *C'est toujours ce que j'ai dit, le tennis, c'est pas une passion.. Enfin, ça me plaît, mais c'est pas.. C'est difficile à expliquer* ».

Devant cette interdiction, DAVID ne remet pas en cause la décision du père, posé comme un idéal indétrônable : « *Euh, c'est pas un modèle. Enfin, il y a des choses qu'il a faites que je suis fier et je le prends pour modèle. Il y a d'autres choses pas du tout* ».

- Un père idéalisé

Il décrit leur relation comme « *très proche* » et dénie vouloir s'identifier à lui : « *J'ai jamais voulu lui ressembler. On a des choses en commun donc forcément je lui ressemble. Moi, personnellement j'ai j'aurais voulu ressembler à mon père. Pas spécialement* ».

Le père est donc érigé à une autre place qu'il a du mal à définir : « *Mon père, c'est peut-être.. C'est, il y a un autre rôle que père. Il est père et il a un autre rôle que père* ».

Cette place est en tout cas indiscutée tant elle repose sur la confiance mutuelle : « *Je ne peux pas décevoir et je ne peux pas être déçu* ». « *Il ne m'a pas déçu. Avec mon père, je suis sûr que ça n'arrivera pas* ».

La relation au père est omniprésente, aussi bien dans le tennis que dans sa vie, DAVID « *vit quasiment en permanence* » avec son père et se réjouit de cette relation dont il se sent privilégié : « *Je ne connais pas beaucoup de gens qui ont des relations comme ça avec leur père donc.. Qui vivent des moments comme ça avec leur père. Et leur père, c'est leur père. (..) « Oui. Je pense qu'il y a plus qu'une relation père-fils. Oui. « Enfin, je trouve et je pense que ça dépasse le rôle de simple père. Mais définir exactement ce que c'est.. C'est comme son meilleur ami avec qui on passe des moments mais on ne peut pas le décrire, c'est.. »* »

- Le passage par la crainte du père

Outre le besoin de rivaliser avec le père, apparaît également la nécessité de le craindre. On voit par là la présence forte de l'interdiction du père, la soumission du fils : « *Je crains mon père et mes deux grand-père. C'est tout. Pourquoi ? Je ne sais pas* ».

C'est à partir de cette crainte que DAVID suit le désir paternel, parle de « *limites à ne pas dépasser* », et prend appui pour ne pas remettre en question son désir : « *C'est pas que c'est toujours mieux mais quand on a quelqu'un en estime et on est proche comme ça, s'il nous dit quelque chose, c'est pas évident de faire l'opposé* ».

- Le savoir du père

On peut noter que le père a toujours été présent aux côtés de DAVID depuis ses débuts et au moment des entretiens, il était devenu son entraîneur. On peut penser que son père soit le seul entraîneur capable d'entraîner DAVID : *« Donc comme mon père me connaît bien et qu'il me suit déjà depuis que je suis tout petit, on s'est dit qu'on allait travailler ensemble ».*

Pourtant, son père n'a jamais joué au tennis, mais son vécu de *« professionnel de cyclisme »* suffit à lui conférer un savoir absolu : *« Donc il connaît le sport, il sait comment on réagit face aux événements. Mon père, techniquement il sent les choses ».*

On voit bien que ce savoir n'est pas de l'ordre technique mais plutôt dans l'ordre de la connaissance intime : *« Il sait m'entraîner même sans savoir jouer au tennis ».* *« Moi, mon père c'est plutôt ce rôle là. C'est une manière de jouer, une attitude, mon programme d'entraînement. C'est plutôt ça. Comme il a été sportif, il connaît comment on réagit, si on est fatigué pourquoi ».*

- Se séparer du père comme marque de l'impossible

Cependant, un tournant s'opère dans leur relation quand le père décide de prendre du recul *« pendant un an »* (encouragé par l'entraîneur de DAVID).

Cette prise de distance du père s'est faite dans le silence *« Il ne me l'a pas dit »*, ne prononçant plus ainsi son désir et le laissant seul face à sa pratique : *« Ça ne m'a pas déplu mais au niveau des résultats, ça ne s'est pas bien passé. Il y a quelque chose qui ne me plaisait pas. C'est difficile. Je ne sais pas quoi ».*

Plus personne ne prenait donc cette place de réassurance que DAVID cherchait dans l'autre : *« Donc sûrement que j'étais plus livré à moi-même. Dans les moments de doute, il n'était pas là pour me dire « ça va aller ».*

DAVID est conscient de la relation avec son père et se sent jugé, notamment par un des entraîneurs : *« Ce qui me déplaît, c'est parce que je pense qu'ils se trompent »* : *« Les gens croient que mon père décide de tout alors que c'est que le tennis. Je fais ce que je veux ».*

- Une mère qui accepte la relation père-fils

Par rapport à cette relation père-fils omniprésente, la place de la mère semble un peu en retrait car elle *« ne s'occupe pas du tennis »*. Il décrit néanmoins une relation *« privilégiée »*, qui ne se limite pas à un rôle *« uniquement de mère »*.

La mère ne vient donc pas troubler leur relation et soutient même leur collaboration : *« Ma mère nous a encouragés à faire ça parce qu'elle sait très bien que mon père, c'est la personne qui me connaît le mieux, il peut m'apporter pleins de trucs ».*

La position de la mère ne semble pas éfacée, car elle est présente à ses côtés, mais elle se place plutôt dans le prolongement du père, ne s'opposant pas aux décisions : *« Ouais, elle a toujours été présente. Elle a toujours été présente. Elle dit son avis. Mais elle nous laisse faire en quelque sorte. Elle nous soutient. Mais elle nous laisse faire »*.

Il évoque également peu la relation avec sa sœur, de 24 ans, qui est coiffeuse et qui a arrêté le tennis car elle était *« trop énermée pour ça »*. Il aurait été intéressant d'avoir plus d'informations pour savoir comment DAVID se situe par rapport à elle.

- Ses relations affectives

On peut se demander si DAVID est sorti du choix d'objet parental pour se diriger vers un objet extérieur car il décrit bien son absence de manque à combler : *« J'ai ma mère et mon père, ça se passe bien. Je n'ai pas besoin d'autre chose »*.

Pourtant, il parle d'une relation amoureuse avec une fille qu'il connaît depuis un an et qui accepte le tennis et la place que cela prend dans sa vie : *« En dehors du tennis, elle a un rôle. Mais dans le tennis, elle s'y implique mais elle me laisse faire et c'est tout »*.

Même si elle lui a *« reproché »* la relation avec le père, elle semble s'être résolue à l'accepter : *« Au début, elle a eu du mal parce que forcément j'ai une relation un peu spéciale avec mon père »*.

Ce qui pourra peut-être poser problème est donc l'intervention du père dans tous les domaines de vie et la place qu'il laisse à une éventuelle relation amoureuse : *« Elle m'a dit « oui, s'il prend des décisions dans le tennis... », Parce qu'on prend les décisions ensemble donc forcément il a un rôle important dans les décisions et elle dit « il décidera tout dans notre vie ». C'est ça qu'elle avait du mal à comprendre »*.

La présence des parents reste encore très importante car DAVID vit encore chez ses parents : *« Je ne fais pas ce que je veux »* mais se sent prêt à se séparer de sa famille.

- L'incertitude la voie professionnelle

Au moment des entretiens, DAVID avait comme objectif de *« continuer à jouer solide »* et *« d'attraper un bon niveau négatif »*, en jouant des tournois professionnels.

Son engagement vers le tennis ne semble pas décidé et alors qu'il veut poursuivre dans le professionnalisme, prépare en même temps son Brevet d'Etat : *« J'estime qu'on a quand même du temps pour faire autre chose »*, *« je me dis que je ne vais pas jouer dix ans au tennis, je ne sais pas »*.

Pris dans les filets du désir paternel, on peut se demander si DAVID désire vraiment continuer vers le tennis car il explique bien sa position : *« Maintenant, le tennis en particulier ne me manquerait pas »* C'est sûr que je ne serais pas malheureux si on me disait *« tu ne joues plus au tennis »*.

Ce qui fait perdurer DAVID est certainement son besoin d'effort physique, car sa problématique corporelle est orientée vers un désir « *de se faire mal* » : « *Je continue parce que j'aime bien me faire mal. C'est peut-être bizarre de dire ça, mais j'aime bien ça. Donc.. Voilà, c'est pour ça que je continue. J'aime bien le sport en général. J'ai un niveau qui me permet de faire que ça. Donc je préfère être là qu'ailleurs* ». Mais « *se faire mal* », c'est aussi accepter la loi du père, qui est passé par là auparavant : « *C'est justement se faire mal parce qu'on est obligé* ».

Pour être engagé totalement dans le tennis, il aurait peut-être fallu que DAVID fasse le deuil de l'identification à son père et le deuil d'être cycliste : « *Il y a d'autres sports qui m'intéressent autant que le tennis. Maintenant.. Le vélo, c'est vraiment un sport qui.. Dès que j'ai le temps, j'en fais. Dès que je peux regarder à la télé, je regarde. Ça me plaît parce que je passe du temps* ».

Position subjective et relations à l'entraîneur

- La non nécessité d'un transfert affectif à l'entraîneur

Avec l'omniprésence du père dans le tennis, on peut se demander ce que vient chercher DAVID auprès d'un entraîneur.

Ce qui est significatif de ses relations est que le détour par l'entraîneur, nécessaire pour se détacher du désir du père, ne se réalise pas.

Dans la relation à l'entraîneur, DAVID dénie la relation affective en l'évitant totalement : « *C'est moi qui ne veut pas, sûrement* ». Pour DAVID, la distance est nécessaire : « *Il y a toujours eu une distance au départ parce que je suis quand même assez.. Enfin, j'attends de voir avant de vraiment être à l'aise* ».

Du fait du comblement affectif avec son père, DAVID n'est pas dans cette recherche avec l'entraîneur : « *Au niveau affectif, je n'ai pas besoin d'entraîneur* » car il précise « *A la limite, je n'ai pas besoin d'un deuxième père ou d'une deuxième mère* ».

Des répétitions laissent apparaître la difficulté de trouver « *quelqu'un qui a toutes les qualités* », c'est-à-dire un entraîneur qu'il pourrait idéaliser et qui pourrait lui transmettre ce savoir du « *ressenti* ».

- Un entraîneur femme qui ne rivalise pas au père

Il apparaît que la seule relation longue que DAVID ait connue, est une relation avec un entraîneur femme : Est-ce que s'entraîner avec une femme a été possible car il ne voulait pas s'identifier à un autre homme que son père ? Où peut-être voulait-il recréer la cellule familiale ?

Il explique ainsi que « *les femmes sont beaucoup mieux au départ.. Quand on est plus jeune, parce qu'elles sont plus maternelles sûrement, elles ont plus de contact humain, elles cherchent plus... elles font attention à*

ce qu'elles disent pour ne pas blesser, je ne sais pas ».

Mais les besoins de DAVID ont évolué et il pense maintenant qu'il pourrait moins s'entraîner avec une femme : *« Je pense qu'elle aurait moins de poids qu'un homme ».*

- Les premiers entraîneurs

Dans ces histoires de relation, la première relation à 8 ans, comporte peu de détails, mais évoque une bonne entente : *« Ca se passait vraiment super bien ».*

Dans ce même club, il s'entraîne ensuite avec un entraîneur qu'il ne *« supportait pas »*. Outre le fait que l'entraîneur ne *« s'occupait pas assez de lui »* : *« Il n'était pas trop patient, il ne me ré-expliquait pas. Je ne comprenais pas tout. Du coup, ça ne passait pas. Il ne me mettait pas forcément en confiance »*, DAVID se trouve en rivalité avec des joueurs plus âgés que lui et ne figure *« pas parmi les meilleurs »*. DAVID a *« arrêté »* le tennis à cette période : *« Il ne me dormait pas envie donc j'ai arrêté »*. Il retourne ainsi avec son premier entraîneur qui lui a *« redonné le goût au tennis »*.

DAVID change ensuite de club, sans en expliquer les circonstances, où il s'entraîne avec FRANÇOIS et KARINE.

Avec FRANÇOIS, la relation se limite au tennis : *« Je pense qu'il était bon, très bon pour les plus vieux, c'était vraiment travailler, motiver »*. Au moment de se prononcer pour choisir l'entraîneur, ce n'est pas vers FRANÇOIS qu'il décide de se tourner : *« J'ai eu une décision difficile à prendre quand FRANÇOIS est parti, parce qu'il y a quand même beaucoup de monde qui est parti et c'était mon entraîneur principal à ce moment là avec KARINE »*.

- Choisir un entraîneur féminin

Cette décision intervient également au moment où DAVID reçoit la proposition d'aller s'entraîner en tennis-études de ligue : *« J'ai refusé » « Pour la scolarité et ce n'était pas l'entraînement que je voulais, parce que j'étais ici avec KARINE »*.

La relation avec KARINE va durer 8 ans : *« Oui, ça fait 8 ans. C'est long. C'est rare. Ouais. Je n'ai jamais changé »*.

Plusieurs éléments permettent d'expliquer que la relation avec une femme apparaît signifiante pour DAVID et certainement le moyen de ne pas mettre en péril la relation au père, tout en projetant sur elle des images paternelles. En l'identifiant à des traits masculins : *« Pour une femme, elle est quand même assez dure »*, il dénie également la question sexuelle en ne l'identifiant pas à une femme : *« C'est peut-être bizarre à dire. Mais je n'ai jamais considéré KARINE comme. Enfin, c'est bizarre à dire mais comme une femme. Non, jamais »*.

Ce qui permet également d'identifier l'éventuel transfert au père, est la *« crainte »* qu'il

ressent également à l'encontre de Karine : *« J'ai grandi. En fait, naturellement. En étant petit, j'ai toujours eu un peu peur de KARINE.. Enfin, peur, ce n'était pas une peur mais je la craignais forcément. Moi, j'ai.. Elle me faisait un peu peur. Mais bon, ça.. Je l'aimais bien, ce n'était pas.. Donc j'ai vieilli et sûrement que j'ai beaucoup moins peur d'elle maintenant. Donc ça me paraît logique. C'est normal. J'ai du respect, énormément de respect. J'ai plus peur et elle a sûrement mis beaucoup moins de poids sur moi qu'avant. Ça c'est sûr ».*

Au-delà de cela, KARINE possède également les traits de l'idéal, car elle possède le savoir *« Elle est compétente dans ce qu'elle fait. C'est important »* et témoigne de sa disponibilité : *« Elle a toujours donné le maximum ».*

Le fait que KARINE ne vienne pas troubler l'équilibre de la relation père-fils : *« KARINE sait faire ça. Elle est compétente. Il le sait. Chacun son boulot »* explique pourquoi DAVID ne lui ait pas adressé de demande affective : *« Parce que KARINE, c'est une amie et c'est pas forcément pour ça que le week-end je la voyais parce que je m'entendais bien. On se voyait pour le tennis. C'était.. Après je rentrais chez moi. Elle faisait ce qu'elle avait à faire ».*

- Une remise en question des liens père-fils par l'entraîneur et une demande de séparation

On peut se demander donc si la relation avec elle ne s'est pas dégradée à partir du moment où KARINE ait intervenue dans la relation père-fils pour demander une séparation : *« A un moment donné, KARINE lui a demandé de prendre du recul vis-à-vis de moi pour que je me débrouille tout seul. Ça n'a pas été forcément le meilleur moment où j'ai le mieux joué. Au contraire, j'ai plutôt moins bien joué ».*

KARINE va même jusqu'à lui « reprocher » d'être *« trop dépendant de mon père ».*

DAVID trouve ainsi les raisons de la séparation dans l'évolution de ses attentes : *« Je n'ai plus 10 ans. Donc il y a des choses que j'accepte sûrement moins, qu'elle ressent donc qu'elle ne me dit plus, c'est qu'elle estime, je pense, que son rôle n'est plus maximal. Je pense que c'est ça ».*

Il apparaît pourtant dans son discours, que Karine ne voulant plus se prononcer sur son désir d'entraîner propose une séparation : *« KARINE trouvait qu'elle ne m'apportait plus grande chose et qu'elle préférerait que j'aille voir ailleurs ».* Ce n'est pas DAVID qui a décidé d'arrêter : *« Donc c'était une décision.. D'un commun accord plutôt donc ça s'est très bien passé ».*

- Une position d'attente comme difficulté à s'investir à nouveau avec un entraîneur

Après cet arrêt avec KARINE, DAVID ne remet pourtant pas la relation avec son père en cause et continue à s'entraîner plus ou moins avec elle, sans prendre de décision : *« On est resté comme ça pendant un an à chercher à côté en me disant que je trouvais rien de mieux à côté donc je restais ici ».*

DAVID reconnaît peut-être également sa difficulté à se réinvestir avec un nouvel entraîneur et à faire accepter à nouveau la relation au père : *« Maintenant qu'on a arrêté.. J'ai du mal à*

me dire « allez, tu prends un entraîneur, tu changes complètement, tu prends un entraîneur qui n'a plus rien à voir ». C'est pas évident. Pour l'instant ». Il y a donc des moments de transition pour DAVID. Il s'entraîne avec DENIS de temps en temps, puis s'arrête « de manière brutale et forcée » à la suite d'une simple dispute : « On s'est un peu engueulé sur le terrain et j'ai dit « c'est bon, on arrête tout » dont il n'expliquera pas les véritables enjeux.

- Des tentatives de solution

Contacté ensuite par la fédération pour faire un essai dans le centre d'entraînement national, il rencontre CHRISTIAN : « J'ai été 15 jours avec lui et je me suis dit « de toute façon, même s'ils me prennent, j'y vais pas ». On peut se demander si DAVID était prêt à supporter l'éloignement du père car il n'explique pas vraiment sur son refus : « Je ne supportais pas sa manière de voir les choses, sa manière de me voir jouer. Je n'aimais pas. Ça ne passait pas ».

- S'entraîner avec son père

DAVID décide donc à ce moment de s'entraîner avec son père car « financièrement c'était injouable, on s'est mis à table et on s'est dit « on va s'entraîner ensemble ». Une fois par semaine, il fait appel à un entraîneur, STEPHANE pour travailler « des trucs vraiment techniques ».

Mais dès le départ, il assigne bien à STEPHANE la limite du rôle d'entraîneur : « Voilà. Ça se passe bien. Il s'implique en restant à sa place. Ça c'est rare. Il sait qu'il a un simple rôle d'entraîneur de tennis au niveau technique. C'est tout ».

DAVID a fait un essai dans un autre centre d'entraînement qui s'est soldé par un échec.

Au-delà de cette recherche se pose également la question de l'éloignement au père, qui expliquerait peut-être que DAVID ne puisse pas partir : « Parce que je pense qu'il faut que je trouve autre chose et que ce n'est pas par ici que je vais trouver. Forcément, je vais devoir partir. Si c'est pas dans un an, ça sera dans 2 ans »

Epilogue

J'ai gardé peu de contacts avec DAVID car il ne semblait pas très à l'aise avec les entretiens bien qu'il soit intéressé de recevoir les écrits des entretiens.

J'ai eu l'occasion d'avoir de ses nouvelles par des intermédiaires. DAVID s'entraîne toujours au tennis, mais ne s'est finalement pas dirigé longtemps vers le tennis professionnel. Il est devenu pompier (comme son père) et continue de faire de la compétition de tennis à un haut niveau national.

AUDREY

Présentation

AUDREY, 22 ans est joueuse de tennis professionnelle et s'entraîne quotidiennement. AUDREY a 3 sœurs plus âgées et un frère (28 ans).

Lors de nos premières rencontres, AUDREY se situait aux alentours de la 200^{ème} place mondiale et s'entraînait avec un entraîneur masculin et un entraîneur féminin.

Les entretiens ont été l'occasion pour AUDREY de parler de ses relations et des failles qu'elle a identifiées au fur et à mesure.

Nos relations ont évolué au fur et à mesure des entretiens. Si au début, AUDREY avait des difficultés à parler de sa relation avec NATHALIE, son entraîneur, elle m'a ensuite impliquée en me demandant mon point de vue et en cherchant à interpréter nos discussions.

Quand j'abordais la relation à l'entraîneur et le lien à la famille, elle m'a demandé ainsi : « *Ca serait un cycle ?* » « *J'aurais reproduit ce que j'ai vu dans ma famille ?* » alors que je ne lui avais formulé aucune hypothèse sur ma recherche. Elle met l'accent sur une répétition qu'elle avait déjà repérée et par l'intermédiaire d'un transfert à l'œuvre dans le dispositif d'entretiens, elle me demande d'y répondre.

Construction subjective et signifiant « tennis » dans la structure familiale

Dans son discours, plusieurs périodes émergent et permettent d'expliquer sa position de sujet face aux parents et au signifiant tennis.

- Une nostalgie de l'enfance

La première période est celle de l'enfance insouciante qu'elle évoque avec nostalgie : « *Au début, on habitait une ferme, donc j'étais tout le temps dehors avec les chiens. Ensuite j'avais un poney, j'invitais des potes et on passait nos journées à cheval ou j'étais toujours avec mes poneys* ». « *Mon père était brocanteur donc je faisais toujours des trucs avec le bois, je m'éclatais. Oui, voilà.* »

Par son discours, AUDREY évoque implicitement l'absence de ses parents, marquée par sa position de « *petite dernière* » de la famille, n'ayant pas reçu l'attention dont elle aurait aimé : « *J'étais un peu laissée. J'étais la petite dernière et que j'ai vécu ma vie* ».

Le manque d'affection a été remplacé par l'argent dans sa famille : « *Alors que moi, c'était papa avait changé de boulot et il avait trouvé un super job. Donc c'était plutôt dans l'argent. Donc j'avais tout ce*

que je voulais parce qu'ils disaient toujours « t'as tout ce que tu veux ».

Une certaine jalousie émerge avec la présence d'une sœur qui nécessitait beaucoup d'attention parentale : *« Mes parents s'occupaient toujours de la folle et.. J'appelle la folle, c'est dégueulasse. A la maison, c'était pas souvent très gai, parce qu'elle a fait les pires conneries. Donc voilà. Les parents, ils en avaient marre ».*

- Le choix de l'équitation

Dans cette période, la relation au père se construit par l'intermédiaire du tennis, objet de transaction dans leur relation distendue : *« Mon père me suivait beaucoup plus et il était stressé à côté du court. Il m'énervait. Mais bon il m'a conduit partout, pendant tous les cours, c'est toujours lui qui m'a conduit. ».*

AUDREY ne désirait pas réellement jouer au tennis. Son désir à elle se situe plus pour l'équitation : *« Je pense qu'ils m'achetaient un peu par l'équitation. Ça marrait peut-être un peu au chantage. Bon, c'est un peu fort quand même. Je pense qu'au début, ça pouvait être ça. Parce que je me souviens, quand on recevait des courriers de la ligue.. Je ne sais pas si je te l'ai raconté.. Je les déchirais.. Je pense qu'au début, c'était mes parents ».*

Ainsi, en lui donnant la permission de continuer l'équitation, les parents positionnent en même temps AUDREY dans leur propre désir vers le tennis : *« C'est mes parents. Ils me disaient « tu vas jouer au tennis et tu veux qu'i comme entraîneur ».*

Le tennis est à ce moment l'occasion pour AUDREY de trouver sa place auprès de sa mère qui l'a initié au tennis et devient ainsi un moyen de la combler dans son manque : *« Et ma mère m'a avoué, il n'y a pas longtemps, qu'en fait, ça faisait bien de dire que sa fille faisait partie de la ligue de tennis. Donc, voilà ils étaient contents de voir une fille qui jouait au tennis pas mal et ils ne m'ont pas changé de sport ».*

Et pourtant, AUDREY à cette époque « adore » le tennis et finira par faire le choix de continuer dans cette voie : *« Je jouais des heures dans mon salon, dans mon jardin, partout. J'avais un bon niveau » (.) « J'ai senti que j'avais plus de potentiel dans le tennis. Comme ce qui m'intéresse, c'est la compé. Voilà ».*

- Un évènement signifiant

Puis il y a la période adolescente marquée par plusieurs évènements, notamment liés à ses sœurs et remettant en cause sa position de sujet par rapport à ses parents.

D'abord à sa deuxième sœur qui vit maintenant dans un pays étranger et dont elle évoque à plusieurs reprises l'accident de voiture qui a causé la vie de son ami. Loin d'être anodin, cet évènement dont AUDREY a été prise à témoin semble être révélateur du rapport d'AUDREY à

ses parents : « Mes parents m'ont mis dans son lit pour la réconforter et ça c'était une épreuve vachement dure. J'avais 15 ans. Je leur en ai toujours voulu. Et les filles disaient toujours « toi, t'as toujours eu ce que tu voulais », mais en fait.. Voilà. » « De m'avoir mis dans son lit, c'était vachement dur. Elle pleurait tout le temps. Il fallait que je lui remonte le moral. D'ailleurs j'ai repiqué ma troisième à cause de ça. ».

- Une sœur « folle » et la remise en question des parents

La relation à sa troisième sœur « folle » remet également en cause la relation d'avec ses parents et l'incompréhension d'AUDREY sur son histoire familiale : « Je pense que c'était vers 14-15 ans, 16 ans. Ouais, parce qu'avant je savais qu'elle était différente mais je pensais qu'elle était bête. Et voilà. Je ne sais même pas si ce n'est pas ma grande sœur qui m'a expliqué. Ça m'a intrigué. Je me souviens, j'ai des flashs. C'est des flashs où mon père la mettait sous l'eau.. Il y avait des soirées.. Où elle était pas contente parce qu'elle n'avait pas réussi à se taper un mec, donc elle s'était allongée sur la route et elle attendait qu'une voiture passe. Des trucs comme ça. C'est tout ça qui m'a fait dire.. Donc j'ai posé la question. Je pense que c'est l'une de mes grandes sœurs qui m'a répondu ».

Dans son imaginaire, ses parents ont pu être en cause dans ce handicap : « Oui. Ah oui. En fait, quand je l'ai su, ça m'a soulagé, je pense. Peut-être de me dire que c'est la faute des médecins et pas de mes parents. Je n'en sais rien. Mais me dire qu'il y avait quelque chose, qu'il y avait une cause ».

- Sa crise d'adolescence

C'est lors de cette période que débute selon elle « sa crise d'adolescence » comme conséquence de bouleversement de son équilibre et qui positionne son désir de faire du tennis d'une manière totalement différente.

Cette période sera une remise en question du rapport aux parents et surtout l'opposition parentale qui semble marquer la crise oedipienne : « De 16 ans à 18 ans, ce qui m'énervait, c'était que je ne pouvais pas y aller toute seule, je n'avais pas mon permis donc j'étais obligée d'être suivie par mes parents. Mes parents, je ne les supportais plus au bord du court. Dès que j'ai eu mon permis, ils ne venaient plus me voir ».

Elle commence à remettre en cause le tennis, comme manière de répondre à u désir parental : « Je l'ai senti de 13 à 16 ans, j'étais obligée ».

- Son vécu difficile du divorce des parents

Cette « crise » sera marquée par le départ du père et le divorce des parents qui menacent ses repères : « J'avais 19 ans. Mais c'est un super mauvais âge. Pour moi, mes parents avaient 55 ans. C'est bon, ils allaient rester ensemble toute leur vie. C'était une certitude. Et là, la certitude. ». « On va dire que c'était mieux. Dans mes certitudes, c'était moins bien que mon père parte »

AUDREY se contredit dans son discours quand elle évoque son ressenti face au départ du père vacillant entre « *c'était dur à vivre* » et « *On en a viochement discuté et je l'ai bien digéré qu'il soit parti* ».

Ce départ du père vient pourtant bouleverser l'équilibre familial « *Après, papa est parti, il n'y avait plus personne à la maison. Donc ça je le vis bien* ».

Ce départ du père vient également modifier le rapport d'AUDREY au tennis, comme médiateur de leur relation : « *Mon père est parti de la maison, il y a deux ans et demi donc je ne le vois plus. Je suppose qu'il suit mes résultats par la presse* »

- Un lien fusionnel à la mère

Dans sa famille, le départ du père positionne AUDREY dans une relation privilégiée avec sa mère, d'égale à égale, fusionnelle, prenant les traits de l'identification paternelle : Elle la reconforte, vit avec elle et élève l'enfant de sœur handicapée : « *C'était moi qui reconfortait ma mère. Donc voilà. J'ai eu le bon rôle et le mauvais.* » ; « *En fait, on élève un enfant ensemble* » « *C'est le fils de ma sœur. Ma mère l'élève et elle a du mal* ».

Le départ du père va les amener à se rapprocher l'une de l'autre : « *Mais avec maman, ça se passait beaucoup mieux. Elle était plus cool.* ». Ce désir de complétude est entretenu par la mère, qui la rassure, l'encourage vers le haut niveau, plutôt que les études : « *Je pense.. Mais bon, ma mère m'a toujours dit « de toute les façons, je sais que tu t'en sortiras dans la vie, même si tu ne fais pas d'études, ce n'est pas grave* ».

Peu d'éléments permettent de situer AUDREY par rapport à son frère et ses sœurs. Elle parle brièvement de la première sœur, qui ne « *dit rien* ». Elle évoque également la relation avec son frère, de 5 ans son aîné, qui est plus à même de la comprendre, car il fait du golf à un niveau national : « *Il connaît ce qu'est la compétition, les sensations et tout* ».

- Un arrêt du tennis

L'effondrement de l'équilibre familial provoque une remise en cause de son désir non décidé et son envie de ne pas continuer à jouer au tennis : « *Et le tennis, ça me prenait le chou et c'était mes parents qui m'obligeaient de jouer* ».

A cette époque, elle remet en cause tous les sacrifices liés au tennis : « *Il n'y avait plus de tennis. Je voulais connaître autre chose. J'avais l'impression d'avoir toujours vécu pour le tennis. Tous les mercredis, c'était que du tennis. Quand il y avait des anniversaires, je ne pouvais pas y aller parce que c'était du tennis. Tous les week-ends où j'étais en compé, tous les déplacements, je détestais avec la ligue. D'ailleurs, ça a été viochement dur de partir au début.* »

Elle arrête également ses études et commence à se poser des questions sur son avenir, soutenue par son entraîneur NATHALIE : « *Et donc voilà pendant ce mois, j'étais malade tout le temps, tout le temps parce que c'était toujours la même question : « si j'arrête mes études. Si ça tombe je vais être femme de ménage ».* *Vraiment. J'ai été voir des psys. J'ai été voir des kinés-psy, j'ai vomis dans sa salle d'attente, de stress.. Vraiment on devait prendre la décision ensemble ».*

Elle a passé son BAC par correspondance et a progressé de -4/6 à -30 en deux mois.

- *Etre professionnelle sans s'engager*

C'est ainsi qu'AUDREY débute sa carrière professionnelle sans accepter d'être une joueuse de tennis : « *Là, je faisais encore la fête tout le temps* », ce qui vient se poser là, c'est la question du désir qui est absent ou pris dans les filets de l'entraîneur.

Puis petit à petit elle s'engage dans le professionnalisme mais son discours montre bien sa résistance actuelle : « *Quand même des petites étapes mais ça a été la grosse prise de conscience quand je me suis dit « bon allez je fais que du tennis ».* *Donc, là vraiment j'ai commencé à être sérieuse. Mais si je savais, quand j'ai dit « allez je vais faire du tennis », que j'aurais une vie comme aujourd'hui, jamais j'aurais réussi. J'ai.. Ouais.. Ça a été au fur et à mesure.. »*

Il apparaît qu'en même temps qu'elle s'engage dans le tennis, elle ne s'y engage pas totalement car elle a peur de l'incertitude. Le tennis est une vie trop incertaine pour elle, car pour le moment elle ne vit pas que du tennis mais sait qu'elle va devoir « *investir* », et peut-être « *s'investir* ».

Un autre élément apparaît fondamental dans la poursuite du professionnalisme est sa difficulté à partir de chez elle, passage obligé pour devenir une joueuse professionnelle : « *Dur de partir. Je n'ai jamais aimé partir en tournois* ». « *Si par exemple, j'ai deux jours entre un tournoi et c'est hyper loin, c'est pas grave, je rentre parce que je sais que je vais retrouver mes habitudes et ça va me ressourcer plus que de partir. C'est tout con. C'est d'être à la maison. Voilà. Avoir mon petit déj normal (rires). Rien d'exceptionnel.* ». En réalité, il semble que ce qui l'empêche de partir est la relation à sa mère, avec qui elle vit et dont elle a des difficultés à se sortir.

Sa vision du tennis actuelle paraît peu compatible avec une vie de joueuse de tennis professionnelle de part également sa gestion de l'échec : « *Dès que je fais que du tennis, j'aurais l'impression de jouer ma vie sur le court et ça, je ne le veux pas. Voilà. J'ai besoin d'un à côté* ».

Position subjective et relations à l'entraîneur

- L'entraîneur, un lieu de répétitions

Pour AUDREY, qui a connu cinq entraîneurs, les relations aux entraîneurs vont être marquées très tôt par la présence d'un transfert et la recherche de comblement d'un manque : « *Je pense que mes parents n'ont pas été présents donc j'ai voulu reproduire.. Ça c'est clair* ».

La relation entraîneur-entraîné passe par une relation privilégiée, positionnant l'entraîneur dans une demande inconsciente d'amour et de reconnaissance de son propre désir.

Ces demandes ne vont d'ailleurs pas être comblées, ce qui permet de comprendre les difficultés et les impasses dans ses rapports aux entraîneurs : « *Comme j'ai eu des problèmes personnels, j'avais besoin d'une personne pour discuter. Voilà* ». « *Des compétences déjà. Je pense que c'est important. Mais c'est un feeling qui passe* ».

Ce qu'AUDREY recherche avant tout, c'est une personne pour discuter, qui vient combler l'absence d'échange de paroles entre les partenaires de la famille : « *Déjà, de la confiance, un certain respect et oui, c'est sûr que basé sur la confiance, la complicité, un échange. Et après je pense qu'au fur et à mesure, si on est longtemps avec un entraîneur, ça va de mieux en mieux* ».

- Un premier transfert amoureux ?

A partir de 7 ans jusqu'à l'âge de 10 ans, AUDREY débute avec JEAN, son premier entraîneur.

AUDREY ne se souvient plus de la relation mais se souvient uniquement du type de relation : « *Quand j'étais petite, on disait que j'étais amoureuse de mon premier entraîneur, JEAN* ». La relation s'arrête pour une raison inexplicée : « *JEAN est parti donc je ne sais pas, j'étais toute petite* »

- Des répétitions de relations qui ne répondent pas à son manque

Elle évoque peu la relation d'avec WILLIAM, de 10 à 12 ans : « *Je n'aimais pas sa façon de faire* ». Mais WILLIAM n'a pas répondu à ses attentes : « *Si avec William, je suis partie, c'est qu'il ne me plaisait pas, ce n'était pas ce que je recherchais* ».

Ensuite, une rencontre marque un tournant dans ses relations. Elle part dans un nouveau club et rencontre CHRISTIAN avec qui la relation s'est rapidement terminée (entre 2 et 6 mois de collaboration) : « *CHRISTIAN, je ne me souviens même plus d'un seul de ces entraînements. Tout ce dont je me souviens, c'était le départ de la maison pour le tennis et c'était horrible. Voilà.* »

Ce qui n'a pas fonctionné avec CHRISTIAN n'est peut-être pas la relation en elle-même mais plutôt le fait que CHRISTIAN ne réponde pas sur son désir de faire du tennis et qu'elle n'y trouve pas son propre sens mais déjà de la lassitude : *« C'était tout le temps. C'était trop. Je devais avoir 9-10 ans et c'était trop. C'était tous les soirs, tous les mercredis, tous les samedis. Je ne me souviens que de ça »*

La période suivante marque encore une relation à un entraîneur qui n'est pas comblée. Elle s'entraîne avec ERIC, de 13 à 16 ans qu'elle rencontre parce qu'elle désirait aller dans ce club dont elle aimait l'ambiance.

Elle évoque peu comment leur relation s'est dégradée, mais on peut supposer qu'ERIC ne soit pas venu répondre à sa demande : *« ERIC s'investissait mais sans plus »*, et qu'en plus il a fui sa demande : *« Je suis tombée sur ERIC et c'était super. C'est lui qui est reparti sans prévenir »*. L'utilisation du préfixe « re » marque une impossible réalisation de l'attente qu'elle avait de ses parents. Ce qui expliquerait pourquoi AUDREY s'oppose dans la relation avec ERIC : *« On s'est plutôt engueulé, parce que j'étais en pleine période d'adolescence »*.

AUDREY ne se retrouve pas dans le désir d'un autre et la relation ne peut donc pas fonctionner : *« Donc je venais sur le court, ça m'embêtait. Lui, il le voyait très bien et il a pété un câble en cours, normal et donc on a eu une réunion. Je devais avoir 14 ans. C'est vrai que je m'en souviens. Ça m'a marqué. Et on a parlé. Voilà, soit il arrêtait de m'entraîner, soit j'avais un meilleur comportement. On a continué. C'était mieux après. C'était pas l'entraîneur qu'il me fallait. »*

Alors qu'elle essaye de recontacter ERIC après les vacances, celui-ci était en train de se séparer de sa femme NATHALIE. C'est ainsi que NATHALIE va répondre présente à la demande d'AUDREY de l'entraîner.

- Une relation avec un entraîneur féminin qui exprime son désir

A 16 ans, AUDREY rencontre NATHALIE, qui l'entraîne jusqu'au moment des entretiens.

Ce qui va d'abord fonctionner entre elles, est l'émergence du désir de NATHALIE, comme étant le premier entraîneur à exprimer son désir : *« Ce qui m'avait choqué, c'est qu'elle était motivée pour m'entraîner. Je pense que c'est ça. Je pense qu'il n'y en avait pas un avant. En fait, c'est sa façon d'être. Elle est tout le temps comme ça et elle est tout le temps motivée. Ça, je n'avais pas connu ça avant »*.

C'est sur la base de l'échange, comme signifiant majeur renvoyant aux problématiques familiales que la relation va venir répondre à la demande d'AUDREY : *« Et NATHALIE s'investissait à 120% et je pense que c'est un échange toutes les deux »*.

Il y a donc un déplacement de l'attente de désir vis-à-vis des parents, vers celui de NATHALIE, qui va la prendre dans ses filets : *« C'est NATHALIE. En fait, elle m'a redonné le goût*

de jouer au tennis. Le plaisir de jouer. Ouais. C'est à partir de ce moment là où je me suis dit « allez ».

La relation repose sur le savoir de NATHALIE, non pas en tant que connaissance tennistique, mais en tant que connaissance subjective faite de sa relation avec AUDREY : *« J'en sais rien. Je ne sais pas. C'est que. Mais non, c'est parce que j'ai envie qu'elle soit au courant de tout et qu'elle sache ma forme et tout et qu'elle voit en fonction de ça. Si à un moment donné, je ne suis pas bien, qu'elle sache pourquoi. Voilà. »*

- *La séparation des parents et la nécessité du soutien de l'entraîneur*

La relation avec NATHALIE coïncide avec les difficultés dans ses relations familiales et le début de sa « crise d'adolescence ». *« Euh.. Dans mon entourage, non. C'est.. C'est vers elle que je me suis tournée en premier. Comme elle ne m'a pas tourné le dos, voilà ».*

A cette époque, cela facilitera le transfert d'identification vers un substitut parental : *« Elle est plus âgée. Donc, c'est plus facile. Oui. Certainement. Plus ou moins. Protectrice »*

Il apparaît clairement que Nathalie vient donner un sens à sa pratique, surtout au moment de la séparation familiale, de là où provenait initialement son désir : *« Oui D'être cadrée. Déjà que je ne suis pas cadrée dans ma famille alors si je ne suis pas cadrée dans le tennis... c'est.. Donc tu joues pour quelqu'un ??? Non, je ne pourrais pas tout porter ».* La question de « pour qui jouait-elle » trouve la réponse dans le fait qu'elle joue pour quelqu'un : NATHALIE.

- *L'interrogation de la féminité*

Ce moment coïncide avec ses interrogations sur sa féminité et sa position sexuée en idéalisant la femme : *« Une femme, ça va déjà mieux te comprendre quand ça ne va pas trop. Elle est plus compréhensive on va dire, plus humaine. Et mais je ne dis pas que c'est mieux de s'entraîner avec une femme qu'avec un homme parce qu'à une certaine période de ma vie, j'avais besoin que ça soit plus cool ou plus.. Et c'est ce qu'elle m'a donné à ce moment là. ».* Ce qu'AUDREY recherche chez un entraîneur, elle ne peut le trouver chez un entraîneur masculin avec qui *« c'est beaucoup plus professionnel ».*

On peut penser qu'AUDREY vient se positionner à partir de cette période dans une position plus masculine, déjà révélée dans sa famille et qui a pour conséquence un rapport de rivalité avec les autres femmes : *« J'aime bien m'entraîner en groupe avec des mecs mais pas avec des filles. Voilà. » « C'est comme ça. Je suis trop compétitive pour pouvoir m'entraîner avec des filles. C'est.. Là, je n'arrive pas. Ce n'est pas que je suis méchante mais c'est comme ça. ».*

Elle ne s'identifie d'ailleurs pas du côté féminin : *« Peut-être qu'il y a une rivalité et puis les filles, c'est toujours en train de se plaindre et tout.. Et quelque part, à mon avis, si on voit quelqu'un se plaindre.. Ça nous énerve, parce que nous, ça nous énerve quand on se plaint ».*

- Le transfert amoureux

Ce positionnement masculin inaugure un lien homosexuel, qui lui permet de repérer les identifications cherchées du côté du père (sévérité) et de la mère (compréhension, soutien).

AUDREY n'énoncera que fur et à mesure la nature amoureuse de sa relation à NATHALIE.

Si au départ, elle parle de la relation, en terme « *Quelque part c'est plus, c'est beaucoup plus qu'entraîneur-entraîné* ». Elle en parle ensuite en terme de traits identificatoires qu'elle trouve chez son entraîneur : « *Ce serait une personne à qui je tiens. (Long silence). (Soufflement). (Long silence). Euh.. Comment ça.. Qui m'apporte vraiment pour le tennis, pour la vie. Voilà. Voilà, c'est un soutien. C'est comme une mère mais ce n'est pas une mère. Non, c'est pas comme une mère..* » « *Ah, c'est pas mal. (Long silence). C'est pas mal parce qu'elle est sévère comme un père. Ouais. Ouais. (Rires)* ».

- Une relation d'emprise

AUDREY parle non pas d'amour mais de « *dépendance* » : « *C'était moi qui dépendait d'elle. Je dépendais d'elle. Et voilà, on en a discuté. En fait, il y avait des non-dits* ». *Je ne pouvais pas me passer d'elle. Je rencontrais des situations que je n'arrivais pas.. (Long silence). Ça j'ai trouvé ça nul . Je trouvais vraiment ça pas très bien* ».

Elle désigne là une relation d'emprise qui permet d'entretenir l'illusion de complétude avec NATHALIE : « *C'est vrai que je joue pour elle mais c'est vrai qu'elle fait des choses pour que je joue pour elle* ». « *Pour moi, en fait, la dépendance, c'était comme si une personne qui prenait une moitié et l'autre comble l'autre. Donc en fait, en te connaissant mieux, t'arrives à boucler, comme ça t'as besoin de personne, t'as plus de dépendance..* ».

Il vient se jouer une répétition de la relation à la mère, relation fusionnelle où AUDREY se reconnaît sans pouvoir en dégager son désir. C'est à cette problématique que se renvoie la relation à NATHALIE, pour qu'elle puisse s'en sortir.

L'amour ne représente qu'un moyen pour elle de dégager son désir de l'emprise de la jouissance de l'autre femme, la mère, puis de NATHALIE. Il s'agit bien de la séparation des deux désirs. Comme le dit Lacan²⁵⁵, « *l'homme doit avoir repéré la limite, où comme désir, il se trouve enchaîné* », de l'objet qui a présidé à l'orientation du désir, puisque, de structure le désir, c'est le désir de l'Autre dont il doit renoncer à son objet, se détacher de l'objet et garder, ce que permet l'amour de transfert. AUDREY le dit bien quand elle parle de ce qu'elle le repère : « *Je voudrais être sur le court et jouer que pour moi* » « *En fait, quand elle est là, je n'arrive pas à jouer uniquement pour moi* ».

Cette relation se rejoue donc avec NATHALIE dans la mesure où elle désirerait vivre avec elle et l'enfant de sa sœur, comme elle l'a fait avec sa mère : *« Je me suis toujours imaginée... ma mère a un petit garçon, on le prenait dans son appart et on vivrait à trois. (Rires) »*.

- La question sexuelle

Dans cette relation à NATHALIE, ce n'est pas certain qu'AUDREY accepte réellement la sexualité à une femme et le rapport sexuel qui en est lié : *« C'est ça qui n'est pas terrible. Moi, je m'en rends compte mais je n'arrive pas à... je n'arrive pas à me dire « c'est bon, tu ne rentres pas dans ce truc là » et notamment du rapport homosexuel : « Mais ça ne l'est plus, parce que physiquement je ne me voyais pas avec elle. Donc c'est pour cela que j'appelais cela une dépendance »*.

Elle vient poser la question de son homosexualité à NATHALIE, en se positionnant dans un rapport de passivité : *« Je me bourre la gueule » (rires). « Oui, je subirais (rires). Non, je n'en sais rien. (Long silence). Non, mais je ferais rien. Ce n'est pas moi qui ferais le premier pas. Ouais. (Reste de la phrase inaudible) »*.

Ce doute sur sa sexualité ressurgit avec une autre femme, JULIE, une joueuse avec qui elle se pose la question d'être accompagnée dans les tournois et dont elle repère la répétition dans cette nouvelle rencontre : *« Ce qui est marrant, c'est que j'ai rencontré une autre personne qui faisait exactement la même chose mais là, je ne suis pas du tout rentrée dans le jeu. Là, je me suis dit « c'est bon, pas deux personnes comme ça »*.

AUDREY entretient en même temps une relation à distance avec un garçon qu'elle avoue ne pas aimer mais qui en retour l'aime et lui permet d'inverser l'emprise : *« Après, c'était rigolo, j'ai rencontré un mec et je l'ai rendu dépendant de moi. J'ai fait la même chose. Là, je me suis dit « c'est bon », la boucle était bouclée »*.

- Le scénario amoureux

La demande envers NATHALIE se précise au fur et à mesure et se transforme en réelle demande amoureuse.

Confrontée au refus de NATHALIE, AUDREY continue de croire à la réciprocité de la relation amoureuse, là où il y a avant un tout un transfert : *« Je l'ai appelé « il faut que je te parle » et elle m'a dit « vas y, dis ce que tu as à dire », et je lui ai dit « j'ai envie qu'on en parle en face » et elle m'a dit « non, je n'en ai pas envie ». Elle m'a dit « c'est pas du tout réciproque, je ne sais pas ce que tu t'es imaginée ». Elle m'envoyait des textos de folie, elle était avec une personne dans le Sud et elle m'a envoyé : ici, c'est coucher de soleil (reste inaudible), mais bon je pense très fort à toi... », Tu vois, des trucs comme ça. C'est ambigu quand même. Au mois de Juillet, je lui ai dit « au moins c'est clair », « c'est cool... » Depuis c'est un peu plus clair*

mais... ».

AUDREY se construit un scénario, en imaginant que NATHALIE l'aime pour répondre de cette emprise narcissique : « *Je me suis dit que j'étais un objet de jalousie avec la personne avec qui elle est et puis elle.* » « *Apparemment, cette personne est fort jalouse quand on partait en tournois ensemble* ».

- L'impasse de l'amour

AUDREY rejette la faute sur NATHALIE d'avoir entretenu un transfert amoureux, là où elle pensait que l'amour était réciproque, comme dans la relation à sa mère : « *Je pense pas qu'elle n'y ait pas répondu.* » « *. Ça n'aurait pas duré aussi longtemps. Si ce n'était pas plus ou moins réciproque, ça n'aurait pas duré aussi longtemps. Parce que.. Tu tournes la page. Quand il n'y a pas... comment dire... c'est pas une résistance, mais quand il n'y a pas un truc qu'il y a au bout. C'est réciproque. Je pense que si ça n'aurait pas été réciproque, ça n'aurait pas duré aussi longtemps. Voilà. (Long silence)* ».

NATHALIE ne venant pas répondre à son désir amoureux dans la réalité, AUDREY cherche à sortir de cette emprise qui la conduit dans une impasse.

Elle quitte NATHALIE pour aller s'entraîner dans un centre d'entraînement, loin de chez elle. Mais cette solution ne pouvait pas fonctionner, car cela inaugurerait un rapport avec un entraîneur qui ne pouvait pas combler sa demande affective originelle, de part le fait de s'entraîner dans un groupe : « *C'est pour ça que je suis partie à FF (ville) pendant un mois. Je pensais partir là bas beaucoup plus longtemps parce qu'il y a un team. Il y avait trois entraîneurs pour six filles. En fait, ça ne me convient pas du tout. Soit c'est l'entraînement collectif avec les autres filles ou alors c'est le rapport que j'ai eu avec les entraîneurs qui ne m'a pas plu non plus. Parce que je n'ai pas eu confiance en eux. Donc tout de suite, je ne voulais plus m'investir. C'était « pourquoi il me fait faire ça ? ». Il ne vaut mieux pas réfléchir des fois sinon tu fais plus rien !* »

- Avoir deux entraîneurs, pour se sortir de la relation d'emprise à NATHALIE

AUDREY revient vers NATHALIE, en lui demandant à nouveau de l'entraîner, mais en n'ayant pas encore réglé sa relation avec elle : « *Mais non, que j'attache moins d'importance à elle. Moi, j'aimerais bien mais je n'y arrive pas* ».

Elle décide donc de s'adjoindre de PATRICK, un autre entraîneur avec qui elle part age quelques entraînements par semaine. Elle trouve ainsi « *l'équilibre parfait* ».

Elle vient ainsi recréer un scénario familial, chacun lui apportant ce dont elle désire : « *Chacun apporte ce qu'il faut. Donc NATHALIE, ça serait plutôt tout ce qui est au niveau du tennis, de la technique et tout le fond. Au niveau mental, c'est carrément un échange ce que je ressens, mes blocages ou des choses comme ça* ».

PATRICK ne lui apporte pas le côté affectif : « *Il fait son boulot et puis point barre.. « Alors qu'avec PATRICK, ça va être plus, au niveau technique, ça va être la tactique et au niveau mental, c'est « de toute façon, je suis sûr de toi » et on ne parle pas. Donc c'est vraiment deux opposés et ça permet de.. C'est vraiment complémentaire.. ».* Mais il se soutient d'une position de sujet supposé savoir : « *PATRICK.. J'ai.. Je suis assez soufflée par tout ce qu'il sort, tout le savoir qu'il a. C'est super. La passion qu'il a aussi. Il est âgé et il continue à lire plein de trucs. ».*

Ce que permet PATRICK, c'est de venir s'interposer dans la relation d'emprise à NATHALIE et plutôt que la différenciation de son désir à celui de l'autre ne soit dissocié, elle maintient dans la réalité le rapport à un entraîneur homme et à une entraîneuse femme.

Epilogue

Après ses entretiens, j'ai eu l'occasion de rencontrer AUDREY à de nombreuses reprises car sous sa demande nous avons commencé un travail d'accompagnement psychologique.

Au fur et à mesure, AUDREY a repéré l'impasse de cette relation avec PATRICK et NATHALIE, car ne réglant rien de son rapport amoureux avec NATHALIE.

Elle a à nouveau quitté NATHALIE, d'une manière un peu brutale, sans réelle explication d'abord. Elle s'est entraînée avec un entraîneur masculin avec qui elle pensait avoir trouvé la solution de son désir.

Cette relation ne durera que quelques mois. Elle retourne vers NATHALIE pendant quelques mois également pour la quitter définitivement pour cet entraîneur masculin, avec qui elle a trouvé un équilibre pendant une période. Cet entraîneur ne venait répondre à aucune demande affective dans la réalité et ceci lui a donc permis de repérer ses manques et ce que NATHALIE avait pu lui apporter.

AUDREY s'est engagée d'une manière plus professionnelle dans le tennis et a grimpé au classement WTA pour atteindre les portes des cents premières mondiales.

La relation avec l'entraîneur masculin se termine lorsque AUDREY rencontre une fille, joueuse de tennis, avec qui elle débute une histoire d'amour et qui prend place à ses côtés en tant qu'entraîneur.

JULIETTE

Présentation

JULIETTE, 23 ans est joueuse professionnelle de tennis depuis quelques années. Au moment des entretiens, elle se situait aux alentours de la 300^{ème} place mondiale et a atteint à son meilleur niveau la 160^{ème} place mondiale.

Lors des entretiens, JULIETTE était dans une période de blessures et nos rencontres ont eu lieu à son domicile.

JULIETTE m'a rapidement impliquée dans ses interrogations sur son avenir dans le tennis. Souvent gênée par des blessures à répétitions, elle était amenée à penser à un éventuel arrêt de sa carrière. Parfois, après l'arrêt de la cassette et au moment de partir, elle me confiait ses angoisses sur les résultats d'examen médicaux, car nos rencontres ont eu lieu plusieurs fois après des visites chez le chirurgien.

Les entretiens se sont également déroulés dans une période où JULIETTE avait reçu une proposition d'un centre d'entraînement privé loin de sa région d'origine, ce qui la renvoyait directement à ses propres questions, à savoir s'engager totalement dans une carrière professionnelle ou faire autre chose de sa vie.

Construction subjective et signifiant « tennis » dans la structure familiale

- La figure d'emprise

Dans l'histoire de JULIETTE, la relation à la mère est un élément central. Elle apparaît d'abord comme une mère omniprésente : « *Quand ma mère m'appelle tous les jours pour me demander ce que j'ai fait dans la journée, ça, ça m'énerve* ». Ce rapport à la mère est ambivalent, à la fois étouffant « *C'est sûr qu'aussi, elle me stresse trop* » et nécessaire dans sa vie : « *Elle a une grosse influence sur moi encore maintenant* ».

De cette relation, il apparaît une position d'emprise, qui situe JULIETTE dans la soumission au désir maternel. L'identification à sa mère ne lui est pas permise car c'est sa mère qui l'identifie au père : « *Ma mère me dit que je suis comme mon père* ».

- Aversion du tennis

JULIETTE débute le tennis « *par hasard* », mais évoque d'abord des souvenirs liés au déplaisir de la pratique « *Ca ne me plaisait pas du tout* ». C'est sa mère qui l'oblige à jouer : « *Ma mère*

m'a dit « non, si je t'inscris pour un an... » Là, elle m'a forcée à y aller ». De ses pratiques sportives, elle décrit d'ailleurs la recherche inassouvie de son propre désir : « Apparemment je faisais souvent ça, je testais et j'abandonnais ». JULIETTE voulait faire du basket mais sa mère lui dicte à nouveau son choix : « Donc, c'est un peu orienté par les parents parce que le basket, c'était un peu trop violent ».

- Une rivalité à la sœur et positionnement envers le tennis

Dans son discours apparaît une rivalité à la sœur entretenue par la mère : « Ca, ça m'énerve. Par exemple, je sais que ma mère, elle me prend la tête à être toujours derrière mon dos, par contre ma sœur peut faire ce qu'elle veut et on ne lui dit jamais rien ».

Ainsi la mère ne différencie pas les deux sœurs et marque le premier temps du désir, pris dans le désir de l'autre, la mère : « Comme je voulais tout faire pareil.. Elle a fait de l'athlé, j'ai fait de l'athlé. Elle faisait de la danse, j'ai fait un an de danse. Donc elle, elle jouait au tennis et donc maman est allée m'inscrire au tennis ».

Ainsi, ce qui va provoquer l'investissement de JULIETTE envers le tennis est peut-être l'arrêt de sa sœur : « Apparemment, ça s'est bien passé auprès de l'éducateur, il m'a donné l'envie et ma sœur a arrêté ».

On peut penser que si sa sœur n'avait pas arrêté, JULIETTE ne se serait pas investie dans le tennis. L'arrêt de sa sœur et la relation avec l'entraîneur permettent à JULIETTE de s'appropriier le tennis, qui la fait se différencier de la sœur, par l'intermédiaire d'un autre (que ce soit la mère ou l'entraîneur qui lui donne « envie »).

Par la suite, ce rapport à la sœur restera « distant » et « pas du tout complice », ravivé par la mère : « Ma mère, elle a tellement d'emprise qu'on a peut-être peur que derrière elle le sache, que l'autre raconte...j'en sais rien si c'est ça mais depuis toujours c'est comme ça ».

- L'impossible séparation

Dans la poursuite de la compétition, la séparation aux parents vient y jouer une place significative, car quand il s'agit de se séparer physiquement (lors d'une compétition), JULIETTE est face à sa difficulté de séparation : « Oui, je le sais.. Autant j'aimais bien faire les tournois, les grands prix de jeunes quand ils m'emmenaient.. Autant j'aimais pas les trucs avec la ligue ».

Alors que la ligue lui propose le tennis-études, ce sont ses parents qui lui signifient l'impossibilité d'une séparation : « Mes parents n'avaient pas accepté », dont JULIETTE est elle-même convaincue : « Je ne me sentais pas du tout partir, j'étais pas mûre. Et je ne regrette pas. De toute façon, je pense que je n'aurais pas supporté ».

Elle décrit ainsi la suite comme un « engrenage » d'entraînements et de compétitions qui ne

lui imposent pas de prendre une décision sur ce qu'elle veut faire dans le tennis.

- Les conflits

L'adolescence vient marquer la première tentative d'affranchissement de l'emprise parentale, sans toutefois y arriver réellement : *« Vers 15-16 ans où des fois, des matchs quand ça tournait mal, les retours en voiture, c'était pas génial, parce que je ne supportais pas les réflexions venant d'eux vu qu'ils ne jouent pas du tout au tennis ».*

Car elle précise bien que leur présence était en quelque sorte nécessaire : *« Ils étaient omniprésents. Ça ne m'a pas empêché d'évoluer et au contraire parce que sans eux, je ne serais pas là ».*

- Une coupure

A 18 ans, le bac en poche, JULIETTE décide de s'installer dans une autre ville : *« Oui, ça par contre je l'avais décidé. Après le bac, je voulais vraiment. Après tu grandis. A 17-18 ans, c'est l'âge où les parents, t'en peux plus. C'est l'âge où t'as envie de partir. Ma sœur, elle était déjà ici et elle faisait ses études ».*

Le « par contre » venant appuyer son choix personnel, renforcé par la volonté d'une « coupure » décidée par elle car elle voulait *« qu'ils se détachent un peu ».*

Cela correspond au moment de se décider pour une carrière de joueuse professionnelle ou la poursuite d'études universitaires.

Dans un premier temps, JULIETTE se tourne vers la mère et décide de s'investir dans les études : *« On m'a mal influencé, je ne sais pas si j'ai pris la bonne décision ».*

Sa mère venant ainsi lui montrer sa crainte liée à l'incertitude du tennis professionnel : *« Donc, elle voulait quand même je continue (les études). Elle savait que je voulais être prof de sport. Elle a fait « tu t'inscris à la fac et tu vois.. Tu joues au tennis ».*

- Prendre sa décision

Quelques mois après, JULIETTE finit par « prendre la décision seule », marquant une première opposition à la mère en décidant d'être professionnelle, et en acceptant de voler de ses propres ailes : *« Il fallait que je sois quand même autonome parce qu'ils ne m'aidaient plus du tout. Si je gagne ma vie comme ça, ça leur va. Après ils ne me laisseront pas tomber. Je sais qu'ils seront derrière. Je vis comme ça ».*

Elle gravit les marches rapidement en passant un « cap » des « 500^{ème} mondiales ».

Pourtant la mère continue à exprimer ses doutes et émet son désir que JULIETTE ne se dirige pas dans cette voie : *« Ma mère est persuadée que j'ai pas le mental et le caractère pour y arriver. Elle me l'a déjà dit, que j'étais pas faite pour ça ».*

Sa mère semble même opérer une pression en faisant culpabiliser JULIETTE

d'être professionnelle de tennis et d'avoir pris cette décision : « *Quand ma mère me sort « oui, toi, t'es un stress permanent pour la famille », c'est dur à... Après elle revient en arrière, mais c'est dur à accepter quand elle te dit « tu ferais mieux de reprendre tes études, de toute façon, je te l'ai toujours dit que t'es pas faite pour ça, t'as pas le caractère pour être forte de toute façon, tu te laisses marcher sur les pieds. Passe ton capes.. ».*

Ce qui manque à JULIETTE est peut-être que sa mère se prononce sur son propre désir : « *Ils ne diront jamais ce qu'ils pensent de ce que je fais ».*

- *Un père dans l'ombre*

De là, on peut noter la position du père, dans l'ombre de la mère, qui semble absent et subissant la loi de la mère : « *Mon père ne disait rien » (...). « Après il se faisait engueuler quand il disait un truc parce qu'il essayait souvent de prendre ma défense ».*

Ce rapport au père dessine une impossibilité pour elle de se tourner vers le père pour sortir de la relation maternelle, le père se contentant d'être là sans se prononcer et y occuper sa place : « *Mon père il ne fera jamais un commentaire, il ne dira rien. Il intériorise tout ».*

Dans son discours, le père vient seulement prononcer un désir silencieux : « *Mais il prend plus à cœur ma carrière, il veut vraiment que j'y arrive »* en opposition à la mère qui ne désire pas que JULIETTE se lance dans le tennis professionnel. Le père soutient sans rien dire, là où la mère, par son discours, maintient une certaine crainte du professionnalisme .

- *Pour qui joue-t-elle ?*

Actuellement, ce désir non - décidé pour le tennis la confronte à ses propres impasses. Il y a d'abord des répétitions de blessures, puis la nécessité du désir d'un autre et de la recherche effrénée de JULIETTE d'un entraîneur qui pourrait y répondre à sa place : « *Mon problème, ça a toujours été et j'en parle à chaque fois avec mes entraîneurs, c'est que je ne joue jamais pour moi ».*

Elle évoque bien là son impossibilité à savoir ce qu'elle désire elle-même, traduisant sa division entre la parole maternelle et la position paternelle.

Aujourd'hui, JULIETTE est face à une décision car elle a reçu une proposition de s'entraîner dans un centre privé loin de sa famille, ce qui signifierait en même temps assumer une position de joueuse de tennis professionnelle. Elle réalise alors que ce n'est peut-être pas ce qu'elle a envie de faire : « *On t'aiguille à un moment donné et c'est plus vraiment ton choix. Pourtant je suis en âge de savoir ce que j'ai envie de faire mais tout va tellement vite que t'as pas forcément le temps de te dire « non, je ne suis pas faite pour ça ».* Dans l'engrenage tu le fais quand même et tu te reposes des fois sur d'autres personnes pour continuer à être motivée ».

- Continuer à jouer ?

Alors qu'elle est blessée et qu'elle dit vouloir « *retrouver sa place* », elle ne semble pas être dans la position de continuer dans le tennis professionnel : « *Je n'y crois plus trop* » et « *Je vais vite passer à la solution de faire des tournois Français et refaire un truc à côté* ».

Elle parle d'ailleurs de ses périodes où elle n'avait pas envie de jouer au tennis : « *C'est peut-être aussi, parce qu'il y a eu des périodes, il ne faut pas croire.. Je n'ai pas toujours eu envie de jouer. Il y a eu des périodes où t'as envie d'arrêter et t'hésites. T'hésites. Etre sur le circuit, c'est quand même contraignant et il y a des contraintes. Les voyages, je n'aimais pas trop. Enfin, je me suis quand même forcée pas mal. A un moment donné, je me suis forcée et je n'avais peut-être plus la motivation pour pouvoir le gérer toute seule* ».

La période de blessures dans laquelle elle se trouve actuellement la met face à ses doutes et elle ne s'y confronte pas réellement car elle s'en remet encore au désir d'un autre, s'interdisant ainsi de faire un choix : « *Encore plus parce que là il faut vraiment quelqu'un derrière qui dise que tu vas te remettre* ».

- Trouver quelqu'un qui l'aime

Décider de s'entraîner comme une joueuse de tennis professionnelle dans ce centre privé, ne semble pas non plus compatible avec son envie de construire une relation amoureuse, source d'équilibre pour elle.

Peut-être cela explique-t-il sa recherche d'un comblement amoureux dans la relation entraîneur-entraîné qui semble incompatible avec une vie amoureuse : « *Au bout du compte, c'est dur d'avoir une vie privée à côté. Donc c'est sûr.. C'est compliqué* ».

Car laisser une place à un autre suppose aussi ne pas s'investir affectivement dans la relation à l'entraîneur : « *Mais c'est surtout la personne que je vais rencontrer qui ne va pas forcément aimer le fait que je sois tout le temps avec une personne, que je vois plus l'entraîneur que lui* ».

Ainsi, elle présente toujours les choses comme un dilemme, elle dit que c'est son ami qui n'aimera pas, mais n'énonce pas de désir de son côté.

JULIETTE ne peut dissocier la fonction de l'entraîneur de l'investissement affectif qu'elle lui réclame : « *Donc si j'ai pas de relation amoureuse, je ne vais pas être bien dans ma peau et je ne vais pas bien jouer au tennis* ». Actuellement, cette recherche devient une quête : « *Je pense que ça devient à la limite une priorité par rapport à mon tennis* ».

D'ailleurs, au moment des entretiens, elle parle d'une « *relation spéciale* » qu'elle entretient avec VINCENT, investi dans la suite de la structure familiale : « *Mes décisions, ça passe par mes parents, mais ça passe par lui* ». Elle dit clairement que partir pour aller dans un centre lui est rendu

difficile par cette relation : *« C'est pour ça, je m'en vais et ça va être dur parce que j'ai pas envie de le quitter. C'est pour ça que j'ai du mal à prendre ma décision parce que j'ai pas envie de partir. Mais.. C'est clair.. C'est pas ».*

- Quel est son désir ?

La question de son désir en dehors du tennis se pose actuellement. Car si elle a *« envie de faire autre chose aussi »* et hésite entre *« prof de sport »* ou *« kiné »*, elle semble pourtant dans une impasse face à la possibilité d'être entraîneur de tennis par la suite : *« C'est pour ça que j'ai quand même passé mon BE, même si j'ai pas du tout envie d'être prof de tennis, mais en attendant autre chose, de refaire des études. Ça pourra servir ».*

Le tennis avait été jusque là le moyen de s'exprimer : *« Je suis vraiment introvertie mais il n'y a que sur un terrain de tennis que je peux m'exprimer. C'est un moyen de m'exprimer. Je ne sais pas si je peux trouver.. Le tennis, c'est autre chose.. Le but c'est de réussir dans la vie à faire qu'elque chose et là, pour l'instant c'est de dire qui je suis. Je me sens bien dans ce que je fais. Ça m'a vraiment aidé. De voyager, ça m'a aidé à prendre de l'assurance. Enfin, là, ce n'est pas encore ça. Mais donc j'ai pris de la confiance et ça va mieux ».*

Le tennis représente actuellement ce qui lui permet de maintenir l'investissement libidinal sur son corps dans une relation à un entraîneur et de reporter à plus tard la question de son désir : *« C'est une manière de me défouler et en général de ne penser à rien ».*

Position subjective et relations à l'entraîneur

- La nécessité d'un entraîneur qui l'aime

JULIETTE a connu *« beaucoup d'entraîneurs »* avec qui se sont joués des scénarios répétitifs. Elle cherche un entraîneur *« célibataire, assez jeune »*, qui lui permette de réaliser le fantasme d'une relation amoureuse qui la comblerait : *« J'ai toujours rêver...enfin mon idéal, c'était d'être avec mon entraîneur, que ça soit officiel, que ça soit mon copain et mon entraîneur. Ça serait parfait parce qu'on pas serait notre temps ensemble ».*

Il y a une recherche permanente de séduction : *« Oui j'ai envie de lui plaire sur le terrain à l'entraînement »,* qui passe nécessairement par la réciprocité : *« Il faut qu'il essaye de me séduire d'une façon ou d'une autre ».* Car si un entraîneur la séduit, il lui donne une raison d'être sur le terrain. Y aurait-il un lien avec la relation primordiale intense à la mère ?

- La répétition des échecs

De cette demande, JULIETTE se trouve confrontée à un impossible, car ses entraîneurs

ne la comblent jamais : soit parce que les entraîneurs n'ont pas la technique (le savoir), soit parce qu'il n'est pas complice, soit parce que l'entraîneur a déjà une relation affective (petite amie, femme) qui entrave toute possibilité. JULIETTE ne trouve en tout cas jamais satisfaction. De toute façon, cela ne peut pas fonctionner, car c'est autre chose qui est en jeu.

Cette relation de complétude amène JULIETTE dans une spirale incontrôlable, elle rejoue avec ses entraîneurs un scénario inconscient qui ravive le lien oedipien à la mère, sans qu'elle puisse l'entendre alors qu'elle l'énonce : être tout le temps avec la même personne, c'est un couple, c'est trop compliqué, la relation « s'essouffle » toujours après quelques mois : *« Je me dis que c'est pour cela que j'ai des doutes sur la relation entraîneur-entraîné. Je me demande si un jour, je trouverais la bonne personne. J'ai l'impression que maintenant c'est plutôt plusieurs personnes, deux personnes. Je ne sais pas si être tout le temps avec la même personne, 24 sur 24, c'est un couple, c'est trop compliqué ».*

- Une évolution de la demande

Alors qu'elle reconnaît que l'entraîneur est « ce qui la fait réussir », ce qui lui manque véritablement est quelqu'un pour lequel ça aurait du sens de jouer, qui viendrait donner un sens au tennis qu'elle ne s'est pas encore approprié pour elle-même : *« Quand j'étais jeune, il y avait moins de problèmes déjà ! J'allais à l'école, je me posais moins de questions et je m'entraînais dans mon club et j'avais l'entraîneur de la ligue aussi ».*

Elle repère bien l'évolution de la nature de sa demande : *« Quand j'étais petite, mon entraîneur, c'était plus un modèle. C'était un modèle et je voulais presque jouer comme lui ».*

D'abord pris comme support d'identification, c'est ensuite par l'intermédiaire d'une illusion amoureuse qu'elle permet de répondre à la question de son désir : *« Ca marche un moment et d'un coup c'est trop fort pour pouvoir continuer, parce que tu te bouffes la vie, tu te rends compte que tu ne joues que pour lui et si tu ne vois pas la fin, ça n'aboutit pas.. C'est dur ».*

- Le premier entraîneur

Sa première relation à un entraîneur, PATRICE, sera la seule à durer (de 10 à 18 ans) car la relation n'a pas démarré sur des bases amoureuses : *« C'était simple, je ne me posais pas de questions et je progressais normalement ».*

Avec lui, on distingue plus un rapport paternel, car il l'a connu « toute petite », ce qui fait « une grosse différence » mais avoue un passage fantasmatique amoureux : *« Je ne dis pas... sur les dernières années... non je n'étais pas amoureuse. Je l'appréciais beaucoup et on était proche mais pas autant qu'avec les autres ».*

Ce qui va mettre un terme à la relation est le « frein technique » où le savoir est mis en

cause : « *Il était très déçu de me perdre mais il savait très bien qu'il ne pouvait plus me faire avancer* ».

Elle décide de partir mais on peut se demander si cette relation aurait pu continuer plus longtemps car ce qui va retenir Patrice est l'envie de rester au club : « *C'était clair qu'il avait sa vie de famille et qu'il ne voulait pas...* ».

Au fond, peut-être que JULIETTE ne pouvait pas continuer car elle savait que Patrice ne lui apporterait pas la satisfaction amoureuse. D'ailleurs, elle est restée en contact avec lui et « *essaye de le revoir souvent* ».

- Une relation amoureuse non aboutie

A ce moment-là, JULIETTE part vivre avec sa sœur et tente de concilier études universitaires et tennis en s'entraînant dans un club où elle rencontre THOMAS pendant un an.

Avec THOMAS, elle franchit une « *superbe* » étape dans sa carrière en gagnant un gros tournoi dès le départ de la relation : « *C'était ce tournoi et ce début de relation avec cet entraîneur* » : « *Pourtant il n'était pas là, mais à lui téléphoner avant chaque match et le lien juste téléphonique, ça m'a suffi à me motiver et me faire gagner ce tournoi* ».

THOMAS est entraîneur et professeur d'EPS. Ce qui est intéressant est que THOMAS n'a jamais été un très bon joueur, classé 15 à son meilleur classement. Ce n'est pas sur le savoir technique que va se jouer la relation mais sur l'illusion d'une relation à l'entraîneur : « *On s'entendait vraiment bien et ça me donnait des ailes, je ne pouvais pas perdre, sa présence me suffisait à gagner des matchs* ».

Pourtant, la relation « *fonctionne très peu de temps* » car la relation affective vient compliquer leur relation : « *Au fur et à mesure on se prenait la tête* ».

Elle n'est pourtant pas claire dans son discours quant à la nature de la relation entretenue avec THOMAS car il ne semble pas qu'elle ait eu lieu dans la réalité : « *Mais c'est vrai qu'on pouvait penser qu'il se passait quelque chose* ».

Elle a plutôt fantasmée sur THOMAS, qui lui confiait de temps en temps « *ses hauts et ses bas* » sur sa relation de couple, la mettant ainsi au centre d'une rivalité avec la femme de l'entraîneur : « *Sa femme ne supportait pas qu'il me voit plus qu'elle* ».

La relation avec THOMAS se termine par une rupture, mal vécue par JULIETTE car il décide de déménager mais elle avoue également : « *D'un autre côté, on n'aurait pas pu continuer parce que ça s'était mal passé sur la fin donc...* ».

Le deuil n'a pas pu réellement se faire car THOMAS est parti sans explication : « *La rupture, il n'y a plus rien derrière. Avec THOMAS.. On n'a jamais.. Enfin, j'ai l'impression que je suis restée sans aucune explication. Pour moi, il n'y a pas eu de raisons, je n'ai pas eu les éléments que j'attendais, qu'il soit*

plus clair avec moi, pourquoi il ne voulait plus m'entraîner, je n'ai pas compris ».

De cette déception, elle va en faire une répétition avec les entraîneurs suivants.

- SIMON, un entraîneur indisponible

Après la rupture a suivie une période de « doute » où JULIETTE s'est mise à chercher un autre entraîneur. Elle rencontre alors SIMON, avec qui elle s'entraînera pendant un an et demi.

Dans sa tentative de lier une relation amoureuse, SIMON apparaît comme un entraîneur idéal, décrit comme « séducteur », « cool », qui « prenait du temps » et qui lui a « apporté au niveau tennis » et de la connaissance « *vachement sérieux, techniquement* ».

Une nouvelle fois, un élément fait barrage à une éventuelle relation amoureuse : SIMON n'est pas stable affectivement « *Il était complètement paumé après sa séparation* », « *il me racontait sa vie* ». « *Il sortait tous les jours* ».

SIMON ne s'intéresse pas à elle et lui marque l'impossible de répondre à sa demande : « *SIMON, je ne pense pas avoir été si proche que ça. Il a un comportement qui fait qu'il met des distances quand même. Tu le sens. Je ne serais jamais allée, dès l'instant où la personne met des distances, je laisse tomber. Je sais très bien quand ça n'est pas possible* ».

Ainsi, leur relation « s'est dégradée » car SIMON était plus préoccupé « *par les filles* » que de l'entraîner (sous-entendu il n'était pas intéressé par elle). Elle décide alors d'arrêter la relation.

- Un entraîneur opportuniste

JULIETTE reste dans son club et se voit proposer un entraîneur en intérim : « *Il a fait la jonction* » car elle ne l'avait pas choisi. Mais dès le départ leur relation se passe « *hyper bien* ».

A cette époque, JULIETTE entre dans les qualifications de Grand Chelem et PIERRE voit en elle un potentiel de développement dans sa carrière : « *Il m'a tout de suite proposé au bout de 15 jours, il voulait être entraîneur à plein temps, il a pris une feuille, un contrat* ».

Ce qui ne va pas fonctionner avec PIERRE est dès le départ l'introduction d'un contrat, d'un engagement financier qui marque ainsi une limite claire et professionnelle dans la relation entraîneur-entraîné, ce que JULIETTE a tenté de détourner en posant le problème de l'argent au centre de la relation : « *J'avais pas l'intention d'investir sur quelqu'un, je n'avais pas les moyens de le faire* ».

Cette relation ne verra pas le jour car JULIETTE ne désirait pas signer de contrat. A ce moment là, JULIETTE se blesse.

- Un entraîneur qui ne répond pas à son désir

Pendant sa période de blessure, elle cherche un entraîneur et demande à JEROME,

un joueur qu'elle connaissait, de l'entraîner. D'emblée, JEROME établit les bases de la relation sans ambiguïtés : *« Lui, il a été clair, ça ne serait pas du tout pour m'accompagner mais juste pour m'entraîner parce qu'il s'occupait aussi du sport-études ».*

Elle s'entraîne avec lui pendant un an mais la relation ne fonctionne pas, car JEROME a une compagne : *« Quand il venait en tournoi l'été, il fallait qu'elle soit là aussi, donc là c'était encore autre chose. C'était autre chose à gérer. Quand tu pars en tournoi, c'est bizarre ».*

JEROME décide d'arrêter car il est déjà occupé par ses activités d'entraîneur en sport-études. Là aussi il lui dit qu'il ne peut pas répondre à sa demande : *« Honnêtement, je ne vois pas comment je peux te faire évoluer. Je ne peux pas te suivre en tournois »* et lui conseille d'investir dans un entraîneur à plein temps.

- *Choisir un entraîneur complice*

A ce moment-là, JULIETTE est à son meilleur niveau (160 mondiale).

Elle décide alors de chercher un entraîneur qui viendrait répondre à sa demande, un entraîneur *« complice »* avec qui elle avait déjà eu une relation. Cette fois, elle se dirige vers DANIEL, un professeur d'EPS qui l'entraînait physiquement.

Pour la première fois, JULIETTE va vouloir l'engager à temps-plein : *« J'étais emballée. J'étais partie. C'était ce que je voulais ».* DANIEL demande sa disponibilité pour une année et lui pose d'emblée un défi impossible : *« Qu'elle ne se blesse pas : « Il ne voulait pas que je sois blessée cette année. Ça allait être difficile. Il m'a dit qu'il fallait résoudre le problème du genou et faire quelque chose ».*

Très vite, JULIETTE se rend compte que DANIEL n'est pas à la hauteur, car elle trouve les entraînements *« franchement pas bons ».*

Cette situation devient compliquée dans la mesure où JULIETTE devait à la fois assumer la responsabilité de l'entraîneur et celle de son désir : *« Je n'osais pas trop lui dire au début, ça m'a complètement déboussolé. Je savais que je m'étais engagée, et lui qu'est-ce qu'il allait faire ? ».*

JULIETTE tombe face à ses contradictions, d'avoir un rapport affectif avec l'entraîneur : *« Au niveau tennis, je m'étais dit que ce n'était pas super important et puis en fait dès qu'on a commencé à faire des entraînements de tennis, on s'est rendu compte que ce n'était pas possible ».*

Ainsi, JULIETTE *« voulait »* certainement l'entraîneur, mais sans s'engager dans une pratique de haut niveau qu'elle n'avait pas décidé : *« Je n'en voulais plus, je ne voulais plus le voir ».*

JULIETTE se blesse à nouveau *« Il m'a suivi à DD mais je me suis fait tout de suite mal au genou. Je me suis ré-arrêté tout de suite ».*

- Que veut-elle ?

Au moment des entretiens, JULIETTE se trouve dans cette période de blessure, où elle est « restée sur un échec » avec DANIEL et pense à nouveau se diriger vers PIERRE dont son club propose de financer les entraînements. A nouveau, le corps vient lui signifier un arrêt : « je reste coincée au dos ».

JULIETTE ne sait pas ce qu'elle veut et se pose la question à nouveau de retrouver un entraîneur : « En ce moment, si je jouais, ça serait pour PIERRE, parce qu'il s'investit vraiment. Il m'emmène chez le médecin, il va venir avec moi ».

Elle reçoit la proposition d'un centre d'entraînement privé où deux entraîneurs, SABINE (ancienne joueuse professionnelle) et NICOLAS (entraîneur « âgé ») travaillent. JULIETTE reconnaît d'emblée que cet entraîneur ne lui donnera pas « l'envie de gagner » et ne lui « sert à rien ». Elle hésite donc à répondre à leur proposition.

Son rapport au corps

- Les blessures comme réponse à un impossible à se décider

Dans l'histoire de JULIETTE, le rapport au corps est révélateur de son désir non décidé, notamment par rapport à ces nombreuses blessures. A chaque fois, ces blessures interviennent à un moment clé.

Alors qu'elle se retrouve sans entraîneur, elle se fracture le tibia et arrête trois mois : « C'était le début de la galère parce que là je n'avais pas d'entraîneur. J'ai attendu que ça passe ».

Cette blessure intervenant à un moment où JULIETTE était à son meilleur classement, elle se demande si sans cette blessure, elle n'aurait pas pu aller encore plus haut : « Je ne sais pas où je serais allée si je ne m'étais pas pété le genou ».

A nouveau au moment de changer d'entraîneur, elle se fracture le pied : « Je ne savais pas ce qui se passait. Je rejouais deux semaines. Je m'arrêtais. Comme ça tout l'année ! ».

La blessure intervient donc à chaque fois qu'elle doit faire face à ses décisions et répondre de son propre désir. La blessure devient un moyen de retarder le choix. La blessure apparaît chez elle, là où sa mère laisse transparaître son angoisse et ses inquiétudes : « Ma mère, c'est plus qu'elle veut que je sois heureuse et qu'elle en a marre de mes blessures et elle s'inquiète pour ma santé et puis.. ».

- Le corps n'a plus envie

Au moment des entretiens, elle doit également se décider à partir ou non dans le centre d'entraînement et se trouvait à nouveau blessée : « Je n'ai pas trop envie de quitter la région, et si en plus

c'est pour partir sur une jambe ». La blessure permet de dissimuler sa difficulté à se séparer des parents et à prendre une décision pour elle-même.

Quand elle relate sa discussion avec le médecin, elle comprend qu'il émet une signification à la blessure quand il parle d'une possibilité d'une opération : *« On peut le tenter. Ça dépend de ce que t'as envie »* en lui demandant combien de temps elle a envie de continuer le tennis professionnel.

Ceci est corroboré par le kiné qui parle de blessures à répétition : *« Il n'y croit jamais : « t'as toujours des trucs incroyables qu'on connaît... qu'on a jamais vu, t'as jamais une entorse classique, à la cheville, il faut toujours des trucs »*.

JULIETTE laisse entrevoir ainsi qu'elle désire que les autres évoquent qu'elle exprime quelque chose par la blessure. Ce n'est pas elle qui le dit vraiment, mais c'est elle qui l'interprète comme ça : *« L'osthéo me l'a fait comprendre aussi et il m'a dit « ta douleur, elle y est, mais c'est quand même assez lié au moral ou le fait de ne pas avoir fait ou peut-être plus envie.. Ils ne le disent pas comme ça.. Mais je l'interprète comme ça »*. D'ailleurs ce n'est pas elle qui le dit, mais son kiné également que *« Tout le temps que je n'ai pas décidé, mon corps n'accepte pas de repartir »*.

Epilogue

J'ai rencontré JULIETTE à plusieurs reprises sur des tournois et elle m'a appris qu'après sa rééducation, elle avait fait un essai dans le centre d'entraînement privé mais avait fini par revenir dans sa structure régionale qu'elle pensait plus appropriée à ses besoins. Lors de ses tournois, JULIETTE était accompagnée de sa mère.

Elle n'a plus évolué au classement et a fréquenté de moins en moins les tournois internationaux et a fini par se blesser à plusieurs reprises et souffre encore régulièrement du dos.

A ce jour, JULIETTE joue encore des tournois français, n'a plus de classement international et enseigne le tennis dans plusieurs clubs.

MATHIEU

Présentation

MATHIEU, 24 ans, joueur professionnel de tennis, a été classé aux alentours de la 150^{ème} place mondiale au plus haut de sa carrière. MATHIEU est l'aîné d'une famille de quatre enfants (deux frères et une sœur).

Au moment des entretiens, MATHIEU se situait aux environs des 350^{ème} mondiaux. Dans les catégories de jeunes, MATHIEU était considéré comme l'un des meilleurs joueurs français et érigé comme jeune espoir du tennis. Il n'a pas réussi à confirmer ses résultats dans les tournois professionnels, se faisant dépasser par ceux qui figurent parmi les joueurs meilleurs français actuels.

Au moment du premier entretien, il s'entraînait dans un centre d'entraînement privé, où son entraîneur s'occupait de plusieurs joueurs en même temps.

Nous nous sommes par la suite rencontrés deux nouvelles fois mais un intervalle assez long a séparé le premier et le deuxième entretien. Dans cet intervalle, MATHIEU s'était séparé de son entraîneur, et évoquait la possibilité de retravailler avec lui alors que la rupture avait été douloureuse.

Construction subjective et signifiant « tennis » dans la structure familiale

- L'admiration du père

Dans la trajectoire de MATHIEU, la figure du père apparaît être la plus marquante dans sa structuration de sujet. Le père se place en première figure d'identification : « *Son rêve était devenir un bon joueur de tennis, donc il m'a transmis un peu ça* ».

C'est d'ailleurs par son intermédiaire que MATHIEU débutera le tennis : « *J'ai commencé à 6 ans. Mon père adorait ça et je le suivais partout et j'ai eu le goût du tennis tout de suite* ». MATHIEU parle d'ailleurs de l'admiration pour son père, qui l'a amené à jouer au tennis, étant lui-même joueur classé 15/2 : « *« Mon père aimait tellement ça et j'avais une telle admiration dès petit de mon père, que c'était facile d'être joueur de tennis »* ».

On peut donc se demander si MATHIEU, pris dans les filets du désir paternel, continuera le tennis pour satisfaire ce désir : « *Oui, il a reçu beaucoup à travers ça, à travers moi* ».

- La réassurance du père

Dans le discours de MATHIEU, le regard du père apparaît comme la réassurance narcissique nécessaire à son existence : *« Mais quand j'avais 13-14 ans, mon père me disait « je ne viens plus te voir, je te porte la scoumoune », ce genre de truc, c'est dur parce que ton père qui t'a poussé, t'as envie que sur les matchs, il voit ce que t'es capable de faire. T'as toujours envie de montrer. S'il ne venait pas me voir en match, ce n'était pas la même chose que d'avoir que le résultat ».*

Il y a l'importance du regard qui soutient la performance : Le père assigne le devoir de réussir à MATHIEU comme marque de son propre narcissisme : *« C'est un peu des deux côtés. Autant quand j'étais jeune, comme je réusissais, il avait beaucoup d'attentes. Autant, comme il est à fond négatif, il s'est dit que ça allait être dur, assez difficile, ça va être dur d'y arriver ».*

- Sans son père

Dans leur relation, l'absence du père quand MATHIEU a 16 ans vient signer un premier signe de manque : *« Mon père était dans l'armée et après il a bougé. Il n'était plus en France. Je me suis trouvé un peu livré à moi-même ».*

A ce moment-là, on sent que l'identité de MATHIEU vacille car il prend le départ du père comme un abandon : *« C'est bizarre. On a une drôle de relation. On a toujours une drôle de relation. Mon père, on était super proche. C'est lui qui m'a lancé dans le tennis, qui m'a beaucoup poussé, qui m'a beaucoup aidé et c'est vrai que même si des fois il était un peu lourd, c'était une stabilité pour moi et quand il est parti à 16 ans.. »*

C'est probablement l'absence du père pendant cette période qui a créé un vide de sens car il n'y a plus l'accroche réelle du regard et de sa présence physique. D'ailleurs les performances de MATHIEU chutent à ce moment-là : *« Je jouais vraiment pour m'amuser et aussi pour gagner, mais les résultats suivaient tout seul, sans avoir à faire.. Mais à partir du moment, où il n'y avait plus mon père et que je suis rentré dans un schéma qui n'était plus le mien, tu mets un chat dans l'eau, il ne va pas être bien. Donc je n'étais plus dans mon élément ».*

MATHIEU doit accepter le deuil de l'absence du père, et le deuil d'être classé parmi les meilleurs joueurs. Ce deuil, il le réussit des années plus tard en entreprenant un travail de « préparation mentale » avec CHRISTIAN : *« Et puis j'avais quand même un fardeau sur moi qui était dur à porter, que je ne comprenais pas trop, pourquoi je n'étais pas passé de numéro un français de mon âge. Quand on regarde, sur le papier, ALEXANDRE, j'étais plus fort. FRED, je le battais. Quand tu vois les mecs monter, et toi tu restes là, t'as les boules forcément. Donc j'avais besoin d'en parler et c'était le moment opportun d'en parler ».*

- Prendre ses distances

Conscient de cette relation d'emprise, MATHIEU détrône le père de sa position d'infaillible pour accepter le père de la réalité : *« Moi, j'ai pris beaucoup d'écart. Beaucoup de recul par rapport à lui. Des fois, il n'est pas objectif. Des fois, il essaye même d'analyser mes matchs alors qu'il ne les a pas vu. Juste par téléphone. Parce qu'il croit qu'il me connaît bien. Donc.. C'est très très dur. A côté de ça, il me connaît quand même assez bien, c'est mon père, donc, j'essaie de trier. Mais ce n'est pas facile d'échanger avec lui »*

MATHIEU supporte quand même les exigences du père et ne vient pas s'opposer à lui d'une certaine manière, car quand le père s'adresse à lui, il ne s'adresse pas à sa sphère privée, mais uniquement au tennis : *« Si ça tenait qu'à moi, je ne l'appellerais pas. En fait, c'est tellement une telle passion, c'est pas du genre à me parler de ma femme, ma vie.. C'est bizarre ».*

MATHIEU ne veut pas décevoir son père et s'affirmer par rapport à lui : *« Je me détache. Son avis il est important juste pour ne pas que je lui fasse du mal ».*

MATHIEU nourrit toujours le regret, au vu de ses nombreux échecs avec les entraîneurs de ne pas avoir persévéré vers l'entraîneur principal qu'était son père, en imaginant que ça aurait pu l'amener à un autre niveau : *« Oui, j'aurais bien aimé continuer avec mon père, dans ma structure privée. En club, avec mon père à côté pour voir jusqu'où ça aurait pu aller ».*

- Une mère en retrait ?

MATHIEU a peu parlé de sa mère et à chaque fois que je lui ai posé la question, il a dérivé sur le rapport au père.

La mère semble avoir sa place dans son univers, il parle de « *bonne implication* », en comparaison avec l'implication du père. Sa mère n'est pas impliquée dans le tennis et relativise son importance : le match de tennis n'étant *« qu'un match de tennis et puis voilà, j'en fais 150 par an ».*

- Une place à part dans les relations frères-sœur

Dans sa famille, MATHIEU tient la place de l'aîné, entouré de deux frères et d'une sœur qui pratiquent tous le tennis en loisir, mais il est le *« seul à avoir vraiment persévéré à haut niveau ».*

Il évoque l'évolution dans leurs relations, dans le fait qu'il ait accaparé beaucoup l'attention de son père quand il était jeune : *« Jeune, c'était pas facile pour le sport avec eux, parce que mon père m'a vraiment poussé et a été moins motivé avec eux ».*

Il en résulte que MATHIEU n'a pas pu créer au sein de sa famille de relations fraternelles profondes : *« Après ce qui a été dur, c'est que j'ai tellement fait ça toute ma vie, que j'ai vraiment été tout seul, et je n'ai pas des relations aussi profondes que certains pourraient avoir avec leurs frères et sœurs. Ça me manque un peu ».*

MATHIEU essaye de trouver sa place au sein de la famille mais avoue que les liens sont difficiles à créer : « *Donc, c'est vrai que maintenant ils ont un peu plus de mal maintenant, parce que je commence à me rapprocher d'eux, mais c'est dur à gérer* ».

Malgré cette distance, ses frères et sœur sont « *à fond* » derrière lui et n'ont jamais été jaloux de sa place auprès du père : « *Ouais, ils ne l'ont jamais exprimé, de mépris par rapport à ça. Jamais* ».

- Sa vie de père et de mari

Aujourd'hui, MATHIEU est marié et a une fille. La « *stabilité* » que lui apporte cette situation familiale, lui permet de relativiser le tennis maintenant : « *Il y a une autre vie. Il y a des choses plus importantes. Il y a ma fille et les enfants que je vais avoir. C'est tellement plus important que de gagner* ».

Dans le discours de MATHIEU apparaît la nécessité que ce soit sa femme qui s'adapte à sa vie, d'abord parce qu'il voyage tout le temps et n'est pas souvent présent : « *je ne pourrais pas être avec quelqu'un qui me suit tout le temps* », et demande d'ailleurs à « *voir pour l'après-carrière* ».

Puis quand les relations de MATHIEU peuvent interférer avec leur couple : « *C'est vrai qu'elle a eu du mal à un moment de se dire qu'il avait un rôle de psychologue et que je l'appelle tous les jours. Je lui dis tout. Je la comprends en même temps (.) Je la trouve assez forte et elle a réussi à comprendre, mais ça n'a toujours été facile* ».

C'est d'ailleurs cette position en retrait qui permet à MATHIEU de concilier sa carrière de joueur professionnel et sa vie familiale : « *Sinon, je prends une décision dans le boulot, le tennis, et elle me suivra tout le temps. Elle n'ira jamais contre moi* ».

- L'omniprésence du tennis

En regardant l'histoire de MATHIEU, il n'est pas étonnant de remarquer que son parcours tennistique ne se soit jamais fait avec un « *déclat* », il s'approprie plus cela comme étant en lui : « *Dès que j'étais assez grand pour comprendre ce qu'était un métier, c'est toujours ça que j'ai voulu faire* ».

Passant d'une phase où « *petit* » son jeu « *agressif* » l'amenait à être « *un peu derrière* » certains joueurs, puis à une « *explosion au classement à 15/16 ans et même champion de France* », et enfin à une phase de 18 à 22 ans où il a « *stagné* ».

On peut se demander où en est MATHIEU dans son désir, d'abord pris par le désir du père, il semble que son désir actuel envers le tennis soit décidé : « *J'ai toujours eu plus ou moins toujours la tête dans le guidon, et je me suis jamais posé la question. Quand on me dit « c'est dur ce que vous faites », je peux dire « oui, c'est dur mais... » Et puis en maintenant « non », parce qu'on est pas à plaindre* ».

On peut se demander ce que deviendra MATHIEU pour qui le tennis représente « toute sa vie » quand l'heure de la retraite aura sonné : « *Ce qui est aussi un petit dur à porter parce que c'est un lourd fardeau que de vouloir aller au bout de ça et puis de passer à autre chose. J'aimerais avant de passer à autre chose de sentir que je suis vraiment allé au bout de moi-même. C'est la quête que j'ai en ce moment* ». MATHIEU pense qu'il arrêtera s'il ne pouvait « *plus subvenir aux besoins de sa famille financièrement* ».

MATHIEU pense à se reconvertir plus tard dans un métier qui lui permettrait de réparer sa relation au père, puisque là où il a échoué dans la communication au père, il voudrait pouvoir évoluer dans un milieu de « *communication* » : « *Je ne sais pas dans quel domaine mais un truc où il y a des gens. Tu ne sais jamais tout et de continuer à voir des gens pour qu'ils t'apprennent, pour apprendre de plus en plus, d'apprendre des gens que tu vois. Ça serait ça* ».

Position subjective et relations à l'entraîneur

- Le père, le premier entraîneur

MATHIEU a connu onze entraîneurs depuis ses débuts. La plus marquante semble être celle avec le père qui fut son entraîneur entre six et neuf ans : « *La première, c'était avec mon père et elle s'est jamais vraiment terminée. Ça explique peut-être le fait que j'ai toujours cherché jusqu'à un certain moment des relations affectives, c'est mon père* ».

Cette présence de la figure paternelle à ses débuts, explique peut-être pourquoi MATHIEU partira avec ses entraîneurs suivants dans une quête de réplique de la figure paternelle.

Des répétitions sont repérables, notamment dans l'échec des relations et dans l'enseignement qu'il en a tiré à posteriori. MATHIEU se définit d'ailleurs comme un joueur qui a longtemps été inentraînable : « *En plus, à mon avis, j'ai une réputation de mec assez difficile. C'est vrai que j'étais dur à... encore un peu maintenant mais c'est vrai qu'à une certaine période, j'étais injouable à m'entraîner je pense. J'étais très.. Il fallait toujours me dire les choses d'une certaine façon, c'était un gros problème de communication en général* ».

- Une demande affective envers l'entraîneur

Dès le départ, MATHIEU est en demande affective et en demande d'un entraîneur sans failles : « *Ouais.. Mes entraîneurs, je trouvais qu'ils étaient bons, quand je me sentais proches d'eux et qu'on était potes. De là, sur le court, j'arrivais un petit peu à donner, à échanger. Sinon, sans ça, j'étais pas capable de m'entendre avec un entraîneur qui n'avait pas le discours que moi, je voulais.* » « *Je crois que je leur ai donné trop d'importance en général.* »

Ce qui est intéressant est que MATHIEU désirait un entraîneur à son image : *« Je pense que les meilleurs entraîneurs, et ceux avec qui il se passe les meilleures choses avec les joueurs et les plus durables, c'est ceux aussi qui savent s'adapter aux convictions du joueur »*

- Un entraîneur trop sévère

De 9 à 13 ans, MATHIEU s'entraîne avec LOUIS, qu'il identifie aux traits paternels en parlant de *« mec assez dur donc j'avais beaucoup de respect pour lui »*.

Il évoque peu cette relation, sauf sur le plan d'une évolution technique, mais observant un manque dans la relation affective : *« C'était dur.. C'était pour des jeunes, des gamins, il n'hésitait pas à nous engueuler quand on ne faisait pas bien quelque chose »*.

- Un entraîneur qui répond à la demande

Pendant l'adolescence, de 13 à 16 ans, MATHIEU rencontre un entraîneur qui va répondre à sa demande : *« Il était méga motivé. Il était tout le temps derrière moi »*. Ce qui fonctionne est le fait que la relation repose sur des bases affectives : *« On s'entendait super bien, on se marrait beaucoup sur le court »*.

D'ailleurs, il parle de cette relation en terme de plaisir et de progression.

Il s'arrête avec lui pour pouvoir intégrer le centre national d'entraînement.

D'ailleurs, il parle d'une tentative de s'entraîner avec lui à l'âge adulte, qui ne fonctionnera pas car il n'était plus dans la même demande : *« On a essayé de rééditer, j'ai oublié de le dire, entre CEDRIC et.., pour faire le relais. J'ai essayé un peu mais il n'y avait plus du tout... comme j'avais évolué et lui était resté le même, on n'était plus sur la même longueur d'onde. Mais étant jeune, c'était top »*.

- La perte de re-père

A 16 ans, MATHIEU intègre un centre d'entraînement national, et quitte ses parents. Au même moment, le père part vivre à l'étranger.

Cette problématique de l'éloignement va sans doute renforcer le besoin pour MATHIEU de répéter une relation au père. Il s'entraîne alors avec DANIEL, qui possède les caractéristiques du père : *« très rigide dans sa manière d'entraîner »*.

Ce qui ne fonctionnera pas est justement que DANIEL lui renvoie une caractéristique négative du père : *« Disons que j'avais l'impression que c'était bien parce que moi aussi j'étais comme ça, mais ça m'aidait pas parce que c'était trop rigide, tu ne te laisses pas assez le droit de ne pas réussir et quand t'as pas envie, trop vouloir, c'est pas bon non plus »*.

Pendant deux ans, MATHIEU ne progresse plus alors qu'il était voué à un

brillant avenir : « *Donc j'étais un peu dans cet état d'esprit pendant deux ans et ça m'a fait un peu descendre en terme de niveau de jeu et j'ai pas eu trop de résultats. Pourtant, il y avait du potentiel* ».

Peut-il seulement expliquer sa baisse de performance par la mauvaise relation à l'entraîneur ? Peut-on y voir une incidence de l'absence du père et de la difficulté à le remplacer au cœur des contre-performances ?

- Des relations négatives à l'entraîneur

A ce moment-là, MATHIEU quitte le circuit junior pour s'engager vers le professionnalisme.

Il évoque ces moments difficiles où les résultats tardent à venir : « *Les déceptions, ce sont les gens qui étaient derrière moi au moment où j'étais très bon en jeune « tu vas marcher, tu vas devenir fort », quand les choses ont commencé à ne pas très bien marcher pour moi, ils ont disparu. Voilà. Donc ça suffit à être déçu et se retrouver seul* ».

MATHIEU fait partie d'un autre groupe du centre national, où il s'entraîne avec deux entraîneurs : ROMAIN et JOSEPH pendant un an.

A nouveau, l'entraînement en groupe ne lui convient pas car l'entraîneur ne s'y implique pas affectivement, il parle même de « *catastrophe* ».

D'un côté, il reproche à JOSEPH son « *franc parler* ». Et de l'autre, à ROMAIN, d'être un ancien bon joueur : « *qui était plutôt là un peu pour en mettre plein la vue aux petits jeunes et qui avait son schéma à lui de comment il fallait jouer, mais c'était la manière dont lui jouait donc il ne souciait pas trop de comment les joueurs jouaient. Donc il en a saccagé pas mal de jeunes à cause de ça* ».

A ce moment là peut-être que MATHIEU cherche à comprendre pourquoi il ne figurait plus dans les meilleurs et n'a pas poursuivi son ascension.

Dans son discours apparaissent des contradictions entre le fait qu'il reprochait à DANIEL d'être trop rigide et de ne pas l'emmenager dans un autre schéma et le reproche qu'il fait à ROMAIN d'avoir son « *propre schéma* » et de ne pas « *savoir s'adapter au joueur* » en tentant de modifier sa vision du tennis : « *ROMAIN a tenté de m'amener à un certain état d'esprit, de relativiser. Il est très bouddhiste lui. J'étais, à mon avis, trop jeune pour comprendre ça. Mais je trouve que c'était une belle chose* ». Etait-il vraiment prêt à changer ?

- Un entraîneur insignifiant

Au sein de la fédération, il intègre ensuite le groupe de FRANÇOIS pendant deux ans où la relation échoue à nouveau. FRANÇOIS ne vient pas positionner son désir et cela ne permet pas à MATHIEU de se situer par rapport à son tennis : « *Il n'était pas du tout motivé donc il en avait un*

peu rien à foutre. Des fois, pas facile à vivre ».

Malgré qu'il qualifie cette relation « *d'insignifiante* », les résultats ont suivi un peu plus : « *Ça m'a apporté de la gaieté, j'ai eu quelques résultats avec lui qui n'étaient pas mauvais parce que ça me relâchait un peu l'esprit* ». Il apparaît bien un lien à la gaieté qui semble important pour qu'il réussisse, car il l'a déjà évoqué avec son deuxième entraîneur.

Pour lui, les échecs des relations au centre national tiennent au fait que l'affectif est mis volontairement de côté : « *Et puis je crois qu'ils ont aussi une règle de base, c'est de ne jamais s'attacher au joueur. Donc, ils s'investissent un peu moins que.. Ils ont la sécurité de l'emploi, que normalement l'entraîneur n'a pas au départ. Donc ils sont moins motivés. Je pense que c'est ça. Ces cinq ans n'ont pas été top* ».

- *La responsabilité d'un entraîneur*

Au vu de l'échec dans la structure fédérale, MATHIEU décide de prendre un entraîneur personnel, MATHIAS pendant un an et demi (21 à 22 et demi). On peut se demander pourquoi MATHIEU s'est dirigé vers un entraîneur qui ne tolère pas ses failles : « *C'était un mec pour qui la faute n'existait pas* ». « *Alors, lui, il était tellement trop impliqué qu'il m'a pourri le cerveau* ».

La relation aboutit vite à des « *engueulades sur engueulades* ». Cela marque à nouveau une relation qui ne fonctionne pas car MATHIAS est trop autoritaire : « *Chaque fois qu'il ouvrait la bouche, il m'envoyait chier. Je trouvais que je ne méritais pas ça* ». La relation se rompt sur une simple explication : « *Ecoutes maintenant on ne travaille plus ensemble, je ne supporte plus* ».

Depuis il a rediscuté avec lui et est content car « *il s'est remis en question. Il a évolué. Il a compris les erreurs qu'il avait faites. Moi les miennes* ».

- *Une suite de relations courtes avec un entraîneur*

MATHIEU poursuit son chemin et décide d'intégrer un centre d'entraînement privé.

Il s'entraînera d'abord avec MARC pendant un an (de 22 et demi à 23 et demi). Avec lui, il a « *bien aimé* » cette « *belle relation* » qui reste amicale car ils sont restés « *potes* ».

Ce qui a convenu à MATHIEU est que MARC soit un ancien joueur qui ait « *un très bon discours* » et qui était « *motivé parce que c'est quelqu'un qui aime bien la réussite dans tout ce qu'il fait, ne pas perdre* ». MARC sait « *écouter aussi* », en ajoutant « *ce qui est rare chez un entraîneur* ».

Il apparaît que MARC ait réussi à répondre à la demande de MATHIEU, « *C'est un mec sur qui je sais, quand j'ai besoin d'un conseil, j'hésite pas à lui demander. Donc c'est agréable d'échanger avec lui* ».

La séparation a eu lieu car MARC a été appelé par un joueur pour l'entraîner en privé. « *Il a été vite pris par des mecs plus hauts classés que moi, qui se sont payés ses services et qui m'ont empêché de continuer le travail avec lui* »

Puis il y a JULIEN avec qui la relation sera rapide car à son tour, JULIEN a été choisi par un joueur pour l'entraîner à plein temps. Cette relation semble avoir été positive pour MATHIEU : *« Lui, qui n'était pas un très fin technicien, mais un très bon pédagogue justement. Il savait amener le joueur et il avait un bon discours ».*

- *Un entraîneur qui refuse sa demande affective*

L'entraîneur suivant, CEDRIC, marque un tournant dans les relations que noue MATHIEU avec ses entraîneurs.

CEDRIC impose dès le départ une limite à la relation en n'acceptant pas de relation amicale : *« Et il m'a dit « attends, moi je... c'est dans ce sens là que je vais, je ne travaille pas comme ça. Tu es autonome, tu fais ton truc, tu joues pour toi. Moi je te donne mon savoir et on verra plus tard avec le temps ».*

MATHIEU avoue avoir *« tout de suite voulu ce truc là »*, ce qui n'a pas été facile à accepter : *« CEDRIC était complètement fermé à cela. Ça m'a beaucoup surpris au départ. Autant, il dormait tout sur le court, autant il ne dormait rien en dehors ».* Ce *« truc »* qu'il cherche depuis toujours avec les entraîneurs lui ait encore refusé.

MATHIEU doit donc accepter la perte et le manque en y trouvant son compte : *« J'étais vraiment mal à l'aise avec ça et je n'aimais pas trop. Et puis finalement je me suis rendu compte que je me sentais plus sûr de moi ».*

CEDRIC va venir donc occuper cette place de *« supposé-savoir »*, car il a *« un bagage technique et des connaissances »* qui pour une fois vont suffire à MATHIEU.

Ce qui va peut-être faire fonctionner malgré tout la relation pendant un moment est l'approche non focalisée sur la réussite : *« Ce qui est bien avec CEDRIC, on travaille et puis on va sur le match et que je gagne ou que je perde, on fait une analyse. Ça me permet de jouer plus relâché sur le court en me disant que je gagne ou je perds, le principal c'est que je fasse tout, que je joue le mieux possible ».*

Pour une fois, un entraîneur ne lui demande pas de réaliser des performances, il lui demande d'être heureux sur un terrain de tennis.

Dans son discours, il semble qu'il n'ait finalement pas réussi à accepter que sa demande affective ne soit pas remplie : *« Je pense que plus les choses vont avancer, c'est important de savoir ce que je veux de CEDRIC ».*

L'absence d'affectivité permet également de ne pas aller au conflit car c'est le seul entraîneur avec qui MATHIEU n'a pas eu de conflits : *« Je n'ai jamais été confronté à CEDRIC, alors que j'ai toujours eu des conflits avec tous les entraîneurs que j'ai eu ».*

- La nécessité de s'appuyer affectivement sur un autre

Mais MATHIEU, toujours en recherche d'affectivité finit par la trouver en la présence de CHRISTIAN, préparateur mental.

MATHIEU idéalise CHRISTIAN : « *Il est très fort, même s'il sait que tu t'es gouré et qu'il ne te le dira jamais, mais il va te poser la question, il sait que tu t'es gouré* ».

Il pense que CHRISTIAN ne lui offre pas une réponse toute faite à son désir, mais bien la quête de celui-ci. En même temps, MATHIEU parle de « *l'emprise* » qu'à CHRISTIAN sur lui.

Des différents vont opposer CHRISTIAN et CEDRIC, et la question du choix va donc se poser à MATHIEU : CEDRIC demande implicitement de faire le choix entre lui et CHRISTIAN : « *Il trouvait que CHRISTIAN prenait trop de place dans le travail et CEDRIC avait envie de plus, de préparations de match, de faire son vrai métier d'entraîneur* ». C'est à dire, comme il ne s'entendait plus avec CHRISTIAN, il m'a imposé. Lui, il ne pouvait plus de son côté... »

Cette dispute a été le moyen de révéler à MATHIEU que CEDRIC ne lui correspondait pas ou qu'il n'était pas prêt à ne pas avoir une relation affective avec l'entraîneur : « *Moi, je suis aussi parti au clash dans mon tennis puisque finalement CEDRIC me convenait très très mal dans sa façon de travailler* ».

La rupture est douloureuse, car l'entraîneur désidéalisé provoque un rejet de MATHIEU : « *Mais à partir du moment où j'ai décidé que j'arrêtais de travailler, je ne pouvais plus le voir, c'était horrible* ».

Cela marque les propres limites de MATHIEU : « *Mais bon, il réagit différemment. Et je n'étais pas prêt à cela, à accepter les différences. Je ne cherchais que des copies de moi. Mais on apprend plus avec des gens différents* ».

Il évoque ainsi que le corps a craqué quand il s'est séparé de CEDRIC : « *Mais ça m'a coûté beaucoup de matchs. C'était super dur. Je ne pense pas, tu vois, que les blessures, les trucs comme ça, ça arrive par hasard. Ce n'est pas complètement par hasard. Quand j'étais dans le flou, je me suis fait une grosse entorse* ». : « *Donc, vraiment j'allais pas bien. Quand je me suis fait l'entorse, ça m'a poussé à arrêter avec CEDRIC, parce que j'avais un choix à faire. Ce choix-là, à ce moment-là, il a été dans l'affectif* ».

- La remise en question d'une demande affective envers l'entraîneur

Au moment du dernier entretien, le regard sur CEDRIC semble être différent : « *C'est un bon souvenir avec du recul, un super travail, mais des difficultés à s'accorder à la vie de tous les jours, de bien s'entendre sur le court* ».

Ce qui permet peut-être à MATHIEU d'accepter de pouvoir s'entraîner à nouveau avec CEDRIC est la possibilité, qui témoigne d'un désir d'entraîneur, qu'a émis CEDRIC de

s'entraîner à nouveau avec lui : « *Mais sur le moment il ne me l'a jamais dit. Il m'a dit « bon, ok, peut-être qu'un jour nos chemins se recroiseront », du genre « j'en ai rien à foutre ».* Ce qui amène MATHIEU a pensé qu'il n'a « *jamais jusqu'au bout du chemin avec lui ».*

Peut-être qu'il réalise alors que ses besoins affectifs ne sont plus les mêmes et qu'il est prêt à s'abandonner à la façon de penser de CEDRIC : « *Parce ce que finalement, je ne retrouve pas d'entraîneur de tennis qui me permette de trouver ma voie sur le court pour foncer ».*

On sent que sa décision tient surtout à la relation qu'il entretient encore avec CHRISTIAN « *Ça va faire un gros clash si je prends cette décision -là, des gens avec qui je suis très proche et qui ont du mal à vraiment cerner CEDRIC, ne comprendront pas ».*

La demande avec CHRISTIAN semble également évoluer, et ne passe plus nécessairement par lui pour répondre à ses propres choix : « *Parce qu'après avoir arrêté avec CEDRIC, a suivi une période de 6-7 mois où j'étais plus ou moins avec quelqu'un mais pas vraiment. Et j'étais plus ou moins dans le trou puisque je me suis retrouvé tout seul. C'était pas facile. Quand tu rentres dans une spirale où tu n'as pas trop confiance ».*

Il décide alors de continuer avec CHRISTIAN, son préparateur mental et reconnaît qu'il arrive à un point où il en « *a moins besoin ».* CHRISTIAN a réussi parce qu'il a répondu présent, en instaurant « *une proximité »*, une relation « *forte ».* Pour autant, il justifie le fait de repartir travailler avec CEDRIC, par le fait que CHRISTIAN n'a pas « *prouvé qu'en terme de travail, il m'apportait plus ».*

La raison pour laquelle MATHIEU hésite à retourner vers CEDRIC, est qu'il pense que cela brisera sa relation avec CHRISTIAN : « *Je ne suis pas sûr qu'il comprenne dans la rupture, tout le positif que je pense de lui. Donc, si c'est quelqu'un d'entier, je pense qu'il l'est, il l'acceptera. C'est à moi à y mettre le discours ».*

Ceci montre peut-être le caractère exclusif d'une relation à l'autre, car il ne peut pas avoir l'un et l'autre en même temps.

- *S'approprier son désir et ne plus le soutenir par relation affective à l'entraîneur*

Cette histoire inachevée avec CEDRIC lui a permis de s'apercevoir de sa demande affective trop forte : « *Ouais. J'ai toujours voulu tout, tout de suite alors que ça se construit une vraie relation. Je ne me suis pas rendu compte à ce moment -là ».*

Il se rend compte également de l'appropriation de son désir : « *Je me suis rendu compte que c'était vraiment grâce à ça, que c'était pour moi que je jouais et pas pour mon entraîneur ou mon entourage ».*

Ceci vient donc marquer l'avènement du désir de MATHIEU par la prise de conscience de sa demande : « *Je pense que ça reste un sport individuel et même si une défaite c'est difficile, t'es tout seul.*

L'aventure, elle est surtout toi. C'est surtout toi. Les solutions, tu dois les trouver en toi et moi j'ai toujours essayé de les trouver chez un entraîneur. J'ai toujours été essayé de trouver les réponses autre part qu'en moi alors que les réponses sont dans chacun de nous je trouve. En même temps, je leur en veux de ne pas être venu les chercher en moi. Ils sont plus vieux. C'est aussi leur façon de faire qui ne m'a pas aidé. »

Il est en train de s'apercevoir qu'il demandait à l'Autre, ce qu'il devrait chercher en lui-même, ses signifiants intimes à prendre à son compte pour se construire ses propres références.

- Une relation à l'entraîneur uniquement sur le terrain

Après cette relation, la demande faite à l'entraîneur sera principalement sur le terrain.

La rupture avec CEDRIC lui a peut-être permis de ne plus se référer à une croyance en l'absolu d'une relation mais à un déplacement de la demande.

Même s'il reconnaît être toujours dans la recherche d'un comblement affectif, malgré sa stabilité familiale : *« De ce côté là, je pense que je ne changerais jamais. Je pense que je serais toujours quelqu'un qui cherche et qui recherchera toujours des relations humaines très très fortes. Le seul truc qui a vraiment changé, c'est que je me dis maintenant que ça met du temps et que ça ne se fait pas du jour au lendemain. Tu ne te livres pas du jour au lendemain. T'attends pas de l'autre qu'il soit ton meilleur pote du jour au lendemain, comme ça peut l'être avec une femme ou avec quelqu'un d'autre »*

Même si la relation ne lui convient pas, car la relation est *« basique et superficielle »*, MATHIEU prend cela comme une *« aide »*, notamment au niveau financier et des infrastructures.

Epilogue

Je n'ai pas eu l'occasion de revoir MATHIEU après les entretiens.

J'ai suivi sa carrière par la presse et il est encore professionnel de tennis, toujours situé dans la même fourchette de classement et continue à parcourir le monde pour jouer des tournois de toutes catégories.

CATHERINE

Présentation

CATHERINE, 28 ans, est récemment retraitée du tennis professionnel, après avoir vécu une belle carrière en atteignant le cap des trente premières joueuses mondiales. Elle a une sœur de 23 ans.

Au moment des entretiens, CATHERINE préparait de nombreux projets professionnels à la fois hors tennis et en rapport avec le tennis féminin.

Nous nous sommes rencontrés à trois reprises sur une période d'un an. Ces rendez-vous distendus ont rendu difficile l'instauration d'une relation de confiance lors des entretiens. CATHERINE était souvent nerveuse au moment de parler et a essayé de maîtriser le fil des entretiens en éludant des questions personnelles.

CATHERINE a accepté très rapidement de participer à mes entretiens car elle avait envie de témoigner de ses propres histoires aux entraîneurs non résolues et illustrer la particularité de la relation entraîneur-entraînée au féminin.

Au dernier entretien, CATHERINE attendait son premier enfant et allait accoucher quelques mois après.

Construction subjective et signifiant « tennis » dans la structure familiale

Dans l'histoire de CATHERINE, sa structuration de sujet semble indissociable de sa trajectoire tennistique. Car dès le départ, CATHERINE donne un sens à sa pratique du tennis, pas simplement comme témoignage de jouissance, mais bien dans un désir de reconnaissance.

- Le tennis, pas une vocation

Quand elle évoque ses débuts au tennis, elle ne peut pas réellement expliquer son arrivée au tennis : « *J'ai dû commencer vers les 7 ans puisque c'était le mini-tennis à l'époque, avec des raquettes en bois bien lourdes* », mais avoue avoir un « trou » de mémoire pour évoquer ses débuts.

Ce qui va l'engager vers le tennis, est dirigé vers un rapport aux autres : « *Pourquoi le tennis ? Il semblait que je ne me sois pas trop mal débrouillée et que le sport individuel me plaisait. J'aimais bien me comparer. A l'époque, on mélangeait les filles, les petites filles et les petits garçons. Donc ça ne me dérangeait pas et au contraire, j'aimais bien cette comparaison. Il y avait des matchs, donc il y avait des points. Donc on*

pouvait gagner tout de suite. Je pense que c'est ça qui m'a plu et comme sport individuel aussi ».

CATHERINE ne semble pas avoir eu la « vocation » pour le tennis mais évoque encore son manque de recul par rapport à cette question du désir de pratiquer le tennis.

- Le tennis pour exister

Dès son enfance, CATHERINE évoque un mal-être identitaire et une interrogation sur sa normalité : *« Parce que j'étais mal dans mes pompes, parce que j'étais petite, parce que j'étais rousse, parce que les enfants doivent avoir des réflexions, parce que je ne devais pas être normale ».*

C'est d'abord dans cette quête de reconnaissance par l'autre, que CATHERINE va trouver un sens à sa pratique tennistique.

A 10-11 ans, elle intègre un tennis-études régional, avec horaires aménagés et entraînements dans le club où son père est président.

Ses souvenirs liés au tennis dans son enfance, sont empreints d'ambivalence sur le rapport au plaisir-déplaisir lié à la pratique : *« Je ne qualifierais pas faire du tennis par plaisir, mais je le qualifierais pas non plus comme une contrainte. S'il y a eu effectivement plaisir au début, je ne sais vraiment pas quand est-ce que cela s'est transformé en contraintes ». (..) « Je sais que j'aimais bien aller au tennis parce qu'on s'entraînait. J'aimais bien quand je transpirais. J'aimais beaucoup aussi faire des choses ».*

Elle explique donc la démarche tennistique, non plus comme simple plaisir de pratique, mais comme un désir d'exister : *« Je suis arrivée au tennis dans une démarche très particulière. Je jouais au tennis pour exister. Pour exister au yeux du monde, pour exister tout simplement ».*

- Se faire capter par l'autre

Dans son discours apparaît essentiellement le besoin d'être capté par le regard de l'autre, d'advenir en tant que sujet à travers la reconnaissance de l'autre : *« J'avais du mal à être le leader, mais je pouvais par ma reconnaissance, devenir leader ». « Il fallait sortir du lot. Je voulais vraiment me faire remarquer. Parce que j'étais petite, parce que je me fondais dans.. Parce que je voulais être différente.. encore maintenant je veux faire les choses différemment. Donc oui, être uni que. Pas nécessairement aimée ou pas aimée, mais être unique dans son genre ».*

Alors qu'elle avoue ne pas chercher à être aimée, son discours laisse pourtant apparaître une contradiction : car par l'intermédiaire du tennis, elle pouvait être « admirée, enviée » et désirait être « une exception ».

Ce qui l'anime donc lors des premières années de pratique est la possibilité de prendre l'ascendant sur d'autres filles et de combler son sentiment d'infériorité : *« La source, elle était là. Je pense que si j'ai continué, c'est parce que je gagnais. Alors, certes à mon petit niveau ».*

- Des parents, piliers de sa fondation

Dans son besoin d'émerger en tant que sujet, la relation aux parents permet d'avoir peu de renseignement quant à sa structuration car CATHERINE a peu dévoilé son histoire familiale, se déroband à mes questionnements. Elle évoque ses parents comme étant les « piliers de la fondation », avec qui elle se ressourçait dans les moments difficiles : « *Le thermomètre. C'est eux qui prenaient la température, qui me remettaient à chaque fois.. C'est à dire que quand ça n'allait pas, que j'avais des grosses baisses de régime, c'était à la maison que je reprenais la température* ».

Ce qui est significatif du rapport aux parents est certainement la culture du secret et l'accès barré à la parole, car CATHERINE préférait parler de sa vie personnelle à un « psy » : « *Oui, une relation de confiance sans dire les angoisses et les souffrances, qu'ils voulaient mon bien, Mais ça n'a pas du tout évolué. Pas évolué, c'est pas du tout négatif, mais ils ont pris une place et ils l'ont gardé. Voilà, ils sont toujours restés à la même place* ».

Elle évoque à plusieurs reprises d'ailleurs sa relation aux « psy » et surtout se définit comme « un peu timbrée ». C'est « *après diverses psychothérapies* », dont elle évoque parfois les impasses, que CATHERINE a compris sa nécessité de se réfugier dans le tennis : « *Et puis, après diverses psychothérapies, à chaque fois en mettant des noms sur des choses, en disant pourquoi en dehors du tennis, ce n'est pas que rien ne m'intéressait, mais j'avais peur d'affronter le monde* ».

- Une relation proche à la mère

De sa mère, CATHERINE parle en terme de complicité et de relation proche, notamment lorsque CATHERINE s'éloigne d'elle pour aller s'entraîner dans un Centre d'entraînement national : « *Ma mère, que j'appelais tous les jours, qui était la personne avec qui je parlais, ce que j'avais fait de la journée, comment je m'étais entraînée, c'était le pilier* ». « *Ma mère essayait de me consoler* ».

Avec elle, CATHERINE partageait le sens que CATHERINE avait donné au tennis : « *Je sais que ma mère savait que psychologiquement c'était très dur pour moi et que j'étais dans la démarche de jouer au tennis pour exister* »

- Le père castrateur

Avec le père, la relation est plus conflictuelle, construite autour du tennis. Evoquant un père peu diplomate « *Mon père, lui la psychologie, il ne sait même pas ce que c'est* » et omniprésent « *Depuis le début de ma carrière, mon père gérait tout* », qui ne réussissait pas à entendre le désir de CATHERINE par rapport au tennis : « *C'était pas à lui que je parlais, c'était à ma mère* ».

Le père apparaît comme un père castrateur, intransigeant, laissant peu de place

au désir de CATHERINE d'émerger dans le tennis : *« Mon père, comme moi je faisais du tennis et que j'y arrivais bien, il disait « Si tu veux bien jouer au tennis, tu n'as rien le droit de faire d'autre ».*

Le père lui renvoie une image de perfection, à laquelle elle a peut-être cherchée à se conformer, quand elle explique le rapport du père avec les défaites de la même manière qu'elle a vécu ses défaites : *« Mon père, la défaite était démultipliée ».*

De ce rapport avec le père, on peut se demander si le besoin d'exister et d'être capté par le regard de l'autre n'est pas une répétition de sa relation au père, où elle n'existe qu'à travers le signifiant tennis : *« Donc quand je pleurais ou quand je perdais, mon père disait « bon, on va arrêter là, ça ne sert à rien.. Si c'est pour pleurer tout le temps ou si c'est pour jouer de cette manière là, ça ne sert à rien de continuer à jouer au tennis ». Moi, c'était le pic qui fait que j'avancais encore ».*

Ce qui est significatif d'un rapport d'objet-sujet est l'accès barré à la parole entre elle et son père : *« Je parlais très peu à mon père en fait. Il savait très bien ».*

- Une sœur qui n'a pas envie de jouer au tennis

Dans son univers familial apparaît également le rapport signifiant avec sa sœur, 23 ans, qui jouait au tennis également mais de manière plus dilettante : *« Ma petite sœur était dans ce discours là à la maison donc elle voyait que c'était extrêmement douloureux quand j'avais perdu et que j'étais à l'autre bout du monde. Donc en fait, ça l'a dégoûté de le faire. En fait, elle vivait mes défaites. Oui. »*

Par le tennis, CATHERINE devient ainsi l'élément central de la famille : *« Quand elle venait me voir à C* (tournoi), elle était très malade. Elle se rongait les ongles. Elle était très malade parce qu'elle savait que l'environnement familial allait dépendre du résultat. Et certainement qu'elle était complètement impuissante ».*

Ce que CATHERINE réalise bien est qu'elle a bénéficié de plus d'attention que sa sœur parce qu'elle jouait au tennis : *« Donc ma petite sœur était au milieu de tout ça et on ne s'intéressait pas plus que ça à elle en fait ».*

Il apparaît intéressant de comprendre le rapport de la sœur au tennis, qui avait été également initiée par le père : *« Ils étaient en conflit souvent quand elle jouait au tennis » et qui a pris conscience qu'elle « n'avait pas envie de faire que ça ».*

Là où la sœur s'est opposée et a marqué sa position de sujet, CATHERINE est demeurée dans le tennis, prise dans les filets du désir paternel auquel elle a répondu entièrement.

Il aurait été certainement pertinent de questionner plus en profondeur ce rapport à la sœur dans la famille pour interroger la place de CATHERINE face à elle et l'évolution de leur relation depuis l'enfance.

- L'adolescence, le besoin d'exister

CATHERINE identifie à partir de l'adolescence un changement de rapport au tennis, avec sa prise de conscience du besoin d'exister à travers le tennis.

Il y a toujours la problématique du regard et de l'image renvoyée à l'autre qui est prépondérante : *« C'est là que j'ai pris conscience qu'il fallait que j'existe. Je me souviens de ces grandes baies vitrées de la ligue. Je voyais les gens me regarder. Le comportement était loin d'être parfait, une fois de plus mais là j'ai remarqué qu'on me regardait. C'était là où je me suis dit "j'existe, on me regarde". C'est là que je me sens bien en sachant qu'il y avait une souffrance parce qu'il m'arrivait de jouer en pleurant. Je jouais ma vie sur chaque match. J'ai l'impression d'en avoir pris conscience à ce moment-là ».*

L'adolescence marque le passage de la recherche de son identité qui semble être lié au tennis : *« Je n'allais pas au cinéma avec les autres. Je n'avais pas une vie extérieure qui était. On va dire Énorme.. Donc j'existais sur le terrain de tennis ».*

A cette époque, CATHERINE semble être à l'écart des filles de son âge et évoque une période de *« dépression »* à la suite de son arrivée dans un centre d'entraînement national.

Il semble qu'il y ait une dissociation entre CATHERINE, joueuse de tennis qui existe sur le terrain : *« Dire que l'agressivité ou l'envie d'exister, de dire "eh, moi je suis là", elle était déçuplée sur le terrain de tennis »*, et la CATHERINE qui n'arrive pas à prendre place dans la société : *« Quand je me levais le matin, pour prendre le métro, qu'on me regarde. Accepter qu'on pose les yeux sur moi, je ne supportais strictement pas ».*

- Une morphologie d'enfant qui la gêne

Le passage vers l'autre ne se fait pas car CATHERINE est orientée dans une reconnaissance narcissique de son identité : *« Je me souviens d'être petite et de ne jamais relever la tête jusqu'à temps que les résultats arrivaient. Ma hantise, c'était de rentrer à CC* et d'avoir perdu au premier tour, parce que j'avais l'impression que tout le monde me regardait, tout le monde m'observait ».*

CATHERINE ne supporte pas le regard de l'autre : *« J'avais 16 ans mais au niveau de la morphologie, j'avais une morphologie d'une enfant de 13 ans, donc j'étais en pleine croissance, en plein développement ».*

De ce rapport au corps, CATHERINE évoque aussi son refus du contact physique : *« Et il y a eu certains entraîneurs de passage, des petits sparrings, je ne supportais pas qu'ils me touchent l'épaule, qui portent mon sac, qu'il y ait un contact physique et là, ça devenait, j'avais des pensées où j'avais envie de mettre mon poing dans la figure. Et c'est pareil.. Il y avait des gens où je ne supportais pas qu'ils me touchent. J'étais dans un état vulnérable, ça me dérangeait énormément, c'était une horreur, qu'on me touche.. Donc j'étais dans cette démarche là ».*

- Une défaite, c'est une mort

De son désir d'être reconnue en tant que sujet par les autres, le tennis va devenir ainsi un véritable enjeu sur le terrain, où elle va donner des significations démesurées à la défaite : « *Parce que j'avais une approche de la victoire et de la défaite totalement faussée. La défaite, c'était une mort. C'était pas une défaite. En fait, ça ressemblait pour moi à une mort, c'était faussé* ». « *C'était la victoire ou la défaite, c'était presque une question de survie. Quand je perdais, je n'existais plus. Quand je gagnais, j'existais. Donc c'est que ça devenait très important* ».

Elle associe la réussite à l'existence, et la défaite à la mort. La pratique du tennis se transforme pour CATHERINE dans une pratique d'autodestruction : « *Donc au début, j'avais.. Je m'automatilisais, c'est-à-dire que je ne mangeais pas, je ne m'étirais pas, je ne me douchais pas. Je pouvais rester deux-trois jours enfermée dans le noir parce qu'il y avait une défaite* » et la nécessité d'en passer par la douleur : « *J'avais l'impression de gagner que dans la souffrance. Il fallait souffrir. J'avais des crises de hurlements. Je ne comprenais pas pourquoi j'avais perdu* ». Il semble que CATHERINE ait besoin de se faire mal pour se punir d'une défaite.

De son discours émane une difficulté identitaire, voire une dissociation de personnalité entre le terrain et l'hors tennis : « *Alors que sur un terrain de tennis, je n'avais pas peur de me ridiculiser. Il y a des moments où il m'arrivait de me mettre minable psychologiquement, c'est à dire de me détruire, de mettre minable physiquement alors qu'en dehors, j'avais beaucoup de mal à sortir, j'avais beaucoup de mal à sortir de C* (tournoi)* ».

- Faire du tennis pour qu'on envie de s'identifier à elle

Par le tennis, CATHERINE renforce ainsi son narcissisme et son égocentrisme quand elle évoque l'impossibilité de partager ses victoires : « *Donc moi, c'était une manifestation très violente de mon tennis donc il ne pouvait pas y avoir une personne d'autre qui pouvait me faire vivre le tennis différemment et quand c'était la victoire, je n'arrivais même pas à partager avec la personne, j'étais juste contente de vivre. Je n'étais même pas très contente, j'étais juste contente* ».

Le tennis lui donne la possibilité d'exister, mais à condition qu'elle réussisse, sinon c'est la mort à nouveau. Et quand elle réussit, c'est le regard des autres qui lui donne une image : « *En fait, je jouais au tennis pour qu'on ait envie de faire ce que je fais. M'envier de ce que je fais. On a envie de quelqu'un qui réussit. Donc il fallait que je réussisse parce que j'adore voir les gens « oh, j'aurais envie de ça », mais pas à en devenir dingue, à me dire « j'ai pas ça, je suis nulle », mais j'aime bien faire la même chose, j'ai vu ça, j'aimerais bien faire ça* »

D'autres éléments de sa structuration vont apparaître dans le rapport aux entraîneurs et seront développés plus loin dans cette étude de cas.

Position subjective et relations à l'entraîneur

Dans l'histoire de ses relations entraîneur-entraîné, CATHERINE va laisser apparaître une contradiction importante dans sa recherche et sa trouvaille.

Car si en réalité CATHERINE était dans une vraie demande, elle a toujours essayé de la fuir en même temps : « *Je te dirais que c'est une question de confiance et en même temps la mienne n'a jamais été basée.. C'est pas la première chose, c'est pas la confiance qui a menée tout en fait. J'ai jamais.. J'ai pas choisi mes entraîneurs parce que j'étais dans des groupes depuis l'âge de 7 ans donc en fait à AA* (Club) et après au centre de ligue, c'était les entraîneurs qui étaient en place* ». « *Oui, voilà.. Tu vois, je dis confiance mais certainement que je cherchais de l'affectif aussi. Je suis encore.. C'est encore très contradictoire certainement ce que j'explique de ma carrière..* »

CATHERINE a des difficultés à se souvenir du nombre de ses entraîneurs et ne saurait les compter « *après une, deux trois entraîneurs.. Donc au moins six.. Donc voilà, ça a évolué* ».

- Amoureuse de son premier entraîneur

Son rapport au premier entraîneur illustre la présence d'un transfert amoureux : « *Quand j'étais petite à AA*, j'étais amoureuse de mon entraîneur. On a toutes été amoureuses de son prof de maths, de.. Mais c'est le même rapport là. J'adorais aller à l'entraînement parce que j'étais amoureuse de mon entraîneur !* »

Alors qu'elle dit avoir commencé le tennis à 7 ans, elle évoque son premier entraîneur, comme étant DAVID : « *On était toutes très amoureuses de DAVID parce qu'il venait nous chercher à l'école et on était en sixième, cinquième.. On était toutes amoureuses de lui, c'était très rigolo. On était très très contente d'aller à l'entraînement* ».

Et puis rapidement GUILLAUME, avec qui elle a seulement des vagues souvenirs.

Enfin ALINE, qui vient marquer un rapport déjà significatif à une entraîneur femme, qui s'inscrit dans un rapport de rivalité : « *En fait, c'est la dernière année où je me suis entraînée et je suis partie à la ligue. Il y avait beaucoup de rivalités entre nous parce qu'on ne devait pas être loin. A la fin d'année, je commençais à la rattraper* ». « *Je me souviens qu'il y avait des tensions à la fin parce que je me souviens que je voulais la battre. Il y avait un rapport de force entre deux femmes à ce moment là* ».

- Etre la préférée

Le rapport à l'entraîneur à cette époque révèle bien la recherche du besoin de reconnaissance à l'autre, que l'entraîneur va venir combler ou non : « *Oh, là. Je voulais être la petite préférée. Voilà ce que je voulais. En fait, je travaillais trois fois plus que les autres. Pas la préférée.. Je voulais*

qu'on me porte une attention particulière. J'ai toujours eu cette idée qu'on.. Que ce n'est pas qu'on donnait une attention particulière à quelqu'un juste comme ça, et que je devais être la meilleure de ces groupes là à chaque fois. Donc on me donnait une attention toute particulière ».

Son rapport au désir est en réalité le désir de prolonger le désir de l'entraîneur : « *Ce que j'attendais d'un entraîneur, c'était que plus il s'intéressait à moi, plus je travaillais dur* ». « *En fait, c'était pour l'entraîneur que je jouais surtout, pour qu'il voit que j'étais sérieuse et que j'écoutais ce qu'il me disait. Ça, c'était très important. Donc c'était surtout pour mes entraîneurs. Et puis après c'était pour mes parents, parce que j'étais fière de rentrer à la maison et d'avoir gagné. Mais l'entraînement.. Si je me défonçais, c'était pour l'entraîneur. Il y a toujours fallu que j'aie un petit quelque chose qui faille que je séduise mon entraîneur d'une manière que ce soit pour me faire remarquer. Donc c'était ça. Une attention particulière.* ».

Ce qui est intéressant est le fait que CATHERINE évoque la séduction dans la relation entraîneur-entraîné à l'époque enfantine, alors que la sexualité n'est pas en jeu, ce dont elle se déjouera totalement par la suite jusqu'à dénier ce rapport de séduction. Elle évoque son besoin de reconnaissance et d'émerger en tant que sujet particulier : « *En fait, il y avait ce souci de séduire, de sortir du groupe d'une part et de se faire remarquer par l'entraîneur. Oui, c'était de la reconnaissance et ça fonctionnait par de la séduction. On est exactement dans le même schéma. C'est reproduit.* »

Quand CATHERINE part en tennis-études de ligue, vécue comme une « récompense », elle rencontre EDOUARD et ETIENNE. Elle qualifie EDOUARD de « *gros nounours, un papa pour moi* ».

- *Une relation douloureuse à l'entraîneur*

CATHERINE se fait ensuite repérer au niveau national, qui marque un moment particulier à plusieurs points de vue.

CATHERINE, a 15 ans et ne restera qu'une année dans ce centre. Cette année sera marquée par une « *grosse dépression* ». Elle rencontrera un psychiatre à cette époque.

La relation avec HELENE, son entraîneur, semble avoir été un épisode douloureux pour CATHERINE. Elle définit HELENE comme quelqu'un qui « *voulait prendre à l'époque la place de ma mère* ».

Dès le départ, HELENE exprime son désir de ne pas l'entraîner et ne montre ainsi aucune reconnaissance envers elle : « *En fait, je sais qu'elle a dit à mes parents à l'époque : « je pense que ce n'est pas une bonne idée de prendre CATHERINE ».* Elle m'a accepté sachant que ce n'était pas une bonne idée. Donc elle me l'a fait ressentir. D'ailleurs, elle a voulu me virer à la fin de l'année. Evidemment je n'avais pas progressé »

A cette époque, CATHERINE, se posant déjà des questions sur son identité et sa taille qui semblait ne pas être en conformité avec les filles de son âge, HELENE va renforcer ce mal-être : *« C'est à dire qu'elle s'inquiétait que je ne grandisse pas, alors elle a été dire des tas de choses, que si je faisais des piqûres dans le cartilage je grandirais. En fait, elle ne connaissait pas mon passé, le cocon dans lequel j'étais et elle voulait tout savoir de moi. Et ce n'était pas du tout ça. Elle n'avait pas du tout la délicatesse et la psychologie ».*

Ce n'est pas simplement la relation, mais son vécu de fille sportive, en croissance qui est menacé par l'arrivée dans ce centre d'entraînement : *« Et puis j'ai été projeté dans un monde où il y avait des jeunes et à 13 ans, tous les week-ends je jouais au tennis, je partais en vacances avec mes parents, je ne savais ce que c'était de sortir, les boums. Quand tu te retrouves à BB*, dans un bâtiment de mineurs, avec des gens de 16 ans, j'étais pas du tout prête à voir ce genre de personnes. Il y a eu un changement qui a certainement été. ».*

Avec HELENE, CATHERINE ne se sent pas reconnue en tant que sujet, ni en tant que joueuse, mais plutôt prise comme un objet par HELENE qui tente de la fabriquer à sa propre image : *« J'avais besoin de croissance et elle l'a encore plus bloquée en fait. Le médecin m'a dit qu'elle l'avait encore plus bloquée parce qu'elle me complexait de ne pas grandir et donc un enfant.. Je ne mangeais pas du tout par exemple, je n'arrivais pas à manger. Donc elle a été très traumatisante. J'avais 16 ans mais au niveau de la morphologie, j'avais une morphologie d'une enfant de 13 ans, donc j'étais en pleine croissance, en plein développement ».*

Ce qui échoue dans la relation à HELENE est la tentative de CATHERINE de se conformer à son désir, et la non-réponse du côté de l'entraîneur : *« Rien, je ne le supportais pas. J'essayais d'être tout comme il faut mais elle me disait des choses qui me déstabilisaient « Tu ne serviras pas plus fort », c'est une chose qu'on ne dit pas à une gamine ».*

Il y a aussi un rapport à la position sexuée et au corps de CATHERINE qui ne s'inscrit pas encore dans la féminité et la non reconnaissance d'une femme, avec son corps *« frêle ».*

Ce rapport la marque car elle est toujours dans la conformité et attirée par le besoin de reconnaissance par rapport à CATHERINE : *« C'est le seul entraîneur à qui j'envoie.. Je suis un peu timbrée.. Elle travaille ici, elle a une image de moi comme étant une fille extrêmement polie, elle parle de moi comme une adorable fille et depuis 10 ans, je lui envoie une carte de vœux tous les ans ! Je pourrais lui en vouloir, mais non, c'est toujours Madame... comment allez vous ? La petite carte de vœux. Je dois être la seule à lui envoyer une carte de vœux.. Voilà ».*

CATHERINE avoue qu'elle est encore dans la recherche d'une réponse de la part d'HELENE : *« Parce que je veux certainement comprendre pourquoi elle m'a traité comme ça. On revient à.. Je garde contact avec les gens qui m'ont fait du mal pour comprendre pourquoi ils en sont arrivés là ».*

- Une relation particulière

Puis, CATHERINE intègre donc par logique, le centre d'entraînement de CC où elle rencontre PATRICE, entraîneur qui marquera un tournant dans sa vie, de 16 à 18 ans.

PATRICE a « rempli tous les rôles » et avoue qu'elle entretenait avec lui, une « relation particulière », « quelque chose de spécial ».

Ce qui va fonctionner avec PATRICE, est qu'il témoigne de son désir de l'entraîner, en lui donnant une « chance » : « C'est lui qui m'a protégé, qui croyait en moi malgré que tous les autres avaient un doute. C'est lui qui a cru en moi, juste en me voyant jouer, sans savoir mes résultats, c'est enfin quelqu'un qui a vu mes véritables qualités sans voir mes résultats. C'est lui qui m'a donné ma chance véritablement, il a cru en moi. Donc c'est comme un messie, il m'a fait rebondir, il m'a fait passer professionnelle aussi. Donc rien qu'en me voyant à l'entraînement, il a vu que j'avais du potentiel ».

En prenant appui sur cette reconnaissance de PATRICE, elle va atteindre une autre dimension en tant que joueuse.

Dans son discours, il apparaît que PATRICE soit venu prendre la place du père, « Il m'a appris à vivre. Il m'a appris à grandir ».

Mais ce rapport semble par la suite avoir évolué, quand elle évoque son envie de vivre comme une fille de son âge : « Quand j'avais 17 ans, j'étais avec PATRICE, j'étais en train de grandir, j'étais en train de devenir une femme et t'as envie de savoir des choses et là je ne savais plus à qui parler ».

Encore une fois, il y a le besoin de CATHERINE de se conformer au désir de l'autre entraîneur, PATRICE.

A cette relation, vient donc se poser la relation paternelle, mais également la nature affective de leur relation au moment où CATHERINE se sent devenir réellement femme : « C'est pas question de prétention mais avec PATRICE, j'ai cru qu'il voulait jouer un rôle de père, mais une fois que j'ai commencé à sortir, à avoir des amis, pour qu'il se mette dans une furie comme ça a pu être, c'est que ça devait dépasser le stade du père ».

PATRICE, ayant épousé une de ses anciennes joueuses, le transfert à CATHERINE semblait alors un schéma possible : « Il reproduisait tout à fait le même schéma, j'étais son bébé, j'étais son produit donc je me confortais à l'image qui m'était faite, mais le problème c'était que moi j'allais à droite, à gauche et je m'intéressais à des choses d'une gamine normale à 18, 19 ans même si c'était tard ! Il y avait une panique ».

Cette relation reposant sur une relation ambiguë et liée au caractère sexuel de leur relation, CATHERINE préfère quitter PATRICE : « En fait, avec PATRICE, il était hors de question de partir avec une page blanche. C'est lui qui avait écrit la moitié du livre et il voulait écrire l'autre moitié du livre. »

La rupture interviendra alors comme conséquence de leur relation, et l'avènement de CATHERINE en tant que sujet décidé, qui ne veut plus s'entraîner en groupe et désire prendre la responsabilité de son propre entraîneur : *« Je l'ai eu jusqu'à l'âge de mes 18 ans. L'année de mes 18 ans a été très difficile puisque il m'avait eu jeune et moi je commençais à m'émanciper, j'avais envie d'autre chose et comme il m'a eu enfant... donc il y a eu beaucoup beaucoup de conflits et à la fin de mes 18 ans, j'ai pris la décision de dire « voilà, je veux essayer de progresser », parce qu'évidemment quand il y a eu conflit, il y a eu stagnation aussi, l'un ne va pas sans l'autre »*

- Un désir décidé

Dès lors, un tournant s'opère dans les relations aux entraîneurs, car CATHERINE va faire le choix de ses entraîneurs et répéter des échecs d'une manière significative.

Ce qui va être significatif de ses relations aux entraîneurs à ce moment -là est donc que son désir est décidé, puisqu'elle veut commencer une carrière professionnelle : *« Jusqu'à temps qu'à 18 ans, je me regarde dans une glace et que je me dise.. "Bon, j'ai envie sérieusement".. Enfin "sérieusement", je m'y mettais, mais de me prendre en charge, de prendre un entraîneur. Là, il y a vraiment eu une prise de conscience que ça pouvait être un métier »*.

Mais ce qui n'est pas réglé est le passage par la reconnaissance de l'entraîneur et l'emprise narcissique liée à son statut de joueuse de tennis professionnelle.

On peut se demander si CATHERINE était en recherche d'un entraîneur, ou plutôt à la recherche d'une personne qui pourrait exister à travers elle, l'admirer, car elle va répéter des relations aux entraîneurs, en les choisissant jeunes, inexpérimentés.

Au-delà de cela, c'est donc également la problématique de quitter le groupe, où elle devait exister en s'en sortant, en choisissant un entraîneur uniquement concentré sur elle : *« Je voulais arrêter de m'entraîner en groupe. Je me suis dit « s'il n'y a qu'une personne que pour moi et pas pour le groupe »*.

- A la recherche d'un entraîneur inexpérimenté

Dans ses relations aux entraîneurs, à partir de ce moment, CATHERINE va se jouer de rapport amoureux et de séduction, jusqu'à les dénier, au point de répéter plusieurs histoires aux entraîneurs qui restent ainsi inachevées : *« C'est possible puisque je ne voulais pas.. Si je prenais quelqu'un d'inexpérimenté, c'était pour ne pas qu'elle manipule mon tennis. Donc si on pousse plus loin, c'était peut-être manipuler autant mon tennis que psychologiquement, donc psychologique, c'est la passion, l'affectif, la sensibilité. C'était le corps et la tête. C'était possible que j'aie mis une barrière de peur d'être manipulée. Peut-être aussi d'être utilisée dans un certain sens »*.

Une contradiction apparaît dans son discours entre ses attentes et les critères pour choisir

ses entraîneurs, basés sur du savoir et des compétences : « *qu'il sache fixer des objectifs* », « *tennistiquement, capable de jouer avec moi* », « *visualisation, relaxation* ».

Puis un entraîneur choisit sur son âge, « *jeune* », car elle ne voulait plus d'une relation à un père : « *S'il était beaucoup plus âgé que moi, il y avait ce rapport de parent...* », voire « *un copain, pour partir en tournoi* », et inexpérimenté : « *J'avais envie qu'on découvre tous les deux le haut niveau et pas d'a priori* ».

Ce que va lui permettre cette relation à un jeune entraîneur inexpérimenté est de susciter l'idéalisation de sa part.

- Un entraîneur proche

Elle choisit d'abord GAUTIER, avec qui elle restera pendant un an et demi. Très vite, la relation avec lui est très « *proche et particulière* », tout en essayant de modeler GAUTIER à ses désirs : « *Il est arrivé qu'avec GAUTIER, comme ça coûtait cher, on allait dans des familles. Des fois on tombait chez des gens un peu bizarre et je me rapprochais de lui. Il me protégeait* ».

Avec lui, il y a eu un moment après un défaite où le déni du rapport amoureux est apparu : « *Non, ça n'était pas envisageable, ça n'était pas possible* ».

Elle définit même GAUTIER, comme étant un « *superbe mec* », avec « *sa horde nanas derrière lui* », pour légitimer les liens de séduction qui sont apparus : « *C'est toujours bien au début parce qu'il y a un rapport.. On ne peut pas nier qu'il y a un rapport de séduction quand il y a une femme et un homme.. Donc c'était toujours, au début et même à la fin, des fois il y a des choses qu'on dit et qu'on ne dit pas.. C'est toujours un petit peu ambigu entre un homme et une femme, quand on est 24 heures sur 24 ensemble, on part en tournois* ».

Avec GAUTIER, ce fut « *la relation la plus forte, la plus intense mais qui a évidemment très mal finie...* » Car on sent bien que GAUTIER a pu être trompé par l'illusion d'un rapport amoureux que CATHERINE a manipulé à son gré.

Dès lors, le repérage amoureux de CATHERINE passe par la conscience de ce rapport de séduction, amoureux, mais qu'elle cherche à contrôler et éviter : « *La personne que j'ai pris après, il y a eu ce rapport de séduction très vite parce que je sentais que je l'impressionnais.* ».

L'amour n'est donc pas la base de la relation, car l'entraîneur veut quelque chose qu'elle n'est pas prête à donner : « *Pour quelqu'un, c'est moi qui joue, c'est moi qui gagne l'argent et le coach doit avoir son intéressement qu'il avait mais que lui n'estimait pas suffisant donc après les intérêts de chacun ne sont pas les mêmes. On était sur des clashs, des problèmes d'argent que finalement il valait mieux s'arrêter parce qu'on ne se parlait plus* »

- Un entraîneur qu'elle maîtrise

CATHERINE n'ignore pas ses répétitions, car avec BENOÎT, l'entraîneur suivant, elle a « refait pareil » : « *Même histoire, au bout d'un an, c'est toujours le même problème qu'on gratte et qu'on épuise. J'étais exigeante, peu reconnaissante, intransigente* ».

Avec BENOÎT, elle reconnaît sa démarche de contrôle sur l'entraîneur et l'envie de ne pas se laisser aller dans tous les sens du terme : « *Finallement quand tu prends quelqu'un de novice, qui débarque dans le haut niveau.. Toi, t'es déjà dans les meilleures mondiales, t'as déjà la crédibilité vis-à-vis de cet entraîneur, t'as déjà la prestance, l'assurance. Il y a certaines choses qui font que si j'ai fait ça, j'ai gardé une certaine maîtrise et je ne voulais pas qu'on m'embarque, qu'on m'emmène dans un domaine qui m'aurait mis moi mal à l'aise, où j'aurais dû m'ouvrir et certainement me changer pour certainement aller plus haut* ».

Ce qui confirme bien la démarche narcissique de la relation à l'entraîneur : « *En fait, au début, il y a connaissance, reconnaissance.. On démarre, c'est à dire qu'on installe les choses.. Et puis quand ça vient s'installer, ça fait plus peur, parce que lui prend confiance, il veut changer des choses et veut s'impliquer différemment* »

Il y a une contradiction qui apparaît dans son discours, entre peut-être son désir d'avoir une vraie relation de confiance, d'un entraîneur qui la reconnaîtrait et qui l'idéaliserait et la réalité de la relation professionnelle, qu'elle s'est contentée d'avoir, pour ne pas avoir à se laisser prendre dans les filets d'un autre, qu'elle n'aurait pas pu contrôler : « *Donc ça aurait pu être une relation de confiance et je pense que c'était une relation de travail. Moi, j'ai toujours pris la relation de travail, c'est à dire que s'il était là, il avait un intérêt. Il fallait que je joue bien. Moi, si je gagnais, c'était pour moi mais c'était aussi pour lui.. Donc, c'est très ambigu mais j'ai pas encore mis le doigt sur le pourquoi j'en suis arrivée là. Certes, on m'a répété que pour aller plus haut, il fallait changer, faire des choses et foncièrement je ne devais pas être prête...* »

- Un entraîneur qui la captive

La relation avec l'entraîneur suivant, ANTOINE sera certainement une relation déterminante pour elle et significative dans le sens où la répétition va l'amener à une rupture traumatisante, aussi bien physique que mentale.

La relation avec ANTOINE va être différente car elle ramène CATHERINE à sa problématique de groupe et sa volonté d'être reconnue par l'entraîneur, en devant sortir du groupe à nouveau.

Elle intègre un groupe d'entraînement dans un centre national, où ANTOINE entraîne déjà trois autres filles.

Très vite, ANTOINE l'intrigue, car elle le décrit comme étant « *très particulier* », et ayant

un discours « *absolument mystique* ».

Cette fois, ANTOINE renverse la tendance car il est à l'initiative du rapport de séduction : « *Il nous a toutes séduites en trouvant les bons mots* ».

C'est d'ailleurs une relation où elle admet s'être laisser aller : « *Et là pour une fois.. Peut-être que parfois j'ai réussi à lui faire totalement confiance et de m'abandonner à sa manière de penser* ».

Et pourtant, son discours note l'absence du rapport de séduction, peut-être tente-elle de se convaincre : « *Il n'y avait même pas de rapport de séduction avec lui. Là, c'était un rapport où je vais te montrer ce que je suis capable de faire et ce que je viens de te dire parce que t'es en train de me donner les moyens de le faire. Là, on était plus dans un rapport de séduction* ».

La rencontre avec ANTOINE correspond à un moment où elle avait envie « *de devenir quelqu'un de différente* » : « *La CATHERINE d'avant ne me plaisait pas : ses excès, ses colères, mais je me l'excusais parce que j'étais joueuse. Cette image-là ne correspondait plus à une image d'adulte, elle correspondait à une image d'enfant* ».

Cela correspond également au moment où elle rencontre la personne qui est maintenant son mari : « *Je pense qu'il m'a fait changer et puis... il y a le personnage et certainement que j'arrivais aussi à un âge qui faisait que j'arrivais à être plus ouverte à ce moment-là* ».

- Une rupture déterminante

Cette fois, ANTOINE va jouer sur cette méprise, ce semblant d'amour dans sa relation avec elle : « *J'avais l'impression qu'il tenait beaucoup... et qu'il pensait qu'il pouvait m'apporter pour aller au plus haut niveau et le groupe s'est disloqué pour des raisons de filles, garçons, machin et derrière mon dos, sans le savoir, la fédé a proposé à ANTOINE de partir seul avec ALEXANDRA (joueuse)* ».

On voit également qu'elle rentre en rivalité avec ALEXANDRA : « *Moi, je correspondais plus à son image. Je parlais, j'allais dire des choses, j'allais parler de lui. Alexandra, c'est un caméléon. Elle était plus lisse* ».

La rupture va intervenir quand ANTOINE choisit d'accompagner en privé ALEXANDRA, ce que CATHERINE a vécu comme un rejet, voire une trahison de ne pas avoir été choisie alors qu'elle se sentait prête à ne plus manipuler et se laisser aller à l'entraîneur : « *Il m'avait toujours tenu le discours que quoi qu'il arrive, il me garderai dans son groupe et qu'on trouverait une solution pour qu'on puisse continuer ensemble. Je commençais sérieusement à lâcher prise.. Enfin, je laissais quelqu'un toucher à des petites choses, à ma psychologie, peut-être remettre en cause des pensées que j'avais donc je le laissais rentrer dans ma...* ».

La rupture est encore plus amère et difficile à digérer pour CATHERINE, car ANTOINE ne lui a jamais expliqué son choix : *« J'ai trouvé ça inadmissible qu'il me l'apprenne par téléphone parce que je pensais qu'on avait une relation amicale particulière »*.

Cela ressemble presque à une relation de couple où il y aurait un adultère : *« Ce que je ne savais pas, c'est qu'il entretenait cette relation avec les trois autres. Mais comme il y a des rivalités entre les filles, personne ne se disait que lui.. T'avais l'impression qu'il tenait un discours que pour toi. C'était bien fait, il le faisait toujours en individuel, avant les matchs, après les matchs, l'explication.. Donc c'était un discours très personnel » oui CATHERINE, je crois en toi »*.

Elle ira même à se demander si ANTOINE n'avait pas eu une relation amoureuse avec ALEXANDRA qui pourrait expliquer son choix : *« Je suis persuadée qu'il y a eu quelque chose »*.

Comme avec HELENE, où la rupture a été consommée, CATHERINE garde encore des contacts avec lui, évoquant son rapport actuel *« distendu parce que je dois être un peu sadique et il s'est planté avec ALEXANDRA derrière. Je suis curieuse de savoir comment il s'est planté »*.

Elle est heureuse qu'ANTOINE n'ait été recruté par personne par la suite et qu'il se soit lancé dans la musique : *« Il s'est pris une énorme claque comme je me suis pris une énorme claque »*.

Elle cherche encore des réponses et se reconforte dans l'échec d'ANTOINE : *« Son désarroi qu'il ne montre pas, mais que je sens énormément les peu de fois où je l'ai revu, m'a reconforté. Et puis peut-être qu'inconsciemment je me dis « tu t'es planté, t'avais qu'à prendre l'autre, hein ? ». C'est peut-être ça que ça veut dire »*.

Ce qui finalement ne fonctionne pas est qu'ANTOINE est la seule personne qu'elle n'a pas réussi à saisir : *« C'est une personne que je n'arrivais pas à attraper et... »*

- Exister sans le tennis

La rupture avec ANTOINE provoque une réelle remise en cause, car elle explique bien la portée de cet événement jusque dans son corps : *« La preuve, le corps a lâché. Je pense que j'étais tellement déçue affectivement.. L'affectif en a pris un coup et que c'était comme si le ballon ou une baudruche s'était dégonflée. Après, je pense que je ne suis jamais repartie. Je ne suis plus jamais vraiment repartie. Après on passe à autre chose ». « Alors pourquoi j'ai continué à lui parler derrière ? Je me demande si je lui ai dit, je ne pense pas lui avoir dit que la blessure était certainement à cause de lui »*.

A partir de ce moment, CATHERINE sait que le tennis n'est plus une issue dans sa vie : *« J'en ai pas reparlé.. Ça faisait un bon bout de temps que je n'en avais pas reparlé. Ça a été l'interrupteur, le déclencheur de savoir si j'étais capable de repartir ou pas. Ça m'a aidé à tourner la page. Non, ça ne m'a pas aidé mais c'était le déclencheur. Après c'est moi qui ai fait le boulot toute seule »*.

Il apparaît dans son discours qu'à partir de ce moment là, elle avait déjà renoncé à une

carrière tennistique, car elle va multiplier ensuite les ratages.

D'abord en essayant de ne plus avoir d'entraîneur : *« Il était hors de question que je retrouve un entraîneur, que je refasse une démarche »*.

Puis très vite, CATHERINE se blesse gravement non sans y donner une explication consciente : *« Et comme par hasard, après cette énorme claque que je me prends, je me casse un nerf, un nerf de l'épaule. Je pars du principe que rien n'arrive par hasard et rien n'est par hasard, surtout pas la blessure d'un sportif donc j'ai dit stop. Mentalement et le corps.. Ils n'étaient plus du tout en association et il y en a un qui a pété avant l'autre, ça a été le corps plutôt que la tête »*.

CATHERINE arrête pendant six mois et se rapproche d'un club où son rapport à l'entraîneur n'est plus engagé de la même manière : *« Voilà j'ai besoin d'une structure stable, je ne veux pas avoir quelqu'un pour moi toute seule qui ne vivra que pour moi et que par ce que je vais lui donner »* parce que la charge de responsabilité était trop importante. *Je n'avais plus envie d'être responsable d'un entraîneur »*.

- Ne plus être en opposition avec l'entraîneur

Elle rencontre donc BENJAMIN, qu'elle qualifie de « gentil », « adorable » qui est détaché sur quelques tournois par le club.

Mais au moment de sa blessure, elle entame déjà sa reconversion, s'inscrit au BE et travaille dans une radio car son classement était protégé jusqu'au mois de Février.

Quand elle retrouve la forme, elle part avec BENJAMIN dans un tournoi au bout du monde et s'étonne de la relation avec lui : *« J'étais pas du tout en opposition avec lui. On se racontait sa vie. On s'entendait bien avec lui alors je ne faisais plus rien sur le court. Pendant les matchs, il n'y avait pas de hargne, rien du tout. J'étais un légume »*.

Après quelques mois, elle décide de préparer un grand tournoi en compagnie d'un entraîneur ami, qui à son tour se blesse.

CATHERINE part donc en quête d'un nouvel entraîneur, dont elle ne citera pas le nom.

Et puis au moment de débiter leur nouvelle collaboration, CATHERINE lui annonce son arrêt au tennis : *« Après c'est très difficile et j'ai dit « je range ma raquette »*.

- Ne plus avoir la force de continuer

Aujourd'hui encore, CATHERINE se demande « pourquoi » elle n'a pas su repartir après cette histoire ratée avec ANTOINE et explique que cela correspond peut-être au fait qu'elle soit descendue dans les profondeurs du classement qui ne correspondait plus à l'image qu'elle voulait d'elle : *« Donc c'était un peu repartir dans l'anonymat, de devoir refaire ses preuves. Ça, je n'en avais pas la force à ce moment là »*.

CATHERINE explique le renoncement au tennis, comme la trouvaille de sa propre identité sans le tennis également : *« J'ai pas réussi et j'ai pas fait l'effort d'une démarche supplémentaire pour repartir, pour chercher la motivation. Je l'ai fait pour l'argent mais ça ne marchait pas. J'ai pas réussi à faire l'effort sur moi-même, de me dire « voilà le tennis peut m'apporter... », il n'avait plus rien à m'apporter, j'existais, je me sentais bien c'est à dire que je n'avais plus besoin du tennis ».*

Et puis en même temps, l'échec avec ANTOINE était si inacceptable, qu'elle ne voulait *« plus prendre de risques avec un entraîneur ».*

De quel risque parle-t-elle au fond ? Si ce n'est que le risque affectif : *« Je n'avais plus envie de m'investir dans une relation qui, je le savais, allait être éphémère, qui n'allait pas durer et que.. Oui, mais il y en a qui me disent « oui mais t'aurais très bien pu devenir ami avec tes entraîneurs », c'est jamais arrivé ».*

- Un sentiment de culpabilité

Ce qui illustre encore l'importance de la relation entraîneur-entraîné est la présence de culpabilité par rapport à son vécu des relations : *« J'aimerais bien appeler tous mes entraîneurs pour m'excuser d'avoir eu le comportement que j'ai eu. Je pense que je le ferais. Ce sera peut-être égoïste, ce sera pour moi que j'aïlle mieux.. Mais au moins, eux n'ont peut-être pas d'explications sur mon comportement ».*

CATHERINE explique son désir de comprendre et d'analyser ses relations à l'entraîneur afin de faire le deuil de sa carrière de joueuse de tennis : *« Pour fermer une page. Je pense que ce sera nécessaire. Ce serait bien au moins avec les deux avec qui.. ANTOINE, c'est autre chose, mais au moins avec GAUTIER et BENOÎT. J'ai fait la démarche d'aller les chercher.. C'est vraiment les deux personnes que j'ai eues en entretien et que j'ai choisies. Oui. Pour au moins clarifier la chose ».*

On a l'impression que le besoin d'être et de s'accepter avec son passé est encore difficile pour CATHERINE qui refait les scénarios de sa vie dans sa tête : *« En plus, depuis que je suis enceinte, les premiers mois je faisais tous mes matchs dans mes rêves. Je revoyais tout le temps jouer au tennis. C'était vraiment très important ».*

CATHERINE cherche encore des significations et elle est dans une phase de déni de certains passages désagréables car elle explique comment elle essaye d'accepter le deuil de sa carrière en revivant les moments positifs : *« En revanche, je refais toute ma carrière, tout en retransformant ces moments, en les retransformant en des moments agréables. C'est pour ça que tout devient agréable dans ma tête. Je les transforme. En fait, je refais ma carrière à l'envers, pour garder les bons souvenirs et enlever ces angoisses qui étaient là. Comme ça, quand j'aurais épluché tous les moments, il ne restera que les bons moments. Peut-être là, ça me manquera ».*

CATHERINE s'est marié avec un ancien joueur de tennis qui est maintenant entraîneur.

Epilogue

Après les entretiens, je n'ai croisé CATHERINE qu'une fois alors qu'elle était sur le point d'accoucher.

J'ai eu l'information qu'elle avait accouchée et depuis elle poursuit toujours sa carrière en dehors du tennis dans les médias.

SCD UHP NANCY 1
Bibliothèque des Sciences
Rue du Jardin Botanique - CS 20148
54601 VILLERS LES NANCY CEDEX

JULIEN

Présentation

JULIEN, 29 ans, est joueur professionnel de tennis. Au moment des entretiens, JULIEN était classé aux alentours des 500 mondiaux et avait décidé de s'investir « à fond » dans le tennis, en se laissant un délai d'un an pour percer à plus haut niveau. Il a une sœur de 27 ans.

Nos rencontres ont eu lieu pendant la période d'entraînement intensive où JULIEN se demandait si cet investissement porterait ses fruits dans les premiers tournois qu'il effectuerait.

Après les entretiens, nos discussions se sont souvent poursuivies autour de son investissement dans le tennis et sur ses incertitudes à poursuivre sa carrière à son âge.

Les entretiens se sont déroulés sur une période de deux mois et ont été l'occasion pour lui d'évoquer non seulement ses relations entraîneurs -entraînés mais également sa conception du tennis professionnel et la compréhension de ses échecs.

Ce qui m'a d'ailleurs frappé dès le départ est la relation de JULIEN et de son entraîneur, car alors que je lui demandais s'il était intéressé de participer à mes entretiens, sa première réponse a été de me demander d'aller poser la question à son entraîneur. C'est donc par l'intermédiaire de l'entraîneur que j'ai eu l'accord de faire des entretiens avec JULIEN.

Construction subjective et signifiant « tennis » dans la structure familiale

- Un père qui « pousse » à faire du tennis

La trajectoire de JULIEN s'articule principalement autour du père, figure emblématique de son itinéraire sportif et personnel, l'érigant en « entraîneur principal » de sa carrière.

La pratique sportive de JULIEN débute par le foot, entre 8 et 9 ans, mais un événement signifiant l'amène à arrêter : « Ma mère m'amenait toujours le mercredi au stade et un jour, elle m'a dit « C'est à 100 mètres, t'y vas tout seul ».

JULIEN vit ce refus de sa mère de l'accompagner comme une angoisse de séparation : « J'avais une dépendance morale.. Le fait que ma mère m'amène, je me sentais mieux ». JULIEN arrête donc le football : « C'est vrai que j'ai plus osé y aller de moi-même ».

Il découvre alors un mur de tennis où il commence à « taper seul contre le mur ». Mais très vite, le tennis va être un intermédiaire entre JULIEN et son père, où pris dans les filets du désir paternel, il est « poussé à faire du tennis » : « J'ai commencé par l'intermédiaire de mon père.. Enfin, mon père m'a fait jouer de plus en plus et j'ai fait mon premier tournoi, j'avais l'âge de 10-11 ans ». (..) « Mon père a vu

que j'adorais ça donc petit à petit, c'était une fois par semaine. Après, c'est devenu deux fois, puis trois fois, puis voilà ».

Son père l'initie alors que lui-même n'était pas joueur et restera pendant longtemps son entraîneur : « Il s'y est mis en même temps que moi en fait. Il s'est complètement investi dans le truc ».

- L'emprise du père

Dès le départ, JULIEN ne peut se défaire de cette relation au père qui décide pour lui : « Il m'a expliqué, que moi, j'ai toujours eu énormément de mal à m'affirmer, donc en fait, lui, il pensait que c'était un bon moyen, parce que c'était un sport individuel, pour m'affirmer donc il m'a toujours encouragé à aller dans cette voie ».

Le père marque ainsi la trajectoire de JULIEN en lui imposant le tennis, là où JULIEN n'y met pas un sens personnel : « Je ne pense pas que ça m'ait fait énormément de bien. Mais bon, voilà. Mais j'adore ça. Voilà. J'ai pris conscience que c'était quelque chose que j'aimais beaucoup. Alors qu'avant des fois, il y avait des jours où je me disais.. J'avais peur de dire non à mon père, il fallait jouer ». A ce moment-là, JULIEN ne parvient pas à s'opposer au père qui lui ordonne son désir.

Le père renforce même son emprise en faisant ainsi culpabiliser JULIEN : « Parce que mon père m'a toujours dit « ouais, il y a peu de parents qui feraient ça pour leurs enfants. Ce que je fais.. Prendre du temps pour toi comme ça ».

JULIEN permet ainsi au père de satisfaire son propre narcissisme « Il a toujours été trop exigeant avec moi » en lui assignant à répondre à sa demande : « Comme mon père s'est beaucoup investi pour moi, en fait, j'ai toujours cherché une reconnaissance de la part de mon père, qu'il dise un jour « Je suis fier de mon fils », en y rajoutant « Pour moi, pour que mon père soit fier de moi, il fallait absolument que je sois dans les cent premiers mondiaux ».

Nul doute que JULIEN ne se sentait pas à la hauteur du désir paternel et qu'il parle du moment où il « a dévié par rapport à ça quelque part ». Sans ce désir paternel, JULIEN n'aurait pas fait de tennis à ce niveau : « Et moi, il m'a posé la question de savoir s'il m'avait pas encouragé à jouer, est-ce que j'aurais fait ce que j'ai fait ? Moi, je lui ai répondu non. Je suis persuadé que je n'aurais pas joué au tennis peut-être à ce niveau-là. Je n'aurais pas été.. Je pense que je ne me serais pas consacré à 100% au tennis, j'en aurais pas fait ma vie. Ça, c'est sûr et certain ».

- Besoin de liberté

La période adolescente marque un temps de réaction de JULIEN, qui vit mal les sacrifices imposés par le père : « Mes parents, c'était.. Enfin, mon père, c'était vraiment sûr études et puis tennis. Donc pour lui, je n'avais pas de temps libre pour faire autre chose. Donc, c'est sûr qu'il n'était pas trop pour que je sorte

le samedi soir avec mes copains, même si je n'avais pas de tournois ce week-end là. Je ne dis pas qu'il était complètement contre mais il n'était pas du tout pour ».

JULIEN se sent privé de liberté et témoigne ainsi de son opposition à n'être qu'un joueur de tennis au yeux du père, témoignant d'un refus de continuer à se conformer à son désir : *« Il ne m'a pas laissé assez de liberté et moi j'en souffrais. Des fois, ça explosait ».*

On dirait que quelque chose d'autre était en jeu, car JULIEN évoque une « souffrance » : *« C'était vraiment une souffrance, une souffrance. Moi, je souffrais beaucoup. En plus, pour moi, c'était vraiment dur de faire le premier pas et c'était un enfer ».*

JULIEN évoque ainsi une remise en question, qui prend un tournant signifiant quant à 16 ans, il relate un événement où en remportant beaucoup de matchs d'affilée dans un grand tournoi, il reçoit le témoignage d'affection du père : *« Je devais avoir 16 ans et c'est la première fois que dans le regard de mon père, j'ai senti de la fierté. J'ai senti de la fierté et ça m'a touché ».*

Dans ce rapport ambivalent, on sent bien la difficulté de JULIEN face au regard des autres sur sa relation au père : *« Ca, ça m'a mis une pression énorme à vouloir défendre mon père ».*

- Partir loin

Quand JULIEN obtient son baccalauréat, ses parents lui « accordent » une année sabbatique *« J'avoue que j'ai pas fait grand-chose pendant un an »* où il se retrouve seul face à son désir.

Il décide de partir dans une Université Américaine pour continuer ses études pendant quatre ans : *« Après mes parents voulaient que je fasse mes études aussi en dehors du tennis ».*

On sent que ce départ n'était pas réellement voulu par JULIEN *« C'est pas vraiment que j'ai voulu partir »*, mais qu'il s'impose à lui comme une nécessité de couper la relation avec les parents : *« J'avais pas le choix, j'ai fait une coupure ».*

- Devenir professionnel

En revenant, JULIEN décide d'entamer une carrière professionnelle de tennis, tout en étant livré à lui-même.

On sent la volonté de se départir de l'influence paternelle et de rattraper le temps perdu : *« Et ma jeunesse, je ne l'ai pas passée peut-être comme je voulais la passer. Donc je me suis rattrapé quelques années plus tard. Et voilà. J'ai peut-être pas eu l'hygiène de vie qui correspondait avec un joueur de tennis professionnel ».*

JULIEN parle ainsi de conduite « d'autodestruction », aménageant des week-ends et des sorties en boîte de nuit.

Il trouve ainsi dans le fait de mener cette vie un moyen d'éprouver l'amour des autres :

« Donc le tennis, ça me permettait, vis-à-vis de mes relations, que ça soit avec les filles ou avec des copains, de rehausser un peu mon ego ; de me sentir quelque part aimé ».

Le fait que JULIEN ne se soit pas réellement approprié son désir vers le tennis explique peut-être sa souffrance et ses ratages : « Parce que j'ai pas avancé, j'ai jamais cru en moi donc en fait je pense que je me réfugiais quelque part dans des trucs parce que j'avais peur de l'échec ».

- S'arrêter et ne plus être aimé ?

Ainsi, prendre une décision sur son avenir dans le tennis : arrêter ou continuer revient à se poser la question de l'amour paternel en jeu : « Quand je lui ai dit que j'allais arrêter le tennis, c'est comme si lui allait arrêter le tennis. Le jour où je lui ai dit ça, c'était il y a un an et demi « ça y est, j'en peux plus, je vais faire autre chose », c'était « qu'est-ce que tu vas faire de ta vie ? ». C'est comme si j'allais me retrouver sous un pont. Ça c'était vraiment dur à encaisser ».

Pourtant, à cette période JULIEN vient remettre en cause la place du père, dans sa quête identitaire et de reconnaissance des autres, il ne se reconnaît plus dans son identité de joueur de tennis assignée par le père : « C'est dur ce que je dis mais.. Savoir si mon père m'aimait pour ce que j'étais ou si vraiment c'était parce que j'étais dans le tennis ».

Ce qui est remis en cause est l'amour du père et sa désillusion de n'être qu'un objet signifiant le désir paternel : « C'est à partir de ce moment là que j'ai mis en doute l'amour que mon père pouvait avoir pour moi. Parce que ça m'avait vraiment blessé ».

- Un désir décidé ?

JULIEN pense maintenant advenir dans son propre désir, en décidant de se consacrer uniquement au tennis, sans se conformer au désir du père : « Je crois que c'est la première fois de ma vie que je prends une décision qui m'appartient. Je me dis que j'ai vraiment envie d'y aller mais pour moi ».

Mais apparaissent deux éléments qui troublent ce désir, qu'il pense d'écidé. Dans son discours, JULIEN évoque plus une nécessité qu'un désir : « Parce que je sais que maintenant, j'ai 29 ans, j'ai plus le choix. J'ai plus le choix. C'est maintenant que je dois décider ». Il joue sur le regret de n'avoir pas été totalement engagé jusqu'à maintenant dans le tennis pour voir jusqu'où il pourrait aller : « Je n'ai jamais vraiment été au bout de moi-même ».

Mais apparaît à la place du désir paternel, le désir de l'entraîneur qui montre que JULIEN a toujours besoin d'un passer par le désir d'un autre : « J'ai envie de me lever le matin parce que j'ai une bonne relation avec mon entraîneur ».

Cette appropriation de son désir passe par la nécessité de « couper le cordon ombilical » : « Même si j'ai 29 ans, je me dis que peut-être que je ne savais pas trop grand chose de la vie ou j'ai pas profité

pleinement de ma vie jusqu'à l'âge de 20 ans parce que j'étais chez mes parents et j'ai eu une éducation assez stricte ».

Cette distanciation laisse donc apparaître un vide de questionnement sur le sens de sa vie, dont il ne semble pas encore en mesure d'y répondre : *« Donc, c'est vrai que quelque part, j'ai pu le subir. Parce que je me dis « qu'est-ce que j'aurais fait sans le tennis ? Comment j'aurais pu évoluer, réagir, est-ce que j'aurais été comme ça ? ». Ca, on ne peut pas le savoir. Donc.. Ouais, j'ai peut-être subi ».*

- Une mère effacée

A l'inverse, la mère semble avoir une place plus effacée par rapport au père qui est le « chef » à la maison, se contentant d'accompagner JULIEN dans ses tournois : *« Ma mère a toujours suivi ma carrière aussi. Mais elle a toujours été en retrait. Mais c'est quand même elle qui m'a amené le plus souvent en tournois parce que l'été, mon père, il travaillait ».*

Il s'identifie à elle en évoquant également l'emprise du père : *« Ma mère, elle est un peu comme moi. C'est quelqu'un de vraiment influençable ».*

Sa mère n'intervient pas dans le tennis, souvent au cœur des « tensions » dans l'univers familial.

Sa mère ne mettant pas JULIEN en position d'objet mais le maintenant quand même dans une position d'enfant : *« C'est vrai qu'avec ma mère, elle est très maternelle, très... comment expliquer ? Je crois qu'elle s'en fiche. Si, elle aimerait bien que je réussisse forcément. Mais si un jour je lui dis « j'arrête ».. Ma mère, du moment où je lui dis que je suis heureux, elle s'en fiche ».*

Dans l'après-coup, il s'identifie à cette position et ne remet pas en cause sa propre distanciation : *« Quelque part, j'ai toujours été beaucoup trop courcé. Donc, pour moi, la dépendance morale.. J'ai eu trop de dépendance morale vis-à-vis de mes parents, beaucoup trop redevable et ça, ça me pèse encore. (.) En fait, je me réfugiais tout le temps derrière mes parents ».*

- Une sœur avec une personnalité affirmée

Si JULIEN se « rebellait rarement » et restait dans la conformité du désir des parents, sa sœur (27 ans) s'est détachée très tôt des parents : *« Ma sœur a affirmé sa personnalité beaucoup plus rapidement ».*

La relation avec sa sœur semble avoir évolué au fil du temps, entre la « souffrance » d'être laissée pour compte : *« D'ailleurs je crois qu'elle a été dégoûté. D'ailleurs au début, elle ne venait jamais me voir jouer. Jamais. Elle ne voulait jamais venir. Elle disait que ça ne l'intéressait pas, qu'elle n'aimait pas ça »* et la rivalité face aux parents : *« Mais peut-être c'est dû au fait que moi, j'ai toujours été courcé par rapport au tennis. Donc voilà certainement. Moi je ne m'en rendais pas compte. Pour moi, c'était normal. C'était comme ça.*

C'était la vie. Ça se passait comme ça. Même des fois, j'étais carrément fier d'avoir cette place par rapport à ma sœur ».

- Besoin du regard des autres

Dans cette idée de ne pas affirmer son propre désir, laisse apparaître également un rapport aux autres qui est toujours dans la conformité de leurs attentes : *« Par exemple, je disais « non » à quelqu'un, à un copain, je me disais « oh la la, je vais perdre mon pote, il ne va pas aimer. Donc je suis obligé de dire oui ».*

Au fond, JULIEN évoque bien ce regard des autres *« toujours senti jugé par rapport à tout le monde »*, qui fausse le rapport aux autres et qui est toujours positionné dans la recherche d'un comblement d'un manque affectif : *« Moi j'ai toujours besoin d'exister par rapport au regard des autres »...* *« Je crois que j'ai encore une âme d'enfant ».*

De cette prise de conscience dans l'après-coup, JULIEN révèle l'appui d'expériences avec des psychologues depuis quelques mois. D'ailleurs, il relate bien le transfert au psychologue : *« Je l'aime pas particulièrement pourtant »*, le poussant à réagir : *« qu'est-ce que vous attendez ? C'est quoi votre but dans la vie ? C'est de vous gâcher la vie ? »*

- Des blessures psychologiques

Un autre élément qui permet d'éclairer ainsi le rapport de JULIEN face au tennis est le rapport au corps. Ce qu'il réussit à s'approprier est son rapport au corps et le *« plaisir »* qu'il ressent *« qui ne peut se comparer à rien d'autre »*, qui explique son engagement envers le tennis : *« C'est pour ça que je continue le tennis »*. Pourtant on voit bien que ce plaisir est renforcé surtout par le désir des autres : *« Le summum, c'est quand il y a du monde à m'encourager, ça me fait chaud au cœur, ça me donne encore plus envie de me battre.. Ça me donne encore plus de plaisir ».*

Au-delà de cela, il évoque son rapport aux blessures, notamment par son manque de rigueur au niveau de l'entraînement en évoquant la part psychologique : *« 80% du temps, une blessure, c'est du au mental. C'est vrai des fois on se blesse parce que quelque part, on a envie de se blesser, qu'on est pas prêt à jouer ».*

Notamment, car il n'a jamais réussi à se décider pour lui-même : *« Moi c'est ce que je me dis, quand je me suis blessé, le nombre de blessures que j'ai eu, c'est que dans ma tête, j'étais pas prêt à « aller au charbon ». J'étais pas prêt à m'investir à 100% dans le tennis ».*

Position subjective et relations à l'entraîneur

- Dans une recherche du père

Du fait de sa trajectoire tennistique fortement imprégnée par la présence du père, on peut se demander, s'il n'a pas été à la recherche de ce père à travers les nombreuses histoires aux entraîneurs.

Des répétitions sont repérables dans de nombreuses désillusions qu'il a vécues, dans ses attentes non comblées et sa position de sujet non décidé qui nécessite le soutien de l'entraîneur .

JULIEN pense avoir « *toujours eu de bonnes relations* » avec ses entraîneurs. Il parle même de relation « *privilégiée* » avec ses entraîneurs qui supplée même ses relations amoureuses : « *Mais des fois, je vais dire plus de choses à mon entraîneur qu'avec quelqu'un avec qui je me sens bien* ».

- Etre aimé de l'entraîneur

Ce qui est caractéristique de ses relations avec les entraîneurs est qu'elles ne se jouent pas au niveau technique, mais bien dans un au-delà qu'il nomme de l'ordre du « *langage* » : « *En fait, ça se passe au niveau du contact tout de suite. Si je ressens quelque chose avec la personne. Si je vois que ça passe bien tout de suite. Je crois que tout de suite, c'est au niveau du langage* ».

JULIEN répète sa position face au père avec ses entraîneurs, pensant que ses victoires lui assureraient le maintien de l'amour de l'entraîneur : « *Si je réussissais, je gagnais plus de respect de mes entraîneurs. En plus, je me mettais beaucoup de pression par rapport à ça (...) moi je ressentais pas mal de dépendance donc ça n'était pas du tout bon mentalement* ».

Le fait que l'amour soit en jeu mettait donc JULIEN dans une position d'impossible à répondre à cette demande : « *Moi avant il y avait une grosse dépendance vis-à-vis de mes résultats, c'est pour ça que je ne jouais pas bien* ».

Attendant de l'entraîneur, qu'il remplace ce désir paternel, il parle également de « *besoin d'autorité* » sans quoi il est « *capable de faire n'importe quoi* ». L'entraîneur vient ainsi donner un sens à sa pratique : « *Moi j'ai besoin d'avoir toujours quelqu'un derrière moi pour me dire.. Si on ne me dit pas « vas courir », je ne vais peut-être pas y aller forcément de moi-même* ».

D'ailleurs, il est lucide sur ces relations de « *dépendance* » entretenues avec certains entraîneurs : « *Ca évolue de plus en plus, surtout ces derniers mois. Mais avant complètement, je dépendais de ce qu'on pouvait me faire faire, de ce qu'on pouvait me dire. Quelque part, j'étais un adolescent dans un corps d'adulte* ».

- Une première relation longue

Dans le discours de JULIEN, le premier entraîneur tient une place importante car la relation a duré dix ans, pendant lesquels son père l'entraînait également en parallèle. Cette première relation marque d'abord le désir de l'entraîneur, qui va lui permettre d'y inscrire le sien : *« Il m'avait remarqué dans un petit tournoi ».*

C'est par l'initiative de l'entraîneur que la relation va reposer : *« Il a proposé à mes parents de m'entraîner ».*

Alors qu'il a eu une bourse de ligue pour payer ses entraînements, il apparaît important que la relation ne repose pas sur l'argent, ce qui vient déjà supposer un transfert affectif à l'entraîneur : *« Il m'a pris plein de fois comme ça parce qu'il était super motivé ».*

Ce premier entraîneur fonctionne sur le père idéal, l'idéal du moi : *« C'est quelqu'un de super dévoué, qui a fait beaucoup de choses pour moi aussi ».* Ce qui apparaît important pour lui est que l'entraîneur puisse s'insérer avec sa famille : *« La relation que j'avais avec lui aussi, il avait un super contact avec mes parents comme moi j'avais un super contact avec lui ».*

Il fait par ailleurs remarquer que cette relation n'était pas à sens unique car JULIEN a servi également à son entraîneur comme un retour narcissique : *« Je pense que j'ai aussi apporté beaucoup de choses aussi parce que j'étais le seul joueur de tennis de la région à percer comme ça ».*

Avec cet entraîneur, il ne semble pas avoir eu de rupture, mais plutôt une évolution car JULIEN continue à le voir quand il rentre dans sa région.

- Un entraîneur qui le cadre

A 18 ans, JULIEN décide de partir étudier aux Etats-Unis en jouant au tennis également. Pendant quatre années, il s'entraînera dans le cadre de l'université.

Dès le départ, il recherche cette relation privilégiée avec son nouvel entraîneur : *« Lui aussi, c'est pareil, j'étais numéro un de l'équipe donc il faisait tout pour moi, tout pour me mettre en condition et puis bon.. Par contre ce qui m'a un peu desservi, le point faible, j'étais un peu trop le prince vis-à-vis des autres joueurs. Et les autres joueurs, je pense qu'ils en souffraient un peu ».*

On voit dans la relation à cet entraîneur l'importance du cadre paternel, de repère, car il en parle en terme de *« routine »*, de *« rigueur »*.

Ce qui va également fonctionner avec cet entraîneur, est le repérage du désir de l'entraîneur. JULIEN faisait partie d'un groupe de huit joueurs et avait *« une place à gagner »* dans l'équipe lorsqu'il est arrivé. : *« Dans le coin de ma tête, je voulais prendre cette place de numéro un dans l'équipe. Et voilà. Je voulais me faire remarquer ».*

On voit là qu'il y a également un rapport paternel car l'entraîneur prend en compte la vie

privée de JULIEN : « *En fait, j'avais besoin d'une reconnaissance, qu'il se dise « ce gars-là, il est vraiment bon, il a un potentiel, il peut vraiment faire quelque chose ».*

JULIEN finira d'ailleurs numéro un là-bas en université et achève ainsi son désir de reconnaissance : « *J'ai fait une armée fantastique que peu de joueurs universitaires, sans prétention, avaient connus. Ça m'avait vraiment rendu fier. J'ai rarement été fier de moi mais là ».*

Quand JULIEN revient, il va connaître pendant un an, « *des entraînements à droite à gauche* » avec un entraîneur de ligue, ARNAUD avec qui il n'a pas véritablement de relation.

- Une suite d'entraîneurs

JULIEN décide d'aller s'entraîner dans un centre d'entraînement où il va connaître plusieurs entraîneurs sur une période d'un an. Il rencontre MICHEL, un ancien joueur professionnel (ancien n°30 mondial) avec qui il « *rigolait beaucoup* » mais avec qui la relation ne fonctionnait pas réellement : « *J'avais l'impression qu'il n'était pas à fond dans sa relation de coach* » car cet entraîneur reste silencieux sur son désir : « *Je ne sais pas s'il croyait vraiment en moi* ».

La relation s'arrête quand MICHEL part entraîner un autre joueur dans le privé.

La même chose arrivera avec DANIEL, un autre entraîneur du centre, avec qui il avait « *une très bonne relation* » mais qui est parti entraîner un autre joueur.

- Un entraîneur qui prend la place du père

Dans ce même centre, il rencontre ensuite ALAIN, avec qui il recrée le scénario de la relation au père.

Comme avec ses parents, JULIEN évoque « *une dépendance morale assez importante* » car il logeait même chez son entraîneur : « *Il y avait beaucoup d'amitié parce que je logeais dans sa famille* ».

ALAIN sait montrer également son désir : « *C'est un mec qui dort beaucoup.. Il ne voit pas la chose à 100%, il l'a vue toujours à 2000%* » et qui a « *toujours cru* » en lui : « *Il croit toujours en moi donc ça prouve que le jour où il m'a vu jouer pour la première fois, il savait que je pouvais faire quelque chose* ».

Mais ce transfert de la métaphore paternelle signifie également que l'emprise de l'entraîneur amène JULIEN à culpabiliser et à devoir en retour assurer la réussite : « *Parce que pareil qu'avec mes parents, j'avais l'impression d'être redevable* ».

Cette relation fonctionnera sur l'illusion que JULIEN est un signifiant particulier pour cet entraîneur : « *Ce qu'il me dit, ça me prouve bien aussi qu'il me considérait comme ça parce qu'il m'a dit qu'il n'aura jamais d'autre relation comme ça avec d'autres joueurs. C'est sûr* ».

Il s'arrête avec ALAIN car il décide de quitter le centre d'entraînement, ne supportant pas la région : « *J'étais pas très heureux là-bas* ». Mais il est resté encore en contact avec lui.

- *Un entraîneur qui répond à son désir*

Depuis un an, JULIEN s'entraîne avec ERIC, avec qui il a eu un « *délic* » depuis trois mois : « *Le délic, justement, c'est la relation que j'ai avec ERIC, qui me fait comprendre un peu plus les choses de la vie* ».

Dès le départ, ERIC installe d'ailleurs cette relation paternelle : « *Il y avait quelqu'un qui travaillait avec lui que je connaissais. Donc il m'a présenté et puis une fois, il m'a dit « si tu veux, on pourrait parler, t'as qu'à venir chez moi ». Il se trouvait qu'il y avait sa femme qui était là et puis je ne sais pas, je me suis senti super bien. Et je me suis confié à lui comme rarement je l'ai fait. C'est comme ça qu'on a démarré. C'est ce moment là qui a fait que j'ai pris vraiment confiance en lui et j'ai voulu travaillé avec lui* ».

ERIC vient s'ériger à une place de « *deuxième père* », car à la manière du père, il sert de « *guide* » dans sa vie : « *Lui, il est assez dur avec moi. Il ne me fait pas de cadeaux. Mais d'un autre côté, il y a un super contact humain. Je crois que j'ai trouvé le juste milieu. C'est pour ça que ça marche bien en ce moment* ».

A nouveau, il s'implique dans la vie familiale de son entraîneur : « *Je me sens super bien dans sa famille* ». Ceci lui permet de se positionner comme un enfant : « *En fait, je me suis créé quelque part un petit cocon avec lui, qui me fait énormément de bien. Je me confie beaucoup à lui* ».

Ce qui est différent avec ERIC est certainement qu'il ne lui demande pas de résultats : « *Lui, je sais que je perde ou que je gagne, c'est pas grave, il va continuer...* ».

Se met en place une relation de différenciation par rapport à la relation paternelle et cette relation à un entraîneur qui semble arriver à assurer une place de père idéal, c'est-à-dire pas uniquement centrée sur la réussite en tennis, mais plus sur une orientation père-fils : « *Ce qu'il me dit de faire, je vais y aller, il n'y a pas de problèmes* ». « *Après il me laissait libre pendant deux-trois jours parce qu'il ne pouvait pas m'entraîner et là, je n'avais plus du tout le mental pour m'entraîner correctement* ».

On peut se demander également ce que cherche ERIC, car en même temps qu'il assure une certaine emprise sur JULIEN, il lui demande également de se détacher de l'emprise des autres et pour trouver son propre désir : « *Lui, je crois aussi que son truc, c'est ça en fait. Je pense que son défi.. C'est sûr que c'est de me faire progresser en tennis. Mais c'est aussi.. Son défi, je pense.. Il ne me l'a pas dit mais je suis persuadé, c'est que je sois le patron de ma propre vie parce qu'il sait que je ne le suis pas. Donc, c'est vraiment ça qu'il recherche. Il me dit tout le temps « tu verras. Méfie-toi parce que tu seras déçu de beaucoup de personnes dans la vie* ».

Ce qui peut poser la question d'une relation aliénante où l'entraîneur le voudrait à sa propre image, tout en se détachant de lui : « *En fait, quelque part, c'est ce que j'ai ressenti avec mon père* ». « *Mais ouais quelque part, il me fixe des limites.. C'est genre.. Même le soir, il me dit « Te couche pas trop tard* ».

D'ailleurs, ERIC s'interpose dans la relation de JULIEN avec son père : « *Il m'a dit « oui, de toute façon, si jamais il y a encore un truc avec ton père, c'est moi qui vais prendre les devants et c'est moi qui vais gérer le truc* ».

- *Aller à fond ou répondre aux attentes de l'entraîneur ?*

Dans son discours apparaît cependant des doutes car depuis son envie d'aller « à fond » dans le tennis, il n'a pas eu l'occasion de le tester réellement car il était dans une période d'entraînement uniquement : « *C'est toujours un perpétuel jugement. Là, je ne suis pas en période de tournois, il s'avère que ça ne marche pas trop mal pour moi en ce moment, mais bon, il va falloir voir en tournois.. Parce que là, je ne suis pas reparti depuis un moment.. Voir comment ça va se passer dans ma tête, parce qu'il s'investit pour moi mais justement, j'essaie de prendre du recul par rapport à ça « t'es pas en dépendance de résultats. Il faut que tu fasses les choses comme tu le penses, librement* ». *Parce que je pense que si je continue de m'entraîner comme ça, les résultats vont venir. Maintenant il faut que j'aie cette philosophie -là.. Si je m'entraîne bien, les résultats vont venir* ».

Epilogue

Alors que je lui transmettais la retranscription des entretiens, JULIEN voulait les faire lire à son entraîneur actuel et à ses parents : « *Je me disais que je le montrerais peut-être à mes parents ou mon entraîneur. Il y a des trucs dessus que je n'ai pas forcément envie qu'ils voient. Peut-être à mon entraîneur, je le montrerais. Mais à mes parents, non, il y a des trucs que je ne leur ai pas forcément dit donc je n'aurais pas envie de leur dire. Peut-être que plus tard, je leur montrerais, mais pas pour l'instant* ». Mais je n'ai finalement pas su s'il l'avait fait réellement.

Après les entretiens, j'ai eu l'occasion de croiser JULIEN sur des tournois, où nous avons parfois échangé de courtes discussions.

Après sa période d'entraînement hivernal, il a repris la compétition et alors qu'il pensait s'être préparé parfaitement, il s'est blessé gravement (rupture du tendon d'Achille) lors de sa première compétition et a été immobilisé pendant plusieurs mois. Cette période a été une période de doute quant à son avenir dans le tennis professionnel.

Par la suite, il a repris l'entraînement et s'est à nouveau rompu le tendon d'Achille lors de la reprise de la compétition.

Depuis JULIEN joue encore quelques tournois Français et enseigne dans un club sans abandonner totalement le projet de faire des tournois professionnels.

Chapitre 4

DISCUSSION

Ces études de cas éclairent la relation entraîneur-entraîné dans une perspective singulière, intime à chaque sujet interrogé. Loin de pouvoir proposer un modèle généralisable, elles permettent d'offrir une relecture en mettant en parallèle les similarités dans la structure parentale et dans les relations aux entraîneurs. Il est intéressant de noter que ces similarités dans la structure reposent sur des univers relationnels différents.

C'est donc l'interprétation qui est donnée de chaque relation à l'entraîneur qui permet de faire le lien aux relations signifiantes antérieures.

Au-delà de nos interrogations de départ, d'autres éléments ont émergé, comme notamment le rapport au corps et la signification des blessures, venant comme une alternative pour le sportif pour exprimer quelque chose d'inexprimable par les mots.

Ces études de cas permettent également d'ouvrir le débat sur des perspectives hors du cadre de la relation entraîneur-entraîné, pour mener une réflexion sur la position des méthodes employées dans la psychologie du sport.

IV.1. De la problématique du désir et du positionnement face à l'entraîneur

Une dimension jaillit de nombreux entretiens et jonche l'histoire de chaque sportif (ve), celle de la question du désir en jeu dans la pratique tennistique.

C'est à partir de ce désir que va venir se positionner le joueur ou la joueuse dans son rapport à l'entraîneur en fonction de ses attentes.

Les entretiens montrent que la quête du sportif, c'est avant tout de faire reconnaître son désir, ce qui rejoint l'explication faite par Lacan du désir : « *Le désir même de l'homme se constitue sous le signe de la médiation, il est désir de faire reconnaître ce désir*²⁵⁶ ».

256 J LACAN, Ecrits 1. 1966.

De cette question, le sujet sera amené à se poser ce qu'il veut de l'Autre et l'emprise que l'Autre a sur lui. Dès lors qu'il y a prise de conscience de ses réponses, il y a la possibilité d'une rencontre toujours bâtie sur la nouveauté.

C'est ainsi que cette quête pourra s'achever dès lors que le sujet accepte de repérer son désir à partir de l'existence de celui de l'Autre et de son manque.

IV.1.a. Le désir parental

Les premiers fondements du désir prennent racine dans la structure parentale.

Dans ce premier temps, qui correspond à l'initiation au tennis, les joueurs (ses) ont été « amené (es) » au tennis, parfois par le père (SIMON, MATHIEU, DAVID, JULIEN, ALICE, CATHERINE) ou la mère (AUDREY, JULIETTE), les parents (FANNY, ELISE) ou encore un frère ou une sœur (YANN, BENOÎT) qui pratiquaient déjà le tennis.

Pour PIERRE et LAURA, les déterminants familiaux dans le choix au tennis semblent moins clairs dans leur discours. Soit car PIERRE a désiré débiter le tennis, par l'intermédiaire d'un match regardé à la télévision et parce que LAURA, étant dans une famille centrée sur le football, a décidé de marquer sa position singulière en faisant du tennis.

L'implication parentale se repère dès cette phase initiatique, venant établir les premières bases du désir, émergeant de la structure parentale. Cette transmission du désir parental vient soutenir la pratique sportive de l'enfant, dans la mesure où elle va devenir lieu de transaction entre l'enfant et ses parents.

Ce qui est important est que cette première période, marquée par le désir des parents, inaugure donc un rapport à l'entraîneur, qui ne soit pas basé sur la demande de répondre à ce désir mais dans une modalité différente. En effet, cette demande est déjà comblée par les parents.

On peut supposer justement que cette présence réelle des parents n'amène pas les joueurs (ses) à s'interroger sur la nature de leur désir. Il faut également noter que leur maturité du moment ne leur permet peut-être pas non plus de remettre en cause ce désir.

Dans cette phase initiatique de la pratique, la place de l'idéal du moi occupée par les parents permet d'expliquer la forte implication des parents que l'on repère dans le discours de

certain joueur s(es) : Comme MATHIEU qui explique l'implication de son père : *« J'ai commencé à 6 ans. Mon père adorait ça et je le suivais partout et j'ai eu le goût du tennis tout de suite »*. *« Mon père aimait tellement ça et j'avais une telle admiration dès petit de mon père, que c'était faci le d'être joueur de tennis »*. *« Oui, il a vécu beaucoup à travers ça, à travers moi »*.

Afin de satisfaire leur propre narcissisme, les parents tentent de réaliser et de transmettre donc leur idéal à travers leur enfant en demandant d'y répondre : On voit bien comment JULIEN a été *« poussé à faire du tennis »* par son père.

D'ailleurs, il est plutôt intéressant de voir qu'à priori, le tennis ne constitue pas vraiment un choix pour certains. Comme AUDREY, pour qui ses parents *« l'achetaient par l'équitation »* pour qu'elle continue le tennis. JULIETTE qui a été *« forcée »* par sa mère car le tennis ne lui *« plaisait pas du tout »*. Pour DAVID, poussé par son père, c'était le vélo qu'il voulait faire et le tennis *« n'était pas une passion »*. ALICE qui *« n'aimait pas spécialement »* le tennis.

CATHERINE résumera bien ce rapport ambivalent envers le tennis : *« Je ne qualifierais pas faire du tennis par plaisir, mais je le qualifierais pas non plus comme une contrainte. S'il y a eu effectivement plaisir au début, je ne sais vraiment pas quand est-ce que cela s'est transformé en contraintes (.) Je sais que j'aimais bien aller au tennis parce qu'on s'entraînait. J'aimais bien quand je transpirais »*.

IV.1.b. Les bases narcissiques du tennis

Dans cette phase qui correspond au commencement au tennis, il est important de noter également que si le désir est d'abord orienté dans le désir de l'Autre (les parents, le père ou la mère), l'enfant ne se l'approprie pas car sa pratique est tournée vers une pratique essentiellement basée sur le plaisir.

A ce moment-là, il n'est pas question de mettre à l'épreuve son désir, mais plutôt de pratiquer un sport qui permet de réaliser son propre narcissisme.

Ce discours apparaît notamment chez les plus jeunes qui évoquent leur rapport actuel au tennis : Quand SIMON évoque ce premier tournoi qu'il a gagné *« C'est comme ça que j'ai fait du tennis. Si je ne l'avais pas gagné, peut être que je ne serais pas du tout ici »*. Ou ELISE : *« J'ai gagné tout de suite. Je ne me suis pas posée de questions. J'aimais faire ça des matchs »*. YANN : *« Et puis après ils ont vu que j'étais un peu doué, ils m'ont mis tout de suite. Ils ne m'ont pas fait passer les balles rouges, blanches et tout. Ils m'ont fait jouer au tennis »*. CATHERINE : *« Il y avait des matchs donc il y avait des points. Donc on pouvait gagner tout de suite. Je pense que c'est ça qui m'a plu et comme sport individuel aussi »*.

Dans cette période, l'enfant se satisfait d'une pratique du tennis reposant un « *principe de plaisir* » ; l'investissement se poursuit dès lors qu'il y a une récompense réelle ou symbolique à la clé : plusieurs joueurs (ses) racontent leur première expérience tennistique qui ne leur a pas plu, mais dès lors qu'ils gagnaient, ils pouvaient ainsi découvrir une jouissance liée à la pratique du tennis, qui suffisait à poursuivre la pratique, sans y avoir besoin d'y mettre leur propre désir.

BENOÎT évoque bien cette période de déplaisir où il a failli n e plus retourner : « *Quand on passe deux heures à essayer de taper dans une balle et qu'on y arrive pas, c'est quand même décourageant* ».

Ainsi, quand l'enfant gagne, il trouve du plaisir et continue sa pratique sportive. Mais cela lui permet également d'assurer une récompense symbolique, c'est -à-dire d'assurer la satisfaction narcissique des parents. Comme l'a précisé Lacan ²⁵⁷ : « *Le sujet prend conscience de son désir dans l'autre, par l'intermédiaire de l'image de l'autre qui lui donne le fantôme de sa propre maîtrise* ».

Cette pratique permet de fonder sa propre image en s'identifiant à l'imaginaire de l'autre, en quête d'équilibre entre « *Idéal du Moi* » et « *Moi idéal* ». C'est à partir de cet idéal du moi que le sujet se reconnaît dans l'autre et se construit son moi idéal, qui est à l'origine imaginaire.

C'est donc à ce moi idéal que répond la pratique du tennis quand l'enfant réussit et gagne « *facilement* » ses matchs. ALICE l'évoque bien quand elle parle de sa pratique du tennis : « *Donc tu gagnes des matchs, t'es contente, t'aimes bien rapporter des coupes, t'es pe tite, t'es fière et tu le montres à tout le monde* ».

On peut donc repérer un aspect particulier de ce temps de l'enfance où le sportif se laisse orienter par le désir de ses parents, et où il éprouve des satisfactions liées au corps, des jouissances pulsionnelles, comme être vu, jouir de gagner, de s'entraîner ou d'être compétitif. Il satisfait à l'image qu'attendent ses parents, en même temps qu'il éprouve des satisfactions pulsionnelles diverses.

C'est aussi ce qui peut permettre de faire rupture quand le sportif ne répond plus à cette image. On peut repérer cela notamment chez ELISE ou MATHIEU, qui étaient deux espoirs du tennis dans les catégories de jeunes et qui en repérant cette césure entre moi Idéal et moi réel ne sont pas capables de retrouver leur propre identité, qu'en repoussant l'image idéale qu'ils avaient connu dans leur enfance.

Ceci peut permettre de comprendre pourquoi certains sportif (ves) n'arrivent pas à confirmer les espoirs placés en eux depuis leur enfance quand ils arrivent à un niveau

professionnel. Ainsi, à un moment où le choix leur appartient vraiment, ils refusent de correspondre à l'image qui leur a été accolée depuis l'enfance. C'est bien de cette image dont tente d'ailleurs de se départir ELISE en essayant de partir loin.

Il est donc important de repérer cette place de moi idéal qui permet au joueur (se) de se situer par rapport à la place où il est mis e par l'autre.

IV.1.c. La non-inscription du rapport à l'entraîneur

Qu'en est-il du rapport à l'entraîneur dans cette période d'initiation à la pratique ? Peut-on parler de non-transfert à l'entraîneur ?

Cette adhérence au « *principe de plaisir* » et aux satisfactions pulsionnelles pose ainsi une pratique qui n'est pas liée à une angoisse particulière, car nulle part, il ne se pose réellement la question du choix.

Dans le discours des joueur (ses), il apparaît que la première demande envers l'entraîneur se situe dans cette dimension du « *plaisir* » et de « *l'amusement* » nécessaire pour la continuation.

On peut donc supposer que cette période est cruciale dans la mesure où l'entraîneur doit faciliter cette pratique de réussite de l'enfant, et ne pas soutenir dès le départ une pratique dirigée vers le haut niveau.

La dimension affective n'est cependant pas écartée de cette période d'initiation au tennis. Elle vient s'y placer de deux manières différentes en fonction de la structure parentale.

On voit bien chez certains joueurs, notamment les plus jeunes, une difficulté à parler de la nature de leur relation avec les entraîneurs.

Si on prend l'analogie à la relation transférentielle dans les psychanalyses d'enfants, on peut parler de transfert qui ne rentre pas dans une névrose de transfert. FANNY explique que « *l'entraîneur n'est pas là pour faire de la séduction* », ou SIMON pour « *en dehors du tennis, ça ne compte pas avec un entraîneur* ».

Cependant on peut noter une différence liée à la structure parentale. Quand un manque n'est pas identifié dans la structure parentale, la question de l'affectivité envers l'entraîneur ne se pose pas. Cependant, on peut limiter ce propos, dans la mesure où pour les plus jeunes interrogés, le manque de recul sur leur relation (que ce soit parental ou entraîneur-entraîné) n'a pas permis de remettre en cause leur univers relationnel.

Le transfert n'est pas absent, car si on prend la définition Lacanienne du transfert : «*Dès qu'un sujet s'adresse à un autre sujet, il y a transfert* », on peut penser que le transfert est bien présent mais il ne peut s'interroger qu'à partir de la répétition.

Le transfert exprime quelque chose de leur être, mais plus pour être entendu à leur juste valeur. Ils évoquent ainsi tous l'importance de la communication à ce moment.

C'est par l'intermédiaire du langage que se réalise la relation à l'entraîneur. Nous distinguons bien que les enfants recherchent un entraîneur avec qui ils peuvent discuter, parler, et qui écoute. Comme par exemple SIMON qui explique qu'il demande à l'entraîneur de ne dire «*rien de négatif. Qu'il parle toujours positif, même si on joue mal, qu'il essaye d'être positif* ».

Par contre, chez certains sujets, le transfert affectif est bien présent. On peut le repérer chez AUDREY et CATHERINE qui avouent avoir été «*amoureuses* » de leur premier entraîneur ou JULIEN qui était très lié à son premier entraîneur.

On peut se demander si dès le départ, une faille repérée dans la structure parentale a permis cette intrusion affective dans la relation avec un adulte hors du cadre familial.

IV.2. De la problématique du désir et de l'angoisse

La problématique du désir va permettre au sujet de se positionner par rapport à sa pratique et influencer la demande adressée à l'entraîneur.

Lorsque les choix vont devoir s'opérer, le transfert à l'entraîneur va être entrevu comme le moyen de soutenir ce désir ou plutôt de décider du désir, dans la lignée de celui des parents.

A travers ces choix qui se posent au joueur, apparaît la problématique de l'angoisse qui est centrale dans la question du désir et qui explique que le transfert affectif se réalise.

La problématique du désir souligne ce que désire l'homme, c'est-à-dire ce que l'autre désire : il veut être ce qu'il manque à l'autre, être la cause du désir. Ceci est récurrent dans les entretiens dans la mesure où vont entrer en osmose à la fois le désir de l'entraîneur et le désir de l'entraîné.

Il y a une recherche d'adéquation parfaite, qui serait la coïncidence du désir et de l'objet. Ce que Lacan nomme un «*mythe* ».

La problématique du désir laisse apparaître une différenciation entre demande consciente et demande inconsciente faite à l'entraîneur.

IV.2.a. L'entraîneur, comme reconnaissance du désir

Dans le discours des sujets apparaît un élément incontournable qui est souvent la reconnaissance du désir d'un entraîneur (le premier entraîneur ou le premier qu'il nomme comme signifiant dans leur vie).

Ce lien au premier entraîneur est signifiant dans le sens où il vient inscrire et transmettre son propre désir au joueur (se) qui va venir s'y identifier.

Ceci rejoint ce qui avait déjà été observé par Huguët & Labridy²⁵⁸, que le repérage du désir de l'entraîneur signifie une relation qui va fonctionner. On peut dire que le sujet découvre ainsi dans le désir de l'entraîneur, un sens à son désir.

Dès lors que l'entraîneur exprime son envie d'entraîner le joueur, se réalise un transfert, qui va s'opérer sur la supposition d'un savoir infaillible. Comme l'a précisé J.A Miller (1992) : « *Toute signification reçue d'un Autre qu'on estime ou à qui on suppose un savoir, produit de l'identification* ».

C'est ce qu'exprime SIMON, quand il parle de son entraîneur PASCAL, qui « *voulait toujours* » qu'il progresse ; MATHIEU pour qui la relation avec un entraîneur a fonctionné car l'entraîneur « *était méga motivé. Il était tout le temps derrière moi* ». Ou encore JULIEN dont le premier entraîneur, qu'il qualifie de « *dévoué* » a « *proposé* » à ses parents de l'entraîner.

C'est bien ce qui va faire la différence entre une relation à l'entraîneur qui fonctionne (qui dure souvent dans le temps) et une relation non signifiante pour le sportif. C'est ce qu'AUDREY, raconte quand elle a été entraînée par Nathalie : « *C'est ce qui m'avait choqué, c'est qu'elle était motivée pour m'entraîner. Je pense que c'est ça. Je pense qu'il n'y en avait pas un avant* ».

Ce désir qui se repère chez l'entraîneur vient donc toujours marquer un tournant pour le sportif, car il inaugure un nouveau rapport à l'entraîneur, qui prend en charge son désir, dans la poursuite des parents.

C'est ainsi que pour CATHERINE, son entraîneur PATRICE marquera un tournant car il est le premier entraîneur à avoir « *cru* » en elle « *malgré que tous les autres avaient des doutes* ».

DAVID explique bien ceci quand il parle de son premier entraîneur « *Il ne me dormait pas envie, donc j'ai arrêté* ». Si l'entraîneur ne répond pas à cette question du désir, le joueur part chercher sa réponse ailleurs.

IV.2.b. La poursuite des signifiants familiaux

Dans la dimension transférentielle qui se joue entre l'entraîneur et l'entraîné, la reconnaissance d'un manque dans la structure parentale, va amener le sujet à reporter ses identifications sur l'entraîneur. L'entraîneur va ainsi soutenir une position parentale, dans la poursuite des signifiants familiaux.

Nombreux sont les sujets qui évoquent consciemment ce rôle donné à l'entraîneur. Comme PIERRE qui est la recherche d'un « deuxième père », qui vient suppléer l'image du père réel. AUDREY, dont les parents étaient absents, et qui pense avoir « voulu reproduire » cela avec ses entraîneurs, notamment avec NATHALIE qu'elle identifie à la mère.

MATHIEU explique également sa recherche affective en rapport avec la prégnance forte du père : « *Ca explique peut-être le fait que j'ai toujours cherché jusqu'à un certain moment des relations affectives, c'est mon père* ». Ou encore JULIEN qui va répéter des relations de « dépendance » aux entraîneurs comme il vit sa relation aux parents : « *Quelque part, j'étais un adolescent dans un corps d'adulte* ».

Car c'est bien de se mettre à la place des parents qu'il s'agit. C'est d'ailleurs pour cela, que DAVID ne désire pas avoir une relation affective avec un entraîneur car il n'identifie pas le manque dans sa structure parentale réelle, tant il ne l'a pas remis en question : « *Au niveau affectif, je n'ai pas besoin d'un entraîneur* ». « *A la limite, je n'ai pas besoin d'un deuxième père ou d'une deuxième mère* »

IV.2.c. Du transfert et de ses répétitions

Un mécanisme inhérent au transfert apparaît dans de nombreuses études de cas : il s'agit du phénomène de répétition, que Freud a nommé « *automatisme de répétition* », où le sujet est pris dans une chaîne de signifiant, une chaîne du symbolique, et répète quelque chose qui tient de l'ordre du non réalisé. Comme l'a précisé Lacan, l'inconscient se manifeste dans le non -né.

Ainsi nous pouvons répéter ces « résistances » dans les relations à l'entraîneur qui reposent sur des échecs.

Nous pouvons bien percevoir par exemple chez CATHERINE, quand elle parle de ses répétitions à ses entraîneurs qu'elle a conscience de ses répétitions : « *Oui, c'était de la reconnaissance*

et ça fonctionnait par de la séduction. On est exactement dans le même schéma. C'est reproduit. ». D'ailleurs, dans le discours, le sujet situe bien ces répétitions, comme JULIETTE, pour qui aucune relation ne fonctionne car elles ne répondent jamais à sa demande amoureuse.

Le sujet ignore ce qui est en jeu dans le transfert, et ceci notamment quand l'entraîneur, adulte ayant une position d'autorité peut venir représenter un signifiant perdu. Comme l'a précisé Herfray²⁵⁹ : « Ils représentent bien autre chose que ce qu'ils sont : ils représentent ce « sujet supposé savoir » ce qui est juste, ce sujet aimé et qui éveille l'amour du savoir qu'il est supposé avoir. C'est par amour pour lui que le désir s'investit dans le savoir et le devoir. Tous ceux qui sont mis par quiconque à une telle place viennent de ce fait jouer un rôle d'auctor, c'est-à-dire figure d'autorité ».

Car en effet, cette place d'autorité conférée à l'entraîneur le positionne à la place de représentant de l'autorité quand le père réel n'a pas réussi à faire opposition dans la relation mère - enfant.

On voit à travers les effets du sexuel, que cela se joue bien sur la place d'autorité, et non pas sur la place laissée au sexe uniquement.

C'est donc à partir de ces répétitions que l'on peut analyser les liens transférentiels, qu'évoque Herfray²⁶⁰ : « Seule l'analyse des liens transférentiels permet de dénouer la prise des uns et des autres dans le désir de l'Autre. C'est cet Autre que représentent les figures d'autorité ».

Dans la répétition, se joue donc la réactualisation d'un lien à l'Autre, dont l'entraîneur devient la figure principale, souvent sur fond de supposition au savoir.

Ce lien au savoir est toujours dépendant du lien amoureux : on voit comment les sportifs parlent de leur entraîneur qui a une connaissance extraordinaire : On entend parler de « compétence » (DAVID) ; « un bagage technique et des connaissances » ou « il est super fort » (MATHIEU) ; « soufflée par le savoir qu'il a » (AUDREY).

Comme le précise Lacan, « le transfert est impensable sinon à prendre son départ dans le Sujet Supposé savoir ». Ce qui apparaît flagrant est souvent que la demande du sujet est toujours inconsciente et qu'il vient demander à son entraîneur de trouver la solution, le mettant ainsi en place de Sujet Supposé Savoir.

C'est ce que les sportifs vont nommer la « confiance » nécessaire qui est au centre de la relation de transfert. Pour Herfray²⁶¹ : « La confiance est nécessaire pour permettre des remaniements identificatoires au niveau des rôles. Cette confiance permet à un sujet de devenir lui-même à travers les traits qu'il va emprunter à l'objet aimé auquel il a envie de ressembler. Cette appropriation peut lui permettre, dans le meilleur

259 C.Herfray. La psychanalyse hors les murs. Desclée de Brouwer. 1997

260 C. Herfray. Op.cit. 1997

261 C. Herfray. Op.cit. 1997

des cas, de « s'attacher à » et de se « séparer » des objets à travers lesquels il se structure et dont il retrouve en lui-même les qualités, par introjection. Car nous humains, nous nous humanisons au contact d'un Autre, humain ».

Ceci ressort d'ailleurs dans tous les entretiens, où ce qu'il s nomment « *confiance* » est en réalité, la permission de transférer à un autre la question de son désir.

Pour CATHERINE, c'est la « *confiance* » qui est la base de la relation, ou DAVID qui parle de son échec à l'entraîneur qui ne le mettait pas « *en confiance* », ou AUDREY « *C'est sûr que c'est basé sur la confiance, l'échange, la complicité* ».

Sous ce mot « *confiance* » que les sportifs utilisent, se regroupe ce que Lacan a décrit comme « *le sujet rencontre comme étranger à lui-même, la chose la plus intime de son être*²⁶² », c'est-à-dire un autre en qui ils peuvent venir inscrire leurs propres identifications.

IV.2.d. L'agalma- La poursuite d'identification au désir du parent

Par l'intermédiaire du transfert, apparaît une dimension particulière où l'entraîneur vient s'inscrire à une place laissée vacante par le manque.

Il s'inscrit plutôt dans une poursuite des relations familiales, mais sous forme de « *séparation* ». Il crée ainsi une nouvelle dynamique qui s'appuie forcément sur un lien subjectif.

Ce que vient chercher le sportif est ce qui en jeu à travers l'amour transférentiel, est ce que Lacan a nommé « *l'agalma* », c'est-à-dire objet précieux désirable : que le sujet adienne dans son propre désir. Comme le montre Lacan ²⁶³ : « *L'Autre intéresse mon désir dans la mesure de ce qui lui manque et qu'il ne sait pas. C'est au niveau de ce qui lui manque et qu'il ne sait pas que je suis intéressé de la façon la plus prégnante, parce qu'il n'y a pas pour moi d'autre détour à trouver ce qui me manque comme objet de mon désir* ».

Si l'amour est refusé, c'est à partir de là que le désir survient, dans le manque. Si au contraire l'amour est comblé, aucun désir ne pourra advenir et maintiendra l'illusion de l'amour.

C'est donc par l'identification à un manque que va se jouer la relation entraîneur-entraîné sous une forme séparatrice : c'est souvent lié au détachement des figures parentales.

262 JD. Nasio. Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan. Rivages psychanalyse. 1992. p118

263 J. Lacan. L'angoisse. Seuil. 2004

L'entraîneur vient répondre à une angoisse du sujet quant à son désir : « Qu'est-ce que je veux réellement ? ».

Cette réponse n'est pas importante pour le sujet tant qu'elle est soutenue par un autre. Ceci rejoint donc l'explication de Labridy, de ce qui est en jeu dans l'analyse : « *Quand l'analysant vient voir un analyste, à la fois, il sait que cette question de l'amour va être en jeu, mais en même temps il se trompe. Il croit se donner enfin un partenaire moins illusoire que les autres, enfin un qui ait chance de lui répondre* », *il croit remettre son « bonheur » entre les mains d'un analyste dont il attend au départ toutes les réponses. C'est là où il se trompe, à attendre la réponse du côté de l'analyste, alors que la subversion produite par le travail analytique, c'est que progressivement l'amour de savoir attendu de l'Autre se « déconsistera » suffisamment pour que la question de son désir monte sur la scène et qu'il s'aperçoive que son véritable partenaire, c'est lui-même, le réel qu'il ne veut pas voir de lui-même, le « ne rien vouloir savoir », ce qu'il ne cesse de masquer pour conserver une belle image aux yeux des autres*²⁶⁴ ».

Comme par exemple JULIEN qui n'arrive pas à se prendre en charge sans un entraîneur : « *J'ai besoin d'avoir toujours quelqu'un derrière moi pour me dire.. Si on ne me dit pas « vas courir » je ne vais pas y être forcément de moi-même* ».

Ce qu'il y a de commun, et qui marque souvent la période de l'adolescence, est la quête identitaire du sujet qui remet en cause le tennis et la relation aux parents en posant la question de l'amour au centre de ses remaniements.

Sans ce signifiant « tennis », ils ne sont plus sûrs d'être aimés pour eux-mêmes par leurs parents. Il y a comme une prise de conscience du sportif de n'être qu'un objet du désir (des parents ou de l'entraîneur), objet de satisfaction qui passe par ce signifiant du tennis.

On rencontre cela chez ELISE, qui « *arrête le tennis* », et qui tombe dans l'anorexie, remettant en question l'amour de ses parents : « *J'en ai eu marre qu'ils me voient vraiment comme la fille qui fait que du tennis* ».

Cela rejoint ce qu'avait dit Terrisse²⁶⁵, qui dans une étude sur les boxeurs expliquait cette problématique de l'identification : « *Il y a un problème logique si l'on devient boxeur pour trouver une identification (S1/\$), ce qui n'est pas le cas exclusif des boxeurs. En effet, l'identification se soutient d'un point exclu, qui permet de dire « Je ne suis pas ça », soit : le « ça » est commué en jouissance interdite à qui parle comme tel, c'est-à-dire à celui pour qui l'identification est symbolique, langagière. Et aussitôt, il désire cette jouissance exclue* ».

264 F. Labridy. Op.cit. 1997

265 A. Terrisse. Sport psychanalyse et science. 1997. p140

AUDREY, parle également de « *cette crise d'ado* » où le tennis lui « *prenait le chou* » et qu'elle « *avait toujours l'impression d'avoir vécu pour le tennis* ». Ou encore JULIEN : « *mes parents, c'était.. Enfin mon père, c'était rachement sur études et puis tennis. Donc je n'avais pas le temps libre pour faire autre chose* » « *Il ne m'a pas laissé assez de liberté et moi j'en souffrais, des fois ça explosait* ».

Cette recherche identitaire induit parfois des troubles chez le sportif pour qui le tennis a représenté la plupart de leur vie et est souvent synonyme de sacrifice. Cette remise en question de l'investissement peut parfois être douloureuse. Comme l'explique CATHERINE, pour qui le tennis était son seul moyen d'exister : « *C'est là que j'ai pris conscience qu'il fallait que j'existe* » « *Je n'allais pas au cinéma avec les autres. Je n'avais pas de vie extérieure qui était. On va dire énorme, donc j'existais sur le terrain de tennis* ».

D'ailleurs, cette crise correspond souvent à une « *coupure* » d'avec les parents, comme l'explique JULIETTE, ELISE, JULIEN, MATHIEU, DAVID.

IV.3. La relation entraîneur-entraîné et différenciation sexuelle

IV.3.a Complexe d'Edipe et lien à l'entraîneur

Dans la période adolescente, les questions sur le sexe non seulement réveillent les positions Oedipiennes, mais deviennent réelles : il s'agit donc d'une invention nouvelle à trouver par le sujet.

La prise en compte du complexe d'Edipe comme élément composant un univers signifiant permet d'éclairer l'identification du sujet à un parent, et d'analyser son positionnement sexuel en fonction de ses premières identifications.

C'est bien de construction identitaire qu'il s'agit, par l'intermédiaire d'un parent, et dont le sujet doit se départir pour trouver sa propre position.

Comme le précise Cosnier²⁶⁶ : « *L'expérience montre à quel point il est impossible pour l'enfant dans l'adulte de rejeter sans dommages une imago parentale qui fait partie de son monde intérieur, à laquelle il reste lié, identifié, et qu'il ne peut simplement renier sans en être amputé lui-même* ».

Cette relecture des études de cas permet de repérer des similitudes intéressantes dans les relations mère-fille ou père-fils.

Il faut noter l'importance de ces premières identifications et de relations à l'objet d'amour qui va ensuite déterminer le mode de relation aux autres. Pommier l'a décrit : « *Si l'on conçoit ces conséquences absolues et relatives de l'identification, on en déduira qu'une seule et même série pourra paraître comporter des identifications contradictoires selon qu'elles se montreront quant à leur visée (le choix d'objet) ou quant au sujet de cette visée*²⁶⁷ ».

En effet, on observe plusieurs cas de relation uniquement tournée vers le parent du même sexe. Ceci est particulièrement repérable pour DAVID, MATHIEU, JULIEN pour qui le père dicte leur désir depuis l'enfance ; ou ELISE, JULIETTE, AUDREY prises dans les filets maternels.

Même si comme le précise Rosolato²⁶⁸, c'est la mère qui est toujours premier objet d'amour que ce soit pour la garçon ou la fille : « *L'identification quel que soit le sexe, et parce qu'elle passe d'abord par la mère, est un moyen de maîtriser l'inconnu. Pour l'homme, c'est la racine de la bisexualité psychique* ». Il faut mettre en exergue la fonction « *paternelle* », dans ce qu'elle joue comme rôle différent pour la fille et le garçon, comme source d'identification ou comme venant séparer la relation fusionnelle de la mère et de l'enfant.

Freud a évoqué cette fonction paternelle, quand il établit d'une façon d'ailleurs énigmatique que l'identification primaire se fait au trait unaire paternel, c'est-à-dire la loi de l'interdit de l'inceste dont il prend consistance.

Chinosi²⁶⁹ met en lumière la structure du sujet et le transfert en parallèle en montrant le transfert d'ordre maternel. Le Nom du Père est un signifiant qui est supposé absent.

Ce qui apparaît est donc bien une ambivalence et une période où le sujet n'arrive plus à se situer par rapport à cette mère ou ce père auquel il s'est identifié jusqu'à présent et qu'il vient remettre en question.

Du côté de la relation mère-fille se joue l'identification à la figure de féminité qu'est la mère. Comme le précise Rosolato²⁷⁰ : « *La représentation que la mère transmet de sa féminité qualifie l'intérieur de l'enfant dans ce qu'il a d'inconnu. La mère centre la relation d'inconnu* ».

267 G.Pommier. Op.cit. 1995

268 G.Rosolato. La relation d'inconnu. Gallimard. 1978

269 P. Chinosi. Op.cit. 1996

270 G. Rosolato. Op.cit.1978

On repère bien chez AUDREY, une relation d'emprise à la mère, où le père absent ne s'y oppose pas. Elle vient donc s'y placer dans une identification paternelle qui perpétue sa relation fusionnelle à la mère : « *C'était moi qui réconfortait ma mère* ».

Car comme le précise Pommier : « *Une fille, en revanche, aura une difficulté à agir de même, dans la mesure où elle ne peut se protéger en s'identifiant à son père, sans mettre en même temps sa féminité en danger* ²⁷¹ ».

JULIETTE pour qui la mère exerce une influence majeure mais qui ne vient pas répondre à ses questions sur la féminité.

Nous pouvons voir que cette difficulté pour ELISE à accepter « *son corps de femme* » et « *être considérée comme une fille* » est en lien avec le rapport d'aliénation à la mère. Le père ne venant pas s'y opposer et représentant même un certain « *dégoût* ». Car pour que la séparation s'opère entre la mère et la fille, il faut que le père s'y introduise, comme l'a précisé Lacan ²⁷² : « *Ce n'est pas uniquement de la façon dont la mère s'accommode de la personne du père, qu'il conviendrait de s'occuper, mais du cas qu'elle fait de sa parole, disons le mot, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au Nom du Père dans la promotion de la Loi* ». On voit bien que dans ces cas, le père est souvent absent réellement (AUDREY) ou qu'il ne prononce aucun désir (JULIETTE, ELISE).

D'un autre côté, la présence d'une identification forte au père est repérable chez MATHIEU, JULIEN, DAVID.

Les enjeux de l'identification au père prennent une autre forme chez le garçon, comme l'a théorisé Lacan : « *Dans le cas du garçon, la fonction de l'oedipe paraît beaucoup plus clairement destinée à permettre l'identification du sujet à son propre sexe, qui se produit, en somme, dans la relation idéale, imaginaire, au père* ».

On retrouve cette idéalisation chez MATHIEU, qui a toujours « *admiré* » son père et qui a réagi en terme de détresse quand son père l'a laissé seul pour partir à l'étranger. Il parle de cette période comme étant un tournant dans sa vie : « *Tu mets un chat dans l'eau, il ne va pas être bien. Donc je n'étais plus dans mon élément* ».

Il en est de même pour DAVID, pour qui le père n'a « *jamais déçu* » et dont l'amour repose sur « *la crainte* » du père. Ceci est repérable chez JULIEN aussi où le père est l'élément central de sa vie.

271 G.Pommier. Op.cit. 1995

272 J. Lacan. Op.cit. 1966. p57

Il est important ici de repérer ce que Lacan a nommé le père imaginaire, qui représente l'idéal, support d'identification. On peut relier cela avec ce que Freud avait décrit dans les relations père-fils : « *La soumission de l'enfant à son père (s'il s'agit de ce dernier), la recherche de sa faveur, ont leurs racines dans le désir érotique dont ce père était l'objet. Un jour ou l'autre, le même désir s'impose aussi dans le transfert, exige d'être satisfait, mais ne peut, dans la situation analytique, aboutir jusqu'à la frustration*²⁷³ ». Cette frustration est perceptible chez DAVID, JULIEN et MATHIEU pour qui aucune relation avec l'entraîneur ne saurait être satisfaite totalement.

Ainsi, on peut noter chez les sujets qu'une défaillance dans cette identification au parent du même sexe, et par là même une absence de signifiant du côté du sexe opposé, amène le sujet à se positionner envers l'entraîneur dans la poursuite de ces signifiants.

Il y a bien dans le transfert à l'entraîneur, ce que Freud a décrit comme une « *nouvelle édition, copie de tendances et de fantasmes qui sont rendus conscients dans l'analyse et qui permet au patient de remplacer une personne antérieurement connue par la personne du médecin. Ce sont alors des éditions revues et corrigées, et non plus des réimpressions*²⁷⁴ ».

C'est bien en fonction de ses identifications que des répercussions vont être identifiables dans la relation entraîneur-entraîné. C'est ce qu'explique Pommier : « *En effet, ou bien le père ne s'intéresse pas au charme de sa fille (comme le veut sa fonction) mais alors, dans ce cas, il sera suspecté d'homosexualité ou d'impuissance ; ou bien il s'y intéresse, et dans ce cas, il sera un père indigne. Si bien que la recherche d'un père majuscule fait partie de ces idéaux féminins dont la pointe mystique se tourne plus souvent qu'à son tour vers l'analyste. En ce cas, il sera prévisible que la séduction fonctionne à plein régime, et le transfert s'installera de telle sorte que, quoiqu'il en soit, le père sera à la fête*²⁷⁵ ».

IV.3.b. L'entraîneur comme reconnaissance d'identité sexuée

Dans cette construction d'identité sexuée, nul doute que l'entraîneur, adulte hors du cadre familial, vient apparaître comme un support de choix pour reconnaître cette identité.

Il apparaît d'abord dans le discours des filles, où à partir du moment où se pose la question du corps sexué, l'entraîneur entre en résonance en permettant à la fille d'éprouver sa féminité hors du cadre familial, à un adulte ayant une fonction d'autorité.

273 S. Freud. Op.cit. 1938

274 S. Freud. « Dora ». Op.cit. 1904. p86-89

275 G.Pommier. Op.cit. 1995

Cosnier²⁷⁶ explique bien que l'appel à un autre, hors du milieu familial est nécessaire pour ancrer le sentiment identitaire de la fille : « *C'est dans le surgissement de l'angoisse à partir d'une situation nouvelle, le sentiment de rupture de la continuité et de la familiarité de l'être, que les fondements de l'identité peuvent vaciller. Les conflits entre les investissements narcissiques de l'enfant par la mère, et ceux qui s'organisent pour le sujet à partir de la différenciation je-non-je, donc les investissements narcissiques secondaires « retirés aux objets » ne cessent de remettre en cause les relations aux autres, à l'extérieur, et les représentations de ces relations passées ou présentes à l'intérieur.* ».

C'est donc souvent dans la période adolescente que se réveillent les questions sur le sexe et inaugure un nouveau rapport à l'entraîneur. Cette relation ne peut se départir de ce caractère sexuel, qui introduit une différence fondamentale dans la relation à l'autre.

Car pour la fille, ce besoin de reconnaissance de leur corps féminin apparaît dans leur discours.

On voit bien dans le discours de nombreuses filles, l'attention portée à la séduction, à ce prisme du regard masculin, qui vient répondre à leur question : « Qui suis-je ? » et la reconnaissance de leur différence sexuée dans le rapport à l'entraîneur masculin.

Pour ELISE, c'est le fait de « *plaire* » à l'entraîneur, d'établir ses « *tentatives de séduction* » qui la confronte à la sexualité et à ses conséquences.

CATHERINE parle également de cette séduction « *pour se faire remarquer* » et du fait que cela puisse entrer en résonance avec son entraîneur : « *Quand j'avais 17 ans, j'étais avec Patrice, j'étais en train de grandir, j'étais en train de devenir une femme et t'as envie de savoir des choses et là je ne savais plus à qui parler.* ».

Nous pouvons nous poser la question de la nature plus narcissique du rapport à l'entraîneur chez la fille, qui avant que d'être aimée, veut qu'on la reconnaisse dans son identité de femme.

Comme le dit Lacan²⁷⁷ : « *La relation de dépendance s'établit pour autant que, s'identifiant à l'autre, au partenaire objectal, le sujet sait qu'il lui est indispensable, que c'est lui qui la satisfait et lui seul, parce qu'il est en principe le seul dépositaire de cet objet qui est l'objet du désir de la mère. C'est en fonction d'un tel achèvement de*

276 J.Cosnier. Op.cit. 1987

277 J. Lacan, La relation d'objet. Seuil. 1984

la position oedipienne que le sujet se trouve dans une position que nous pouvons qualifier, selon une certaine perspective, d'optimale, par rapport auquel il devient, lui, l'objet indispensable et se sachant indispensable ».

Alors que pour le garçon, l'introduction du sexuel ne provoque pas le caractère amoureux.

On le voit bien quand DAVID explique qu'il n'a jamais considéré son entraîneur « *comme une femme* ».

Ceci permet de rejoindre l'explication de Lacan pour qui « *Quand on aime, il ne s'agit pas de sexe* ». Pour les garçons, ce n'est pas la reconnaissance sexuée qui entre en jeu dans la relation à l'autre féminin, mais c'est bien plus à travers des identifications paternelles, qui vont venir asseoir les fondements de leur masculinité.

C'est donc plutôt la position d'autorité, position paternelle qui est en jeu dans la relation à une femme entraîneur, qui s'y positionne comme telle. L'entraîneur féminin serait dépourvu de « sexe », dans la mesure où ce rapport autoritaire à la femme entraîneur existe.

L'entraîneur ne vient pas en reconnaissance d'identité masculine, car celle-ci est déjà éprouvée dans la relation mais elle poursuit cette problématique en reposant sur le caractère « viril » des relations aux entraîneurs masculins. Ceci rejoint les propos de Mauco ²⁷⁸: « *Le garçon a surtout besoin d'affirmer sa virilité et donc de bénéficier de relations avec des éducateurs hommes auxquels il peut s'identifier. La femme est naturellement plus assurée de la féminité que l'homme ne l'est de sa virilité. La femme est toujours une mère potentielle, l'homme qui ne peut s'affirmer comme tel reste infantile. La fille peut plus facilement s'identifier à la mère, objet de la première relation humaine, alors que le garçon doit assumer une rupture déchirante pour renoncer à la mère et s'identifier à l'image virile* ».

IV.3.c. La dimension amoureuse dans la relation entraîneur -entraîné

Au-delà de cette recherche d'identification, nous pouvons noter l'importance de la relation affective, dans la poursuite des premiers objets d'attachement, qui montre l'importance de cette question « d'amour » dans le transfert à l'entraîneur.

Comme l'explique Pommier : « *Celui qui s'identifie pour être aimé méconnaîtra à quoi il ressemble, puisque si l'amour cherche à donner forme au Moi pour un autre, le sujet se perdra dans cette opération. Comme la*

278 G.Mauco. Op.cit. 1968

réflexivité de l'amour ne saurait être réflexive d'elle-même, l'amour se définira comme passion de l'ignorance (Elle diffère de l'inconscience)²⁷⁹ ».

L'amour est donc la conséquence du savoir attribué et attendu de l'Autre, entraîneur.

C'est à partir de ce point que vont se fourvoyer certaines relations entraîneur-entraîné, dont les chaînes signifiantes de leurs histoires respectives qui n'ont pas été résolues, se répètent dans cette relation.

Ce que montre la présence de cet amour, est la position de l'entraîneur qui devient sujet du désir, méconnaissant ce phénomène propre au transfert où l'amour « s'adresse » en réalité au savoir.

Pour Freud, ce transfert amoureux tient d'un « refoulement d'un désir passé d'une représentation à une autre », en ajoutant : « L'importance est donnée non à ce que le patient a vécu antérieurement mais à ce qu'il n'a pas vécu. Ces désirs en attente sont éveillés lorsque le sujet entre en contact avec un nouvel objet ».

Cet amour vient révéler qu'il n'y a pas uniquement une répétition à l'identique mais bien l'élaboration d'un nouvel amour, qui témoigne d'une rencontre possible avec l'altérité.

C'est de cet amour que va venir se poser la question du désiré et du désirant où chacun ne doit pas prendre la place d'objet d'amour pour l'autre.

Cette place d'objet d'amour sera prise par l'entraîneur dans la mesure où il n'a pas réussi à identifier son « manque à être » et qui ne pourra se révéler qu'à partir de ses rencontres aux entraîné(e)s.

C'est ainsi que l'on peut s'appuyer sur la métaphore de l'amour de Lacan : « Aimer, c'est donner ce qu'on a pas ». C'est-à-dire qu'il faut éclairer le « contre-transfert » dans la relation pour comprendre également le transfert. C'est-à-dire que le « désir de l'analysé », évoqué par Lacan, peut ici se placer comme « désir de l'entraîneur », venant occuper une place où il soutient ce désir de l'athlète, au-delà de l'amour.

On le voit bien dans l'histoire de JULIETTE, qui recherche l'amour réel auprès de l'entraîneur « Mon idéal, c'est d'être avec mon entraîneur » et pour qui les répétitions d'échec à cette relation amoureuse témoignent de la difficulté à trouver « la bonne personne », non pas celle qui serait capable de l'entraîner, mais celle qui serait capable de lui renvoyer sa demande amoureuse.

Ce que recherche ainsi l'entraîné est de provoquer le basculement dans le « manque à avoir », qui se transforme en « manque à être », de passer de l'objet du désir à l'objet cause du désir.

Le leurre de l'amour réciproque vient ainsi masquer une faille dans la structure de la différence radicale des désirs.

La dimension amoureuse permet de saisir la tromperie qui est à l'œuvre en se persuadant que l'autre a ce qu'il nous manque, ce qui peut nous compléter tout en ne connaissant pas par ailleurs ce qui nous manque réellement. Nous verrons d'ailleurs qu'il dépendra ainsi que l'entraîneur y réponde ou pas, pour que le sujet aboutisse à la trouvaille de son propre désir inconscient.

L'amour du transfert vient donc montrer que dès lors que l'Autre s'éprouve comme manquant, il laisse apparaître son désir et ne laisse pas la place ainsi à la question du désir propre du sportif.

Lévêque²⁸⁰ éclaire cette idée que la relation affective chez les filles peut avoir des effets dévastateurs : « *La façon dont est rabrouée la revendication affective des adolescentes entraînées par un homme participe de cette logique : la résonance sexuelle de leur interpellations déclenche un processus de censure et de négation, là où leur récupération sur un mode ludique, leur canalisation dans des limites conventionnelles suffiraient à les dédramatiser. Des modes stéréotypés de comportement, seules réponses possibles d'entraîneurs embarrassés, rabrouent l'expression de toute féminité* ».

Ce qui est intéressant est que l'amour est manipulé par certaines joueuses à leurs fins. Comme pour CATHERINE, qui répète des relations amoureuses qui sont présentes du côté de l'entraîneur mais où elle marque un refus d'y répondre. Ceci est également présent pour ELISE qui craint d'être happée par la dimension amoureuse dans la relation à l'entraîneur.

Dans leur discours apparaît bien que lorsque l'entraîneur n'y répond pas, il y a une réelle bascule de la sportive, qui en sachant qu'elle ne sera pas comblée, rentre dans une relation où elle ne souffre pas de désillusion. C'est ce qui arrive à JULIETTE quand JEROME lui explique tout de suite qu'il ne la « suivrait » pas et qui même décide d'arrêter car il ne sait pas « comment la faire évoluer ».

C'est la reconnaissance de la faille du savoir dans l'entraîneur qui marque un tournant dans les relations. Comme pour MATHIEU, qui répète sa recherche de comblement affectif par l'entraîneur et qui s'oppose à un refus de son entraîneur CEDRIC : « *Il m'a dit « attends, moi je.*

C'est dans ce sens là que je vais, je ne travaille pas comme ça. Tu es au tonnerre, tu fais ton truc, tu joues pour toi. Moi je te donne mon savoir et on verra avec le temps ». Ce refus agit comme un temps d'élucidation de son propre désir et il poursuivra même ses relations aux entraîneurs suivants, sans cette dynamique affective.

IV.3.d. L'homosexualité dans la relation entraîneur -entraîné

A partir du transfert amoureux, la dimension homosexuelle peut également être prise en compte. L'étude de cas d'AUDREY décrit ces mécanismes entre elle et son entraîneur féminin, qui permet d'ouvrir une discussion encore peu abordée dans la relation entraîneur -entraîné.

La rencontre avec son entraîneur NATHALIE va permettre d'analyser plusieurs éléments clés de la relation homosexuelle à l'entraîneur.

Il y a d'abord la remise en question du positionnement face à l'Œdipe. Comme l'a précisé Freud²⁸¹, l'existence d'un versant homosexuel de l'Œdipe (issu de l'amour pour le parent du même sexe) entraîne une position psychique homosexuelle, comme résultante d'un mécanisme d'identification, qui confère à cet attachement une valeur structurante.

C'est ainsi que nous pouvons poser le problème d'homosexualité à l'entraîneur, dès lors que l'entraîneur est identifié ainsi à la personne du sexe similaire, issu des imagos familiales.

La question des identifications et le lien à l'homosexualité se pose, que Freud a évoqué, où il articule narcissisme et sexualité en proposant deux types de genèse de l'homosexualité : la mère et le sujet lui-même : *« Ainsi, pour le garçon, il « refoule son amour pour la mère en se mettant à la place de celle-ci, en s'identifiant avec la mère et en prenant sa propre personne pour modèle à la ressemblance duquel il élira ses nouveaux objets d'amour »²⁸².*

Si nous observons la question de l'homosexualité du côté de la fille, l'attachement à la mère est prépondérant. Si le père n'interfère pas dans cette relation, la fille risque de rester attachée à sa mère, et ainsi venir s'identifier du côté masculin, pour séduire sa mère comme Freud l'a expliqué dans la théorie d'homosexualité primaire.

L'homosexualité secondaire, venant s'inscrire dans une relation génitale dont elle représente l'Œdipe inversé. Freud ajoutant que cette homosexualité permettrait ainsi à la fille

281 S. Freud.Op.cit.1904

282 S. Freud. Souvenirs. Gallimard. 1910. p125

d'enrichir son image narcissique : « *L'homosexualité féminine se rencontre chaque fois que la discussion porte sur les étapes que la femme a à franchir pour accomplir son achèvement symbolique* ²⁸³ ».

Bokanowski²⁸⁴ en parlant de la dimension amoureuse à la mère, pense que « *c'est ainsi qu'elle renonce à vouloir posséder la femme afin de devenir elle-même femme et c'est dans ce même mouvement psychique que son envie de pénétrer se transforme en désir de recevoir celui-ci dans l'acte d'amour* ». C'est bien dans la poursuite d'un amour à la mère qu'AUDREY va venir y inscrire sa relation à NATHALIE. Car NATHALIE, vient se poser comme étant capable de répondre à ses questions sur sa propre sexualité. C'est ce que précise Bokanowski²⁸⁵ : « *Traduisant les forces liées à l'homosexualité psychique inconsciente des deux protagonistes de la situation analytique (patient, ou patiente, et analyste) dans leurs mouvements transférentiels et contre-transférentiels, les transferts homosexuels, s'ils ne sont pas identifiés et analysés comme tels, peuvent être à l'origine de bien des désarrois contre-transférentiels, conduire à des impasses, voire à des interruptions prématurées des cures du fait de la fuite de celles-ci par les patients* ».

D'ailleurs, AUDREY émet des doutes sur la réalité de cette relation amoureuse : « *physiquement, je ne me voyais pas avec elle. Donc c'est pour cela que j'appelais une dépendance* ».

Il y a plus qu'une véritable problématique amoureuse dans la relation à une femme, dans la poursuite de la relation fusionnelle à la mère, que la répétition d'une relation aliénante, qu'elle qualifie de « *dépendante* » à NATHALIE.

IV.4. Destin du désir et relation à l'entraîneur

IV.4.a. La remise en cause du désir : le passage au professionnalisme

Dans le discours des sujets, le passage vers le professionnalisme apparaît décisif dans la remise en cause de leur désir. Ce moment inaugure en effet une nécessité de prendre en compte leur propre désir ou parfois de s'engager dans le tennis professionnel en poursuivant encore le désir d'un autre.

283 J. Lacan. Op.cit. 1984

284 T. Bokanowski. Les transferts homosexuels. 1999. p63

285 T. Bokanowski. Op.cit. 1999.p45

Nous observons bien d'ailleurs comment ce passage est difficile pour certains joueurs (ses) qui n'arrivent pas à se séparer de l'autre pour advenir dans leur propre désir. Cela confère souvent une position « *dilettante* » face au professionnalisme.

Comme AUDREY qui parle de son « *besoin de se bourrer la gueule une fois par mois* » et dont on voit bien que la question du désir n'est pas encore résolue : « *Mais si je savais, quand j'ai dit « allez je vais faire du tennis », que j'aurais une vie comme aujourd'hui, jamais j'aurais réussi. J'ai.. Ouais, ça a été au fur et à mesure* ».

Cette décision de passer au statut de professionnel marque en même temps une séparation réelle d'avec les parents, dont le joueur n'est pas toujours prêt à accepter les conséquences.

C'est bien ce qu'émet AUDREY quand elle parle de sa difficulté à disputer des tournois éloignés : « *Dur de partir. Je n'ai jamais aimé partir* ». Pour ELISE, qui reconnaît « *qu'à la limite, ce n'est pas « son truc* ».

C'est ce passage qui va conférer deux positions différentes dans le rapport à l'entraîneur, soit parce que le joueur ou la joueuse va continuer à laisser son désir entre les mains de l'entraîneur, dévoilant un rapport aliéné, soit parce qu'il/elle va trouver son propre désir et inaugurer un rapport à l'entraîneur qui ne soit plus dans une dimension affective.

IV.4.b. L'aliénation du désir

Il apparaît que pour certains sportifs, ces chaînes significantes qui se répètent ne trouvent jamais satisfaction, et continuent à les placer dans une position d'objet.

Ceci peut illustrer un rapport aliéné à l'entraîneur, sans pour autant que le sportif en prenne conscience.

Sans cette emprise de l'entraîneur, le sportif ne sait donner seul un sens à sa propre pratique, d'éprouver un désir qui lui appartient réellement.

Dans ce problème d'aliénation apparaît bien la dimension du contre-transfert de l'entraîneur, où il se conforte dans cette position d'objet du désir, continuant à assurer ce comblement en continuant à tout ordonner, décider, en n'étant pas celui qui assure le passage à des signifiants propres.

Nous situons là le phénomène d'aliénation décrit par Pommier²⁸⁶, car inconsciemment il y a une position de soumission de l'une sur l'autre qui ne laisse guère le temps de se dégager : « *Le problème majeur du rapport entraîneur-entraîné est la possibilité de d'aliénation de l'un à l'autre. Car sans l'entraîneur le joueur ne peut advenir, mais cette aliénation fonctionne comme un miroir, un double où l'entraîneur conscient de son emprise, ne saurait exister sans cette idéalisation de l'autre* ».

AUDREY fait part de cette « *dépendance* » à son entraîneure, dont nous pouvons supposer qu'il y ait également une volonté d'être positionnée ainsi, comme le montre Herfray dans la relation pédagogique : « *Les conduites de séduction de la part de personnages transférentiellement investis, témoignent d'une telle manipulation. Les entretenir conduit à perpétuer l'aliénation. La séparation d'avec les figures d'Autorité passe par la dés-idéalisation, la découverte et l'acceptation du manque dans l'Autre*²⁸⁷ »

Cette aliénation passe bien par la difficulté pour l'entraîneur de se distancier d'un joueur - objet pour qui les tentations de manipulation viennent renforcer leur propre narcissisme et renvoient ainsi à leur propre manque.

Il est donc impératif pour l'entraîneur de prendre conscience de ce phénomène, qu'Herfray commente : « *La grande leçon de la psychanalyse c'est de nous signifier nos limites : les limites de notre savoir, les limites de notre pouvoir sur autrui, ainsi que des méfaits de tout abus de pouvoir par la séduction, ce qui ne libère pas l'autre de ses aliénations*²⁸⁸ ». Ceci apparaît dans le discours de JULIEN, où d'un côté son entraîneur recherche cette autonomie mais ne lui rend pas réellement l'accès en venant répondre à cette place d'une manière autoritaire.

Il est possible que l'entraîneur s'y perde également car il peut être lui-même dépassé, parfois inconscient de la véritable nature de la demande, comme l'explique Neyraut : « *Toutes les relations humaines, qu'elles se constituent spontanément ou qu'elles aient pour objet l'élucidation de cette relation elle-même, peuvent utiliser le transfert à leur insu, et finalement en dépendre*²⁸⁹ ».

Dans le milieu professionnel, cela peut également se reporter sur d'autres personnes de l'entourage comme l'a montré Lévêque²⁹⁰ : « *L'athlète peut aussi tirer parti de la situation, s'installer dans une douillette dépendance matérielle et affective et se réfugier dans une attitude consumériste, à la fois régressive,*

286 G.Pommier. Op.cit.1995

287 C. Herfray. Op.cit. 1997

288 C. Herfray. Op.cit. 1997

289 M. Neyraut. Le transfert, études psychanalytiques. PUF. 1994.1999. p99

290 M. Lévêque. Psychologie du métier d'entraîneur ou l'art d'entraîner les sportifs. Vuibert, 2005. p43

passive et sadique, exigeant de chacun des intervenants disponibilité et servitude, asservissement à ses besoins successifs ».

Comme le précisait Lacan, cette position de S SS met l'analyste dans la position qui lui fait penser qu'il est capable de répondre à la demande. Ce qui est le même cas pour l'entraîneur : il soutient cette position de Sujet-Supposé-Savoir qui lui permet d'obtenir du sportif ce dont il suppose lui-même indispensable pour atteindre les meilleures performances.

Cette possibilité d'aliénation maintiendrait ainsi une possible confusion entre la position d'objet et l'idéal du moi, devenant support d'identification pour le sujet.

Une des déformations possibles est bien sûr que le sportif ne soit jamais capable de reconnaître son propre désir et que cette position soit problématique quand l'entraîneur n'est plus présent.

Comme l'explique Parat, *« Le dérapage, la réponse (en acte ou en parole) exprime l'investissement érotique contre-transférentiel (ou la défense protectrice qu'il suscite) et constitue une stagnation (une fascination) qui obère les temps suivants, la compréhension puis l'utilisation. En d'autres termes une modification topique trouble le travail du préconscient de mise en mots à partir d'énois, empêchés par un mouvement issu de l'inconscient. L'investissement sublimé du travail analytique et de l'objet-patient se trouve alors submergé par l'investissement érotique issu directement de la pulsion²⁹¹ »*

Nous comprenons donc la difficulté pour le sportif à sortir d'une telle relation d'emprise, quand le sens à sa vie n'est pas trouvé, ce qui laisse également présager de difficultés relationnelles et professionnelles en dehors de cette relation même.

Ceci est perceptible chez plusieurs sportifs qui n'arrivent pas à prendre la décision d'arrêter le tennis, sans pour autant avoir trouvé une voie qui puisse les intéresser.

Nous retrouvons ce phénomène chez AUDREY qui aimerait jouer pour elle : *« Je voudrais être sur le court et jouer que pour moi (.) En fait, quand elle est là, je n'arrive pas à jouer uniquement pour moi »*. C'est également le cas de JULIETTE qui a pris conscience qu'elle ne jouait *« jamais pour elle »*.

Nous pouvons émettre l'hypothèse ainsi que la relation à l'entraîneur est un moyen de perdurer un lien à l'autre à travers une autorité rassurante : il y a quelqu'un qui vient décider à ma place, je n'ai pas à risquer mon propre désir en y prenant la responsabilité d'un choix.

On voit bien que cette position, que nous pouvons nommer d'objet, peut paraître confortable car permettant d'être toujours dans une demande affective, à la manière d'une demande d'amour faite par un enfant.

Ce qui est significatif est que la personne de l'entraîneur n'est plus indispensable à un niveau, mais cette position peut être occupée par « *n'importe qui* » qui pourrait répondre à cette question du désir, comme JULIETTE qui explique que ce pourrait « *être quelqu'un d'autre qu'un entraîneur* ».

4.4.b. La trouvaille : le désir signifiant

A l'image du processus analytique où l'analyste reste neutre face à la demande énoncée du sujet, l'entraîneur en ne venant pas répondre à la demande, permet au sujet de se tourner vers autre chose : « *L'abstinence, composante primordiale de la neutralité, entraîne que l'acceptation d'un patient comporte d'emblée le renoncement à l'investir comme objet (érotique ou narcissique). La charge pulsionnelle qui accompagne toute relation se trouve là, déviée pour investir le travail dans l'ordre de la sublimation* ²⁹² ».

C'est à partir de ce point de butée, qui exige un remaniement dans ses désirs, car l'entraîneur refusant d'y être positionné comme objet de désir, que le sportif accède à son propre désir.

Comme le précisait Freud, le bénéfice de l'analyse est de permettre au patient d'aimer et de travailler : c'est-à-dire de permettre un détachement des figures familiales et de la répétition et que l'amour soit transformé en un investissement d'un autre ordre. Pour Mauco, « *Le désir ainsi libéré étant désir de l'autre, c'est essentiellement la relation à autrui qui est remodelée. Et ainsi la place du sujet par rapport aux autres* ²⁹³ ».

Ce moment correspond souvent à la trouvaille d'un lien ou d'un sens à sa vie.

Ainsi, nous pouvons l'illustrer avec MATHIEU, qui se détache de ses entraîneurs et se sent capable de s'entraîner avec un entraîneur avec qui il n'a plus de réelle relation affective.

Ceci est perceptible également pour CATHERINE, dont la dernière rupture vient marquer un arrêt du tennis et remettre en question son engagement dans une relation affective avec un homme et faire apparaître son désir d'enfant.

Comme le précise Herfray : « *Le sujet peut sortir de la dépendance, avancer vers sa propre identité. L'Autre, reconnu comme manquant, ne sera pas jeté parce qu'il n'est pas parfait, mais il peut disparaître : sa*

292 L. Danon-Boileau, D. L'heureux-leboeuf, G. Pragier. Op.cit. 1999

293 G. Mauco. Op.cit. 1968

fonction fut d'être celui qui fut un auctor (celui qui fut à l'origine), celui qui a « fait croître » (augere), qui a permis l'accès à la voie qui mène à l'enrichissement symbolique²⁹⁴ ».

Ainsi, nous pouvons parler de « liquidation » du transfert, indispensable pour prendre la distance par rapport aux liens d'aliénation et pour permettre d'assumer sa propre vie : « L'inconscient se manifeste toujours comme ce qui vacille dans une coupure du sujet – d'où ressurgit une trouvaille²⁹⁵ ».

Au-delà de cette trouvaille du désir, il s'agit bien d'accéder à sa propre identité, comme l'explique Lacan²⁹⁶ : « Dans le recours que nous préservons du sujet au sujet, la psychanalyse peut accompagner le patient jusqu'à la limite extatique du « Tu es cela » où se révèle à lui le chiffre de sa destinée mortelle, mais il n'est pas en notre seul pouvoir de praticien de l'amener à ce moment où commence le véritable voyage ».

Ce n'est d'ailleurs pas anodin que cela se produise lors d'un transfert négatif, d'une rupture consommée avec l'entraîneur. Comme l'a précisé Lacan²⁹⁷, ce transfert négatif « est le lieu inaugural du drame analytique », est peut-être nécessaire, même s'il est douloureux, pour permettre au sujet de sortir des griffes de l'autre.

Comme l'explique la rupture de MATHIEU avec CEDRIC : « Je me suis rendu compte que c'était vraiment grâce à ça, que c'était pour moi que je jouais et pas pour mon entraîneur ou mon entourage ».

C'est ainsi qu'en sortant de la problématique affective, le savoir de l'entraîneur est remis en cause. Ainsi le sportif ne suppose plus un savoir infaillible de l'entraîneur, mais un savoir qui est plus du domaine de la réalité, c'est-à-dire en y acceptant les failles. C'est ainsi que MATHIEU reconnaît avoir « dormé trop d'importance » à ses entraîneurs.

C'est aussi ce qui permet de comprendre pourquoi ELISE rompt avec son dernier entraîneur, pour ne plus rester dans une dimension amoureuse : « Là, avec STEPHANE où il fallait que je coupe avec les armées où j'avais été anorexique, il fallait que je coupe avec cet environnement là ». Elle ne « veut plus de cette dépendance ».

294 C. Herfray, Op.cit. 1997

295 J. Lacan, Op.cit. 1966, p100

296 J. Lacan, Op.cit. 1966, p100

297 J. Lacan, Op.cit. 1966, p107

IV.4.c. L'arrêt de la pratique sportive

L'arrêt de la pratique sportive est donc un questionnement intéressant dans la mesure où nous voyons bien que ce lien à l'entraîneur qui perdure et qui n'est pas résolu permet au sportif de trouver en lui seul l'intérêt de continuer la pratique sportive.

Ce qui est significatif est que l'arrêt de la pratique sportive de CATHERINE, qui a connu une rupture douloureuse remet en cause ce lien à l'entraîneur.

Beaucoup de sportifs évoquent qu'ils ne sont plus capables de repartir, de s'entraîner à nouveau et donc d'investir dans une nouvelle relation à un entraîneur quand cette ultime rupture survient. C'est peut-être également le cas pour DAVID, qui au moment des entretiens exprime à demi-mot cette difficulté à continuer à jouer au tennis.

L'arrêt de la pratique sportive arrive tôt ou tard pour le sportif et oblige donc à se positionner et prendre en charge son propre désir, hors d'une pratique tennistique de haut niveau.

Nous pouvons nous interroger sur les raisons qui poussent certains joueurs professionnels à continuer quand leur classement ne leur permet plus d'assurer leur quotidien financièrement. Il pourrait y avoir une peur du vide que représente leur avenir, mais ceci permet de questionner le vide causé car l'absence d'un lien qu'un entraîneur avait soutenu jusque là.

C'est une période importante qui s'ouvre et qui s'achève en même temps avec la perspective de ne plus rentrer en résonance avec aucun désir.

Qui viendra dicter le désir du sportif quand il n'y aura plus d'entraîneur ? Il y a la difficulté de prendre en compte ce désir avant d'arrêter et de réussir ce passage professionnel.

Pour JULIEN, arrêter le tennis correspond à une difficulté identitaire également : « *Quand je lui ai dit que j'allais arrêter le tennis, c'est comme si lui allait arrêter le tennis. Le jour où je lui ai dit ça, c'était il y a un an et demi « ça y est, j'en peux plus, je vais faire autre » et c'était « qu'est-ce que tu vas faire de ta vie ? » C'était comme si j'allais me retrouver sous un pont. Ça a été vraiment dur à encaisser ».*

Le sportif est parfois contraint à l'arrêt de la pratique sportive quand son corps ne répond plus à la demande, comme CATHERINE, dont on sent que sa pratique n'est pas totalement accomplie et que demeurent de nombreuses zones d'ombres qu'elle cherche encore à élucider.

On peut penser que pour évoluer et continuer à un haut niveau, il y a un palier à passer. Ce palier représente un « plus » à franchir, que ce soit corporellement (mettre son corps à

l'épreuve), ou prendre la responsabilité d'un autre (souvent sous la forme financière).

Nous pouvons noter la difficulté à un moment donné que le joueur a à « investir » financièrement dans un entraîneur : A un moment donné, le tennis, ça « coûte », et c'est à partir du moment où cela représente un investissement financier qu'il y a un véritable investissement de la part du joueur.

L'arrêt de la pratique sportive poserait ainsi une question d'identité pour le sportif, qui se trouverait à nouveau mis à mal alors que le sportif n'a pas répondu pour lui-même les questions propres à son être. CATHERINE explique bien cela, dans le fait qu'elle ait décidé « de ranger ses raquettes », dès lors qu'elle ait découvert sa propre identité : « *J'ai pas réussi et j'ai pas fait l'effort d'une démarche supplémentaire pour repartir, pour chercher la motivation. Je l'ai fait pour l'argent mais ça ne marchait pas. Je n'ai pas réussi à faire l'effort sur moi-même, de me dire « voilà le tennis peut m'apporter... », Il n'avait plus rien à m'apporter, j'existais, je me sentais bien c'est à dire que je n'avais plus besoin du tennis* ».

IV.5. Le rapport au corps

IV.5.a. Le réel des blessures

Tous les sujets rapportent avoir été plus ou moins blessés pendant leur carrière, ce qui vient également introduire un temps particulier qu'il est nécessaire d'analyser.

Cette blessure n'arrive souvent jamais par hasard : il y a derrière cette défaillance du corps, quelque chose d'autre qui demande à se réaliser, que Lacan évoque comme d'une « *étrange temporalité* ». Dans cette blessure du sportif se révèle en réalité la résistance du sujet, qui devient une répétition en acte.

Nous parlons ainsi de symptôme signifiant, évoqué par Nasio²⁹⁸ : « *Le côté signifiant du symptôme, c'est le fait d'être un événement involontaire, dépourvu de sens et prêt à se répéter. Le symptôme est un signifiant considéré comme un événement dont je ne maîtrise ni la cause, ni le sens, ni la répétition* ».

Labridy²⁹⁹ parle ainsi de la nécessité de comprendre la revendication inconsciente que dissimule une blessure : « *Ainsi le corps pour la psychanalyse ne se confond pas avec le réel biologique des organes, mais il est modelé, construit, déplacé par le langage. Le corps pour la psychanalyse est une réalité*

298 JD. Nasio. Op.cit.1992

299 F. Labridy. Op.cit. 1997. p43

imaginaire et symbolique, alors que le vivant biologique est le réel dont s'occupe la médecine. Lacan distinguera ainsi le terme d'organisme qui désigne la chair vivante (les fonctions biologiques) de celui de corps qui est déjà un produit second, un agencement imaginaire et symbolique appareillé par les mots ».

La signification inconsciente d'une blessure se repère souvent dans le caractère incroyable de cette blessure. Comme le précise JULIETTE dont le médecin explique « *t'as toujours des trucs incroyables qu'on ne connaît pas* ». Comme si une blessure simple ne pourrait pas suffire.

Pour le sportif, cette « *étrange temporalité* » laisse apparaître une blessure qui arrive à un moment clé, notamment lié à un choix. La blessure venant marquer un point d'arrêt intangible face à cette question de choix qui n'a pas été décidé.

Quand AUDREY doit faire face au choix d'arrêter ses études, elle parle bien de la symptomatique du corps : « *J'étais malade tout le temps, tout le temps parce que c'était toujours la même question : « Si j'arrête mes études. Si ça tombe, je vais être femme de ménage ».*

JULIETTE explique ses blessures liées au changement d'entraîneur. Tout comme MATHIEU l'analyse : « *Quand j'étais dans le flow, je me suis fait une grosse entorse* » « *Quand je me suis fait l'entorse, ça m'a poussé à arrêter avec CEDRIC, parce que j'avais un choix à faire* ».

Pour CATHERINE, c'est la rupture avec le dernier entraîneur, qui selon elle a provoqué son ultime blessure : « *La preux, le corps a lâché. Je pense que j'étais tellement déçu affectivement* ».

4.5.b. Réel du corps et lien au désir du sportif

Il apparaît bien que l'usage du corps est un moyen de détourner la langue pour signifier quelque chose d'inconscient.

La blessure, c'est rester dans la jouissance du corps. Passer par la douleur, c'est un évitement face à la nécessité d'investir la parole pour situer et repérer le désir en jeu.

La blessure vient signifier un conflit psychique, où se pose la question de son identité, comme non porteur de son propre désir. Le sportif exprime par la blessure une souffrance qui renvoie à un symptôme hors du langage.

C'est souvent une période de blessure qui vient questionner le rapport aux autres : par exemple, JULIEN qui questionne l'amour que se porte son père quand il se trouve dans une phase de doute quant à sa blessure.

Cette blessure est un signifiant pour le sportif, car expression involontaire d'un être

parlant (car on ne peut pas statuer non plus la réelle volonté de se blesser).

Au-delà de cela, le corps n'est pas uniquement signifiant dans les blessures, mais peut aussi être utilisé à d'autres fins : C'est ainsi qu'ELISE se l'approprie pour décider de ne plus répondre à la demande maternelle. Comme explique Lacan³⁰⁰ : « *C'est l'enfant que l'on nourrit avec le plus d'amour qui refuse la nourriture et joue de son refus d'un désir. Confins où l'on saisit comme nulle part que la haine rend la mortuaire de l'amour, mais où c'est l'ignorance qui n'est pas pardonnée* ».

Au-delà de cela, ce que vient signifier la blessure est souvent la question du désir. Car si cela est lié à un choix, c'est souvent quand le sportif n'a pas décidé pour lui-même, que les blessures surgissent.

Comme JULIETTE qui s'interroge : « *L'osthéo me l'a fait comprendre aussi et il m'a dit « ta douleur, elle y est, mais c'est quand même assez lié au moral ou le fait de ne pas avoir fait ou peut-être plus envie. Ils ne le disent pas comme ça.. Mais je l'interprète comme ça »*.

Nous retrouvons également cela chez ELISE qui n'arrive pas à se décider à s'engager totalement dans le tennis : « *Je sais qu'à chaque fois que je me suis mise dans une situation en disant « bon, allez, là je fais une année que de tennis », j'ai toujours trouvé le moyen de me défiler, de me blesser et je n'étais pas bien* ». JULIEN pense aussi que : « *80% du temps, une blessure, c'est due au mental. C'est vrai des fois on se blesse parce que quelque part, on a envie de se blesser, qu'on est pas prêt à jouer* ». Il associe ses blessures au fait qu'il n'était pas « *prêt à s'investir à 100% dans le tennis* ».

IV.5.c. La blessure, un moyen de dire quelque chose à l'entraîneur

Le corps est un moyen pour les sportifs de quelque chose de leur être. C'est toujours lui qui a le dernier mot. Pour Lacan³⁰¹ « *Là réside la prise de l'inconscient sur le corps, la prise par les mots, c'est de la rencontre de ces mots avec son corps, que pour un sujet quelque chose se dessine et peut faire destin* ».

Si la blessure est signifiante, on voit comment les sportifs prennent conscience que leur corps devient objet de médiation, au-delà du simple langage. La blessure apparaît souvent pour signifier quelque chose à l'entraîneur.

Ces blessures permettent d'exprimer leur désir « *Moi je veux être autre chose que cela* », en permettant un temps d'arrêt. Comme ELISE l'explique, elle s'est servie d'une blessure pour

300 J. Lacan. Op.cit. 1966. p628

301 J. Lacan. Op.cit. 1975

exprimer son refus de jouer au tennis : « *Par rapport à mes parents, par rapport à l'entraîneur. Le problème, c'est qu'on a tellement dit tout de suite « elle sera pro », je ne voulais pas trop aller dans un sens contraire parce qu'on disait que c'était merveilleux. En gros, j'ai peut-être voulu dire « moi je ne sais pas trop ».*

Il y a bien dans la blessure, une impossibilité à exprimer quelque chose, à l'entraîneur, quand le sujet n'a plus envie de continuer ou a simplement envie d'arrêter momentanément. C'est cette possibilité là que permet la blessure.

La blessure agit bien comme un discours envers l'entraîneur, comme l'explique Lecocq³⁰² : « *Dans la blessure précompétitive ou compétitive, la contre-performance devient masquée et cependant elle exprime sur un mode métaphorique le malaise psychique qui oppose la logique de l'excellence et la logique du sujet. La blessure, voire l'accident, par l'irruption du réel implique un bouleversement des représentations qui captent le corps du sujet. Tout comme on dit que le lapsus ou l'acte manqué sont des discours réussis du point de vue de l'inconscient, certaines blessures trop souvent répétées sont à appréhender comme autant de discours réussis ».*

Comme ALICE qui commente les manipulations de ses blessures quand elle ne peut pas dire non à l'entraîneur : « *Il y a des fois quand on s'engueule avec eux, ça peut durer quelques jours où c'est flou et on a pas envie de s'entraîner. On a qu'une envie, c'est d'arrêter et de se trouver une blessure quelconque. On se tord la cheville, pas grave, pour ne pas s'arrêter longtemps ».*

IV.6. Perspectives et limites

IV.6.a. La place du contre-transfert et l'analyse de l'entraîneur

Une perspective logique se dessine donc de cette étude : celle d'orienter notre analyse du côté de l'entraîneur et afin d'identifier leur propre structuration et leurs modalités transférentielles.

Il serait important d'analyser ces effets de transfert dont l'entraîneur joue et se déjoue ou qu'il constitue parfois une proie dont il ignore les enjeux.

Ceci permettrait de montrer que l'entraîneur n'est pas toujours formé et prêt à faire face à ces demandes affectives.

302 G. Lecocq. Le psychologue du sport : un médiateur de sens entre la préparation mentale, le sportif et son environnement. In entraînement mental et sport de haute performance. INSEP. 1998. p 36

Car ce qui est possible dans l'analyse où l'analyste est conscient du transfert et s'appuie même sur le transfert pour faire émerger le savoir inconscient du sujet, l'entraîneur peut se perdre dans ses effets de transfert et dans la non maîtrise car ceci nécessite qu'il en soit conscient et qu'il ait pris suffisamment de recul face à sa propre demande.

Il faut donc que l'entraîneur ait déjà réussi à identifier son propre désir et établit les bases de son narcissisme, sans quoi il ne dépendrait que des résultats de son joueur pour asseoir les fondements de ses propres identifications. Comme l'a précisé Lévêque³⁰³ : *« Par ailleurs, cette recherche privilégie le repérage chez les entraîneurs des facteurs inconscients qui alimentent leur engagement passionnel : la référence imaginaire au moi idéal (le mode de jouissance qui a irradié sa pratique de joueur et qu'il tente de transmettre à l'entraîné), l'inscription symbolique dans les signifiants familiaux (sa position subjective dans l'histoire familiale et les empreintes qui en résultent), et la référence au manque dans le réel (les limites ressenties, l'écart éprouvé par rapport à un idéal) ».*

Il serait donc intéressant d'analyser l'entraîneur, dans ses propres failles, et savoir s'il est conscient de l'usage qu'il fait du contre-transfert. C'est ce que précise Mauco³⁰⁴ : *« La première connaissance que doit posséder tout éducateur est la connaissance de lui-même, et spécialement des sources profondes de sa sensibilité relationnelle. Avant d'aller vers l'enfant, il faut d'abord descendre en soi. Or, jusqu'à présent, l'homme s'est peu soucié du monde intérieur qu'il porte en lui. On sait même la résistance qu'il oppose à l'apport psychanalytique qui remet en question son autonomie et son centrage sur sa seule volonté. Admettre un déterminisme d'origine inconsciente est pénible. La vérité est toujours honteuse pour notre narcissisme ».*

En effet, pour avoir discuté avec beaucoup d'entraîneurs, la résistance est énorme. Il y aurait même une certaine forme de déni face à ses questions intimes et à l'existence d'un contre-transfert.

Il apparaît que les entraîneurs ne s'en soucient pas particulièrement jusqu'au moment où ils se trouvent confrontés directement à la question affective et à leur propre implication dans la relation.

En ayant déjà fait cette démarche d'une manière exploratoire, j'ai pu interviewé plusieurs entraîneurs que certains joueurs ont évoqué. J'ai donc eu l'occasion d'interroger NATHALIE, l'entraîneur d'AUDREY ainsi que CEDRIC, l'entraîneur de MATHIEU lors de plusieurs entretiens et de manière plus informelle, d'autres entraîneurs cités par les joueurs et joueuses.

303 M. Lévêque. Op.cit. 2005. p57

304 G.Mauco. Op.cit. 1968

Un certain désarroi était repérable chez NATHALIE, l'entraîneuse d'AUDREY, qui ne réalisait pas réellement les enjeux de son implication affective et ne se sentait pas instigatrice d'une quelconque manipulation.

Cependant, elle évitait de parler en terme d'affectivité alors que les informations qu'elle m'a donné sur sa propre histoire, révèlent un attachement très fort à un entraîneur, qu'elle a décrit elle-même comme étant une forme d'amour.

L'entraîneur de MATHIEU laisse apparaître également une perspective intéressante, que MATHIEU avait également évoquée lors de ses entretiens : celle du déni ou plutôt de l'évitement conscient d'un rapport affectif à l'entraîneur, qui découle de ses propres positionnements antérieurs.

On peut se demander si être entraîneur ne demande pas de résoudre ses propres coordonnées familiales, et d'accepter le passage à la paternité ou la maternité, qui suppose un positionnement différent dans les relations aux autres.

IV.6.b. La perspective entraîneur-entraîné dans un autre sport

Si cette recherche s'est bornée à analyser le phénomène dans le tennis, comme sport individuel et professionnel. Il est intéressant de voir si la relation entraîneur -entraîné diffère au niveau affectif dans d'autres sports.

On peut se demander comment la perspective psychanalytique peut éclairer les sports d'équipes. Quelle signification vient y prendre la relation à l'entraîneur ?

Comme l'a précisé Lévêque³⁰⁵, peu de travaux ont été effectués sur la relation entraîneur-entraîné en groupe, si ce n'est sur un mode purement opératoire, montrant l'économie de la relation au sein d'un groupe.

Il est possible d'émettre des hypothèses sur les effets du groupe et de penser que des déterminismes inconscients sont également à l'œuvre dans le groupe, mais sous une autre forme, comme l'indique Kaes³⁰⁶: « *L'appareil psychique groupal est un modèle d'intelligibilité des rapports entre l'intrapsychique et l'intersubjectif dans le mode du groupe* ».

305 M. Lévêque. Op.cit. 2005

306 R. Kaes. L'appareil psychique groupal. 2000

Nous pouvons également nous poser la question des sports à maturité précoce, comme la gymnastique, où un rapport autoritaire à l'entraîné est dominant. Comment vient alors se positionner le sportif face à son désir quand il doit se décider très tôt sur sa carrière ?

Faut-il comprendre que le désir doit se décider à cette période ou alors qu'il est repoussé jusqu'à l'arrêt de la pratique ? Ceci permettrait d'expliquer pourquoi les gymnastes se soumettent à la rigueur imposée par leurs entraîneurs depuis leur plus jeune âge.

C'est en même temps la question du plaisir qui se pose, car si jusqu'à un moment on voit comment les joueurs de tennis se basent sur cette notion de plaisir et de rapport narcissique à la victoire, comment cela est-il géré quand il s'agit de participer très jeune aux Jeux Olympiques ?

IV.6.c. La transition junior-professionnelle

A travers les études de cas, une dimension apparaît essentielle dans les modifications du rapport à l'entraîneur, celui du passage du joueur ou de la joueuse vers le professionnalisme.

Il y a lieu d'analyser et de comprendre la difficulté qu'ont certains joueurs de confirmer les résultats qu'ils ont connus quand ils étaient les meilleurs joueurs de leur catégorie en junior et le passage tardif au professionnalisme qui parfois même ne se réalise même pas.

Au-delà d'une question de possibilités physiques et physiologiques, il y a lieu d'interroger l'importance du psychologique que représente cette transition vers le professionnalisme.

On voit bien la difficulté qu'ont les joueurs à trouver leur propre désir et à poursuivre à plus haut niveau sans l'appui nécessaire de l'envoyeur du désir (père ou la mère).

Ce qui apparaît comme un virage délicat, est que ce passage vers le professionnalisme, suppose un détachement réel des figures parentales.

C'est ce qui a été repéré comme limite chez SIMON qui ne pense pas pouvoir aller s'entraîner dans un centre national : « *Après ça va devenir beaucoup plus compliqué car je vais voir beaucoup moins mes parents. C'est compliqué donc je ne sais pas* ».

Le sport est un moyen pour certains de retarder le passage vers l'état adulte, responsable de son propre désir, détaché des parents.

Il y aurait lieu également d'interroger le rapport au corps que constitue ce passage au professionnalisme, qui suppose un investissement entier dans l'entraînement et qu'a indiqué

Labridy³⁰⁷ : « *La caractéristique du sport de haut niveau, c'est ce dépassement des seuils que constitue habituellement le principe de plaisir, pour que s'ouvre alors ce coin de réel impossible à satisfaire, et que s'approche une satisfaction hors équilibre : la jouissance* ».

IV.6.d. La remise en cause des préparations mentales et psychologiques

En observant cette question du désir et la nécessité pour le sportif de pouvoir y répondre par ses propres signifiants, il apparaît que nous pouvons déplacer cette question en interrogeant l'utilité des préparations mentales et psychologiques qui sont proposées au sportif.

Si on prend la définition qu'a fait Rotella (1993) : « *On doit dire que nous nous occupons de gens qui sont super normaux et confiants, mais qui veulent être encore plus confiants ; des gens qui se maîtrisent et qui ont du sang-froid, mais qui veulent le maintenir, même dans des moments de pression intense, d'observation et d'évaluation. Ils veulent être capables de faire leur meilleure performance, même quand le monde les regarde* », nous pouvons nous interroger sur les véritables effets des préparations mentales, qui ne proposent finalement que de parer à l'angoisse du sportif, en tenant lieu de réponse toute faite à cette angoisse.

Ces solutions « clés en main » peuvent être dangereuses à plus ou moins long terme car elles n'obligent pas le sportif à se confronter à son propre désir et au contraire se proposent d'y répondre à leur place en laissant planer l'illusion que ces problèmes psychologiques qui le hantent peuvent avoir une solution immédiate et quasiment définitive.

Que penser de l'efficacité d'une préparation mentale quand le sportif n'a pas décidé de son propre désir, et que de ses contre-performances laissent apparaître une impossibilité, qu'aucune méthode de préparation mentale ne permettrait de répondre ?

Labridy³⁰⁸ remet d'ailleurs en cause ces préparations qui tentent de répondre à la place du sportif : « *Ils sont en permanence soumis, à des réponses qui positivent, à des solutions qui, au lieu d'élaborer l'angoisse légitime due au franchissement auquel ils se confrontent et qui est au vif de la performance, la masquent, la refoulent, rendant encore plus opaque l'essentiel de leur acte. La glorieuse incertitude du sport n'est pas une formule vaine, elle dit le réel de l'acte, le trou dans le savoir, comme indécidable radical, qui seul permet le possible de la performance* ».

307 F. Labridy. Op.cit. 1997. p73

308 F. Labridy. Op.cit. 1997. p63

C'est donc bien sur autre chose qu'il faut travailler avec le sportif : c'est à partir de lui-même, de réussir à déjouer son propre désir, non pas en lui répondant sur ce qu'il doit chercher mais en l'aidant à mettre en mots ses expériences et ses répétitions. C'est bien à partir des contre-performances du sportif, des ratés qu'il s'agit de faire jaillir un savoir.

Michel³⁰⁹ définissait ainsi : « *Le dispositif psychologique propose un espace de rencontres où le psychologue intervient en tant que contenant et a une fonction d'étayage. Il offre un espace d'accueil au suj et provoque une parole. Par la mise à disposition d'un cadre, d'un espace et d'un temps, il invite le sujet à mieux s'écouter pour mieux se répondre et ainsi être plus disponible à ses désirs. C'est de ce cadre qu'émerge alors une demande plus intime au sujet qu'il pourra relier à des affects qu'il croyait oubliés parce qu'enfouis au plus profond de son être et pourtant toujours là, toujours actifs, souvent à son insu, ce qui est d'autant plus dommageable* ».

La préparation mentale ne doit pas être une réponse automatique et standardisée à un problème du sportif, elle doit s'intégrer dans un cadre où les nœuds inconscients du sportif peuvent être dénoués.

En évoquant ainsi le cas d'un sportif dont la demande était de travailler sur son stress avant une compétition, Michel évoque la mise en perspective des nœuds relationnels du sportif avant tout. En déplaçant ainsi la demande initiale, il provoque une remise en question du sportif sur son investissement et sur sa recherche de solution toute faite : « *Si elle répondait à la demande, l'indication immédiate d'une technique n'aurait servi que de pansement psychique et à cacher le cœur du problème. Non seulement elle aurait servi de barrière pour repousser ses émotions, mais, de plus, elle aurait été inefficac e. Dans le meilleur des cas, elle aurait déplacé le problème* ».

Car comme le précise Labridy : « *la préparation physique et mentale est nécessaire pour permettre la réalisation de la performance, elle ne suffit pas à en garantir la réussite*³¹⁰ ».

309 N. Michel. L'intégration d'une technique de préparation mentale dans un dispositif de préparation psychologique. Second souffle, 5, 67-81. 2004

310 F. Labridy. Op.cit. 1997

CONCLUSION

Cette recherche a permis de dégager que la relation entraîneur -entraîné ne saurait se généraliser non seulement dans les différentes modalités qui la composent mais également dans le cheminement propre à tout être humain.

Il s'agissait particulièrement de dégager les différentes demandes faites à l'entraîneur en fonction des structures familiales, du positionnement initial à la pratique sportive d'où surgit le désir fondamental. A partir des signifiants qui structurent le sujet dans ses aspects psychiques et relationnels et pulsionnels s'énoncent des demandes singulières.

L'enfant « devenant sportif » peut l'être comme le prolongement du désir de réussite d'un de ses parents, parfois des deux : il entre alors dans la pratique sans que son désir soit vraiment décidé mais à partir des signifiants de l'Autre.

Ces premières années de pratique montrent bien que la problématique d'engagement personnel n'est pas réellement déclenchée et que l'enfant pratique essentiellement le tennis qui lui permet d'explorer sa jouissance corporelle et d'en obtenir des contreparties narcissiques.

L'entraîneur vient comme un élément essentiel dans la mesure où il permet d'assurer cet aspect ludique et l'envie suffisante pour poursuivre dans ce sport plutôt qu'un autre.

Cependant, cela n'amène pas nécessairement à un transfert affectif, souvent repéré dans l'après-coup. Ce transfert est souvent significatif d'un manque dans la structure familiale, qu'il soit réel, imaginaire ou symbolique. Ce manque produit une demande de liens que l'entraîneur ne peut ignorer.

Plusieurs éléments ainsi vont s'imbriquer dans le parcours sportif du joueur, qui va s'appuyer sur la problématique du désir comme le noyau central de ses diverses relations.

Cette étude montre bien l'importance du désir de l'entraîneur dans la réussite de son entraîné(e). Dès lors qu'il se prononce sur son désir et témoigne de sa propre foi en l'entraîné(e), il procure un élan particulier au sportif, qui se sent soutenu dans ses sacrifices.

La dimension transférentielle, appréhendée par l'approche psychanalytique, montre également que l'entraîneur vient s'inscrire dans la construction subjective de l'entraîné (e), dans la poursuite des identifications parentales, parfois comme un moyen de réparer certains liens ou simplement dans la place signifiante que peut représenter le père pour le joueur et la mère pour la joueuse. La relation à l'entraîneur est aussi le moyen et l'occasion d'une séparation des liens familiaux initiaux.

Il était d'ailleurs utile d'explorer la dimension identificatrice au parent du même sexe observée. Les failles qui en découlent expliquent comment l'entraîneur vient s'inscrire à cette place signifiante. Ainsi, l'entraîneur apparaît d'abord dans une fonction d'autorité, qui se place soit du côté du père pour le garçon ou soit du côté de la mère dans la mesure où est notée l'absence réelle ou symbolique du père.

La différence sexuelle dans la relation permet d'être envisagée ainsi non pas dans l'ordre du destin biologique mais dans la réouverture de la question sexuée : Suis-je homme ou femme ? Est-ce que j'aime les hommes ou les femmes ? L'adolescence étant l'occasion du remaniement et du choix du sujet quant à la sexualité.

À l'adolescence, les interrogations sur l'identité sexuée et les orientations sexuelles prennent une dimension réelle, qui imposent des significations et des pratiques nouvelles dans ses relations aux autres : c'est ainsi que la question de l'homosexualité peut se poser.

Ainsi l'angoisse que génèrent ses questionnements tente de trouver des réponses dans la relation à l'entraîneur, adulte hors de la structure familiale initiale, qui est réveillée par les émois Oedipiens.

Ce temps apparaît donc comme un élément de séparation des premières figures d'identification, car nous avons pu saisir à quel point l'identité est remise en question dans le rapport aux parents.

Si le sportif ne trouve plus cet appui du côté des parents, le vide suscité, crée de l'angoisse à laquelle il peut répondre de différentes manières ; en intensifiant sa pratique, en réfléchissant sur son engagement et ses choix et en comblant l'angoisse dans un lien de réassurance narcissique à un entraîneur. Les entraîneurs sont ce « point d'où » les jeunes sportifs cherchent à être « bien vu ». Ils veulent être bien vu et en même temps, peuvent chercher à se faire rejeter.

C'est aussi à cette période que les affects les plus intenses, liés à la nécessité de se faire reconnaître dans son identité sexuée, font naître des investissements amoureux, libidinaux, envers l'entraîneur ou d'autres personnes.

Dans de nombreux cas, où il est question d'amour, se profile en réalité la perpétuation de combler le désir de l'autre. À l'adolescence, il est indispensable de trouver une nouvelle formule signifiante qui pourra nommer ce qui se passe dans ce corps sexué. Il y a des dispositifs à inventer entre sportifs et entraîneurs, des dispositifs d'articulation signifiante pour qu'il y ait séparation de cette jouissance en trop dont ils ne savent que faire, pour la faire passer à l'inconscient, et non dans l'acte, ou la blessure.

Le passage au professionnalisme introduit un autre temps qui laisse apparaître les contradictions du sportif d'une manière plus visible.

On voit bien comment certains, pour échapper à la question du désir, fuient la réalité de l'investissement et des sacrifices, dans des conduites inappropriées avec le tennis de haut niveau.

Il y a comme une nécessité de ne pas aller au bout d'un choix qu'ils n'ont pas encore réellement décidé de prendre, mais qui échappe à l'élaboration par la parole.

Ceci amène souvent à utiliser le langage du corps, et notamment des blessures pour témoigner d'un refus silencieux. Peut-être que l'on peut considérer la blessure comme une pantomime, un texte écrit par le corps, impossible à mettre en parole.

Ces blessures apparaissent pour le sportif comme un temps d'arrêt, temps qu'il se donne pour réfléchir au sens à donner à sa vie.

Ceci explique bien le désarroi important qui est lié à la question de l'arrêt du tennis qui introduit un espace de vide, d'horizon encore plus incertain que le tennis, car le joueur a souvent consacré toute son énergie et sa vie au tennis.

Cette étude permet de comprendre que le sportif qui s'est laissé prendre pendant toute sa carrière dans le filet des désirs des autres ne peut arrêter sa pratique qu'en y faisant une rupture à la fois réelle et symbolique.

Ce désir qu'ils n'arrivent pas à s'approprier aboutit à une relation avec l'entraîneur qui reste dans l'incompréhension des véritables dimensions affectives en jeu et qui perpétue une position d'objet, où l'entraîneur continue de dicter ce qu'il doit faire à l'entraînement, comme une réponse à ce qu'il doit faire de sa vie.

Ceci amène donc à peut-être remettre en cause la définition de l'entraîneur à un haut niveau de performance, voire à un niveau professionnel.

Il apparaît dans les discours des entraîné(e)s, que ce n'est plus un entraîneur, truffé de connaissances techniques ou scientifiques dont ils recherchent la présence, mais bien d'une personne qui rentrerait en résonance avec leur désir.

C'est ainsi que l'on peut essayer de comprendre les exceptions qui continuent de surprendre dans le tennis professionnel, celles de Roger Federer ou de Kim Clijsters, les deux numéros un mondiaux, qui se dispensent des services d'un entraîneur, car ayant trouvé un certain détachement et peut-être un soutien affectif séparé qui ne passe peut-être plus par la nécessité d'une présence physique à l'entraîneur.

Ces résultats peuvent permettre de tirer quelques conséquences sur la formation des entraîneurs.

L'entraîneur est souvent réticent à aborder la dimension psychique du sportif, pas seulement par sa méconnaissance du sujet. Mais toucher au psychologique pour un entraîneur, c'est en même temps, toucher à quelque chose qui de toute façon lui échappera d'une manière ou d'une autre.

L'entraîneur doit prendre en compte le lien singulier qui est noué avec chacun de ses entraîné(e)s, en ne se contentant pas d'appliquer des recettes standardisées. Cette implication doit intégrer le discours et les énonciations des deux partenaires de l'acte sportif.

Ainsi l'entraîneur a un rôle à jouer dans la trouvaille du sportif. Il ne doit pas chercher à éviter le passage par l'angoisse, comme l'équivalent de l'incertitude dans le sport, de la non-garantie de l'acte sportif. Le passage par l'angoisse étant l'occasion pour le sportif de mettre des signifiants à lui, là où une jouissance de corps est en jeu dans les franchissements que la haute performance lui demande.

BIBLIOGRAPHIE

A

ASSOUN, P.L. (1986). L'exemple est la chose même. Clinique et métapsychologie. *Bulletin de psychologie*, 377, 777-782.

B

BAQUET, M. (1998). *Education sportive. Initiation et Entraînement*. Nouvelle Edition. L'Harmattan, Paris.

BAR ELI, M., TENENBAUM, G., LEVY-KOLKER, N. (1993). A three-dimensional crisis-related analysis of perceived coach's behavior in competition. *Scandinavian Journal of Medicine Science in Sports*, 3 : 134-41.

BARUS-MICHEL, J. (1986). Le chercheur, premier objet de la recherche. *Bulletin de psychologie*, 377 : 801-804.

BERTAUX, D. (1980). L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités. *Cahiers internationaux de sociologie*, 27 : 69.

BOKANOWSKI, T. (1999). Les transferts homosexuels. In Danon-Boileau, L., L'heureux-leboeuf, D., Pragier, G. *Transferts*. PUF, Monographie de psychanalyse, Paris.

BORCH-JACOBSEN, M. (1982). *Le sujet freudien*. Flammarion, Paris.

BORTOLI, L., MALIGNAGGI, C., ROBAZZA, C. (1995). Perception du comportement de leur entraîneur, réel et idéal par de jeunes athlètes. *Sport*, 151 : 52-57.

BOUET, M. (1968). *Signification du sport*. L'Harmattan, Paris.

BOUET, M. (1998). *Questions de sportologie*. L'Harmattan, Paris.

BOURDIEU, P. (1982). *La distinction : critique sociale du jugement*. Editions de Minuit, Paris.

BOURNE, G. (1993). The role of the teacher as an athletic coach. *Modern Athlete Coach*, 31, 1 : 28-30.

BOYON, D. (1992). *Coupe Davis 1991 : L'amour au masculin*. Actes du 5^{ème} colloque Sport et Psychanalyse : 16-20.

BROUSSE, M.H. (1993). La science, le sport et le sportif. *Pas tant, Revue de la découverte Freudienne*, 33.

BRUANT, G. (1992). *Anthropologie du geste sportif : La construction sociale de la course à pied*. PUF, Paris.

C

- CARRIER, C. (2002). *Le champion, sa vie, sa mort. Psychanalyse de l'exploit*. Bayard, Paris.
- CARRON, A.V., BENNETT, B.B. (1977). Compatibility in the coach-athlete dyad. *Research Quarterly*, 48, 4 : 671-679.
- CASTAREDE, M.F. (1997). L'entretien clinique à visée de recherche. In C. Chiland. *L'entretien clinique*. PUF, Paris.
- CASTORIADIS, C. (1978). *Les carrefours du labyrinthe*. Seuil, Paris.
- CHABROL, C. (1983). Psycho-socio-sémiotique. *Revue des Sciences humaines*, Tome LXII, 191 : 71-85.
- CHAMALIDIS, M. (2000). *Splendeurs et misères des champions*. VLB Editeur, Montréal.
- CHATEAU, J. (1959). Les intérêts éducatifs dans l'éducation physique. *L'homme sain*.
- CHELLADURAI, P. (1984). Discrepancy between preferences and perceptions of leadership behavior and satisfaction of athletes in varying sports. *Journal of Sport Psychology*, 6: 27-41.
- CHELLADURAI, P., CARRON, A. (1978). *Leadership*. Ottawa: Sociology of Sport Monograph series, Canadian Association for health, Physical Education and Recreation.
- CHELLADURAI, P., et al. (1988). Sport leadership in a cross-national setting : The case of Japanese and Canadian university athletes. *Journal of Sport and exercise psychology*, 70 : 374-389.
- CHELLADURAI, P., MALLOY, D., IMAMURA, H., YAMAGUCHI, Y. (1987). A cross-cultural study of preferred leadership in sports. *Canadian Journal of Sport Sciences*, 72: 106-110.
- CHELLADURAI, P., SALEH, S.D. (1978). Preferred leadership in sport. *Canadian Journal of applied Sciences*, 3: 85-92.
- CHILAND, C. (1997). *L'entretien clinique*. PUF, Paris.
- CHINOSI, P. (1996). *Transfert et structure en psychanalyse*. L'Harmattan, Paris.
- COSNIER, J. (1987). *Destins de la féminité*. PUF, le fait psychanalytique, Paris.
- COSTANTINI, D. (1978). *Le métier d'entraîneur : témoignages*. In Les rencontres du CREPS d'Aquitaine.
- COTE, J., SALMELA, J.H. TRUDEL, P., BARIA, A., RUSSELL, A. (1995). The coaching expert model : A grounded assessment of expert gymnastics coaches knowledge. *Journal of Sport and Exercise Psychology*, 17 : 1-17.
- CREVOISIER, J. (1995). La relation pédagogique entraîneur-entraîné : analyse de sa composante affective. *Cahiers Binet SIMON*, 644 : 55-63.

D

- DANON-BOILEAU, L., L'HEUREUX-LEBOEUF, D., PRAGIER, G. (1999). *Transferts*. PUF, Monographie de psychanalyse, Paris.
- DEFRANCE, J. (1995). *Sociologie du sport*. La découverte, Collection Repères, Paris.

DEMENY, G. (1902). *Les bases scientifiques de l'éducation physique*. F.Alcan, Paris.

E

ELIAS, N., DUNNING, E. (1992). *Sport et civilisation : la violence non maîtrisée*. Fayard, Paris.

ESCARTI, A., GARCIA-FERRIOL, A., CERVELLO, E. (1993). *Relationship between the perception of coaches competence with physical self-efficacy and motivation level*. Proceeding of the 8th World Congress of Sport Psychology, Lisboa : 211-215.

F

FONSECA, A.M., FERREIRA, F., FONSECA, P.M., LOPES, R. (1994). *Preferred leadership styles in portuguese competitive soccer: a study with junior wrestling players*. 23rd International Congress of Applied Psychology. Madrid.

FONSECA, A.M., ROCHA, H. (1995). Perception par les coaches du style de leadership préféré des athlètes. *Revue Sport*, 151 : 40-45.

FREUD, S. (1904) *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Payot, Paris.

FREUD, S. (1910). *Souvenirs*. Gallimard, Paris.

FREUD, S. (1920). *Essais de psychanalyse*. Payot, Petite Bibliothèque, Paris.

FREUD, S. (1922). *Introduction à la psychanalyse*. Payot, Paris.

FREUD, S. (1925). *Sigmund Freud présenté par lui-même*. Gallimard, Paris.

FREUD, S. (1932). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Gallimard, Paris.

FREUD, S. (1933). *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Gallimard, Paris.

FREUD, S. (1938) *Abrégé de psychanalyse*. PUF, Paris.

FREUD, S. (1951). *Inhibition, symptôme, angoisse*. PUF, Paris.

FREUD, S. (1954). *Cinq psychanalyses*. PUF, Paris.

FREUD, S. (1968) *Métapsychologie*. Gallimard, Paris.

FREUD, S. (1985). *L'inquiétante étrangeté*. Gallimard, Paris.

FREUD, S. (1992). *La technique psychanalytique*. PUF, Paris.

G

G.R.E.P.A.S. (1998). *Le savoir des entraîneurs experts, perspective psychanalytique*. Rapport Ministère Jeunesse et Sport.

GORI, R. (1999). Freud : pragmatiste malgré lui ? *Topique*, 70.

GOVEN, G. (1998). Entretien au centre national d'entraînement. In S. Huguet. *Analyse d'un décalage éventuel entre le discours de l'entraîneur et l'interprétation du joueur avant et après le match de tennis*. Maîtrise STAPS. Lille. Non publié.

GRUN-REHOMME, M. (1993). Athlétisme : profil et typologie des entraîneurs des sélectionnés Olympiques. *Revue Eps*, n°24.

GRUN-REHOMME, M. (1993). *Au-delà du principe de plaisir, le marathon*. 5^{ème} colloque sport et psychanalyse. *Revue Pas Tant : revue de la découverte Freudienne*, 33.

H

HEBERT, G. (1907) *L'éducation physique raisonnée*. Vuibert, Paris.

HEBERT, G. (1943). *Leçon-type d'entraînement complet et utilitaire*. Vuibert, Paris.

HERFRAY, C. (1997). *La psychanalyse hors les murs*. Editions Desclée de Brouwer, Paris.

HORWILL, F. (1995). Is the role of the coach overestimated ? *Modern Athlete and Coach*, 33, 3 : 17-19.

HUGUET, S., LABRIDY, F. (2004). Approche psychanalytique de la relation entraîneur-entraîné : le sport comme prétexte de la rencontre. *Science et Motricité*, 52(2) : 109-126.

I

INSCHAUSPE, I. (1998). Affectivité et performance : les rapports entraîneur/nageurs. *Toute la natation*, Octobre-Novembre.

J

JENKINS GEORGE, J. (1989). Finding solutions to the problem of fewer female coaches. *The physical educator*, 46, 1 : 2-8.

JILL BLACK, S., WEISS, M. (1992). The relationship among perceived coaching behaviours, perceptions of ability and motivation in competitive age-swimmers. *Journal of sport and exercise psychology*, 14 : 309-325.

JOWETT, S., MEEK, G.A. (2000). The coach-athlete relationship in married couple: an exploratory content analysis. *The Sport Psychologist*, 14 : 157-175.

K

KAES, R. (1973). *Fantasme et formation*. Dunod, Paris.

KNOPPERS, A (1994). Gender and the coaching profession. In Birrell, S., Cole, C.L (Eds). *Women, Sport and Culture*. Human Kinetics, Champaign.

L

- LABRIDY, F. (1989). *Le couple entraîneur - entraîné : activité - passivité*. Actes du 2^{ème} Colloque Sport et Psychanalyse, INSEP, Paris : 81-86.
- LABRIDY, F. (1993). Le réel des pratiques sportives. *Sillages*, 14 : 13-21.
- LABRIDY, F. (1993). Plaisir de mouvement et jouissance. *Pas tant, Revue de la découverte Freudienne*, 33 : 13-20.
- LABRIDY, F. (1997). La performance. In Brousse, M.H., Labridy, F., Terrisse, A., Sauret, M.J. *Sport, psychanalyse et science*. PUF, Paris : 41-109.
- LABRIDY, F. (2001). La rencontre hommes-femmes dans le champ sportif et ses conséquences. *Cahiers de l'INSEP*, 32.
- LABRIDY, F., BROUSSE, M.H. (1985). A l'écoute de six entraîneurs. *Revue EPS*, Sept-Oct, 195 : 30-38.
- LABRIDY, F., RAGNI, P. (1993). La passion du transfert. *Revue Pas tant. Revue de la découverte Freudienne*, 33.
- LACAN, J. (1966). *Ecrits 2*. Seuil, Collection Points Essais, Paris.
- LACAN, J. (1966). *Ecrits 1*. Seuil, Collection points Essais, Paris.
- LACAN, J. (1966). *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Seuil, Paris.
- LACAN, J. (1975) *Les écrits techniques de Freud : Séminaire du 31 Mars 1954*. Seuil, Paris.
- LACAN, J. (1975). *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*. Seuil, Paris.
- LACAN, J. (1975). *Joyce avec Lacan*. Navarin, Paris.
- LACAN, J. (1978). *Le moi dans la théorie de Freud, Séminaire Livre 2*. Seuil, Paris.
- LACAN, J. (1981). *L'identification : Séminaire, 1962-1963*. 15 Novembre 1961. Seuil, Paris.
- LACAN, J. (1984). *La relation d'objet : Séminaire Livre 4*. Seuil, Collection champ freudien, Paris.
- LACAN, J. (1991). *Le transfert : Séminaire Livre 8*. Seuil, Collection Champ Freudien, Paris.
- LACAN, J. (1991). *Les écrits techniques de Freud : Séminaire Livre 1*. Seuil, Collection Champ Freudien, Paris.
- LACAN, J. (2004). *L'angoisse : Séminaire 1962-1962*. Seuil, Paris.
- LANTERI-LAUTA, G. (1980). « Préface » in Paul Bercherie, *Les fondements de la clinique, histoire et structure du savoir psychiatrique*, Paris, La bibliothèque d'Ornicar, Seuil.
- LAPEYRE, M. (2000). *Complexe d'Edipe et complexe de castration*. Anthropos, Toulouse.
- LAPLANCHE, J., PONTALIS, J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. PUF, Paris.
- LECLERC-OLIVE, M. (1997). *Le dire de l'évènement*. PU Septentrion, Paris.
- LECOCQ, G. (1998). Le psychologue du sport : Un médiateur de sens entre la préparation mentale, le sportif et son environnement. In Fleurance, P. *Entraînement mental et sport de haute performance*. Les cahiers de l'INSEP, n°22.

LEGRAND, M. (1993). *L'approche biographique : théories, clinique*. Desclée de Brouwer, Collection Interfaces, Paris.

LEJEUNE, P. (1980). *Je est un autre*. Edition du Seuil, Paris.

LESOURD, S. (1994). *Adolescences, rencontre du féminin : Essai psychanalytique sur la différence des sexes*. Erès, Ramonville-St-Agne.

LEVEQUE, M. (1983). La relation entraîneur-entraîné. Analyse de ses régulations affectives et propositions d'infléchissement. In Thomas, R. *La relation au sein des APS*. Vigot, Collection Sport plus enseignement, Paris.

LEVEQUE, M. (1993). *Sport et psychologie : l'apport du psychologue aux acteurs*. Edition INSEP.

LEVEQUE, M. (1996). La dyade entraîneur-entraîné. Affects et émotions partagées. *Gym*, 16, 3-

LEVEQUE, M. (2005). *Psychologie du métier d'entraîneur ou l'art d'entraîner les sportifs*. Vuibert, Paris.

LEVI-STRAUSS, C. (1991). « Préface ». In Jakobson, R. *Six leçons sur le son et les sens*. Editions de minuit, Paris.

M

MARTIN, S., JACKSON, A.W., RICHARDSON, P., WEILLER, K.H. (1999). Coaching preferences of Adolescent youths and their parents. *Journal of Applied Sport psychology*, 11 : 247-262.

MASSON, D. (1995). *Quel tennis pour le 21^{ème} siècle ?* Didier Masson, Breuilpont.

MAUCO, G. (1968). *Psychanalyse et éducation*. Aubier-Montaigne, Collection l'enfant et l'avenir, Paris.

MICHEL, N. (2004). L'intégration d'une technique de préparation mentale dans un dispositif de préparation psychologique. *Second Souffle*, 5 : 67-81.

MORIN, E. (1982). *Science et conscience*. Fayard, Paris.

N

NASIO, J.D. (1992). *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*. Editions Rivages Psychanalyse, Paris.

NEYRAUT, M. (1994). *Le transfert, études psychanalytiques*. PUF, Collection le Fil Rouge, Paris.

O

OLGIVIE, B., TUTKO, T. (1981). *Les athlètes à problèmes. Relation entraîneur-entraîné*. Vigot, Paris.

P

PARAT, A. (1999). L'amour de transfert. In Danon-Boileau, L., L'heureux-leboeuf, D., Pragier, G. *Transferts*. PUF, Monographie de psychanalyse, Paris.

PASTORE, D.L. (1992). "Two-year College coaches of women's teams : gender differences in coaching career selections". *Journal of Sport Management*, 1992, 6 : 179-190.

PATTEFOZ, B. (1980). *Place de la psychologie dans l'athlétisme : Etude des concepts et des courants d'idées dans la Revue de l'Amicale des entraîneurs Français d'athlétisme*. Mémoire INSEP.

PERRON, R. (1975). De l'analyse structurale du récit à l'étude de son élaboration défensive. *Bulletin de Psychologie*, 322, Tome XXIX.

PIERON, M., CLOES, M., DEWART, F. (1985). Variabilité intra individuelle des comportements d'enseignement des activités physiques : les variables de temps. *Revue de l'EPS*, 1985, T25, n°1 : 25-29.

PINEAU, G., PINEAU, M.M. (1983). *Produire sa vie, autoformation et autobiographie*. Editions Albert Saint Martin, Montréal.

POCZWARDOWSKI, A., BAROTT, J.E., PEREGOY, J. (2002). The athlete and coach : their relationship and its meaning. Results of an interpretative study. *International Journal of Sport psychology*, 33 : 98-115.

POIRIER, J., CLAPIER-VALLADON, S., RAYBAUD, P. (1983). *Les récits de vie : théories et pratiques*. PUF, Paris.

POMMIER, G. (1995). *L'amour à l'envers : essai sur le transfert en psychanalyse*. PUF, Paris.

POURTOIS, J.P., DESMET, H. (1977). *Epistémologie et instrumentation en sciences humaines*. Mardaga, Paris.

POUSSIN, G. (1994). *La pratique de l'entretien clinique*. Dunod, Paris.

R

RACAMIER, P. (1978). Les paradoxes des schizophrènes. *Revue française de psychanalyse*, 42, 5-6 : 877-970.

RAGNI, P. (1990). *La relation entraîneur-entraîné : une demande d'amour à transférer à la technique*. DEA non publié. Université Nancy 1.

RAOULT, P.A. (2000). *Le transfert en extension. Dérivation d'un concept psychanalytique*. L'Harmattan, Paris.

RAUCH, A. (1982). *Le corps en éducation physique. Histoire et principes d'entraînement*. PUF, Paris.

RENEAUD, M., ROLLIN, M.F. (1995). *Tennis, pratiques et sociétés de la France à la Gironde*. MSHA, Talence.

RESWEBER, J.P. (1996). *Le transfert : enjeux cliniques, pédagogiques et culturels*. L'Harmattan, Paris.

REVAULT D'ALLONNES, C. (1999). *La démarche clinique en sciences humaines*. Dunod, Paris.

ROSOLATO, G. (1978). *La relation d'inconnu*. Gallimard, Paris.

ROTELLA, J.R. (1993). Responding to competitive pressure. In: Singer, R.N., Murphey, M., Tennant, L.K. (Eds). *Handbook of research on Sport Psychology*. MacmillanPublishing Company, New York, 528-541.

S

SALMINEN, S., LIUKKONEN, J. (1996). Coach-athlete relationship and coaching behavior in training sessions. *International Journal of Sport Psychology*, 27, 1 : 59-67.

SALMINEN, S., LIUKKONEN, J., TELAMA, R. (1990). *The differences in coaches' and athletes' perception of leader behaviour of Finish coaches*. AESEP Congress, Loughborough. England : 401-407.

SAURET, M.J. (1995). *La psychologie clinique : histoire et discours de l'intérêt de la psychanalyse*. PU Mirail, Toulouse.

SAURY, J., DURAND, M. (1995). Etude des connaissances pratiques des entraîneurs experts en voile : de l'analyse des relations entraîneurs-athlètes à une modélisation de la situation d'entraînement. *Sport*, 151 : 25-39.

SERIN, P. (1957). Educateurs et entraîneurs. *L'homme sain*, Mars.

SERPA, S. (1990). O treinador como lider. Panorama actual da investigação. *Ludens*, 12 : 23-30.

SERPA, S. (1995). *Coach's ansiogenic behaviours and social climate in sports*. Proceedings IX European Congress on Sport Psychology. Brussels.

SERPA, S., PAULA-BRITO, A., LACOSTE, P. (1997). *Development of the "coach's ansiogenic behaviours inventory" (CABI)*. Proceedings IX World Congress of Sport Psychology. Israël.

SMITH, R.E., SMOLL, F.L. (2002). Youth Sports as a behavior setting for psychosocial interventions.. In Van Raalte J.L; Brewer, B.W (eds). *Exploring Sport and Exercise Psychology*. 2nd edition. 2002. American psychological association: Washington : 347-350.

SMITH, R.E., SMOLL, F.L., CURTIS, B. (1979). Coach effectiveness training: a cognitive-behavioral approach to enhancing relationship skills in youth sport coaches. *Journal of sport psychology*, 1 : 59-75.

SMITH, R.E., SMOLL, F.L., HUNT, E.B. (1977). A system for the behavioral assessment of athletic coaches. *Research quarterly*, 48, 2 : 401-407.

SMOLL, F.L., SMITH, R.E., CURTIS, B., HUNT, E. (1978). Toward a mediational model of coach-player relationships. *Research Quarterly*, 49, 4 : 528-541.

SYLVESTRE, M. (1984). Le transfert dans la direction de la cure. *Omnicar*, 30-32.

T

TERRET, T. (1999). L'entraîneur et le nageur : Le cas Hermant-Taris. In Delaplace, J.M. *L'histoire du sport, l'histoire des sportifs*. L'Harmattan, Paris.

TERRISSE, A. (1997). La transmission du savoir dans une activité physique et sportive : les sports de combat. In Brousse, M.H., Labridy, F., Terrisse, A., Sauret, M.J. *Sport, psychanalyse et science*. PUF, Paris.

THOMAS, R., MISSOUM, G., RIVOLIER, J. (1987). *La psychologie du sport de haut niveau*. PUF, Paris.

TUTKO, T.A., RICHARDS, J.W. (1971). *Psychology of coaching*. Allyn and Bacon, Boston.

V

VANDEN AUWEELE, Y., VAN MELE, V., WYLLEMAN, P. (1994). La relation entraîneur-athlète. *Revue Enfance*, 2-3 : 187-192.

VANFRAECHEM-RAWAY, R. (1992). La perception du sportif par l'entraîneur : un élément important dans la relation entraîneur-entraîné. In Godin, P (Ed), *La psychologie du sport : recherches et implications sur le terrain*. Louvain : 51-65.

VEALEY, R.S., ARMSTRONG, L., COMAR, W. (1998). Influence of perceived coaching behaviors on burnout and competitive anxiety in female college athletes. *Journal of applied psychology*, 10, 2 : 297-318.

VIGARELLO, G. (2001). *Du jeu ancien au jeu sportif*. Seuil, Paris.

W

WASER, A.M. (1996). La diffusion du tennis en France. In Terret, T (Ed). *Histoire des sports*. 1996. L'harmattan, Paris : 101-133.

WHITAKER, G., MOLSTAD, S.M. (1985). Male coach/female coach : A theoretical analysis of the female sport experience. *Journal of sport and social issues*. 9, 2 : 115.

WYLLEMAN, P., DE KOP, P. (1998). Importance de la qualité des relations interpersonnelles entre entraîneurs, parents et jeunes athlètes de haut niveau. *Sport*, 161-162 : 102-109.

NOTE À PROPOS DE LA RETRANSCRIPTION DES ENTRETIENS

Afin de garantir aux joueurs et joueuses interrogées, la confidentialité de leur propos et d'assurer un maximum d'anonymat, la retranscription des entretiens figure dans une partie annexe uniquement accessible aux membres du jury de soutenance. Ceci leur étant nécessaire pour analyser les études de cas.

Nom : **HUGUET**

Prénom : Sophie

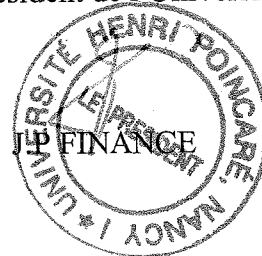
DOCTORAT DE L'UNIVERSITE DE NANCY I

en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives

VU, APPROUVE ET PERMIS D'IMPRIMER

Nancy, le *9 octobre 2006*

Le Président de l'Université



UFR STAPS, UHP

NANCY – 30, rue du Jardin Botanique – 54600 VILLERS-LÈS-NANCY

Tél : 33.(0)3.83.68.29.00 - Fax : 33.(0)3.83.68.29.02 - Mail :

@staps.uhp-nancy.fr

ANTENNE DE LONGWY – 186, rue de Lorraine – 54400 COSNES-ET-ROMAIN

Tél : 33.(0)3.82.39.62.15 - Fax : 33.(0)3.82.39.62.96 - Mail : stapslwy@iut-longwy.uhp-nancy.fr

ANTENNE D'ÉPINAL – 2, avenue Pierre Blanck – 88000 ÉPINAL

Tél : 33.(0)3.29.29.61.60 - Fax : 33.(0)3.29.29.61.62 - Mail : Sylvie.Schumacher@staps.uhp-nancy.fr

Résumé

Comprendre la relation qui lie l'athlète à son entraîneur nécessite d'analyser la singularité des sujets, tant l'équation repose sur des histoires uniques qui ne sauraient se généraliser à toutes les relations entraîneurs-entraînés. Notre travail se propose donc d'étudier la relation à l'aide de l'approche psychanalytique, interrogeant notamment les liens transférentiels, comme éléments supportant l'acte de performance (Labridy, 1997). En continuité d'une précédente étude (Huguet, Labridy, 2004), cette recherche examine plus particulièrement l'évolution temporelle des rapports à l'entraîneur et de la structuration psychique des joueurs(es) et de leur construction subjective du lien familial. A l'aide d'entretiens cliniques menés sur 7 joueurs et 7 joueuses de haut niveau, dont l'âge varie entre 13 ans et 29 ans, nous avons pu repérer des éléments de structure communs dans la relation entraîneur-entraîné en fonction des individualités.

La relecture des études de cas indiquent bien une discontinuité entre temps de l'enfance et temps de l'adolescence et passage au professionnalisme dans le lien à l'entraîneur.

Un lien affectif à l'entraîneur perdurera dans la poursuite des identifications familiales ou bien à partir d'une séparation de son désir et de celui de l'Autre, une place nouvelle sera donnée à l'entraîneur dissociée des liens imaginaires et du rapport à l'Idéal construit dans l'enfance.

Mots clés : Relation entraîneur-entraîné, psychanalyse, transfert, liens familiaux

Abstract

The coach-athlete relationship is considered as a determining aspect of sport's performance. Coaches have to rely on their scientific knowledge to prepare their athletes to achieve their highest goals. Contrary to other research on sport psychology who based their studies on the interaction with a social or leadership focus, the psychoanalysis approach proposes to deal with the singularity of each athlete's psychic structure.

The concept of transference helps to understand that previous relationships with significant others may have consequences on their next relationships. Therefore it has already been shown how the coach might play a role of substitute parent for the athlete. This study aims to analyse the affective process behind the coach-athlete relationship and how the affective demand evolve from childhood to adulthood depending on the athlete's family structure. We interviewed 14 high level players (ranged from 13 to 29 years old) and analysed them as case studies.

This case series shows similarities in terms of structure between athletes. The affective demands towards the coach evolve depending on whether the athlete has decided that the primary motivation to compete is the desire to play for him/herself or whether he/she remains dependant on the coach's desire.

Keywords : Coach-athlete relationship, psychoanalysis, transference, Oedipus complex.

Sciences et techniques des activités physiques et sportives

Faculté du Sport, 30 rue du Jardin Botanique, 54600 Villers les Nancy